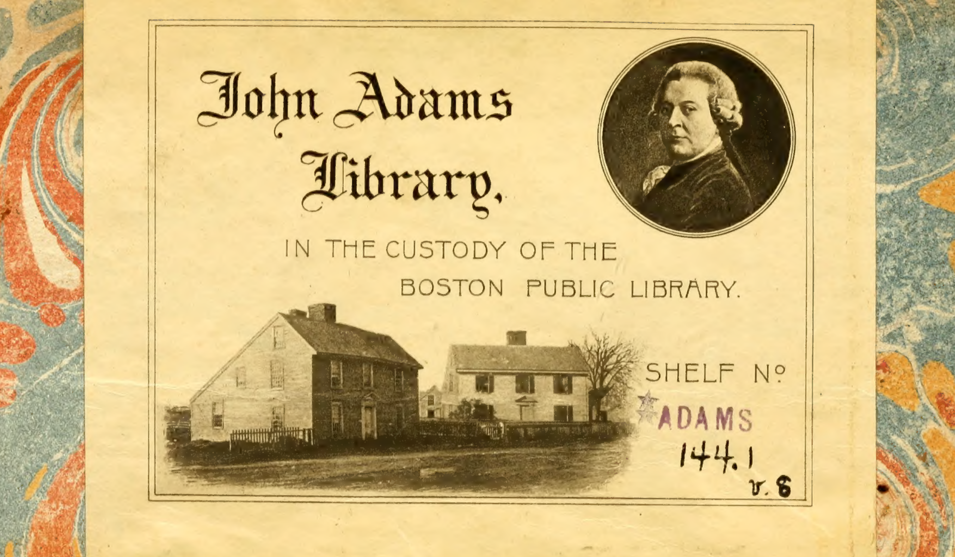







2-8

# HISTOIRE
# *ROMAINE*
# DE TITE-LIVE,

## QUATRIEME DÉCADE,

*Traduite par M.* GUERIN, *ancien Professeur d'Éloquence en l'Université de Paris.*

Nouvelle Édition, revue & corrigée;

*Par M.* COSSON, *Professeur en la même Université, au College Mazarin.*

TOME PREMIER.




*A PARIS.*

Chez
- DE LORMEL, rue du Foin, à Sainte Genevieve.
- BROCAS, rue S. Jacques, au Chef S. Jean.
- VALLEYRE, rue de la Vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé.
- DELALAIN, rue de la Comédie Françoise.
- BARBOU, rue des Mathurins.

*M DCC LXXI.*

# AVERTISSEMENT.

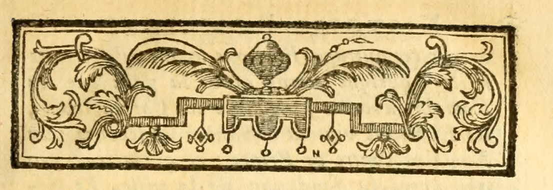
IL ne faut point du tout juger de la nouvelle édition de cette quatrieme Décade, par l'avertissement qui est à la tête de la seconde, réimprimée, il y a trois ans, avec plusieurs changements essentiels. Ceux qu'on a faits ici, sont bien autrement considérables, ou plutôt, ce qui reste de l'ancienne traduction se réduit presqu'à rien : comme tout Lecteur instruit pourra s'en appercevoir, en faisant la comparaison des deux ouvrages. Ainsi, celui qu'on met aujourd hui sous les yeux du public est un ouvrage neuf. On a remanié entierement les descriptions & les harangues qui sont les morceaux du texte les plus multipliés, les plus brillants & les plus difficiles. On n'a laissé subsister qu'un petit nombre de passages qui ne renfermant que des détails froids & purement historiques, se trouvoient suffisamment bien traduits.

En lisant M. Guerin à côté de Freinshemius, nous n'avions pas remarqué que le premier fût constamment au-dessous de son original : au contraire, il nous sembloit avec raison que tous deux alloient de pair assez souvent. Mais en examinant de plus près le même traducteur en regard avec le génie de Tite-Live, nous n'avons pu nous dissimuler la foiblesse & les imperfections sans nombre de la copie. Nous avons senti la nécessité de rappeller les diverses beautés du texte, la grace, la noblesse, la chaleur, & sur-tout la précision. Echauffés par l'examen de ce riche modele, nous avons osé tenter d'en rendre tous les traits qu'on avoit manqués. C'est au public à

juger si cette tentative est heureuse Son suffrage seul peut nous dédommager de nos peines, & nous faire continuer un travail aussi laborieux.

Nous sommes bien éloignés de croire que l'essai que nous présentons à la critique, soit exempt de tous les défauts reprochés à notre prédécesseur dans la même carriere. Qui peut se flatter d'avoir atteint la perfection dans un genre si difficile ? Nous recevrons donc avec reconnoissance, non-seulement les observations savantes des Erudits, mais encore les remarques plus fines des hommes de goût, & des gens de l'art. Je dis de l'*art*, parce que la traduction en est un aujourd'hui très-subtil & très-délié, qui a des principes philosophiques & des regles sevères. Autrefois, pour mériter le titre de Traducteur, il suffisoit de rendre plus ou moins littéralement le sens d'une histoire ou d'un poéme : maintenant il faut faire davantage, il faut en rendre le génie, si l'on prétend à la gloire d'en être le véritable interprete ; autrement on ne peut passer que pour un truchement grossier. Nous avons eu toujours ces considérations sous les yeux, & sans trop nous écarter de la lettre, nous avons tâché de nous élever jusqu'à l'esprit de Tite-Live. Nous nous proposons par la suite d'entrer dans quelques détails sur le mérite particulier de ce prince des Historiens, si nous achevons de traduire entierement son immortel ouvrage. On a commencé par les derniers volumes, parce qu'ils manquoient absolument chez les Libraires, & qu'en attendant la refonte totale, il falloit donner une suite à l'ancienne traduction, qui peut toujours utilement servir à l'intelligence de l'Auteur.

HISTOIRE



# HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE,

## QUATRIEME DÉCADE.

---

### SOMMAIRE

Du Livre I. de la IV^e. Décade, qui eſt le XXXI^e. de Tite-Live, en comptant la II^e. Décade qui eſt perdue, & a été ſuppléée par Freinshemius.

*La guerre interrompue pendant quelque temps, recommence contre Philippe Roi de Macédoine pour les raiſons qui ſuivent. Dans le temps qu'on célébroit les Myſteres de Cérès, deux jeunes Acarnaniens qui n'y étoient pas initiés, vinrent à Athenes, & entrerent dans le Temple de cette Déeſſe avec la foule des Citoyens. Les Athéniens regarderent cette témérité comme un crime énorme, & les tuerent ſur le champ. Les Acarnaniens irrités du meurtre de leurs Citoyens, implorent le ſecours de Philippe pour*

*venger cet outrage. Philippe ayant assiégé cette Ville, quelque temps après la paix que les Romains avoient faite avec les Carthaginois, les Habitans vinrent demander du secours aux Romains contre ce Prince; ce qui arriva 550 ans après la fondation de la ville. Le Sénat étoit d'avis de secourir une ville alliée; le peuple fatigué de tant de guerres continuelles s'y opposoit. Mais le Sénat l'ayant emporté, on chargea de cette commission le Consul Pub. Sulpicius, qui passa en Macédoine avec une armée, & vainquit Philippe en plusieurs combats de cavalerie. Les Habitans de la Ville d'Abyde assiégée par Philippe, se tuent avec tous les leurs à l'exemple des Sagontins. L. Furius Préteur vainquit en bataille rangée les Gaulois Insubriens qui s'étoient révoltés, & Amilcar Général des Carthaginois, qui faisoit la guerre de ce côté-là & qui y fut tué avec trente-cinq mille hommes. Ce Livre contient de plus les expéditions du Roi Philippe, celles du Consul Sulpicius, & les prises de plusieurs villes, tant par l'un que par l'autre. Sulpicius étoit secondé dans cette guere par le Roi Attalus & les Rhodiens. Le Préteur Furius triomphe des Gaulois.*

QUAND j'aurois partagé avec les Romains, & les Carthaginois, les périls & les travaux de la derniere guerre, je n'en verrois pas la fin avec plus de joie. Je sais bien qu'il ne convient pas à un Auteur qui s'est engagé à écrire toute l'Histoire du peuple Romain, de paroître épuisé, à la fin de chaque partie d'un

ouvrage ſi vaſte. Mais auſſi quand je vois les ſoixante & trois années depuis la premiere guerre punique, juſqu'à la fin de la ſeconde, occuper autant de volumes, que les quatre-cent quatre-vingt-ſept ans depuis la fondation de Rome, juſqu'au conſulat d'Appius Claudius, époque de nos démêlés avec les Carthaginois, je ſuis effrayé de la perſpective qui s'ouvre devant moi. C'eſt un océan immenſe où j'ai mis le pied indiſcrétement, & à meſure que je m'éloigne du bord, je ſens que j'enfonce de plus en plus. La matiere ſemble s'étendre en quelque ſorte, au lieu qu'en commençant elle paroiſſoit diminuer à chaque morceau que j'achevois.

La paix de Carthage fut ſuivie de la guerre de Macédoine, qui aſſurément n'eſt comparable à celle qu'on vient de terminer, ni par le péril dont elle menaça la République, ni par l'expérience & la valeur du Général ennemi, ni par la force & le courage de ſes Soldats : mais ſi on fait réflexion à la gloire des anciens Rois de Macédoine, à la célébrité de la Nation, & à la grandeur d'un Empire qui avoit autrefois conquis une grande partie de l'Europe, & l'Aſie preſqu'entiere, on conviendra que l'éclat de l'une ſurpaſſe peut-être l'impor-

tance de l'autre. Au reste cette guerre commencée contre Philippe, il y avoit environ dix ans, s'étoit comme éteinte depuis trois ans; les Etoliens qui l'avoient occasionnée, ayant aussi donné lieu à la paix. Mais les Romains se trouvant plus libres par celle qu'ils venoient d'accorder à Carthage; irrités d'ailleurs contre Philippe qui au mépris du traité, avoit attaqué les Etoliens & les autres Grecs leurs Alliés, & envoyé quelque temps auparavant à Annibal & aux Carthaginois, des secours d'hommes & d'argent, reprirent les armes à la priere des Athéniens que ce Prince avoit obligés de se renfermer dans leur ville après avoir désolé les campagnes de l'Attique. Ce fut en ce temps-là que le Sénat reçut des Ambassadeurs de la part du Roi Attalus, & des Rhodiens, qui venoient se plaindre des hostilités que Philippe exerçoit aussi contre les Villes de l'Asie. Il leur répondit qu'il auroit soin des affaires de l'Asie : mais il remit tout ce qui regardoit la guerre de Macédoine, à la disposition & à la prudence des Consuls qui étoient alors dans leurs départements. En attendant on envoya en ambassade auprès de (1) Ptolémée Roi d'Egypte,

Plaintes d'Attalus & des Rhodiens contre les hostilités du Roi Philippe.

Ambassadeurs envoyés en Egypte.

(1) Ce Prince n'avoit alors que quatre ans, & ne

C. Claudius Neron, M. Emilius Lepidus, & Pub. Sempronius Tuditanus, pour apprendre à ce Prince la défaite d'Annibal & des Carthaginois, le remercier de ce que dans un temps où les Romains avoient été abandonnés de leurs alliés les plus voisins, il étoit demeuré fidele; & le prier de vouloir bien conserver sa bienveillance & son amitié au peuple Romain, qui ne prenoit les armes contre Philippe que pour venger les outrages qu'il en avoit reçus. Le Consul Pub. Elius ayant su qu'avant son arrivée dans la Gaule, les Boïens avoient fait des incursions sur les terres des Alliés du peuple Romain, chargea C. Oppius préfet des Alliés, de conduire dans la partie de l'Ombrie, qu'ils appellent la Tribu Sappinia, deux légions levées à la hâte contre ces brigandages, avec quatre cohortes de son armée qu'il y avoit jointes, & de se jeter avec ces troupes sur les terres des Boïens eux-mêmes. Pour lui, il s'y rendit aussi en suivant ouvertement le chemin des montagnes. Oppius étant entré dans le pays ennemi, le ravagea d'abord avec assez de

pouvoit avoir rendu de grands services aux Romains; ce qui fait dire à Polybe que ces Ambassadeurs alloient pour le mettre à couvert lui & ses Etats, contre l'ambition des Rois Philippe & Anthiochus.

succès, & sans s'exposer. Mais ensuite étant sorti d'un poste avantageux auprès du fort de Mutile, pour aller couper les moissons qui étoient dans leur maturité, sans auparavant reconnoître le pays, & sans donner une escorte suffisante à ses fourrageurs, il se vit tout d'un coup investi par l'armée des Gaulois. Bientôt le détachement même destiné à couvrir le fourrage eut peur & prit la fuite. Environ sept mille hommes épars dans les champs dont ils coupoient les bleds furent tués, & avec eux le Préfet Oppius lui-même. Les autres se retirerent saisis de crainte dans leur camp : & dès la nuit suivante ils l'abandonnerent avec la plus grande partie de leurs effets. Alors sans l'ordre d'aucun chef, sans avoir pris aucunes mesures en commun, ils se rendirent dans le camp du Consul, à travers des défilés presque inaccessibles. Ce Général lui-même retourna aussi-tôt à Rome, sans avoir rien fait de mémorable dans sa Province : seulement il avoit pillé le pays des Boïens, & fait un traité avec les Liguriens Ingaunes.

C. Oppius Préteur opprimé par les Gaulois avec la plupart de ses soldats.

Dès le premier jour qu'il assembla les Sénateurs, tous d'une commune voix lui demanderent qu'avant toutes choses il mît en délibération l'affaire qui regardoit

Philippe, & les Alliés qui s'étoient plaints de ſes injuſtices. Il le fit : & toute l'Aſſemblée, ſans aucun partage, fut d'avis que le Conſul Pub. Elius nommât celui qu'il voudroit, pour aller prendre le commandement de la flotte que Cn. Octavius ramenoit de Sicile, & paſſer inceſſamment en Macédoine. Il jeta les yeux ſur le Propréteur M. Valerius Levinus, qui ayant rencontré Cn. Octavius près de Vibon, autrement Hippone, reçut de lui trente-huit galeres avec leſquelles il paſſa dans les Etats de Philippe. Dès qu'il fut arrivé, le Lieutenant M. Aurelius vint le trouver, & lui fit connoître les forces extraordinaires que Philippe avoit préparées tant par mer que par terre ; ajoutant qu'actuellement ce Prince parcouroit ou en perſonne ou par ſes Ambaſſadeurs, non-ſeulement les Villes du Continent, mais encore les Iſles, & les ſollicitoit à prendre les armes contre la République. Il concluoit que les Romains de leur côté devoient faire les plus grands efforts pour ſe mettre en état de lui réſiſter ; de peur que s'ils ſe laiſſoient prévenir, il n'entreprît ce que Pyrrhus avoit exécuté avant lui avec des forces bien inférieures aux ſiennes. Valerius fut d'avis qu'Aurelius écrivît aux Conſuls & au Sénat, pour les

informer de tout ce qu'il venoit de lui apprendre.

Sur la fin de cette année, on proposa dans le Sénat de distribuer (1) quelque portion de terre par forme de récompense aux vieux Soldats qui avoient terminé la guerre d'Afrique sous la conduite & les auspices de Pub. Scipion ; & les Sénateurs ordonnerent par un Décret, que M. Junius Préteur de la Ville, choisît, s'il jugeoit à propos, des Décemvirs, pour aller mesurer & partager aux Soldats dont on vient de parler, la partie des territoires du Samnium & de l'Apouille qui avoit été confisquée au profit du peuple Romain. Ceux que le Préteur nomma furent Pub. Servilius, Q. Cédicius Métellus, les deux Servilius Caius & Marcus, qui portoient l'un & l'autre le surnom de Geminus, les deux Hostilius, L. & A. surnommés Catons, Pub. Villius Tappulus, M. Fulvius Flaccus, Pub. Elius Petus, & Q. Flaminius. Dans ces mêmes jours le Consul P. Elius présida aux Assemblées dans lesquelles on créa Consuls Pub. Sulpicius Galba pour la seconde fois, & C. Aurélius Cotta.

(1) C'est ici la premiere fois que Tite-Live parle de terres données pour récompense aux Soldats émérites : cet exemple fut souvent imité depuis, & surtout sous la domination des Césars.

On nomma ensuite Préteurs Q. Minucius Rufus, L. Furius Purpureo, Q. Fulvius Gillo, & Cn. Sergius Plancus. Les Jeux Scéniques furent représentés cette année avec beaucoup de pompe & de magnificence par le soin des Ediles Curules L. Valérius Flaccus & L. Quintius Flamininus. On les continua pendant deux jours. Ces mêmes Magistrats distribuerent aux Citoyens, avec beaucoup de fidélité & d'exactitude, le bled que Pub. Scipion avoit envoyé d'Afrique en grande quantité. Le peuple à qui on ne fit payer que deux sols & demi le boisseau, reçut cette libéralité avec beaucoup de reconnoissance. Les Jeux Plébéiens furent aussi célébrés pendant trois jours dans toute leur étendue par les Ediles du peuple L. Apustius Fullo, & Q. Minucius Rufus, qui au sortir de son Edilité avoit été créé Préteur. Ces Jeux furent accompagnés d'un Sacrifice & d'un Festin offerts à Jupiter.

L'an de Rome 552, sous le Consulat de Sulpicius Galba, & de C. Aurelius Cotta, on commença la guerre contre le Roi Philippe, quelques mois après qu'on eut terminé celle de Carthage. Mais préalablement le Consul Sulpicius en fit la proposition dans le Sénat, aux ides de Mars, qui étoit le temps où les Consuls

Pub. Sulpicius & C. Aurelius, Consuls. An. de R. 552.

Commencement de la guerre de Macédoine.

entroient en charge, & le Sénat ordonna que ces Magiſtrats immolaſſent de grandes victimes à telles Divinités qu'ils jugeroient à propos, en les priant ſolemnellement de faire réuſſir à l'avantage du peuple Romain, des Latins & des autres Alliés de la République, la guerre qu'ils alloient entreprendre ; & qu'immédiatement après le Sacrifice, ils conſultaſſent le Sénat ſur les affaires préſentes de la République, & ſur les Provinces où les Généraux & les armées devoient agir. Pendant ces mêmes jours arriverent fort à propos à Rome pour aigrir les eſprits contre Philippe, les lettres du Lieutenant M. Aurelius, & les nouveaux Ambaſſadeurs des Athéniens, de qui on apprit que le Roi de Macédoine étoit ſur le point d'entrer ſur leurs terres, & que s'ils n'étoient ſecourus par les Romains, il ſeroit bientôt maître & de leurs campagnes & de leur Ville même. Les Conſuls ayant déclaré qu'ils avoient offert le Sacrifice, que ſuivant le rapport des Aruſpices, les Dieux avoient écouté favorablement leurs prieres, & que les entrailles des victimes n'annonçoient que d'heureux ſuccès, l'accroiſſement de l'Empire, la Victoire & le Triomphe ; alors on lut les lettres d'Aurelius, & on donna audience aux Am-

baſſadeurs des Athéniens. Enſuite le Sénat rendit un Arrêt qui portoit qu'on remercieroit les Alliés de ce que ni les hoſtilités qu'ils avoient ſouffertes, ni la crainte de ſe voir aſſiégés dans leur Capitale, n'avoient été capables de les faire renoncer à l'amitié des Romains ; & qu'à l'égard du ſecours qu'ils demandoient, on leur répondroit quand les Conſuls auroient tiré leurs provinces au ſort, & que celui à qui la Macédoine ſeroit échue, auroit propoſé au Peuple de déclarer la guerre à Philippe Roi de Macédoine.

Le ſort fit tomber la province de Macédoine au Conſul Pub. Sulpicius, & l'Italie à Aurelius ſon Collegue. Le premier aſſembla auſſi tôt le peuple, & lui demanda (1) « s'il vouloit & s'il or- « donnoit qu'on déclarât la guerre au « Roi Philippe & aux Peuples qui étoient « dans ſa dépendance pour venger les « injures & les hoſtilités commiſes con- « tre les Alliés du peuple Romain ». Les Préteurs tirerent auſſi leurs départements au ſort : & Sergius Plancus fut chargé de reſter à Rome, Q. Fulvius Gillo d'aller en Sicile, Q. Minucius Rufus dans l'Abruzze, & L. Furius Purpureo

(1) Formule dont on uſoit quand on propoſoit au Peuple l'établiſſement de quelque Loi.

dans la Gaule. La propoſition de guerre fut preſque rejetée par toutes les Centuries, dès la premiere Aſſemblée des Comices. Le peuple avoit pris de lui-même ce parti, rebuté des travaux & des périls eſſuyés dans une guerre longue & difficile. Le Tribun Q. Bebius avoit profité de ces diſpoſitions pour réveiller les anciennes plaintes contre les Patriciens qu'il accuſoit de ſuſciter toujours de nouvelles guerres, pour ne pas laiſſer au Peuple la liberté de reſpirer. Les Sénateurs furent ſi irrités de ce procédé du Tribun, qu'après l'avoir accablé d'injures en plein Sénat, ils firent à l'envi les dernieres inſtances au Conſul, pour l'engager à tenir une nouvelle Aſſemblée afin d'y faire une ſeconde fois la même propoſition, de reprocher au Peuple ſa lâcheté & ſon indolence, & de lui repréſenter combien il ſeroit honteux & dommageable à la République de différer cette guerre.

Le Conſul ayant aſſemblé le Peuple dans le champ de Mars, avant d'envoyer les Centuries aux ſuffrages, lui parla en ces termes. » Il me ſemble, Romains, » que vous ne ſaiſiſſez pas l'objet de la » délibération actuelle : il s'agit de ſavoir, » non ſi vous reſterez en paix, ou ſi vous » ferez la guerre, (car les préparatifs ex-

traordinaires de Philippe par mer & par «
terre, ne vous laissent point la liberté «
du choix ), mais si vous devez transpor- «
ter vos légions en Macédoine, ou at- «
tendre l'ennemi en Italie. Or la diffé- «
rence qu'il y a entre ces deux partis, «
vous l'avez sentie sur-tout dans la der- «
niere guerre contre les Carthaginois. «
Car peut-on douter que si, comme fi- «
rent nos Peres en pareil cas à l'égard «
des Mamertins, nous avions promp- «
tement secouru les Sagontins assiégés «
& réclamant notre protection, nous «
n'eussions fait tomber sur l'Espagne tout «
le poids d'une guerre que notre négli- «
gence attira dans l'Italie, où nous en «
avons éprouvé toutes les horreurs. Il «
n'est pas moins indubitable que quand «
ce même Philippe se préparoit à passer «
en Italie, comme il en étoit convenu «
avec Annibal par ses Ambassadeurs & «
par ses lettres, ce fut la diligence avec «
laquelle nous envoyâmes Levinus à «
la tête d'une flotte pour lui déclarer «
la guerre à lui-même, qui le retint «
dans ses états. Quoi donc ! ce que «
nous avons bien pu faire dans le temps «
que nous avions en Italie un ennemi «
tel qu'Annibal, nous n'oserons l'entre- «
prendre, à présent que nous avons «
chassé Annibal de l'Italie, & que nous «

» avons vaincu les Carthaginois ? Don-
» nons à ce Prince, en souffrant qu'il
» prenne Athènes, les mêmes preuves de
» notre indolence, que nous donnâmes
» à Annibal, en lui laissant prendre
» Sagonte ; & vous verrez qu'il passera
» de Corinthe en Italie, non en cinq
» mois comme fit Annibal après la prise
» de Sagonte, mais en cinq jours. Vous
» me direz peut-être qu'on ne doit com-
» parer ni Philippe à Annibal, ni les
» Macédoniens aux Carthaginois : à la
» bonne heure ; mais au moins Philippe
» vaut bien Pyrrhus. Que dis-je, il le
» vaut ? quelle différence entre ces deux
» Princes ! quelle différence entre les
» Macédoniens & les Epirotes ! ne sait-
» on pas que l'Epire n'a jamais passé,
» & ne passe encore aujourd'hui que
» comme un foible accessoire du Royau-
» me de Macédoine ? A l'égard de Phi-
» lippe, il a soumis à sa domination tout
» le Péloponnese, & Argos même, cette
» Ville qui ne s'est pas rendue moins
» célebre par la mort de Pyrrhus, que
» par les exploits de ses anciens Rois.
» Voyez cependant ce que fit Pyrrhus
» en Italie. Lorsqu'il y porta la guerre,
» elle étoit beaucoup plus florissante,
» & nos affaires en bien meilleur état
» qu'aujourd'hui. Nous n'avions pas perdu

tant de Généraux & tant de Soldats « que le fer a moissonnés depuis. Il « attaqua cependant notre Empire, il « l'ébranla, & poussa presque ses con- « quêtes jusqu'aux portes de Rome; il « souleva contre nous, non-seulement « les Tarentins, & toute cette Côte de « l'Italie qu'on nomme la grande Grece « dont on pourroit peut-être attribuer « la défection à l'identité d'un idiôme « & d'un nom commun avec les Epi- « rotes, mais les Lucaniens, les Bru- « tiens & les Samnites. Pouvez-vous « penser que si Philippe passe en Italie, « ces peuples vous seront fideles & de- « meureront en repos ? Voyez comme « ils y sont demeurés pendant la guerre « de Carthage qui a suivi ? Ces Nations « ne nous seront jamais attachées, qu'au- « tant qu'il ne se présentera personne « dont elles puissent embrasser les in- « térêts contre nous. Si nous n'avions « pas pris le parti de passer en Afrique, « nous verrions encore aujourd'hui en « Italie, Annibal & les Carthaginois. « Croyez-moi, faisons éprouver les mal- « heurs de la guerre à la Macédoine « plutôt qu'à l'Italie : que les villes & « les campagnes de nos ennemis soient « désolées par le fer & par le feu. Nous « savons par expérience que nos armes «

» ſont plus heureuſes & plus puiſſantes
» dans les pays étrangers que dans l'Italie
» même. Allez aux ſuffrages, ſous la pro-
» tection des Dieux, & ratifiez le projet
» du Sénat. C'eſt le conſeil que vous don-
» ne, non-ſeulement votre Conſul, mais
» les Dieux eux-mêmes : dans le Sa-
» crifice que je leur ai offert pour faire
» tourner cette guerre à l'avantage & à la
» gloire du Sénat, à la vôtre, Romains,
» à celle des Latins & de tous nos Alliés,
» de nos flottes & de nos armées, ils
» m'ont annoncé les plus heureux préſages.

Le peuple Romain ordonne la guerre contre Philippe, & le Sénat des prieres publiques pour implorer la protection des Dieux.

Le peuple ayant entendu ce diſcours, alla aux voix, & ordonna la guerre, comme il en avoit été requis. Enſuite les Conſuls, en conſéquence d'un Arrêt du Sénat, ordonnerent des prieres publiques pour trois jours, pendant leſquels les Citoyens ſe répandirent dans tous les Temples, conjurant les Dieux d'accorder une bonne iſſue à la guerre qu'ils venoient d'ordonner contre Philippe : & le Conſul Sulpicius ayant demandé aux Féciaux s'ils jugeoient à propos qu'on la dénonçât à Philippe en perſonne, ou s'il ſuffiſoit qu'on en fît la déclaration aux premieres troupes qui ſe trouveroient ſur les confins de ſes Etats ; ils répondirent qu'ils pouvoient employer l'une ou l'autre voie indifféremment : & là-deſſus

les Sénateurs lui permirent de choisir tel Ambassadeur qu'il voudroit hors du Sénat & de l'envoyer à Philippe pour lui déclarer la guerre. Alors on songea aux armées que devoient commander les Consuls & les Préteurs. On ordonna aux Consuls de lever chacun deux légions nouvelles & de congédier tous les vieux soldats. Mais on permit à Sulpicius qui se trouvoit chargé d'une guerre importante, d'engager à servir sous lui le plus qu'il pourroit de ceux que Scipion avoit ramenés d'Afrique, sans cependant faire violence à aucun d'eux. Il devoit donner aux deux Préteurs L. Furius Purpureo, & Q. Minucius Rufus, chacun cinq mille Alliés du nom Latin, pour défendre avec ses troupes, l'un l'Abruzze, l'autre la Gaule. Q. Fulvius Gildo eut ordre de tirer de l'Armée qu'avoit commandée le Consul Pub. Elius, les soldats Latins qui avoient fait le moins de campagnes, d'en composer un corps de cinq mille hommes, comme les deux autres, & de les conduire en Sicile. On continua le commandement pour un an à M. Valerius Falton, qui l'année précédente avoit eu le département de la Campanie en qualité de Préteur ; il eut ordre de passer en Sardaigne pour y commander comme Propréteur, & de choi-

ſir dans les troupes qui y étoient actuellement, les cinq mille Alliés du nom Latin les plus nouveaux dans le ſervice. Enfin les Conſuls furent encore chargés de lever deux légions qui devoient reſter dans la Ville, pour être employées, s'il en étoit beſoin, contre les Nations de l'Italie qui dans le cœur étoient encore attachées au parti des Carthaginois, & avoient peine à ſe conſoler de leur défaite. Les forces de la République monterent cette année à ſix Légions.

Ambaſſadeurs de Ptolemée à Rome.

Pendant que les Romains étoient occupés à ces préparatifs, les Ambaſſadeurs du Roi Ptolemée arriverent, & déclarerent au Sénat : « Que les Athéniens » avoient demandé du ſecours à leur » Maître contre les violences de Philippe. Mais qu'encore qu'ils fuſſent ſes Alliés, auſſi-bien que des Romains, cependant le Roi n'enverroit en Grece » ni flotte ni armée pour défendre ou » pour attaquer perſonne, que du conſentement du peuple Romain. Qu'il » reſteroit tranquille dans ſes Etats, ſi » les Romains vouloient ſe charger de » la défenſe de leurs Alliés ; ou que s'ils » aimoient mieux demeurer en repos, » il enverroit aux Athéniens des forces » ſuffiſantes pour les mettre à couvert » contre les entrepriſes de Philippe. «

Le Sénat remercia le Roi de ſon attention, & répondit à ſes Ambaſſadeurs, que le deſſein du peuple Romain étoit de ſecourir les Alliés : « Que ſi les Romains avoient beſoin dans cette « guerre de l'aſſiſtance du Roi, ils lui « en donneroient avis : qu'ils comptoient « entierement ſur ſon amitié, & qu'ils « étoient perſuadés que la République « trouveroit dans les forces de ſon royaume des reſſources ſolides & aſſurées. « Enſuite le Sénat fit porter à chacun des Ambaſſadeurs des préſents pour la valeur (1) de cinq mille As. Pendant que les

(1) Si ces préſents étoient donnés en eſpeces, ces cinq mille As, ou cinq cents deniers pouvoient valoir 250. liv. ce qui n'eſt pas fort conſidérable.

Il eſt bon d'avertir ici une fois pour toutes, que chez les Romains l'As valoit environ un ſol de notre monnoie, le Seſterce deux ſols & demi, & le Denier dix ſols : que la livre tant d'or que d'argent peſoit douze onces, & que l'or étoit à l'égard de l'argent comme un eſt à dix, c'eſt-à-dire qu'un certain poids en or valoit dix fois le même poids en argent, que le marc étant de huit onces, la livre valoit un marc & demi. A l'égard des monnoies grecques la drachme équivaloit au denier ; la mine valoit 100 drachmes.

Le talent Attique environ mille écus, & le talent Euboïque environ un tiers moins.

Il ſera parlé dans la ſuite de pluſieurs autres eſpeces de monnoies étrangeres à meſure que les Romains s'étendront, qu'on expliquera en temps & lieu.

Dans la traduction, quelquefois on exprimera les ſommes dans les mêmes termes que T. Live ; As,

Consuls faisoient les levées, & préparoient tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, la République qui se piquoit d'une extrême Religion, sur-tout dans le commencement d'une nouvelle guerre, non contente des prieres publiques qu'on venoit de faire dans tous les Temples de Rome, pour ne manquer à aucune des précautions dont on avoit autrefois usé, voulut encore que le Consul à qui la province de Macédoine étoit échue, promît à Jupiter la célébration des grands Jeux, & des offrandes dignes de lui. Ce vœu public fut différé quelque temps par le scrupule du Grand Pontife Licinius. « Car il déclara que la » somme qu'on destinoit à l'accomplisse- » ment d'un vœu, devant être fixée & » hors de tout péril, il falloit commen- » cer par la tirer du trésor & la met- » tre en dépôt dans un lieu sûr, afin » qu'elle ne fût point confondue avec » les deniers qui devoient servir à l'en- » tretien des armées, auquel on ne » pouvoit employer l'argent consacré » aux Dieux. Que sans cette précau-

Sesterces, Deniers, Livres, & quelquefois on les réduira à la valeur à laquelle elles reviennent, suivant notre façon de compter : & afin que le Lecteur ne soit pas toujours obligé de recourir à cette premiere remarque, on mettra assez souvent au bas des pages l'évaluation des sommes énoncées dans le texte.

tion, le vœu ne sauroit être légi « timement accompli. » Quelque respect qu'on eût pour celui qui proposoit cette difficulté, le Sénat ne s'en rapporta pas à lui, mais ordonna à Sulpicius de consulter le College des Pontifes, pour savoir si on pouvoit légitimement faire un vœu, sans fixer ni mettre en dépôt la somme dont on avoit besoin pour l'accomplir. Les Pontifes répondirent affirmativement, & déclarerent même qu'il étoit mieux d'en user ainsi. Cela supposé, le Consul prononça le vœu, en se servant, après le Grand Pontife, de la formule dont on avoit coutume d'user dans les vœux (1) de cinq ans; excepté qu'il ajouta qu'on emploieroit pour les Jeux & l'offrande, la somme que fixeroit le Sénat, dans le temps de l'exécution : on avoit toujours dépensé jusques-là pour la célébration des grands Jeux, une certaine somme fixée par les Auteurs du vœu; & ce fut la premiere fois qu'elle demeura incertaine & indéterminée.

L'attention de tous les Romains étoit Amilcar

(1) Les vœux de cinq ans consistoient en certaines offrandes qu'on promettoit aux Dieux, si cinq ans après la République se trouvoit dans le même état, ainsi qu'il est marqué au l. 27. ch. 33. & au l. 30. ch. 27.

ſouleve les Gaulois contre les Romains

tournée ſur la guerre de Macédoine ; lorſque tout d'un coup, & dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, on apprit que les Gaulois faiſoient de nouveaux mouvements. Les Boïens & les Manceaux ayant fait prendre les armes aux (1) Sallayens & aux Ilvates, s'étoient emparés de Plaiſance, avoient pillé la ville, & après en avoir brûlé la plus grande partie, pour aſſouvir leur colere & laiſſé à peine deux mille hommes au milieu de ſes ruines, ils avoient paſſé le Pô & s'étoient avancés vers Crémone, dans le deſſein de la traiter comme Plaiſance. Mais les habitans ayant appris la défaite des Plaiſantins, avoient eu le temps de fermer leurs portes, & de placer des troupes le long des murailles, pour mettre au moins les ennemis dans la néceſſité de l'aſſiéger avant de la prendre ; & en attendant ils envoyerent avertir le Préteur Romain du péril qui les menaçoit. L. Furius Purpureo qui commandoit alors dans le pays, après avoir renvoyé par ordre du Sénat, la plus grande partie de l'armée, n'avoit retenu que cinq mille Alliés du nom Latin, avec leſquels il ſe tenoit autour de Rimini

(1) Ces deux peuples qu'on croit avoir habité entre le Rhône & les Alpes, ſont nommés différemment par les Auteurs.

ſur

ſur les frontieres de la Province. Ce fut lui qui écrivit au Sénat pour lui apprendre ce qui ſe paſſoit de ce côté-là. « Que de deux Colonies qui avoient « réſiſté au torrent impétueux de la « guerre Punique, l'une avoit été priſe « & pillée par les ennemis, & l'autre « étoit actuellement attaquée & en dan- « ger d'être forcée : Qu'il ne pouvoit, « avec les troupes qu'il avoit avec lui, « défendre cette derniere, à moins « qu'on ne voulût expoſer à une perte « inévitable, cinq mille Alliés, en les « obligeant d'aller attaquer quarante « mille ennemis qui formoient le ſiége « de la place : Qu'une défaite ſi ſan- « glante augmenteroit encore l'audace « de ces Barbares enhardis par leurs pre- « miers ſuccès & par la ruine d'une co- « lonie Romaine ».

Les Sénateurs ayant entendu la lecture de ces Lettres, ordonnerent au Conſul C. Aurelius de mander à l'armée qui par ſon commandement devoit ſe trouver dans l'Etrurie à certain jour, qu'elle eût à ſe rendre ſur le champ à Rimini, & de partir lui-même pour aller contre les Gaulois, ſi les affaires de la République le lui permettoient ; ſinon d'écrire au Préteur L. Furius que quand l'armée de Toſcane ſeroit arrivée auprès de lui, il en-

voyât les cinq mille Alliés qu'il commandoit, pour défendre cette Province en sa place, & marchât au secours de la colonie assiégée. Ils firent partir en même temps des Ambassadeurs pour aller en Afrique, d'abord à Carthage, puis delà en Numidie vers le Roi Masinissa. Ils étoient chargés de se plaindre aux Carthaginois. « Qu'Amilcar leur Citoyen resté » dans la Gaule, où il avoit servi, soit » dans l'armée d'Asdrubal, soit dans celle » de Magon, y faisoit la guerre malgré « les conditions du Traité : qu'il avoit » soulevé les Gaulois & les Liguriens » contre le peuple Romain : que s'ils » vouloient conserver la paix, ils de» voient le rappeller & le livrer aux » Romains. Que d'ailleurs ils n'avoient » pas rendu tous les transfuges. Qu'on » apprenoit à Rome, qu'il y en avoit » un grand nombre à Carthage qui » se montroient publiquement : qu'ils » eussent à les faire arrêter, pour les » renvoyer à Rome suivant le Traité de » paix. Ils avoient ordre de féliciter Ma» sinissa, de ce que non-seulement il » avoit recouvré le Royaume de ses » peres, mais y avoit encore ajouté la » partie la plus florissante des Etats de » Syphax : ensuite de lui apprendre » que les Romains avoient déclaré la

Ambassadeurs envoyés de Rome aux Carthaginois & à Masinissa.

guerre au Roi Philippe, pour avoir « secouru Annibal contre eux, avoir « insulté les Alliés de la République, « avoir forcé les Romains, lorsque la « guerre étoit allumée en Italie, d'en- « voyer des flottes & des armées dans « la Grece, & avoir été cause, par cet- « te diversion, qu'ils n'avoient pu pas- « ser en Afrique aussi-tôt qu'ils l'auroient « souhaité. Que le Sénat le prioit d'en- « voyer aux Romains un secours de ca- « valiers Numides, pour être employés « dans cette guerre ». On leur remit pour ce Prince des présents magnifiques, plusieurs vases d'or & d'argent, une robe de pourpre avec une tunique ornée de branches de palmier, une robe prétexte, & une chaire curule; ils eurent ordre de l'assurer que s'il avoit besoin du secours des Romains, soit pour affermir son autorité, soit pour étendre les bornes de son Royaume, il pouvoit compter qu'ils feroient avec joie & avec empressement tout ce qui dépendroit d'eux pour l'obliger. Dans ces mêmes jours les Ambassadeurs de Vermina fils de Syphax, furent admis à l'audience du Sénat, & le prierent d'excuser l'erreur & la foiblesse d'un jeune Prince qui s'étoit laissé séduire par les Carthaginois. « Que Masinissa avoit été, aussi-bien que lui, en- «

Vermina fils de Syphax, envoie des Ambassadeurs à Rome.

» nemi du peuple Romain, avant que » d'en devenir l'ami & l'allié. Qu'il fe» roit en forte dans la fuite, que les » Romains n'euffent pas moins à fe louer » de fon attachement & de fa fidélité, » que de celle de Mafiniffa, & de quel» qu'autre que ce fût. Qu'il conjuroit le » Sénat de vouloir bien lui donner le » nom de Roi, avec celui d'Allié & » d'ami. On répondit à fes Ambaffadeurs » que Syphax fon pere étoit devenu » fubitement, fans aucune raifon, l'en» nemi du peuple Romain, après avoir » été fon ami & fon allié, & que lui» même n'avoit pas plutôt été en âge de » porter les armes, que pour fon coup » d'effai, il les avoit prifes contre les » Romains. Qu'ainfi il avoit dû leur de» mander la paix, avant de fe préfenter » pour obtenir d'eux les noms de Roi, » d'Ami, & d'Allié. Que le peuple Ro» main n'accordoit ces titres glorieux » qu'aux fervices fignalés qu'il avoit re» çus des Rois qui y prétendoient. Que « les Ambaffadeurs de Rome feroient in» ceffamment en Afrique : qu'ils marque» roient à Vermina les conditions aux» quelles le peuple Romain confentoit » de lui donner la paix, & auxquelles » ce Prince devoit commencer par fe » foumettre : que s'il fouhaitoit qu'on y

changeât, ajoutât ou retranchât quel- «
que clause, ce seroit à lui à le deman- «
der tout de nouveau au peuple Ro- «
main ». C. Terentius Varron, Pub. Lucrétius, & Cn. Octavius nommés à cette ambassade partirent pour l'Afrique avec les instructions dont on a parlé : on leur donna à chacun une quinquereme, pour les transporter.

Les trésors de Proserpine pillés.

On fit ensuite dans le Sénat la lecture des Lettres du Préteur Q. Minucius à qui l'Abruzze étoit échue. Il mandoit que pendant la nuit, on avoit pillé les trésors de Proserpine dans son Temple de Locres ; mais qu'on ne trouvoit aucun indice qui pût faire découvrir les voleurs. Le Sénat fut indigné de voir qu'on commît de si fréquents & de si énormes sacrileges, & que la rigueur avec laquelle on venoit de punir les attentats de Pleminius, n'arrêtât nullement l'audace & l'impiété des hommes. On chargea le Consul Aurelius d'écrire au Préteur de l'Abruzze, que le Sénat vouloit qu'on informât contre les scélérats qui avoient pillé le Temple de Proserpine, de la même façon que le Préteur Pomponius avoit fait quatre ans auparavant, contre Pléminius & ses complices : qu'on remît dans le trésor sacré l'argent qui seroit retrouvé, qu'on suppléât

ce qui y manqueroit, & que pour appaiser la colere de la Déesse, on fit les mêmes sacrifices d'expiation, que les Pontifes avoient ordonnés à l'égard du premier de ces sacrileges. On annonça en même temps un grand nombre de prodiges arrivés en divers lieux. On contoit que dans la Lucanie le ciel avoit paru tout en feu. Qu'à Priverne, dans un temps serein, le Soleil avoit été de couleur de sang pendant un jour entier. Qu'à Lanuvium on avoit entendu un fracas épouvantable dans le Temple de Junon Sospite. On ajoutoit à ces prodiges, des productions monstrueuses & obscenes de plusieurs animaux : que dans le pays des Sabins il étoit né un enfant avec les deux sexes, & qu'on avoit découvert le même vice de conformation dans un jeune homme de seize ans : qu'à Fruzinon un agneau étoit venu au monde avec une tête de porc, à Sinuesse un porc avec une tête humaine, & dans les terres du Domaine, dans la Lucanie, un poulain avec cinq pieds. Tous ces événements où la nature s'écartoit de ses routes ordinaires, semblerent affreux, & de mauvais augure. Ceux qui donnerent le plus d'horreur furent les deux hermaphrodites. On les fit aussi-tôt jeter dans la mer, comme on y avoit jeté celui qui avoit

Prodiges.

paru récemment sous le Consulat de C. Claudius & de M. Livius : ce qui n'empêcha pas qu'on n'ordonnât aux Décemvirs de consulter les livres de la Sibylle à l'occasion de ces productions monstrueuses : & en conséquence, on fit les mêmes Sacrifices qu'on avoit déja faits dans le premier cas. Outre ces cérémonies, on ordonna à vingt-sept jeunes filles, partagées en trois bandes, de marcher par la ville, en chantant une Hymne composée en l'honneur des Dieux, & de porter une offrande dans le Temple de Junon Reine. Le Consul C. Aurelius eut soin que tout s'exécutât conformément à la réponse des Décemvirs. Ce fut Pub. Licinius Tegula qui composa l'Hymne, comme avoit fait Livius du temps de nos peres.

Lorsqu'on eut expié tous les crimes commis contre la Religion, (car Q. Minucius avoit aussi découvert les voleurs de Locres, & par la confiscation de leurs biens, remis dans le trésor du temple, tout l'argent qu'ils en avoient enlevé) les Consuls avant de partir pour leurs Provinces, déclarerent aux particuliers, à qui le troisieme payement de l'argent prêté sous le Consulat de M. Valerius & de M. Claudius, étoit dû, que la Républi-

que pouvoit à peine fournir aux dépenses qu'elle étoit obligée de faire dans une nouvelle guerre, pour l'entretien des armées de terre & de mer ; & que par conséquent elle étoit hors d'état de s'acquitter pour le présent envers eux. Alors ces Créanciers vinrent en grand nombre se plaindre dans le Sénat du tort que leur feroit ce retardement. Ils ajoutoient « que si la République » vouloit employer pour la guerre de » Macédoine, des sommes prêtées pour » la guerre de Carthage, & que celle » de Macédoine étant terminée, il en » survînt toujours de nouvelles, il ar- » riveroit delà qu'ils perdroient leur » bien, tandis qu'ils avoient rendu ser- » vice à l'Etat, comme s'il avoit été » confisqué pour crime ». Ce raisonnement étoit juste : mais il n'y avoit point d'argent dans le trésor. Ainsi le Sénat pour accorder la justice avec la nécessité présente, déclara que comme la plupart de ces Créanciers disoient qu'il y avoit des terres à vendre, & qu'ils ne seroient pas fâchés de les acheter, on leur abandonneroit ce que la République avoit de terrein depuis Rome jusqu'à cinquante milles au-delà, & suivant l'estimation qu'en feroient les Consuls ; en obligeant les particuliers qui en feroient

Le Sénat paye en terres les particuliers qui ont prêté leur argent à la République.

mis en possession, de payer douze deniers de cens par arpent, pour servir de titres & de preuves comme ces terres étoient du domaine de la République; afin que quand le peuple Romain seroit en état de payer, il reprît ses fonds, & donnât de l'argent à ceux des possesseurs qui l'aimeroient mieux. Les créanciers accepterent ces conditions avec joie. Ce champ fut appellé Triental & Tabulien, parce qu'il avoit été cédé pour le tiers ou troisieme payement d'une somme due suivant les tables ou registres publics.

Alors Pub. Sulpicius, aprés avoir fait dans le Capitole des vœux solemnels pour le salut de la République, partit de la ville avec ses licteurs, revêtu du manteau de Général, & se rendit à Brindes. Là aprés avoir incorporé dans ses légions les soldats de l'armée d'Afrique qui voulurent bien servir sous lui, & choisi des vaisseaux dans la flotte du Consul Cornelius, il s'embarqua pour la Macédoine où il arriva deux jours aprés être parti de Brindes. En débarquant il rencontra les Ambassadeurs des Athéniens qui venoient le prier de faire lever le siege de leur Ville. Le Consul envoya sur le champ à Athènes C. Claudius Centho avec vingt vaisseaux de guerre, & quelques trou-

Le Consul Sulpicius part de Rome & passe en Macédoine.

pes. Car Philippe n'aſſiégeoit pas Athènes en perſonne. Il attaquoit actuellement Abyde, ayant déja livré par mer à Attalus & aux Rhodiens, deux combats, dont ni l'un ni l'autre ne lui avoit réuſſi. Mais ce qui lui donnoit de la confiance, outre ſa fierté naturelle, c'étoit le traité qu'il avoit fait avec Antiochus Roi de Syrie, dans l'eſpérance de partager avec lui le Royaume d'Egypte. Car ils ſe flattoient que la mort du Roi Ptolémée, qu'ils venoient d'apprendre, leur rendroit cette conquête aiſée. A l'égard des Athéniens, qui ne conſervoient de leur ancienne fortune, qu'une orgueilleuſe préſomption, ils s'étoient attiré les armes de Philippe par une raiſon tout-à-fait deshonorante pour eux. Deux jeunes Acarnaniens entrerent à la foule dans le Temple de Cérès, lorſqu'on célébroit les ſecrets myſteres de cette Déeſſe, dont ils n'étoient point inſtruits. On les reconnut aiſément à leur langage, par les queſtions qu'ils s'aviſerent de faire fort mal-à-propos. On les mena auſſitôt aux Miniſtres du Temple; & quoiqu'on eût reconnu qu'ils n'y étoient entrés que par légéreté & ſans aucune mauvaiſe intention, on ne laiſſa pas de les tuer, comme s'ils euſſent été coupables de quelque ſacrilege abominable. Les

Les Athéniens attirent ſur eux les armes de Philippe en tuant deux Acarnaniens dans le Temple de Cérès.

Acarnaniens justement indignés d'un meurtre si cruel, en porterent leurs plaintes au Roi Philippe, & obtinrent sans peine de lui un secours de Macédoniens avec lequel ils déclarerent la guerre aux Athéniens. Cette armée ayant d'abord mis toute l'Attique à feu & à sang, en rapporta dans l'Acarnanie un butin immense de toute espece. Ce prélude ne fit qu'aigrir les esprits, & fut suivi d'une guerre dans les formes, entreprise & déclarée par les décrets de tout le peuple. Car le Roi Attalus & les Rhodiens étant arrivés en poursuivant Philippe qui se retiroit (1) en Macédoine, jusques dans l'Isle d'Egine, le Roi entra dans le port de Pirée, pour confirmer l'alliance qu'il avoit faite avec les Athéniens. Tous les Citoyens allerent en foule au-devant de lui avec leurs femmes & leurs enfants, précédés des Prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux : on pensa tirer aussi de leurs sanctuaires les Dieux mêmes de la République.

Traité des Athéniens avec Attalus & les Rhodiens.

On convoqua aussi-tôt le peuple, afin que ce Prince eût la liberté de dire publiquement tout ce qu'il jugeroit à propos. Mais après un peu de réflexion, on jugea qu'il convenoit mieux à la Ma-

Les Athéniens donnent à Attalus des lou-

(1) Après les deux combats dont a parlé plus haut, & qui ne lui avoient pas réussi.

anges outrées, & luidécernent nes honneurs extraordinaires.

jesté Royale, qu'il témoignât ses intentions par écrit, & qu'il ne falloit pas le mettre dans la nécessité de rougir, en parlant de vive voix des services qu'il venoit de rendre à la République, & en entendant les éloges outrés d'une multitude naturellement portée à la flatterie. Or dans les Lettres qu'il écrivit, & dont on fit lecture dans l'Assemblée, après avoir parlé de ce qu'il avoit fait en faveur de ses alliés, & contre Philippe leur ennemi, il ajoutoit que les Athéniens devoient pousser la guerre avec beaucoup de vigueur, tandis qu'ils étoient appuyés de ses forces, de celles des Rhodiens, & même de celles des Romains. Que s'ils laissoient échapper une occasion si favorable, ils la chercheroient inutilement dans la suite. On donna aussi-tôt après audience aux Ambassadeurs des Rhodiens, qui venoient tout récemment de rendre un service considérable aux Athéniens, en leur renvoyant quatre galeres qui leur appartenoient, & qu'ils avoient reprises aux Macédoniens. Ainsi la guerre fut décernée & entreprise contre Philippe avec un égal empressement de tous les Alliés. Les Athéniens accorderent des honneurs extraordinaires d'abord au Roi Attalus, puis aux Rhodiens. Ce fut alors qu'on proposa pour la premiere fois d'a-

jouter une onzieme tribu aux dix anciennes, ſous le nom de la tribu Attalide : on décerna une couronne d'or au peuple de Rhodes pour récompenſe de ſa valeur, & le droit de bourgeoiſie à Athènes, comme les Rhodiens les premiers l'avoient accordé aux Athéniens dans leur ville. Après tous ces témoignages de reconnoiſſance, Attalus alla rejoindre ſa flotte dans l'Iſle d'Egine, d'où les Rhodiens paſſerent dans celle de Cée, & delà à Rhodes ; ils reçurent dans leur alliance toutes les Iſles qu'ils trouverent ſur leur route, à l'exception de celles d'Andros, de Paros, & de Cythne, où Philippe avoit des garniſons. Pour Attalus, il reſta un temps conſidérable à Egine ſans rien faire, en attendant que les Etoliens lui envoyaſſent des Ambaſſadeurs, comme il les invitoit à le faire, par les députés qu'il leur avoit dépêchés. Mais il ne put les engager à unir leurs armes avec les ſiennes, tant ils étoient charmés d'avoir fait la paix avec Philippe à des conditions tolérables. Ainſi Attalus & les Rhodiens, qui pouvoient acquérir le titre honorable de Libérateurs de la Grece, pour peu qu'ils euſſent redoublé leurs efforts contre le Roi de Macédoine, donnerent à ce Prince, par leur lenteur, le temps de

passer une seconde fois dans l'Hellespont, & de se fortifier par la prise de plusieurs postes avantageux dans la Thrace ; & par-là tirant la guerre en longueur, ils laisserent aux Romains une gloire qu'ils auroient pu se donner à eux-mêmes.

Philippe au contraire fit paroître un courage digne du nom qu'il portoit. Car quoiqu'il n'eût pu résister à des ennemis tels qu'Attalus & les Rhodiens, cependant sans être effrayé des menaces des Romains qu'il alloit avoir sur les bras, il détacha Philocles l'un de ses Lieutenants avec deux mille hommes d'infanterie, & deux cents cavaliers, pour aller ravager les terres des Athéniens ; & ayant envoyé Héraclide avec sa flotte vers Maronée, il marcha lui-même de ce côté-là à la tête d'un corps de deux mille fantassins & de deux cents cavaliers. Et d'abord il emporta Maronée, dès le premier assaut ; & après avoir essuyé beaucoup de fatigues au siege d'Enus, il s'en rendit enfin maître par la trahison de Ganimedes Lieutenant de Ptolémée. Il s'empara ensuite de plusieurs autres forts, comme Cypsele, Dorisque & Serthée. S'étant delà avancé à Chersonnese, il reçut à composition Eleonte & Alopeconese : Callipolis, Madyte & quel-

ques autres châteaux peu confidérables fe rendirent auffi à lui. Pour ceux d'Abyde, ils fermerent leurs portes à ce Prince, fans vouloir feulement permettre à fes Ambaffadeurs d'entrer dans leur ville. Il fut long-temps occupé à ce fiege; & il auroit été obligé de le lever, fi Attalus & les Rhodiens euffent fait toute la diligence qu'ils pouvoient. Mais Attalus ne leur envoya que trois cents hommes de renfort; & les Rhodiens ne détacherent de leur flotte qu'ils tenoient à la rade auprès de Tenedos, qu'une galere à quatre rangs. Lorfque les affiégés furent réduits à la derniere extrémité, Attalus paffa à la vérité la mer; mais après leur avoir montré d'affez près le fecours qu'ils attendoient, il fe retira, fans avoir rien tenté pour fes Alliés ni par mer ni par terre.

Philippe affiége Abyde.

Mais les Abydeniens fe défendirent d'abord affez vigoureufement par eux-mêmes. Car ayant difpofé leurs machines le long des murailles, ils repouffoient les affauts des affiégeants du côté de la terre, & même incommodoient extrêmement leurs vaiffeaux dans la rade. Mais lorfque les Macédoniens eurent abattu une partie du mur, & pouffé une mine jufques fous celui que les affiégés avoient élevé à la hâte au-

dedans de la Ville, en-deçà du premier qui étoit renversé, ils prirent le parti d'envoyer des Ambassadeurs à Philippe, pour traiter des conditions auxquelles ils rendroient la place. Or ils demandoient qu'il leur fût permis de renvoyer aux Rhodiens leur quadrireme avec tout son équipage; au Roi Attalus, le corps de troupes qui lui appartenoit: ils vouloient aussi avoir pour eux-mêmes la liberté de sortir de la Ville avec chacun un habillement. Mais le Roi leur ayant déclaré qu'ils n'avoient rien à espérer, s'ils ne commençoient par se rendre à discrétion; l'indignation, le désespoir, les pousserent aux derniers excès. Agités de la même rage que les Sagontins, ils firent sur le champ enfermer toutes les Dames dans le Temple de Diane: ils rassemblerent de même au milieu du Gymnase les jeunes garçons & les jeunes filles de condition libre, sans excepter les enfans à la mammelle, avec leurs nourrices; ils apporterent ensuite dans la place publique tout leur or & leur argent, chargerent de leurs meubles les plus précieux, deux galeres qui étoient dans le port, appartenantes l'une aux Rhodiens, l'autre à ceux de Cyzique; & ordonnerent à leurs Prêtres d'amener des victimes, & d'élever des autels. Alors

Fureur ou plutôt rage des Abydeniens.

ils choisirent un nombre de citoyens déterminés, qui promirent avec un serment terrible, dont les Prêtres leur dictoient la formule, que quand les défenseurs de la bréche auroient tous été tués, ils égorgeroient aussi-tôt les femmes & les enfants, jeteroient dans la mer l'or & l'argent, avec les meubles transportés sur les vaisseaux, & mettroient le feu aux maisons, aux édifices publics, & à tous les endroits où ils pourroient. Tous ceux qui étoient en âge de porter les armes jurerent aussi qu'aucun d'eux ne cesseroit de combattre, qu'il n'eût perdu la vie ou gagné la victoire. Fideles à leur serment, ils combattirent avec tant d'opiniâtreté & d'acharnement, que la nuit étant sur le point de terminer le combat, Philippe effrayé de la rage qui les aveugloit, donna le signal de la retraite. Les principaux citoyens qui étoient chargés de l'acte le plus affreux de cette sanglante tragédie, voyant qu'il ne leur restoit plus qu'un petit nombre de soldats couverts de blessures & accablés de lassitude, envoyerent dès le matin les Prêtres revêtus de leurs bandelettes sacrées, au Roi Philippe, pour lui remettre la place.

Mais avant cette reddition, M. Emilius le plus jeune des trois Ambassadeurs

qui avoient été envoyés à Alexandrie; ayant appris qu'Abyde étoit assiégée, vint trouver Philippe du consentement de ses deux collegues. Il se plaignit à lui de la guerre qu'il avoit déclarée à Attalus & aux Rhodiens, & de celle qu'il faisoit actuellement aux Abydéniens dont il tenoit la ville assiégée. Le Roi lui ayant répondu que c'étoient Attalus & les Rhodiens qui avoient été les aggresseurs; & les Abydéniens ont-ils aussi été les aggresseurs, lui repliqua-t-il? Ce Prince à qui on n'avoit pas coutume de parler si librement, trouva la replique un peu trop hardie, pour être faite à un Roi en face. » Je vois bien, dit-il à » Emilius, que c'est la jeunesse, un ex» térieur avantageux, & sur-tout le nom » de Romain, qui vous inspirent l'au» dace avec laquelle vous parlez. Pour » moi, ce que j'ai à vous répondre, » c'est que je souhaite premiérement » que vous observiez le traité de paix » fait avec moi. Mais si vous m'atta» quez, j'aurai soin de vous faire sen» tir, que les Macédoniens ne sont ni » moins fiers, ni moins braves que les » Romains ». Ayant congédié l'Ambassadeur avec cette réponse, il se saisit de l'or & de l'argent que ceux d'Abyde avoient entassés dans leur place publi-

Philippe étonné & choqué en même temps de la replique hardie d'Emilius Ambassadeur Romain.

que, mais il perdit tout l'avantage qu'il auroit pu tirer des prisonniers. Car les habitants furent saisis d'une telle fureur, que persuadés tout à coup qu'on avoit trahi ceux qui étoient morts en combattant, ils se reprocherent mutuellement leur parjure, s'emporterent sur-tout contre la perfidie sacrilege des Prêtres qui livroient vivantes à l'ennemi des victimes qu'eux-mêmes avoient dévouées à la mort, coururent aussi-tôt de tous côtés égorger leurs femmes & leurs enfants ; & enfin employerent contre eux personnellement les différents moyens dont on peut se détruire. Le Roi demeura interdit à la vue de ce transport frénétique ; & ayant réprimé l'ardeur de ses soldats, il dit qu'il donnoit trois jours à ceux d'Abyde pour disposer de leur vie. Pendant cet intervalle ces malheureux Citoyens exercerent contre eux-mêmes des cruautés plus étranges que n'auroient pu en inventer les ennemis les plus irrités : aucun ne tomba vivant entre les mains du vainqueur, excepté ceux que les chaînes & la prison ou quelqu'autre obstacle empêcherent de se tuer. Philippe mit garnison dans Abyde & se retira dans ses Etats. Ce Prince animé à faire la guerre aux Romains par la ruine d'Abyde, comme Annibal l'avoit été par celle de Sagonte, rencontra des courriers qui lui apprirent

Ceux d'Abyde après avoir égorgé leurs femmes & leurs enfants, se tuent eux-mêmes.

que le Conſul étoit déja dans l'Epire ; & qu'il avoit envoyé ſes troupes de terre paſſer l'hiver à Apollonie, & celles de mer à Corfou.

Cependant les Ambaſſadeurs qu'on avoit envoyés en Afrique pour ſe plaindre des hoſtilités d'Amilcar, reçurent la réponſe des Carthaginois qui déclarerent que tout ce qu'ils pouvoient faire, étoit de l'exiler, & de confiſquer ſes biens. Qu'ils avoient rendu tous les déſerteurs & les eſclaves Romains qu'ils avoient pu découvrir ; qu'au reſte ils enverroient des Ambaſſadeurs à Rome pour donner ſatisfaction au Sénat ſur ces deux articles. En même temps ils firent porter à Rome deux cent mille boiſſeaux de froment, & autant en Macédoine pour la ſubſiſtance des armées. A l'égard des Ambaſſadeurs qu'on avoit fait partir pour la Numidie, ceux qui devoient s'adreſſer à Maſiniſſa lui offrirent les préſents du peuple Romain, & lui expoſerent leur commiſſion. Ce Prince offrit à la République deux mille Numides, dont ils n'en accepterent que la moitié. Il les fit embarquer lui-même, & les envoya en Macédoine avec deux cent mille boiſſeaux de froment, & autant d'orge. Pour ceux qui étoient envoyés à Vermina, ce Prince vint au-devant d'eux juſques ſur les fron-

tieres de ſon Royaume, & leur laiſſa la liberté de lui impoſer telles conditions de paix qu'ils voudroient, aſſurant que de quelque nature qu'elles puſſent être, ils les agréeroit de la part du peuple Romain. On les lui communiqua, avec ordre d'envoyer à Rome pour en avoir la confirmation.

Dans ce même temps le Proconſul L. Cornélius Lentulus étant revenu d'Eſpagne, après avoir expoſé au Sénat les ſervices qu'il avoit rendus à la République pendant tant d'années dans cette Province, toujours avec autant de bonheur que de courage, demanda que pour récompenſe, on lui permît d'entrer triomphant dans la ville. Le Sénat ne diſconvenoit pas qu'il n'eût mérité cet honneur ; mais il répondoit qu'il n'y avoit point d'exemple dans l'Hiſtoire du peuple Romain, qu'un Général eût triomphé, à moins qu'il n'eût commandé en qualité de Dictateur, de Conſul ou de Préteur. Que pour lui, il n'avoit eu en Eſpagne que le titre de Proconſul. Après quelque conteſtation on convint de lui accorder l'ovation. Le Tribun du peuple T. Sempronius Longus s'y oppoſa d'abord, ſur ce qu'on n'en trouvoit point d'exemple dans l'antiquité ; mais à la fin il céda à l'autorité des Sénateurs, &

On accorde l'ovation à Lentulus pour les ſuccès qu'il a remportés en Eſpagne.

L. Lentulus entra dans la ville avec les honneurs du petit triomphe, ou de l'ovation. Il expoſa dans cette cérémonie, & fit enſuite porter dans le tréſor public (1) quarante-quatre mille livres d'argent, & (2) deux mille quatre cents livres d'or qu'il avoit pris ſur les ennemis. De ce butin il en donna à chaque ſoldat cent vingt (3) as.

Déja l'armée conſulaire étoit paſſée d'Arretie à Rimini, & les cinq mille Alliés du nom Latin étoient venus prendre ſa place dans l'Etrurie. Ainſi L. Furius étant parti promptement de Rimini, alla camper à quinze cents pas des Gaulois qui aſſiégeoient alors Crémone. Il avoit la plus belle occaſion qu'il pût déſirer de les battre, s'il étoit venu bruſquement attaquer leur camp, pendant qu'ils s'étoient diſperſés de tous côtés dans la campagne, ſans avoir laiſſé des troupes ſuffiſantes pour le garder. Mais il ne voulut pas expoſer ſes ſoldats fatigués d'une marche longue & rapide. Les Gaulois rappellés des campagnes où ils étoient répandus, par les cris de leurs compagnons, abandonnerent leur butin, regagnerent leur camp ; & dès le len-

(1) Soixante-ſix mille marcs.

(2) Trois mille ſix cents marcs.

(3) Environ ſix livres.

demain en ſortirent pour ſe mettre en bataille. Les Romains accepterent le défi. Mais les ennemis vinrent fondre ſur eux avec tant de précipitation, qu'ils leur laiſſerent à peine le temps de ſe former. Les Romains partageoient en ce temps-là l'armée des alliés en deux corps qu'ils appelloient (1) l'aîle droite, & l'aîle gauche. Le Préteur mit à la premiere ligne cette aîle droite ſous la conduite de M. Furius. Il plaça les deux Légions Romaines à la ſeconde ligne, avec M. Cécilius à leur tête. L. Valerius eut le commandement de la cavalerie. Ces trois Officiers étoient Lieutenants de l'armée; auſſi-bien que Cn. Letorius, & Pub. Titinnius, que le Préteur retint auprès de lui, pour avoir avec eux l'œil à tout ce qui ſe paſſeroit, & ſe porter promptement aux endroits où les ennemis feroient des mouvements & des efforts imprévus. D'abord les Gaulois, en dirigeant toutes leurs forces du même côté, eſpéroient accabler les Alliés qui combattoient au premier rang. Mais voyant que leur attaque ne réuſſiſſoit pas, ils rapprocherent leurs aîles (2), formerent un demi cercle, eſpé-

(1) On ſe ſervoit du mot *ala*, pour ſignifier ces deux corps des Alliés, au lieu que chez les Romains on uſoit du terme de *Légio*.

(2) Le mot *aîle* n'a plus ici la même ſignification;

rant envelopper par la multitude de leurs bataillons, des ennemis bien inférieurs en nombre. Le Préteur s'apperçut de leur dessein. Et pour élargir aussi sa bataille, il tira les deux Légions du corps de réserve, & les étendit à droite & à gauche de la premiere ligne, promettant à Jupiter de lui élever un Temple, si ce jour-là il battoit les ennemis. En même temps il ordonna à L. Valérius de lâcher contre les deux aîles des ennemis, d'un côté la cavalerie des deux Légions, & de l'autre celle des Alliés, pour les empêcher d'envelopper les Romains. Et lui-même voyant le corps de bataille des Gaulois dégarni, par le prolongement des deux aîles, il commanda aux siens de se serrer, & d'enfoncer le centre des ennemis. Il réussit également des deux côtés : sa cavalerie repoussa les deux aîles des Gaulois ; & son infanterie perça leur corps de bataille. Les Gaulois voyant qu'on les tailloit en pieces de toutes parts, prirent tout d'un coup la fuite, & se retirerent en désordre dans leur camp. La cavalerie des Romains les y poursuivit ; & les Légions étant arrivées peu de temps après, l'attaquerent & le prirent. Il s'en sauva à peine six mille hommes. Il en fut tué ou

il conserve le sens usité dans toutes les descriptions de batailles.

pris

pris plus de trente-cinq mille avec quatre-vingts enseignes militaires, & plus de deux cents charriots remplis d'un riche butin. Amilcar, Capitaine Carthaginois, fut tué dans cette bataille, avec trois Généraux Gaulois des plus distingués. Le vainqueur délivra autour de deux mille citoyens libres de Plaisance, qui avoient été faits prisonniers, & qu'il rétablit dans leur colonie.

Les Gaulois défaits par les Romains auprès de Crémone.

Une victoire si considérable causa une extrême joie aux Romains. Dès qu'on en eut appris la nouvelle par les Lettres du Préteur, le Sénat ordonna des prieres publiques pour trois jours. Les vainqueurs perdirent dans cette journée autour de deux mille hommes tant Romains qu'Alliés. L'aîle droite des derniers, sur laquelle les ennemis étoient venus fondre dès le commencement, fut la plus maltraitée. Quoique le Préteur eût presque terminé cette guerre, le Consul Aurélius ayant fini les affaires qui le retenoient à Rome, ne laissa pas de se rendre dans la Gaule, & de prendre le commandement de l'armée victorieuse, que lui remit le Préteur. L'autre Consul n'étant arrivé dans sa Province que sur la fin de l'Automne, hivernoit aux environs d'Apollonie. C. Claudius, qu'on avoit fait partir de Corfou avec les tri-

Affaires de Grece.

rêmes des Romains, pour ſe rendre à Athènes, comme on a dit plus haut, étant arrivé au port de Pirée, au moment où les Alliés commençoient à perdre courage, avoit prodigieuſement relevé leurs eſpérances. Car les Corinthiens ceſſoient les incurſions qu'ils faiſoient auparavant ſur les terres de l'Attique, en paſſant par le pays de Mégare; & les Pirates de Chalcis qui non-ſeulement avoient maltraité les Athéniens ſur mer, mais même ravagé leurs campagnes en y faiſant fréquemment des deſcentes, bien-loin de doubler le promontoire de Sunion, n'oſoient plus ſortir de l'Euripe pour ſe mettre en pleine mer. Au ſecours qu'ils venoient de recevoir des Romains, ſe joignirent quatre quadriremes envoyées par les Rhodiens; en outre les Athéniens avoient déja trois galeres ſans ponts deſtinées à défendre leurs côtes. Claudius croyoit aſſez faire pour le préſent, ſi avec cette flotte il mettoit la Ville & le territoire d'Athènes hors d'inſulte, lorſque la fortune lui donna occaſion de faire un coup plus important.

Athènes ſecourue.

Des exilés de Chalcis chaſſés de leur patrie par les outrages qu'ils recevoient des ſoldats du Roi, lui apprirent qu'on pouvoit ſans peine s'emparer de cette place: que la garniſon de Philippe ne voyant

point d'ennemis dans le voisinage, s'étoit dispersée de différents côtés; & que les habitants eux-mêmes, comptant sur la garnison, négligeoient la garde de leur ville. Claudius partit d'Athènes sur l'avis de ces exilés, & arriva d'assez bonne heure au promontoire de Sunion, pour passer dès le même jour jusqu'à la premiere entrée du détroit de l'Isle (1) d'Eubée: mais craignant d'être apperçu quand il auroit doublé ce cap, il tint sa flotte cachée dans une rade le reste du jour. Il se mit en chemin à l'entrée de la nuit; & étant arrivé à Chalcis sans obstacle, il attaqua un peu avant le jour, avec un petit nombre de soldats qu'il fit monter à l'escalade, une tour & le mur qui y étoit joint, à l'endroit de la ville le moins fréquenté, & s'en rendit maître, ceux qui en avoient la garde, étant endormis, ou absents. Delà s'étant avancé dans des quartiers plus fréquentés, il tua ceux qui les gardoient; & après avoir rompu les portes, fit entrer le reste de ses gens dans la ville. Ils se répandirent de tous côtés, mirent le feu aux maisons qui environnoient la place, & par-là augmenterent le tumulte & le désordre. Les greniers du Roi furent consumés par les flammes, aussi bien que l'arcenal avec toutes les machines de

Les Romains s'emparent de Chalcis.

(1) Aujourd'hui Négrepont.

guerre. On fit main-basse également sur ceux qui fuyoient & sur ceux qui se défendoient, & après qu'on eut ou tué ou chassé tous ceux qui étoient en état de porter les armes, & que Sopater Acarnanien, Gouverneur de la ville, fut aussi demeuré au nombre des morts, on porta tout le butin dans la place publique, & delà dans les vaisseaux. Les Rhodiens rompirent même les portes de la prison, & donnerent la liberté aux prisonniers de guerre que Philippe tenoit renfermés pour s'en assurer davantage. Alors, après qu'on eut renversé & mis en pieces les statues du Roi, Claudius donna aux siens le signal de la retraite, se rembarqua, & revint au port de Pirée d'où il étoit parti. S'il avoit eu assez de troupes pour garder Chalcis avec l'Euripe, & défendre Athènes en même temps, il auroit fait un beau coup dès le commencement de la guerre, en ôtant à Philippe deux postes qui ferment la Grece du côté de la mer, comme le détroit des Thermopyles la ferme du côté de la terre.

Philippe va pour surprendre Athènes.

Philippe apprit à Démétriade, où il étoit alors, le malheur de ceux de Chalcis ses alliés. Pour les venger au moins, puisqu'il n'étoit plus temps de les sauver, il partit avec cinq mille hommes d'infanterie & trois cents chevaux,

& courut en diligence à Chalcis, comptant d'y ſurprendre les Romains. Mais voyant qu'il étoit prévenu, & qu'il ſembloit n'être arrivé que pour contempler les débris fumants d'une ville alliée que le feu avoit réduite en cendres, & dont il étoit à peine reſté aſſez de citoyens, pour donner la ſépulture aux morts, il ſe retira auſſi vîte qu'il étoit venu; & ayant paſſé l'Euripe ſur un pont, il marcha vers Athènes en traverſant la Béotie : il ne déſeſpéroit pas de ſurprendre cette ville, comme les Romains avoient ſurpris Chalcis. Et en effet il auroit réuſſi, ſi un de ces courriers, que les Grecs nomment (1) Eméradromes, à cauſe de la diligence extrême qu'ils font en courant tout un jour ſans interruption, ayant apperçu la marche des troupes du Roi, du haut d'une tour où il étoit en ſentinelle, n'eût averti de l'arrivée de ce Prince, en arrivant à Athènes, au milieu de la nuit. Les habitants de cette ville étoient enſevelis dans le même ſommeil & la même ſécurité qui avoient cauſé la ruine de Chalcis quelques jours auparavant. Le Préteur des Athéniens, & Dioxippe Commandant d'une cohorte de troupes auxiliaires, réveillés par le

(1) Ce mot eſt compoſé de ἡμέρα, jour, & de δρέμω, je cours.

courrier dont je viens de parler, assemblent aussi-tôt les soldats dans la place, & de la citadelle font sonner la trompette, pour avertir tous les citoyens de l'approche des ennemis. On court de toutes parts aux portes & sur les murailles. Quelques heures après Philippe arriva à la vue de la ville, avant cependant qu'il fût jour. Mais appercevant les feux qu'on avoit allumés de distance en distance, & entendant le tumulte & les cris des citoyens qui étoient en mouvement, il ordonna aux siens de s'arrêter & de se reposer quelque temps, pour attaquer ensuite la place ouvertement, puisque leur ruse n'avoit pas réussi. Il s'avança vers cette partie de la ville dont la porte s'appelle (1) Dipyle. Cette porte, comme la principale entrée d'Athènes, est beaucoup plus haute & plus large que toutes les autres, étant le centre où aboutissent plusieurs rues fort grandes tant du côté de la ville, que de celui de la campagne : si les habitants avoient la faculté de conduire aisément leurs troupes de la place publique jusqu'à cette porte ; pareillement celles des ennemis, tant ca-

(1) On dit que cette porte subsiste encore, & est regardée comme un des plus célebres monuments de l'antiquité : ce terme Grec signifie double porte.

valerie, qu'infanterie, pouvoient commodément s'avancer jusqu'au pied des murailles par un large sentier, qui contient mille pas, depuis la ville jusqu'au gymnase ou college de (1) l'Académie. Philippe s'étant apperçu de cet avantage que lui offroit la situation du lieu, ne douta point qu'il ne pût se rendre maître de la ville, & assouvir sa colere par le carnage si long-temps desiré du peuple de la Grece qu'il haïssoit le plus. Ainsi après avoir exhorté ses soldats à combattre les yeux attachés sur sa personne, à ne pas oublier que les enseignes & le corps de bataille devoient être où seroit le Roi, il poussa son cheval contre les ennemis; emporté par les mouvements non-seulement de sa colere, mais encore de son ambition, il lui sembloit glorieux de combattre à la vue de tant de milliers de Grecs que leur courage ou leur curiosité avoit attirés sur les murailles. S'étant donc jeté au milieu des ennemis avec une poignée de cavaliers, il donna autant d'ardeur aux Macédoniens qu'il inspira de frayeur aux Athéniens. Il en tua ou blessa un grand nombre de

Combat mémorable de Philippe

(1) C'étoit anciennement un jardin accompagné d'un bois, qu'un certain Académus donna au public, pour servir d'école aux Philosophes, ce qui fit donner aux Disciples de Platon le nom d'Académiciens.

ſa main : il repouſſa les autres juſques ſous la porte, où il les ſuivit lui-même ; & après en avoir fait un grand carnage dans cet eſpace étroit, il eut le bonheur de ſe tirer ſans accident de l'entrepriſe la plus téméraire ; parce que les Grecs qui combattoient ſur les tours de la porte, retenoient leurs coups pour ne point bleſſer ceux des leurs qu'ils voyoient confondus avec les ennemis. Après une mêlée ſi chaude, les Athéniens retinrent leurs ſoldats dans l'intérieur des murailles ; & Philippe ayant fait ſonner la retraite, alla camper à (1) Cynoſarge, où il y avoit un Temple d'Hercule, un Gymnaſe & un bois ſacré. Mais il brûla Cynoſarge, & le (2) Lycée, ſans épargner aucun des lieux qui étoient ou remarquables par leur beauté & leurs ornements, ou reſpectables par la majeſté des Dieux à qui ils étoient conſacrés ; & il détruiſit non-ſeulement les édifices des vivants, mais encore les ſépulcres des morts ; & ſon courroux implacable lui fit violer indiſtinctement les droits ſacrés de la Religion & de l'humanité.

(1) Comme qui diroit au chien blanc de *κυών* chien, & *ἀργός* blanc.

(2) Autre Gymnaſe tirant ſon nom d'un certain Lycius, où Ariſtote avoit coutume de donner ſes leçons.

Le lendemain les portes qui d'abord avoient été fermées, s'étant ouvertes pour recevoir les ſecours qu'Attalus envoyoit d'Egine, & les Romains du Pirée, le Roi retira ſon camp environ à trois milles de la ville. Delà étant parti pour Eleuſis, dans l'eſpérance de s'emparer & du Temple, & du fort qui domine ſur le Temple & l'enferme, quand il vit qu'on gardoit ſoigneuſement ce poſte, & que la flotte des Romains étoit ſortie du Port de Pirée, il renonça à ce deſſein, & paſſa premiérement à Mégare, & delà tout de ſuite à Corinthe. Apprenant que les Achéens tenoient leur aſſemblée à Argos, il vint tout d'un coup s'y préſenter contre l'attente de ces peuples. Ils s'y étoient rendus pour délibérer de la guerre qu'ils méditoient contre Nabis Tyran de Lacédémone. Car ce Prince voyant que les Argiens avoient choiſi, pour les commander, Cycliade en la place de Philopomene, à qui il étoit bien inférieur, & que les troupes des Achéens s'étoient retirées, avoit repris les armes; & après avoir pillé les campagnes voiſines, menaçoit même les villes de cette contrée. Ils examinoient donc combien chaque ville pourroit fournir de ſoldats pour repouſſer les efforts de ce Tyran, lorſque Philippe ſe préſenta

dans l'Aſſemblée. Il leur promit, que ſans qu'ils s'en miſſent en peine, il les défendroit contre les entrepriſes de Nabis & des Lacédémoniens, & non-ſeulement empêcheroit le ravage de leurs terres, mais conduiroit lui-même ſon armée dans la Laconie, & tourneroit contre cette Province tous les malheurs de la guerre. Philippe voyant que tout le monde avoit écouté ſon diſcours avec beaucoup de plaiſir & d'applaudiſſement : » Après tout, continua-t-il, il eſt juſte » que je mette votre pays à couvert, » de façon que je n'expoſe pas le mien. » Ainſi levez, ſi vous le trouvez bon, » autant de ſoldats qu'il en faut pour » défendre Orée, Chalcis & Corinthe ; » afin que laiſſant mes Etats en ſûreté » derriere moi, je porte la guerre ſans » rien craindre dans ceux de Nabis & » des Lacédémoniens ». Les Achéens virent bien quel avoit été ſon but, lorſqu'il leur avoit fait des promeſſes ſi obligeantes, & leur avoit offert de les protéger contre les Lacédémoniens. Que ſon deſſein étoit de tirer leur jeuneſſe du Péloponneſe, & de l'avoir en ſa diſpoſition comme un ôtage dont il ſe ſerviroit, pour engager toute la Nation dans la guerre qu'il alloit faire contre les Romains. Mais Cycliade jugeant qu'il

étoit inutile de lui reprocher cette supercherie, se contenta de répondre, que suivant les loix des Achéens, ils ne pouvoient donner leurs avis que sur les affaires qui avoient été mises en délibération ; & dès que le Décret qui ordonnoit la guerre contre Nabis, eut été porté, il congédia l'Assemblée, après y avoir donné des preuves de son courage & de sa fermeté, tandis que jusques-là il avoit passé pour un des partisans de Philippe. Ce Prince déchu de l'espérance dont il s'étoit flatté, enrôla un petit nombre de soldats qui s'offroient volontairement, & s'en retourna à Corinthe, & delà dans l'Attique.

Pendant le temps que Philippe fut dans l'Achaie, Philocles, un de ses Lieutenants, partit de l'Eubée avec deux mille hommes, Thraces ou Macédoniens, pour aller ravager les confins de l'Attique, & passa le défilé de Cithéron visà-vis d'Eleusis. Delà envoyant une partie de ses gens piller la campagne, il se mit en embuscade avec le reste dans un lieu commode où il se tint caché, afin que si la garnison du fort d'Eleusis sortoit pour aller attaquer ses fourrageurs, il pût lui-même fondre tout d'un coup sur elle, quand elle se seroit dispersée dans les champs. Mais le piége ayant

été découvert, il rappella les soldats qu'il avoit détachés pour piller, les mit en ordre de bataille, & alla avec eux donner l'assaut au fort d'Eleusis : il fut encore repoussé avec beaucoup de perte, & rejoignit Philippe qui venoit de l'Achaie. Ce Prince tenta aussi-tôt de forcer ce château ; mais les galeres des Romains qui étoient sorties du Pirée, & le renfort qu'elles y avoient jeté, l'obligerent d'abandonner cette entreprise. Ensuite ayant partagé son armée en deux corps, il envoya Philocles attaquer Athènes avec l'un, & marcha lui-même avec l'autre contre le Pirée. Il espéroit que tandis que Philocles, en s'approchant des murailles de la ville, contiendroit les Athéniens par la crainte de les voir forcer, il pourroit s'emparer du Pirée resté avec fort peu de monde. Mais il ne réussit pas mieux qu'il avoit fait à Eleusis, ayant trouvé les mêmes ennemis en tête des deux côtés. Du Pirée il marcha aussi-tôt contre Athènes même ; mais il fut repoussé par une sortie que fit brusquement sur lui une troupe d'infanterie & de cavalerie, entre les breches du mur à moitié ruiné qui embrasse le Pirée, & joint ce port avec la ville ; s'étant retiré, il partagea une seconde fois ses troupes avec Philocles,

Philippe fait de vains efforts pour surprendre Athènes & le port de Pirée.

& alla tout de nouveau ravager les campagnes : la premiere fois il n'avoit détruit que les tombeaux trouvés aux environs de la ville ; mais alors pour ne rien épargner de tout ce que la religion devroit rendre inviolable, il fit brûler & démolir tous les Temples des bourgs & villages de la contrée. L'Attique remplie de marbre & d'excellents artistes offroit les plus beaux édifices en ce genre, & donna lieu à Philippe d'exercer sa vengeance : non content de raser les Temples, & de renverser les statues des Dieux, il fit encore mettre en pieces toutes les pierres qui étoient restées entieres, afin qu'elles fussent hors d'état d'être employées aux réparations. Alors ne trouvant plus d'objet sur lequel il pût décharger sa colere qui n'étoit pas encore assouvie, il se retira dans la Béotie, & ne fit plus rien dans la Grece qui mérite d'être rapporté.

Philippe brûle & démolit tous les Temples de l'Attique.

En ce temps-là le Consul Sulpicius étoit campé auprès du fleuve Apsus, entre Appollonie & Durazzo : ayant mandé Apustius son Lieutenant, il l'envoya avec une partie de l'armée, ravager les confins du pays ennemi. Cet Officier, après avoir désolé les frontieres de la Macédoine, & pris d'assaut les forts de Corrage, de Gerrune & d'Orgesse, s'avança jusqu'à Antipatrie, ville située à

Les Romains ravagent les confins de la Macédoine.

l'entrée d'un défilé fort étroit ; & d'abord ayant invité les Principaux à une entrevue, il fit tous ses efforts pour leur persuader de se rendre volontairement aux Romains. Mais lorsque comptant sur la grandeur de la place, sur sa situation avantageuse, & sur la bonté de ses murailles, ils eurent rejeté avec mépris toutes ses propositions, il employa la force des armes pour la réduire, l'emporta d'assaut, abandonna tout le butin aux soldats, fit tuer tous ceux qui étoient en âge de puberté, abattit les murailles, & mit le feu à la ville. La crainte d'un pareil traitement engagea Codrion, ville assez bien fortifiée, à se rendre aux Romains sans résistance. Apustius y laissa une garnison, & alla prendre de force Ilion, connue seulement par un nom fameux qui lui est commun avec une autre ville de l'Asie. Après ces expéditions, il alloit retrouver le Consul avec un riche butin, lorsqu'Athénagoras, l'un des Lieutenants de Philippe, attaqua son arriere-garde au passage d'un fleuve, & la mit en déroute. Mais Apustius, aux premiers cris qu'il entendit, accourut à cheval, fit faire volte face à ses troupes, les mit en bataille, plaçant les équippages au centre. Les Macédoniens ne soutinrent point la charge des Romains. Un

grand nombre des premiers fut tué, ou pris. Le Lieutenant du Consul ramena à son Général l'armée qu'il avoit sauvée, & alla sur le champ reprendre le commandement de la flotte.

Les Rois voisins de la Macédoine, viennent offrir du secours au Consul.

Les Romains ayant commencé la guerre par des expéditions assez heureuses, virent arriver dans leur camp plusieurs Rois ou Princes voisins de la Macédoine, entr'autres Pleuratus fils de Scerdiledus, Amynander Roi des Athamanes, & Bato fils de Longarus Prince des Dardaniens, qui avoit fait la guerre en son nom contre Démétrius pere de Philippe. Le Consul répondit à ces Princes qui lui offroient leurs services contre le Roi de Macédoine, que quand il entreroit dans les Etats de ce Prince avec son armée, il emploieroit les troupes que les Dardaniens & Pleuratus lui fourniroient. Pour Amynander, il le chargea d'engager les Etoliens à entrer dans la ligue contre Philippe; & fit dire à Attalus, dont les Ambassadeurs étoient aussi venus le trouver, qu'il attendît la flotte des Romains à Egine où il étoit en quartier d'hiver, & que quand elle s'y seroit rendue, il continuât à faire la guerre aux Macédoniens par mer, comme il avoit commencé. Il envoya aussi des Ambassadeurs aux Rhodiens pour les exhorter à agir de

concert avec les Alliés contre Philippe. Ce Prince de son côté étant arrivé en Macédoine, se préparoit fortement à la guerre. Il fit partir son fils Persée qui n'étoit encore qu'un enfant, avec des Lieutenants capables de le conduire, & une partie de ses troupes, pour s'emparer des détroits qui sont à l'entrée de la Pélagonie. Il rasa Sciathe & Péparethe villes assez considérables, pour empêcher qu'elles ne devinssent la proie de la flotte ennemie. Il envoya des Ambassadeurs aux Etoliens, dont il connoissoit l'inquiétude & l'inconstance, pour les exhorter à demeurer unis avec lui contre les Romains.

Les Etoliens devoient tenir à un jour marqué, l'Assemblée qu'ils appellent la (1) Panétolie. Les Ambassadeurs de Philippe marcherent à grandes journées, pour y arriver à temps : L. Purpureon y vint aussi de la part du Consul, & les députés des Athéniens ne manquerent pas de s'y rendre. On donna d'abord audience à ceux de Philippe. Comme leur maître venoit tout récemment de faire un Traité d'alliance avec les Etoliens, ils se contenterent de dire que ces peu-

Discours de l'Ambassadeur Macédonien contre les Romains

(1) C'est-à-dire, l'Assemblée de tous les peuples de l'Etolie, du Grec πάντες, tous, & αἰτωλοί, les Etoliens.

ples s'étant unis avec Philippe, parce qu'ils avoient cru que l'alliance des Romains étoit contraire à leurs intérêts, la même raison les devoit engager à persister dans cette union. » A moins que « vous n'aimiez mieux, ajouta un des Am- « bassadeurs, imiter, dirai-je la licence « ou la légéreté des Romains ? Car vous » savez la réponse qu'ils firent il y a quel- » que temps à vos Ambassadeurs à Rome. « Pourquoi venez-vous ici, leur dirent- « ils, ô Etoliens, après avoir fait votre « paix avec Philippe sans notre aveu ? « Ces mêmes Romains aujourd'hui de- « mandent que vous vous joigniez à eux « pour faire la guerre à Philippe. S'il « étoit vrai, comme ils le disoient, qu'ils « n'avoient pris les armes auparavant que « pour vous mettre à l'abri des hostilités « du Roi de Macédoine, pourquoi ne « vous laissent-ils pas jouir aujourd'hui « de la paix que vous avez conclue avec « lui ? On voit aisément que toute leur « conduite n'est qu'artifice & que su- « percherie. Ils passerent premiérement « en Sicile pour secourir les Mamertins ; « & depuis pour délivrer Syracuse du « joug que lui avoient imposé les Car- « thaginois. Qu'est-il arrivé ? Ils sont « aujourd'hui les maîtres de Messine, de « Syracuse, & de toute la Sicile ; & «

» après avoir rendu cette Province tri-
» butaire, ils l'ont ſoumiſe aux haches
» & aux faiſceaux de leurs Préteurs. C'eſt
» ſous l'autorité des loix que vous avez
» établies, & des Magiſtrats que vous
» avez créés, que vous vous aſſemblez
» à Naupacte : vous y choiſiſſez libre-
» ment ceux que vous voulez avoir pour
» alliés ou pour ennemis ; vous y fai-
» tes à votre gré la paix ou la guerre.
» Croyez-vous peut-être que les Sici-
» liens s'aſſemblent de même à Syracu-
» ſe, à Meſſine, à Lilybée ? C'eſt un
» Préteur Romain qui indique leurs aſ-
» ſemblées, c'eſt par ſon ordre qu'elles
» ſe tiennent. Il y préſide fiérement lui-
» même élevé ſur un trône ; il s'y mon-
» tre entouré de Licteurs dont les faiſ-
» ceaux menaçants forment un appareil
» terrible : & tous les ans ces eſclaves
» changent de Tyran. Ils ne doivent ni
» ne peuvent ſe plaindre : ils voient
» en Italie les villes de Rheges, de Ta-
» rente & de Capoue dans la même
» ſervitude, pour ne point parler des
» Etats plus voiſins de Rome, ſur les
» ruines deſquels cette orgueilleuſe ca-
» pitale s'eſt élevée. J'avoue qu'ils ont
» laiſſé ſubſiſter Capoue, cette malheu-
» reuſe ville, le tombeau de la plus
» grande partie de ſes habitants dont le

reste est exilé ; ce n'est plus aujourd'hui »
qu'un corps tronqué, un assemblage «
monstrueux sans sénat, sans peuple, «
sans Magistrats ; il y auroit moins de «
barbarie à l'anéantir entiérement qu'à «
la laisser ainsi se repeupler. C'est être «
insensé de croire que si ces étrangers, «
plus différents de nous par leur langa- «
ge, leurs mœurs, leurs coutumes & «
leurs loix, qu'ils n'en sont éloignés «
par la mer & les terres qui nous sé- «
parent, mettent une fois le pied dans «
la Grece, ils laisseront jouir ses peu- «
ples de leurs droits, & de leurs pri- «
vileges. Philippe dont la domination «
fait ombrage à votre liberté, étant de- «
venu votre ennemi par votre faute, «
s'est cependant contenté de vous ex- «
horter à la paix ; & tout ce qu'il vous «
demande aujourd'hui, c'est que vous «
en observiez fidélement les conditions. «
Accoutumez les Légions étrangeres à «
la douceur de ce climat, & souffrez «
qu'elles vous mettent sous le joug. «
Quand vous aurez une fois reçu les «
Romains pour maîtres, vous voudrez, «
mais trop tard, avoir Philippe pour «
ami & pour allié. Les Etoliens, les «
Acarnaniens & les Macédoniens, tou- «
tes nations qui parlent la même lan- «
gue, ont de temps en temps des dif- «

» putes qui s'appaiſent auſſi facilement, » qu'elles ſe ſont élevées. Mais tous les » peuples de la Grece ſont les ennemis » éternels des étrangers & des barba- » res. Cette haine nationale a ſa ſource » dans la nature qui eſt invariable, & » non dans des cauſes qui varient avec » les circonſtances. Mais pour finir mon » diſcours par où je l'ai commencé, il » y a environ cinq ans que vous-mê- » mes, dans ce même lieu, conclûtes » la paix avec le même Philippe, mal- » gré l'oppoſition de ces mêmes Ro- » mains qui veulent aujourd'hui vous » porter à la rompre. Comme il n'eſt » rien arrivé depuis ce temps qui ait » changé l'état des affaires, je ne vois » pas quelle raiſon vous auriez de chan- » ger de ſentiment.

Après les Macédoniens, on introduiſit dans l'Aſſemblée, non-ſeulement du conſentement, mais encore ſuivant l'ordre des Romains, les Ambaſſadeurs des Athéniens, parce qu'ayant été traités indignement par Philippe, ils ſembloient devoir employer contre ſon orgueil & ſa cruauté, des plaintes plus juſtes, & des raiſons plus fortes & plus touchantes. Après avoir déploré l'affreuſe déſolation de leurs campagnes, ils ajouterent qu'après tout ils ne ſe plaignoient pas d'avoir

fouffert des hoftilités de la part d'un ennemi : « Qu'il y en avoit que les loix « de la guerre autorifoient ; que de voir « brûler fes moiffons, abattre fes édifices, & enlever les troupeaux & les « habitants de fes campagnes, c'étoient « à la vérité des malheurs, mais dont « on ne devoit pas faire un crime à « des ennemis, à qui on pouvoit les « faire fentir à fon tour. Que ce qui « leur caufoit une jufte indignation, « c'étoit de voir un Prince qui traitoit les « Romains d'étrangers & de barbares, « fouler aux pieds toutes les loix divines & humaines, & faire une guerre impie aux Dieux des enfers dans « fa premiere expédition, & dans la seconde à ceux de l'Olympe. Que dans « toute l'Attique il avoit détruit les « tombeaux & les monuments : qu'il « avoit troublé les manes de tous les « morts : qu'il n'y en avoit pas un feul « dont les os n'euffent été découverts « & difperfés, & les cendres jetées au « vent. Qu'on voyoit auparavant aux environs d'Athènes, un grand nombre « de Temples que leurs ancêtres avoient « confacrés, dans le temps qu'ils habitoient (1) féparés en differents bourgs «

Difcours ou plutôt invective des Athéniens contre Philippe

(1) Les Athéniens, avant que Théfée les eût réunis dans l'enceinte d'une même ville, étoient féparés en différents bourgs ou châteaux.

» ou châteaux, & qu'ils n'avoient pas
» même abandonnés, depuis qu'ils
» avoient été réunis dans une même
» ville. Mais que Philippe n'en avoit
» épargné aucun, qu'il n'y en avoit
» aucun où il n'eût mis le feu ; qu'on
» voyoit au milieu des débris de leurs
» ſanctuaires les ſtatues des Dieux mu-
» tilées & noircies par les flammes.
» Que s'il en avoit la liberté, il exer-
» ceroit dans l'Etolie & dans tout le
» reſte de la Grece, les mêmes rava-
» ges qu'il avoit fait ſentir à l'Attique,
» cette contrée autrefois ſi ornée, ſi
» floriſſante, & ſi riche. Qu'il auroit
» traité Athènes, comme il avoit ravagé
» les terres de ſa dépendance, ſi les
» Romains n'étoient venus fort à pro-
» pos, pour la préſerver de ſa barbarie,
» & de ſes impiétés. Que ſon deſſein
» avoit été de porter ſes mains ſacrile-
» ges juſques ſur les Dieux qui habitent
» cette ville, ſur Minerve qui préſide à
» la citadelle, ſur le Temple de Cérès
» d'Eleuſis, & ſur celui de Jupiter & de
» Minerve dans le Pirée. Mais qu'ayant
« été repouſſé par la force des armes,
» il avoit fait tomber tout le poids de
» ſa colere & de ſa vengeance, ſur ceux
» de la campagne qui n'avoient eu à lui
» oppoſer que les loix ſacrées de la

Religion. Que pour toutes ces raiſons, «
ils conjuroient les Etoliens d'avoir com- «
paſſion des Athéniens, & d'entrepren- «
dre la guerre pour les venger, ſous «
la conduite des Dieux premiérement, «
& enſuite ſous celle des Romains, «
qui ne reconnoiſſoient que les Dieux «
au-deſſus d'eux ».

Harangue de l'Ambaſſadeur Romain contre Philippe

Alors l'Ambaſſadeur Romain pre- «
nant la parole ; les Macédoniens pre- «
miérement, dit-il, puis après eux les «
Athéniens, ont renverſé l'ordre & «
changé toute la forme de mon diſ- «
cours. Les uns, en accuſant les Ro- «
mains, m'obligent de faire leur apolo- «
gie, & d'abandonner l'accuſation que «
j'avois préparée contre Philippe qui a «
maltraité tant de villes nos alliées : les «
autres en rapportant les attentats énor- «
mes qu'il a commis contre les Dieux «
des Enfers & de l'Olympe, n'ont rien «
laiſſé à dire contre lui. Imaginez-vous «
que ceux de Cio, ceux d'Abyde, «
d'Enus, de Maronée, de Paros, de «
Samos, de Lariſſe, & de Meſſene, «
qui ſont maintenant partie de l'Achaie, «
tiennent tous le même langage ; & «
que des plaintes plus graves encore «
& plus ameres ſortent de la bouche «
de ceux qu'il a pu outrager davanta- «
ge. Je viens préſentement aux actions «

„ qu'il nous a reprochées, & si je ne
„ prouve pas qu'elles méritent des élo-
„ ges, je consens qu'on les regarde
„ comme criminelles. Il nous accuse d'a-
„ voir traité indignement Rhege, Ca-
„ poue, & Syracuse. Il est vrai que
„ pendant la guerre de Pyrrhus en Ita-
„ lie, nous envoyâmes à Rhege, à la
„ priere de ses habitants, une légion
„ qui, au lieu de défendre cette ville,
„ comme nous l'en avions chargée, l'ôta
„ à ses possesseurs, & s'en empara par
„ un crime abominable. Mais peut-on
„ dire que nous ayons approuvé cet
„ attentat ? N'avons-nous pas au con-
„ traire poursuivi les armes à la main
„ cette coupable légion ; & après
„ l'avoir obligé de se rendre, après
„ avoir fait battre de verges & déca-
„ piter tous ceux dont elle étoit com-
„ posée, pour venger nos Alliés ; ne leur
„ avons-nous pas rendu leur ville, leurs
„ campagnes, tous leurs effets, leurs
„ loix & leur liberté ? A l'égard de
„ Syracuse, la voyant opprimée par des
„ Tyrans étrangers & barbares, ce qui
„ étoit le comble de l'indignité, nous
„ lui envoyâmes du secours ; & après
„ nous être épuisés en quelque sorte à
„ assiéger une place aussi forte pendant
„ trois ans par mer & par terre, nous
la

la prîmes enfin, mais nous la rendîmes «
en même temps, quoique les Syracusains «
eussent opiniâtrément préféré leurs op- «
presseurs à leurs libérateurs. J'avoue «
que nous avons mis la Sicile au nom- «
bre de nos Provinces, & que nous fai- «
sons payer tribut aux villes qui avoient «
pris le parti des Carthaginois, & s'é- «
toient unis avec eux pour nous faire «
la guerre. Il y a plus : je vous appren- «
drai même à vous & à tout l'univers, «
que nous avons traité les peuples de «
cette Isle suivant qu'ils en ont bien ou «
mal agi avec nous. Quant aux Cam- «
paniens, nous reprocherions-nous une «
sévérité dont eux-mêmes ne peuvent «
se plaindre ? Ce peuple pour qui nous «
avions fait la guerre contre les Sam- «
nites pendant près de soixante & dix «
ans, en essuyant souvent des pertes & «
des défaites très-sanglantes ; ce peu- «
ple avec qui nous nous étions unis «
premiérement par un traité, puis par «
les alliances & les mariages contractés «
entre les deux nations, & enfin par «
le droit de bourgeoisie dont nous «
l'avions honoré, ce même peuple «
a été le premier de l'Italie, dans le «
temps que la fortune nous persécutoit «
le plus à suivre le parti d'Annibal «
contre nous, après avoir égorgé notre «

» garnison de la maniere la plus inhu-
» maine ; & furieux ensuite de se voir
» assiégé par nos troupes, il vouloit en
» appellant les Carthaginois, nous faire
» assiéger nous-mêmes dans Rome ?
» Quand nous aurions rasé leur ville, &
» fait périr ses habitants depuis le premier
» jusqu'au dernier, pourroit-on nier qu'ils
» n'eussent mérité ce traitement ? Cepen-
» dant ceux que le témoignage de leur
» propre conscience a forcés de se donner
» la mort, sont en plus grand nombre, que
» ceux à qui nous avons fait souffrir le
» châtiment dont ils étoient dignes. A
» l'égard des autres, nous leur avons ôté
» leur ville & leur territoire ; mais nous
» leur avons assigné une autre demeure,
» & d'autres campagnes : nous avons
» laissé subsister les édifices qui n'avoient
» point de part à la rebellion des habi-
» tants : cette Capitale n'offre pas les
» moindres vestiges d'une ville assiégée
» & prise d'assaut. Et je parle de Ca-
» poue, comme si nous n'avions pas
» donné la paix & la liberté à Cartha-
» ge même, après l'avoir soumise par
» les armes. Ce que nous avons le plus
» à craindre, c'est qu'en pardonnant trop
» aisément aux vaincus, nous ne por-
» tions plusieurs nations à tenter contre
» nous la fortune de la guerre. Voilà

ce que j'avois à dire en faveur des « Romains. A l'égard de Philippe, tout « ce que je puis dire contre lui, c'eſt « qu'étant ſes voiſins de plus près, vous « connoiſſez auſſi mieux ſes parricides « domeſtiques, ſa cruauté envers ſes « parents & ſes amis dont il n'a pas « épargné la vie, & ſa lubricité plus « cruelle encore que ſa barbarie. Pour « vous, Etoliens, quoique nous n'ayons « entrepris la guerre contre Philippe « qu'en votre faveur, c'eſt cependant « ſans nous que vous avez fait la paix « avec lui. Vous nous direz peut-être « que forcés par la crainte des armes « de ce Prince, qui alors étoit le plus « puiſſant, vous avez accepté une paix « néceſſaire, dans le temps que nous « étions occupés à combattre contre « les Carthaginois. A quoi j'ajouterai « qu'ayant des affaires plus importantes « ſur les bras, nous avons nous-mê- « mes interrompu une guerre à laquelle « vous aviez renoncé. Mais préſente- « ment que par la bonté des Dieux, « nous avons terminé glorieuſement la « guerre de Carthage, nous reprenons « celle de Macédoine avec plus de vi- « gueur qu'auparavant ; & vous avez « une occaſion favorable de renouer « l'alliance & l'amitié qui vous uniſſoit «

» avec nous ; à moins que vous n'aimiez » mieux périr avec Philippe, que de » vaincre avec les Romains «.

L'Ambaſſadeur, par ce diſcours, avoit fait pencher tous les eſprits pour l'alliance des Romains ; lorſque Damocrite Préteur des Etoliens, qui, ſuivant le bruit commun, avoit été gagné par l'argent de Philippe, dit, ſans ſe déclarer pour aucun » parti, » que rien n'étoit plus contraire » aux grandes entrepriſes, que la précipi» tation ; qu'elle étoit ſuivie d'un prompt, » mais inutile repentir ; parce qu'après » s'être témérairement engagé, il n'étoit » plus poſſible de revenir ſur ſes pas. » Qu'ainſi on pouvoit dès-à-préſent fixer » le temps où l'on délibéreroit ſur une » propoſition à laquelle il falloit mure» ment réflechir. Que comme leurs Loix » défendoient de traiter de la paix ou » de la guerre, ailleurs que dans l'Aſ» ſemblée générale des Etoliens en la » ville de Therme ; ils n'avoient qu'à dé» cerner alors que, quand il s'agiroit de la » paix ou de la guerre, le Préteur pour» roit ſans riſque convoquer une Aſſem» blée ; & que tout ce qui auroit été pro» poſé & conclu, ſeroit ratifié de même » que ſi l'affaire s'étoit traitée dans l'Aſſemblée générale à Therme ». Les Ambaſſadeurs ayant été congédiés, ſans qu'on

eût rien décidé, Damocrite se vantoit d'avoir rendu un grand service à sa nation, qui par le moyen de ce délai auroit la liberté dans la suite d'embrasser le parti en faveur duquel la fortune se seroit déclarée.

Voilà ce qui se passa dans l'Assemblée des Etoliens. Philippe ne perdoit pas un moment pour se préparer à faire vigoureusement la guerre par mer & par terre. Il assembloit ses forces maritimes à Démétriade dans la Thessalie : & persuadé que dès le commencement du printemps, Attalus & les Romains sortiroient de l'Isle d'Egine avec leurs vaisseaux, il donna le commandement de sa flotte & de toute la côte maritime à Héraclides qui en avoit déja été chargé. Pour lui il s'occupoit à rassembler ses troupes de terre, & se flattoit d'avoir ôté aux Romains deux grandes ressources, en les privant d'un côté du secours des Etoliens, & de l'autre, de celui des Dardaniens, par la précaution qu'il avoit prise d'envoyer son fils Persée pour fermer l'entrée de la Pélagonie. Cependant le Consul étoit déja passé des préparatifs aux hostilités. Il traversoit avec son armée le pays des Dassaretes, & faisoit conduire le bled tiré de ses quartiers d'hiver. On ne touchoit point à cette provision, le pillage

Préparatifs de Philippe

des terres ennemies fourniſſant à ſes ſoldats tout ce qui leur étoit néceſſaire. L'inclination ou la crainte lui ſoumettoient les villes & les bourgs qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. Il prenoit quelques places d'aſſaut ; il en trouvoit d'autres abandonnées par la retraite des habitants ſur les montagnes voiſines. Il s'arrêta auprès de Lycus ſur les bords du fleuve Bévus, & delà envoyoit ſes troupes pour enlever les bleds que les Daſſaretes avoient ſerrés dans leurs greniers. Philippe voyoit bien que la terreur & la conſternation regnoient de toutes parts ; mais ne ſachant pas de quel côté étoit allé le Conſul, il envoya un détachement de cavalerie pour reconnoître la marche de l'armée ennemie. Le Conſul étoit dans la même incertitude. Il ſavoit que le Roi étoit ſorti de ſes quartiers d'hiver, mais il ignoroit de quel côté il s'étoit porté. Pour s'en éclaircir, il avoit auſſi détaché une troupe de cavaliers. Ces deux partis, après avoir erré pendant quelque temps au haſard dans la Daſſarétie, ſe rencontrerent enfin. L'un & l'autre s'apperçurent auſſi-tôt par les cris des ſoldats & le henniſſement des chevaux, qu'ils n'étoient pas loin des ennemis. C'eſt pourquoi ſans attendre qu'ils fuſſent en

préſence, ayant préparé leurs chevaux & leurs armes, ils en vinrent aux mains dès qu'ils furent à portée de ſe battre. Ils étoient à-peu-près égaux en nombre & en valeur ; tous ſoldats choiſis, ils diſputerent la victoire pendant pluſieurs heures ; & après avoir épuiſé leurs forces & celles de leurs chevaux, ils ſe ſéparerent ſans qu'elle ſe fût déclarée. Il périt quarante cavaliers du côté des Macédoniens, & trente-cinq de celui des Romains. Ils s'en retournerent, les uns vers le Roi, les autres vers le Conſul, ſans pouvoir leur apprendre où étoit l'armée ennemie. On en fut inſtruit par le rapport des déſerteurs, dont l'infidélité ſert dans toutes les guerres à ſavoir ce qui ſe paſſe dans le parti contraire.

Philippe afin de s'attacher davantage le cœur des ſiens, & les engager à s'expoſer plus hardiment au péril pour ſes intérêts, prit ſoin lui-même de la ſépulture des cavaliers qui avoient été tués dans la rencontre dont nous venons de parler ; il fit apporter leurs corps dans le camp, pour les inhumer avec diſtinction à la vue de toute l'armée. Rien n'eſt ſi incertain, ni plus difficile à connoître, que le génie de la multitude. Ce qui paroiſſoit devoir augmenter le zele des Macédoniens, & les engager

à braver toute ſorte de périls pour leur Roi, ne ſervit qu'à les décourager & à les dégoûter de la guerre. Juſques-là ils n'avoient vu que des coups légers de fleches & de javelots, dans leurs guerres contre les Grecs & les Illyriens; quand ils apperçurent des plaies profondes faites avec la lance Romaine, des bras abattus ou des têtes entiérement ſéparées du corps par le ſabre Eſpagnol, des ventres fendus de haut en bas dont les entrailles ſortoient à découvert, & d'autres bleſſures horribles & hideuſes au premier coup d'œil; ils tremblerent en ſongeant à quelles armes & à quels ennemis ils alloient avoir affaire. Le Roi qui n'avoit point encore combattu en bataille rangée contre les Romains, en fut effrayé lui-même. C'eſt pourquoi ayant rappellé ſon fils avec les troupes qui gardoient l'entrée de la Pélagonie, pour les joindre à ſon armée, il ouvrit à Pleuratus & aux Dardaniens le chemin de la Macédoine. Pour lui s'étant mis en chemin, dans le deſſein de chercher l'ennemi, avec vingt mille hommes de pied, & quatre mille chevaux, il alla camper environ à trois cents pas des Romains, ſur une éminence voiſine d'Athacus, qu'il entoura d'un foſſé & d'une paliſſade: & delà conſidérant les Romains campés au-deſſous

Les Macédoniens effrayés à la vue des bleſſures que leurs gens avoient reçues des Romains.

de lui dans la plaine, il ne put s'empêcher d'admirer l'ordre général de leur camp, sa distribution intérieure, l'allignement des tentes séparées par des intervalles réguliers ; il déclara que ce n'étoit point là un campement de Barbares (1). Le Consul & le Roi resterent deux jours renfermés dans leurs lignes ; chacun attendoit à quoi se détermineroit l'ennemi. Le troisieme jour, le Consul voyant que Philippe ne faisoit aucun mouvement, sortit, & mit toutes ses troupes en bataille.

Mais le Roi qui craignoit d'en venir si-tôt à une bataille générale, envoya quatre cents Color Tralliens, nation Illyrienne, comme nous avons déja dit, & trois cents Cretois, avec un pareil nombre de cavaliers, sous la conduite d'un des grands de sa Cour nommé Athénagoras, pour harceler la cavalerie des Romains dont l'armée n'étoit éloignée de son camp que d'environ 500 pas. Le Consul à son exemple, détacha une partie des Vélites & deux escadrons, qui faisoient un nombre de cavaliers & de gens de pied, à-peu-près égal à celui des ennemis. Les royalistes crurent qu'ils alloient combattre

(1) On rapporte ce même mot de Pyrrhus, la premiere fois qu'il vit la distribution du camp des Romains.

à leur maniere accoutumée : que les cavaliers chargeroient & se replieroient alternativement ; que les Illyriens par leur légéreté naturelle, seroient propres à courir inopinément sur l'ennemi ; & que quand les Romains viendroient fondre sur eux avec impétuosité, les Crétois les repousseroient à coups de fleches. Mais les charges également vives & opiniâtres des Romains troublerent cet ordre. Car comme dans une bataille en regle, les Vélites n'eurent pas plutôt lancé leurs traits, qu'ils mirent l'épée à la main, & continuerent de combattre : & les cavaliers ayant une fois joint les ennemis, les presserent sans relâche, tantôt en combattant de dessus leurs chevaux, tantôt en sautant à terre, & se mêlant avec l'infanterie. Ainsi les cavaliers de Philippe peu accoutumés à combattre de pied ferme, ne purent résister à ceux du Consul : & l'infanterie de ce prince composée de soldats qui n'étoient propres qu'à courir légérement çà & là, & que d'ailleurs leur armure laissoit à demi-nuds, céda bientôt aux Vélites qui étant armés d'épées & de boucliers, pouvoient avec un égal avantage & blesser les ennemis, & se mettre à couvert de leurs coups. Ainsi après une foible résistance, les Grecs s'enfuirent dans leur

camp, & ne durent leur salut qu'à leur légéreté.

Combat de cavalerie où les Romains ont l'avantage.

Deux jours après, Philippe ayant pris le parti de combattre les Romains avec toute sa cavalerie, & ses soldats armés à la légere, avoit posté pendant la nuit dans un lieu commodément situé pour une embuscade entre les deux camps, ceux des siens qui portoient des petits boucliers ; il avoit ordonné à Athénagoras qui commandoit sa cavalerie, de suivre la fortune, si elle le favorisoit ; si-non de lâcher pied insensiblement, jusqu'à ce qu'il eût attiré les Romains dans l'endroit où ses gens étoient cachés. La cavalerie exécuta cet ordre avec assez d'adresse. Mais ceux qui commandoient l'embuscade, en faisant paroître trop-tôt leurs soldats, perdirent l'avantage qu'ils auroient pu tirer du stratagême de Philippe. Les Romains après avoir battu à forces ouvertes leurs ennemis, échapperent encore aux pieges qu'ils leur avoient tendus, & se retirerent dans leur camp.

Le Consul bat les Macédoniens en plaine, & évite les embûches que Philippe lui avoit dressées.

Dès le lendemain le Consul se remit en bataille avec toutes ses troupes, ayant placé au premier rang les éléphants dont les Romains firent alors usage pour la premiere fois, parce qu'ils en avoient pris quelques uns aux Carthaginois. Mais lorsqu'il vit que Philippe se tenoit à cou-

Les Romains emploient des éléphans pour la premiere fois.

vert dans ses retranchements, il s'en approcha de plus près, pour insulter à sa lâcheté : le Roi persista toujours à refuser le combat. Comme le Consul ne pouvoit, étant si voisin des ennemis, envoyer ses soldats au fourrage, sans les exposer à être attaqués par leur cavalerie, dès qu'ils se seroient répandus dans la campagne, il alla camper à huit milles plus loin dans un lieu appellé Octolophe, & delà il envoyoit ses gens fourrager aux environs. D'abord Philippe demeura tranquille, pour augmenter la présomption & la négligence des ennemis. Mais lorsqu'il les vit dispersés dans les plaines, il partit brusquement avec tous ses cavaliers, & les troupes auxiliaires des Crétois qui ne leur étoient guere inférieurs en vîtesse, & vint se poster entre le camp des Romains & leurs fourrageurs. Ensuite ayant partagé sa troupe en deux corps, il envoya l'un contre les fourrageurs, avec ordre de ne faire quartier à personne ; & lui-même resta à la tête de l'autre, & s'empara de toutes les routes que les fuyards pourroient prendre pour regagner leur camp. Déja tous les fourrageurs étoient tués, ou mis en fuite, sans que personne en eût encore porté la nouvelle au Consul ; parce que ceux qui échappoient d'abord, tomboient en-

Philippe fait un grand carnage des fourrageurs du Consul.

tre les mains du détachement que le Roi avoit avec lui. Cette troupe qui gardoit les paſſages tuoit plus de monde que celle qui avoit ordre de courir ſur l'ennemi. Enfin quelques ſoldats Romains ayant paſſé à travers les poſtes des Macédoniens, apporterent l'alarme dans le camp du Conſul, ſans pouvoir informer exactement ce Général de ce qui ſe paſſoit.

Le Conſul ordonna à ſes cavaliers d'aller comme ils pourroient au ſecours de ceux qui étoient en danger. Et lui-même ſortant de ſon camp avec les légions, en forma un bataillon quarré & marcha aux ennemis. Les cavaliers ſe diſperſerent dans la plaine, courant au haſard où les appelloient les cris divers qui ſe faiſoient entendre. Pluſieurs pelotons rencontrerent l'ennemi ; & c'étoit autant de combats ſéparés : la troupe que commandoit Philippe en perſonne, faiſoit un carnage horrible : car l'infanterie & la cavalerie dont elle étoit compoſée pouvoit former un corps de bataille ; & comme ce Prince s'étoit poſté avantageuſement pour couper la retraite aux Romains, tous leurs efforts ſe portoient contre lui. Les Macédoniens étoient animés par la préſence & les inſtances de leur Roi, & les Crétois bien préparés & ſerrés en un corps, tiroient à coup ſûr, contre des gens ſurpris, & que la

fuite avoit difperfés. Si Philippe eût fu fe modérer, s'il eût pourfuivi l'ennemi avec moins de chaleur ; outre la gloire dont il fe feroit couvert dans le moment, ce fuccès auroit influé favorablement fur tout le refte de la guerre. Mais ce Prince & les fiens s'abandonnant indifcrétement à la pourfuite de l'ennemi, vinrent fe jeter au milieu des cohortes Romaines qui par l'ordre du Conful, avoient pris les devants avec les Tribuns des foldats. Les cavaliers qui fuyoient, n'apperçurent pas plutôt les enfeignes de leur infanterie, qu'ils tournerent bride contre l'ennemi. En un inftant on vit changer la face des affaires, & ceux qui pourfuivoient prirent la fuite à leur tour. Un grand nombre fut tué foit en fuyant, foit en combattant. Ils ne périrent pas feulement par le fer, mais quelques-uns furent engloutis avec leurs chevaux dans les marais où ils fe précipiterent. Le Roi lui-même courut un grand danger. Son cheval ayant été bleffé, le renverfa par terre ; & il n'évita d'être pris que par le zele d'un cavalier, qui fe jeta promptement en bas du fien, pour y mettre ce Prince effrayé. Alors ce fidele fujet ne pouvant fuir à pied auffi vîte que fon maître & ceux de fa fuite, fut percé de coups par les Romains qui étoient accourus pour faire le Roi

prisonnier. Philippe après avoir traversé dans sa fuite précipitée divers marais dont la plupart étoient impraticables, arriva enfin dans son camp lorsque les siens commençoient à désespérer de son salut. Il périt dans ce combat deux cents cavaliers Macédoniens ; il en fut pris cent vingt, & quatre-vingts chevaux superbement équippés avec les armes de ceux qui les avoient montés.

Réflexion judicieuse sur le combat précédent.

Quelques-uns se sont imaginés que ce jour-là le Roi avoit manqué de prudence, & le Consul d'activité. Que le premier auroit dû se tenir sur la défensive, voyant tout le pays d'alentour ruiné, & les ennemis bientôt réduits à la derniere nécessité : & que le Consul, après avoir défait la cavalerie & les soldats armés à la légere des Macédoniens, après avoir manqué de prendre le Roi lui-même, avoit fait une faute de ne pas aller sur le champ attaquer son camp. Que les Ennemis effrayés comme ils étoient n'auroient pas été en état de se défendre, & qu'ils auroient pu être forcés en un moment. Ces procédés, comme la plupart des choses, sont plus aisés dans la spéculation que dans la pratique. Il est bien vrai que si Philippe eût mené aussi toute son infanterie au combat, le Consul, en attaquant son camp avec ses troupes victo-

rieuſes, auroit pu s'en emparer. Mais comme ce Prince y avoit laiſſé toute ſon infanterie, avec de bons corps-de-garde diſpoſés aux portes & aux environs, qu'auroit gagné le Conſul ? N'auroit-il pas imité la témérité du Roi qui, quelques heures auparavant, avoit pourſuivi trop chaudement la cavalerie Romaine miſe en déſordre ? On ne pourroit pas non plus blâmer ce Prince d'avoir chargé les fourrageurs épars dans les campagnes, s'il s'en fût tenu à ce premier avantage : & j'ajoute qu'on ne doit pas trop s'étonner qu'il ait voulu tenter la fortune d'un combat, puiſque le bruit ſe répandoit que Pleuratus & les Dardaniens étoient paſſés de leur pays dans la Macédoine avec des troupes très-nombreuſes. Or s'il eût été inveſti de tous côtés par ces troupes, les Romains, ſans ſe remuer, pouvoient ruiner entiérement ſes forces. Mais après la défaite de ſes cavaliers dans ces deux occaſions différentes, ne croyant pas pouvoir ſans péril reſter plus long-temps dans le même camp, il réſolut de ſe retirer. Ainſi pour amuſer les Romains & avoir le temps de s'éloigner, il députa au Conſul un officier avec le caducée, pour lui demander une treve de quelques jours, ſous prétexte qu'il vouloit donner la ſépulture à ſes cavaliers. Mais dès la ſe-

conde veille de la nuit, il fit allumer des feux dans toutes les parties de ſon camp, & ſe retira ſans bruit.

Le Conſul alloit ſe mettre à table, lorſqu'on lui apprit l'arrivée du Député, & l'objet de ſa miſſion. Son audience fut remiſe au lendemain matin. C'étoit ce que demandoit Philippe : il profita de ce délai d'une nuit & d'une partie du jour ſuivant, pour prendre l'avance, & gagner des montagnes où il étoit bien aſſuré que le Conſul ne le ſuivroit pas avec ſes légions peſamment armées. Le lendemain Sulpicius n'eut pas plutôt renvoyé le Député après avoir accordé la treve qu'on demandoit, qu'il apprit la retraite des ennemis. Mais ne ſachant pas le chemin qu'ils avoient pris, il demeura dans le même camp pendant pluſieurs jours qu'il employa à faire des proviſions de bouche. Il marcha enſuite vers Stuibere, & enleva tous les bleds qu'il trouva dans les campagnes de la Pélagonie. Il alla delà à Pellina ſans connoître encore rien de la marche des Macédoniens. Philippe étant d'abord reſté quelque temps à Bryanion, en partit, & paſſant par des chemins de traverſe, porta tout d'un coup la terreur dans le camp des ennemis. Les Romains abandonnerent donc Pellina, & allerent camper auprès du fleuve

Osphage. Le Roi les y suivit, & campa lui-même assez près d'eux, le long des bords d'une riviere que les habitants appellent Erigone : & bien persuadé que les Romains iroient delà à Eordée, il prit les devants, & s'empara d'un défilé étroit par où les ennemis devoient nécessairement passer. Il en ferma l'entrée en partie d'un fossé & d'une palissade, en partie avec des pierres entassées les unes sur les autres en guise de mur, ou avec des abattis d'arbres, suivant que le terrein le permettoit, ou qu'il avoit la matiere à sa disposition. Et par ces obstacles divers, il crut avoir rendu inaccessible aux ennemis, un chemin déja très-difficile de sa nature. Tout le terrein d'alentour étoit couvert de buissons fort incommodes sur-tout à la phalange Macédonienne, qui n'est d'aucun usage, à moins qu'elle n'ait la liberté de former avec ses longues piques devant les boucliers, une espece de rempart ; ce qu'elle ne peut faire qu'en rase campagne. Les Thraces n'étoient pas moins embarassés de leurs (1) rhomphées qui étoient aussi d'une longueur gênante au milieu des branches dont ils étoient entourés.

Philippe s'empare d'un défilé, pour arrêter les Romains

(1) Espece de javelines fort longues dont se servoient les Thraces, & avec lesquelles ils atteignoient l'ennemi de loin.

La ſeule cohorte des Crétois étoit en état d'agir. Mais encore eût il fallu qu'ils n'euſſent affaire qu'à des cavaliers ſur qui leurs fleches auroient eu priſe, auſſi-bien que ſur leurs chevaux. Mais ces ſortes d'armes ne furent d'aucun effet contre des boucliers qu'elles n'avoient pas la force de percer, & qui couvroient les Romains depuis le haut juſqu'en bas. Voyant donc que leurs coups étoient inutiles, ils ſe mirent à ramaſſer les pierres dont tout ce vallon étoit couvert, & à les jeter contre les ennemis. Leur choc contre les boucliers, plus bruyant que dangereux arrêta pendant quelque temps les Romains. Mais bientôt mépriſant auſſi ces nouveaux traits, les uns au moyen de la tortue marchent droit à l'ennemi qu'ils ont en tête ; tandis que les autres après avoir fait un petit circuit, gagnent le haut de la colline, d'où ils fondirent ſur les Macédoniens, s'emparerent de leur poſte, & en tuerent même un grand nombre, dont la fuite étoit arrêtée par la difficulté des lieux.

Les Romains forcent le paſſage que gardoient les Macédoniens.

Le Conſul ayant forcé ce paſſage avec plus de facilité qu'il ne s'y étoit attendu, arriva enfin à Eordée, d'où, après avoir ravagé tout le pays, il ſe retira à Elimée. Delà il ſe jeta dans l'Oreſtide,

& attaqua la ville de Celetre ſituée dans une péninſule. Ses murailles ſont entourées d'un lac, & du côté de la terre on n'y peut aborder que par un chemin fort étroit. C'eſt ce qui fit que d'abord les habitants fiers de leur ſituation, fermerent leurs portes aux Romains. Mais voyant qu'ils ne laiſſoient pas d'avancer, à couvert de la tortue, & qu'ils avoient forcé le défilé, ils n'attendirent pas qu'on leur donna l'aſſaut, & la crainte les obligea de ſe rendre. De Celetre le Conſul entra dans la Daſſarétie, où il prit de force la ville de Pélion. Il en tira les eſclaves & autre butin qu'il garda, renvoya les perſonnes libres ſans rançon, les rétablit dans leur ville & y laiſſa une forte garniſon. Car cette place eſt ſituée avantageuſement pour faire des incurſions dans la Macédoine. Ainſi Sulpicius ayant traverſé tout le pays ennemi, arriva enfin dans celui de ſes Alliés, & ramena ſes troupes à Apollonie d'où il étoit parti en commençant la guerre. Pour Philippe, il avoit été forcé de tourner ſes forces contre les Etoliens, les Athamanes, les Dardaniens, & tant d'autres ennemis qui s'étoient tout d'un coup déclarés contre lui. Les Dardaniens ſe retiroient déja de deſſus les terres de la Macédoine, lorſqu'Athénagoras ſe mit

à leurs trousses avec la plus grande partie de la cavalerie, & les plus dispos de l'infanterie. Il avoit ordre de charger vigoureusement leur arrriere-garde, afin de leur apprendre à ne pas sortir une autre fois si hardiment de leur pays, pour se jeter sur les terres d'autrui. A l'égard des Etoliens, le même Damocrite qui les avoit empêchés à Naupacte de se déclarer pour la guerre, avoit été le premier, dans l'Assemblée suivante, à leur conseiller de prendre les armes contre Philippe; dès qu'il avoit appris le combat de cavalerie qui s'étoit donné à Octolophe, l'irruption des Dardaniens, de Pleuratus & des Illyriens dans la Macédoine, l'arrivée de la flotte Romaine à Orée, & la guerre qu'on alloit faire aux Macédoniens par mer, outre celle qu'ils avoient à soutenir par terre contre tant de nations dont il étoient environnés.

Voilà les raisons qui avoient ramené Damocrite & les Etoliens dans le parti des Romains; & s'étant joints à Amynander Roi des Athamanes, il assiégerent Cercinie. Les habitants leur en avoient fermé les portes ou volontairement, ou contraints par la garnison de Philippe: mais peu de jours après cette ville fut prise & brûlée; & tous ceux qui échapperent au carnage tant libres qu'esclaves,

Les Etoliens & les Athamanes déclarent la guerre à Philippe

furent emmenés avec le reste du butin. La crainte d'un pareil malheur obligea tous ceux qui habitent aux environs du marais de Bébé, d'abandonner leurs villes, & de s'enfuir dans les montagnes. Les Etoliens obligés de quitter le pays faute de vivres, entrerent dans la Perrhébie, où ils prirent d'assaut Cyrétie qu'ils pillerent impitoyablement. Les habitants du cap de Mallée se rendirent, & furent admis au nombre des Alliés. Amynander vouloit qu'on allât de la Perrhébie attaquer Gomphe, ville située sur les confins de l'Athamanie, & qu'il paroissoit facile d'emporter. Mais les Etoliens marcherent du côté de la Thessalie, dont les riches campagnes leur offroient un butin immense. Amynander les suivit, quoiqu'il n'approuvât pas leur dessein, non plus que la témérité avec laquelle ils se répandoient pour piller, & campoient au hasard par-tout où ils se trouvoient, sans prendre aucun soin de se retrancher. C'est pourquoi, afin de ne point attirer aussi sur lui & sur les siens, les suites fâcheuses de leur témérité & de leur négligence, voyant qu'ils se campoient dans une plaine située au-dessous de la ville de Phécade, il alla environ à cinq cents pas plus loin, se poster avec ses gens sur une éminence assez fortifiée pour

les défendre. Les Etoliens qui à leurs brigandages près sembloient ne pas se souvenir qu'ils étoient en pays ennemi, couroient épars presque sans armes, ou passoient le temps dans leur camp à dormir & à boire, le jour comme la nuit, sans se tenir en aucune façon sur leurs gardes. Philippe informé de cette licence & de cette sécurité, vint tout d'un coup fondre sur eux dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins. Des fourrageurs tremblants ayant apporté à la hâte la nouvelle que ce Prince approchoit, Damocrite & les autres chefs déconcertés, ne savent quel parti prendre. Il étoit alors environ midi ; & la plupart ensevelis dans le vin étoient couchés & dormoient profondément. Aussi-tôt ils s'éveillent mutuellement, ils s'exhortent à prendre leurs armes, ils détachent quelques-uns d'entre eux pour rappeller leurs camarades répandus dans la campagne. Mais le trouble étoit si grand, que quelques cavaliers sortirent sans épées, & plusieurs soldats oublierent leurs cuirasses. S'étant ainsi avancés avec précipitation seulement au nombre de six cents tant cavaliers que fantassins, ils tomberent au milieu de la cavalerie de Philippe bien supérieure par le nombre, par le courage & par la façon dont elle étoit armée. Aussi furent-

ils défaits & mis en déroute dès le premier choc, & ſans avoir à peine tenté le combat, s'enfuirent honteuſement dans leur camp. Ceux à qui les ennemis avoient fermé le chemin de la retraite, furent tués ou pris.

Les Macédoniens s'approchoient déja des retranchements des ennemis, lorſque Philippe fit ſonner la retraite, pour ne point expoſer des hommes & des chevaux fatigués, non pas tant du combat que d'une longue marche faite avec une extrême diligence. C'eſt pourquoi il ordonna à la cavalerie & aux ſoldats armés à la légere, d'aller à l'eau par eſcadrons, & par manipules, & de prendre leur repas : il en retint une partie ſous les armes pour attendre l'infanterie à qui la peſanteur de ſes armes n'avoit pas permis de revenir ſi promptement. Dès qu'elle fut arrivée, il lui ordonna de ſe tenir devant ſes enſeignes & ſes armes, & de prendre rapidement de la nourriture : il n'envoya à l'eau les manipules que deux par deux ou trois par trois tout au plus. Pendant ce temps-là la cavalerie & les ſoldats légérement armés demeurerent ſous les armes, attentifs aux mouvements des ennemis. Les Etoliens ayant raſſemblé tous ceux qui avoient été diſperſés dans les champs, diſpoſerent

disposerent des gens armés autour de leurs portes & de leurs retranchements, faisant mine de les vouloir défendre, & affectant une contenance assurée tant qu'on ne les attaquoit pas. Mais si-tôt qu'ils virent les Macédoniens qui marchoient à eux dans le dessein de les forcer, tous abandonnerent à l'instant leurs postes, s'enfuirent par la porte la plus éloignée, & gagnerent une éminence sur laquelle étoient campé les Athamanes. Un grand nombre d'Etoliens furent pris ou tués dans cette retraite précipitée. Il est certain que Philippe auroit aussi forcé le camp des Athamanes, si le jour eût duré plus long-temps. Mais l'ayant employé tout entier ou au combat ou au pillage du camp, il s'arrêta dans une plaine située au-dessous de la colline, dans le dessein d'attaquer les ennemis dès que le jour suivant paroîtroit. Mais les Etoliens pendant la nuit céderent à la même frayeur qui leur avoit fait abandonner leur camp, & se disperserent de divers côtés. Heureusement pour eux qu'Amynander, à la tête des Athamanes qui connoissoient parfaitement les chemins, les conduisit dans l'Etolie, en suivant le haut des montagnes, par des sentiers inconnus aux ennemis qui les poursuivoient. Car il n'y en eut qu'un petit nombre qui s'étant écartés dans leur

Les Etoliens abandonnent leur camp à Philippe.

fuite, tomberent entre les mains des cavaliers Macédoniens que Philippe détacha dès le lendemain matin, pour aller fondre sur leur arriere-garde, quand il se fut apperçu qu'ils avoient abandonné l'éminence.

Dans le même temps Athenagoras, Lieutenant de Philippe, ayant joint les Dardaniens qui se retiroient dans leur pays, mit d'abord quelque désordre dans leur arriere-garde. Ensuite lorsqu'ils eurent fait volte-face, & qu'ils se furent rangés en bataille, ils lui livrerent un combat dans les formes ; & l'avantage fut à-peu-près égal de part & d'autre. Mais dès qu'ils se furent remis en marche, Athenagoras avec sa cavalerie & ses soldats armés à la légere, recommença à les harceler avec d'autant plus de supériorité, qu'ils n'avoient point de pareilles troupes à lui opposer, & qu'ils étoient chargés d'armes pesantes & difficiles à manier ; outre qu'ils avoient encore le désavantage du lieu. Il y en eut très-peu de tués, un grand nombre de blessés, aucun de pris, parce que ces peuples n'abandonnent point leurs rangs, & quils combattent & se retirent toujours bien serrés. Ainsi tout le mal que lui avoient fait les Romains, Philippe le répara dans deux expéditions qui n'annoncent pas moins

de courage que de bonheur. Le hazard diminua quelque temps après le nombre des ennemis qu'il avoit parmi les Etoliens. Scopas, le premier de cette nation, ayant été envoyé d'Alexandrie en Etolie par le Roi Ptolémée avec une grosse somme d'argent, y leva six mille hommes d'infanterie, & de la cavalerie à proportion, qu'il emmena avec lui en Egypte. Et il n'auroit pas laissé dans le pays un seul homme en âge de porter les armes, si Damocrite n'y eût retenu une partie des jeunes gens en les piquant d'honneur, & en leur représentant le péril auquel ils exposoient la patrie, s'ils l'abandonnoient sans défense aux ennemis avec qui elle étoit actuellement en guerre. On ne sait si Damocrite agissoit en cela par attachement pour sa nation, ou par haine contre Scopas, à qui il envioit les libéralités de Ptolémée. Voilà ce qui se passa pendant cette campagne entre Philippe & les Romains.

Une grande partie de la jeunesse Etolienne passe en Egypte.

La flotte qui étoit partie de Corfou au commencement de la même campagne, sous les ordres du Lieutenant L. Apustius, n'eut pas plutôt doublé le promontoire de Malée, qu'elle alla joindre le Roi Attalus autour de Scylleon qui est dans le territoire Hermionique. La ville d'Athènes à la vue d'un si puissant

Expéditions maritimes.

Décrets des Athéniens remplis d'injures outrées contre le Roi Philippe.

secours, fit éclater toute la haine qu'elle portoit à Philippe, & que la crainte l'avoit forcée jusques-là de modérer. Il n'y a point de ville libre, où il ne se trouve de ces déclamateurs hardis, toujours prêts à soulever la multitude : mais on n'en voit nulle part autant qu'à Athènes, où le talent de la parole a la plus grande influence, & se trouve encouragé par la faveur du peuple. Les Orateurs proposerent donc sur le champ une loi qui fut suivie d'un plébiscite portant, « que » toutes les statues & les images du Roi » Philippe seroient enlevées & détruites, » aussi-bien que celles de tous ses an» cêtres tant de l'un que de l'autre sexe, » leurs noms effacés, avec tous les ti» tres & inscriptions qu'on auroit pu ci» devant leur décerner : qu'on casseroit » & annulleroit de même tous les jours » de fêtes, tous les Sacrifices & Sacer» doces établis en son honneur ou en » celui de ses peres. Qu'on regarderoit » comme profanes, sacrileges & détes» tables, tous les lieux dans lesquels on » auroit mis ou inscrit quelque chose que » ce pût être pour conserver leur mé» moire ; & que jamais on n'y place» roit ni dédieroit aucun des monuments » qu'on avoit coutume d'établir dans les » lieux purs & respectables. Que les

Prêtres publics seroient tenus, toutes les « fois qu'ils demanderoient aux Dieux « leur protection pour le peuple d'Athe- « nes, pour ses alliés, pour leurs ar- « mées & leurs flottes, de prononcer « des exécrations contre Philippe, ses « enfants, ses troupes de terre & de « mer, enfin contre tout ce qui portoit « le nom de Macédonien. On ajouta à « ce décret que si quelqu'un dans la suite « proposoit quelque note d'infamie con- « tre Philippe, il en seroit avoué par « tout le peuple d'Athenes; & qu'au con- « traire il seroit permis de tuer quicon- « que diroit, feroit ou proposeroit rien « qui tendît à lui faire honneur, ou à « réparer son ignominie ». Le décret finissoit par ordonner que tout ce qui avoit été autrefois décerné contre les enfants du tyran Pilistrate, seroit exécuté contre Philippe (1). C'est ainsi que les Athéniens, forts seulement en écrits & en pa-

(1) Rien n'est plus indigne & plus extravagant que ces excès où se portent les Athéniens contre Philippe. Mais dès-lors la bonne fortune inspiroit à ces Républicains de Grece un orgueil & une insolence sans bornes : & la mauvaise les jetoit dans un avilissement & une bassesse, qui en ont fait à la fin, du peuple le plus courageux & le plus estimable, la nation la plus lâche & la plus méprisable de l'univers. C'est le jugement qu'en portent en cent occasions T. Live, Cicéron, Tacite & les autres Auteurs les plus judicieux.

roles, faisoient la guerre contre le Roi de Macédoine.

Attale & les Romains étant passés d'Hermion dans le port de Pirée, y resterent quelques jours, pendant lesquels les Athéniens dans leurs décrets flatteurs les accablerent d'éloges & d'honneurs aussi déméfurés, que les outrages faits au Roi Philippe pour assouvir leur ressentiment. Delà ils passerent dans l'Isle d'Andros. Et s'étant arrêtés dans le port de Gaurelée, ils firent sonder les habitants de cette ville & les engagerent à se rendre de bonne grace, plutôt que de s'exposer aux dernieres extrémités, en se laissant forcer. Ceux-ci répondirent que leur citadelle étant occupée par la garnison du Roi, ils ne pouvoient disposer de leur fort. Ainsi Attale & Apustius débarquerent leurs soldats, & marcherent contre la ville par deux côtés différents. Mais ce qui causa le plus d'effroi à ces Grecs, ce furent les enseignes & les armes Romaines qu'il voyoient pour la premiere fois, & plus encore le courage & l'ardeur des soldats qui marchoient fiérement à l'attaque de leurs murailles. Ainsi ils s'enfuirent dans la citadelle, laissant la ville au pouvoir des ennemis. Ils défendirent ce fort pendant deux jours plutôt par sa situation naturelle, que par

Les Romains s'emparent de l'Isle d'Andros.

leur courage, & le troiſieme ils ſe rendirent après avoir obtenu pour eux & pour la garniſon, la liberté de ſe retirer ſans armes à Délie ville de la Béotie. Les Romains céderent cette place au Roi Attalus, mais garderent pour eux tout le butin & les ornements qu'ils y avoient trouvés. Attalus pour ne pas demeurer poſſeſſeur d'une Iſle déſerte, perſuada à la plus grande partie des Macédoniens, & à quelques Andriens d'y reſter. Quelque temps après ceux mêmes qui s'étoient retirés à Délie, y revinrent attirés par les promeſſes du Roi, & encore plus par l'amour qu'on a naturellement pour ſa patrie. Ils paſſerent d'Andros à Cithne; & après avoir inutilement donné l'aſſaut à cette ville pendant quelques jours, ils ſe retirerent, cette conquête ne méritant pas qu'ils y perdiſſent plus de temps. A Praſie, place du continent de l'Attique, vingt galiotes des Iſſéens vinrent ſe joindre à la flotte Romaine, & furent envoyées pour piller les terres des Caryſtiens. Le reſte de la flotte demeura à Gereſte port fameux de l'Eubée, en attendant le retour des Iſſéens. Alors tous les vaiſſeaux réunis gagnerent la pleine mer d'où ils ſe rendirent dans l'Iſle d'Icus, en paſſant à côté de celle de Scyros. Le mauvais temps les y retint quel-

ques jours ; & dès que le vent appaisé leur permit de se remettre en mer, ils passerent à Sciathos ville que Philippe avoit dépeuplée & pillée quelques jours auparavant. Les soldats s'étant dispersés dans la campagne enleverent les bleds & autres provisions de bouche, & les emporterent dans leurs vaisseaux. Ils n'y firent point d'autre butin ; & d'ailleurs les Grecs de ce canton n'avoient pas mérité qu'on les dépouillât. Ensuite navigeant vers Cassandrée, ils prirent premiérement Mendis bourg situé sur le bord de la mer & de la dépendance de cette ville. Delà après avoir fait le tour du cap, comme ils vouloient s'approcher des murailles de la ville même avec leur flotte, il s'éleva une furieuse tempête qui fut sur le point de les submerger. Tous leurs vaisseaux furent dispersés, & après avoir perdu la plus grande partie de leurs agrêts, ils eurent bien de la peine à regagner le bord. Le malheur qu'ils avoient essuyé sur mer fut un présage de celui qui les attendoit à terre : car après qu'ils eurent rassemblé tous leurs bâtiments, ils en tirerent les soldats & allerent attaquer la ville de ce côté-là. Comme elle étoit défendue par une forte garnison qu'y entretenoit Philippe, ils furent repoussés avec perte, & désespérant de la

Les Romains maltraités par une furieuse tempête

prendre, ils passerent à Canastre de Pallene, d'où ayant doublé le promontoire de Toron, ils aborderent à Acanthe. D'abord ils ravagerent la campagne, puis prirent même la ville de force & la pillerent. Ils n'allerent pas plus avant; car leurs vaisseaux pouvoient à peine contenir le butin dont ils étoient chargés. Ainsi retournant sur leurs pas, ils regagnerent Scyathos, & delà l'Eubée. Ils y laisserent leur flotte, & avec dix vaisseaux légers, ils entrerent dans le Golphe Maliac pour conférer avec les Etoliens sur la guerre présente: & Sipyrrichas un des principaux de l'Etolie, s'y rendit à la tête de l'Ambassade qu'on envoyoit à (1) Héraclée pour prendre des mesures avec eux. On demanda au Roi les mille soldats qu'il s'étoit engagé par le traité de fournir à ceux qui seroient attaqués par Philippe. Mais Attalus refusa ce secours aux Etoliens, parce qu'eux-mêmes avoient auparavant refusé de sortir de leur pays pour aller ravager la Macédoine, dans le temps que Philippe mettoit tout à feu & à sang aux environs de Pergame, sans épargner les Temples des Dieux; quoiqu'ils eussent pu réprimer ses brigandages, en l'obligeant d'aller défendre ses propres

(1) Cette ville est dans le golphe de Maliac.

Etats. Ainsi les Etoliens s'en retournerent avec de belles promesses de la part des Romains, mais sans aucun secours effectif de celle d'Attalus. Apustius alla avec le Roi rejoindre la flotte ; & là ils déliberent d'aller attaquer Orée ville défendue & par la bonté de ses murailles, & par la forte garnison qu'y avoit envoyée Philippe, depuis qu'on avoit tenté de la surprendre. Ils avoient été joints, après avoir forcé Andros, par vingt vaisseaux Rhodiens tous pontés, que leur amenoit le Général Agesimbrotus. Ils envoyerent cette flotte à Phalasie promontoire de l'Istiotide situé commodément au-dessus de Démétriade, avec ordre de s'y tenir à la rade, afin de s'opposer aux mouvements que les vaisseaux des Macédoniens pourroient faire de ce côté-là. Héraclide Lieutenant de Philippe y tenoit la sienne, dans le dessein non de combattre, mais de profiter de la négligence des ennemis, s'ils donnoient quelque prise sur eux. Apustius & le Roi attaquoient la place, le premier du côté de la citadelle qui donne sur la mer, & le second du côté de la terre, par un vallon situé entre les deux forteresses, où la ville est fermée d'une muraille. Leurs façons d'attaquer étoient différentes selon la différence de leurs postes.

Orée attaquée & prise par Apustius & Attalus, avec diverses autres expéditions de ce Roi & de ce Lieutenant contre Philippe, sous les auspices du Consul Sulpicius.

Les Romains employoient contre les remparts la tortue, les mantelets, & les beliers. Les troupes du Roi se servoient d'arbalêtes, de catapultes & de toutes les autres machines avec lesquelles on lance des traits & des pierres d'une grosseur énorme ; sans oublier les mines & tous les autres moyens qui leur avoient réussi dans le premier siege. Mais les Macédoniens en garnison dans la ville & dans les citadelles, étoient en plus grand nombre, & se défendoient mieux que la premiere fois : & se souvenant de la vivacité avec laquelle le Roi leur avoit reproché leur faute, ils n'étoient pas moins effrayés de ses menaces, qu'animés par ses promesses : en sorte que les assiégeants n'espéroient pas s'en rendre si-tôt maîtres. Mais en attendant, Apustius croyant pouvoir remporter ailleurs quelqu'autre avantage, laissa un nombre de soldats au siege pour achever les ouvrages commencés, & passa dans les parties du continent les plus voisines, où il attaqua Larisse appellée Cremaste, place différente de la fameuse Larisse de Thessalie, & la prit d'abord, sans cependant se rendre maître de la citadelle. Attalus de son côté s'empara d'Egéleon dont les habitants ne s'attendoient à rien moins qu'à se voir atta-

qués par des ennemis qui actuellement assiégeoient une autre ville. Déja les ouvrages par lesquels on comptoit de réduire Orée, étoient achevés ; & les assiégés étoient accablés des veilles & des travaux qu'il leur falloit essuyer jour & nuit, & des blessures qu'ils recevoient à toutes les attaques. D'ailleurs le belier avoit abattu la plus grande partie du mur ; les Romains entrerent de nuit dans la citadelle par les breches, & par le chemin qui est au-dessus du port : & dès que le jour parut, Attalus ayant apperçu le signal que les Romains lui donnerent de-là, entra aussi dans la ville par les ouvertures qu'il avoit faites à la muraille en plusieurs endroits. Les soldats de la garnison se refugierent dans la seconde citadelle avec les habitants, & se rendirent deux jours après. La ville demeura au Roi, & les prisonniers aux Romains.

Déjà l'équinoxe d'automne étoit près d'arriver, & le golfe d'Eubée, que les gens du pays appellent Céla, est redouté des Nautonniers. C'est pourquoi voulant éviter les tempêtes qui s'y excitent pendant cette saison, ils retournerent au Piré d'où ils étoient partis pour aller faire la guerre. Apustius y laissa trente de ses vaisseaux, & avec le reste

se rendit à Corfou en passant au-dessus de Malée. Attalus resta à Athènes pour assister aux mysteres de Cérès dans lesquels il étoit initié : & aussi-tôt après leur célébration, il retourna aussi en Asie, en renvoyant Agésimbrotus avec les siens à Rhodes. Tels furent les avantages que remporterent contre Philippe pendant cette campagne le Consul & son Lieutenant, aidés d'Attalus & des Rhodiens. A l'égard de l'autre Consul C. Aurélius, ayant trouvé la guerre finie à son arrivée dans sa Province, il ne put dissimuler le dépit & le ressentiment dont il étoit pénétré, parce que le Préteur avoit agi pendant son absence. Ainsi il lui ordonna de passer dans l'Etrurie, tandis que lui-même mena les légions sur les terres des ennemis ; & par les ravages qu'il exerça, y fit une guerre dont il remporta plus de butin que de gloire. Le Préteur Furius voyant qu'il n'y avoit rien à faire dans l'Etrurie, & persuadé d'ailleurs qu'en l'absence d'un Consul irrité & jaloux, il obtiendroit plus aisément le triomphe auquel il aspiroit & qu'il croyoit avoir mérité par la défaite des Gaulois, revint en diligence à Rome où on ne l'attendoit pas, assembla le Sénat dans le Temple de Bellone, & après avoir rendu compte de sa conduite, demanda qu'on lui per-

mît d'entrer triomphant dans la ville.

La plus grande partie des Sénateurs avoient égard à la grandeur de ses exploits, & aux sollicitations puissantes de ses amis & de ses parents. Mais les anciens lui refusoient le triomphe, apportant pour raison que quelques grands qu'eussent été ses succès, il les avoit remportés avec l'armée d'un autre Général, & qu'il avoit abandonné sa Province par l'avidité de saisir un triomphe qui ne lui étoit pas dû. Qu'on ne pouvoit fournir aucun exemple d'une telle conduite. Les Consulaires sur-tout prétendoient qu'il eût été de son devoir d'attendre le Consul, avant de rien tenter. Qu'il auroit pu, en demeurant campé près de la ville, défendre la colonie, & tirer les choses en longueur, sans donner bataille, jusqu'à ce qu'Aurélius fût arrivé dans la Province. Que le Sénat devoit faire ce que n'avoit pas fait le Préteur, attendre le Consul. Qu'alors ayant entendu les raisons que l'un & l'autre apporteroient en personne, il feroit plus en état de décider la question. Le plus grand nombre soutenoit que l'unique point de la difficulté étoit de savoir s'il avoit agi avec le caractere légitime de Général & sous ses propres auspices, & si

Le Préteur Furius demande & obtient le triomphe, malgré l'opposition d'une partie des Sénateurs.

ſes actions en elles-mêmes étoient dignes du triomphe, ou non : « Des deux « Colonies placées ſur les confins de « l'Etrurie, comme une double barriere « contre les irruptions des Gaulois, la « premiere ayant été pillée & brûlée, « qu'avoit dû faire le Préteur, pour em- « pêcher que l'incendie ne ſe commu- « niquât à la ſeconde qui en eſt ſi voi- « ſine ? Car s'il falloit reſter dans l'i- « naction pendant l'abſence du Conſul ; « alors ou le Sénat avoit eu tort de « donner au Préteur une armée, ſans « ſpécifier dans l'arrêt, comme il le pou- « voit, qu'il vouloit que la guerre ſe fît « avec l'armée & ſous les ordres du « Conſul, & non du Préteur ; ou le « Conſul, après avoir ordonné à l'armée « de paſſer de l'Etrurie dans la Gaule, « devoit ſe trouver en perſonne à « Rimini, pour commencer lui-même « une guerre dont il n'étoit pas permis « à un autre de ſe mêler ? Que dans « la guerre les occaſions n'attendoient « pas pour ſe préſenter, que les Géné- « raux euſſent le temps ou la volonté « de les ſaiſir ; & que ſouvent on com- « battoit non parce qu'on en avoit en- « vie, mais parce qu'on y étoit forcé « par l'ennemi. Qu'il ne falloit enviſa- « ger que le combat en lui-même, & «

» les ſuites qu'il avoit eues. Que les
» ennemis avoient été défaits & taillés
» en pieces : que leur camp avoit été
» pris & pillé ; que des deux Colonies
» l'une avoit été délivrée du péril qui
» la menaçoit, & l'autre avoit recou-
» vré ſes priſonniers. Qu'enfin une ſeule
» bataille avoit terminé la guerre. Que
» non-ſeulement les hommes avoient ap-
» plaudi à cette victoire, mais que les
» Dieux mêmes avoient reçu de ſolem-
» nelles actions de graces pendant trois
» jours, de ce que ſous la conduite &
» les auſpices du Préteur L. Furius, la
» choſe publique avoit été heureuſement
» & glorieuſement adminiſtrée. Qu'enfin
» c'étoit en quelque ſorte la deſtinée de
» la famille des Furius, de faire la guerre
» aux Gaulois ».

Ces diſcours de Furius & de ſes amis réuſſirent, & le crédit du Préteur qui étoit préſent l'emporta ſur la majeſté du Conſul qui étoit éloigné ; & les Sénateurs preſque d'un conſentement unanime décernerent au premier pour avoir vaincu les Gaulois, un triomphe, dont il fit la cérémonie pendant ſa magiſtrature même. Il fit porter dans le tréſor public trois cent vingt mille as, & 17000 livres d'argent (1). Mais il ne fit conduire devant

(1) Cette ſomme & la précédente peuvent faire

ſon char ni priſonniers ni dépouilles, & ne fut point accompagné des ſoldats. On voyoit que le Conſul étoit maître de tout, excepté de la victoire. Enſuite Pub. Cornélius Scipion fit célébrer avec beaucoup de magnificence les jeux auſquels il s'étoit engagé par un vœu, tandis qu'il commandoit en Afrique en qualité de Proconſul ; on accorda aux ſoldats qui avoient ſervi ſous lui en Eſpagne ou en Afrique, deux arpents de terre pour chaque année de ſervice. Des Décemvirs en firent la répartition : & comme la Colonie de Venouſe avoit extrêmement ſouffert pendant qu'Annibal avoit été en Italie, on chargea les Triumvirs C. Térentius Varron, L. Quintius Flamininus, & Publius Cornélius Scipion fils de Cnæus, d'y établir de nouveaux citoyens en la place de ceux que la guerre avoit emportés. Cette même année C. Cornélius Céthégus qui commandoit en Eſpagne comme Proconſul, défit une armée conſidérable d'ennemis dans le pays des Sédetans. On dit que dans ce combat les Eſpagnols laiſſerent quinze mille hommes ſur la place, & ſoixante & dix-huit enſeignes militaires entre les mains des vainqueurs. Le Conſul C. Aurélius étant

un total de 6 millions 328 mille livres de notre monnoie.

revenu à Rome pour présider aux Assemblées consulaires, ne se plaignit point, comme on l'avoit cru, « de ce que le » Sénat n'avoit pas attendu qu'il fût de » retour, pour faire valoir lui-même » ses droits & son autorité contre le Pré» teur; mais de ce qu'il avoit décerné » le triomphe à Furius sur la simple ex» position qu'il avoit faite de ses exploits, » sans entendre aucun de ceux qui avoient » eu part à cette guerre comme lui: » que la raison qui avoit porté leurs » ancêtres à ordonner que le Triompha» teur seroit accompagné des Lieute» nants, des Tribuns, des Centurions » & des soldats, c'étoit afin qu'on re» connût publiquement la vérité des ac» tions qui lui avoient mérité un si grand » honneur. De toute l'armée qui avoit » combattu contre les Gaulois, le Sé» nat avoit-il vu dans le triomphe de » Furius, si-non un soldat, au moins un » seul valet ou un seul vivandier qu'il » pût interroger sur la vérité des faits » qu'avoit allégués le Préteur »? Après cette plainte il marqua le jour des Assemblées dans lesquelles furent créés Consuls L. Cornélius Lentulus, & Pub. Villius Tappulus. Ensuite on créa Préteurs L. Quintius Flamininus, L. Valérius Flaccus, L. Villius Tappulus, & Cn. Bebius Tamphilus.

Cette année les vivres ſe donnerent à très-vil prix. Comme on avoit apporté d'Afrique une quantité prodigieuſe de bled, les Ediles Curules M. Claudius Marcellus & S. Elius Petus le diſtribuerent au peuple à deux ſols le boiſſeau, firent repréſenter pendant deux jours, les jeux Romains avec des préparatifs extraordinaires ; & de l'argent tiré des amendes, mirent cinq ſtatues d'airain dans le tréſor public. Les Ediles Plébéiens L. Térentius Maſſa, & Cn. Bebius Tamphilus déſigné Préteur, donnerent pendant trois jours les jeux Plébéiens avec tous leurs agréments. Ce fut auſſi la même année que Pub. Valérius & Marcus ſon frere firent célébrer pendant quatre jours en l'honneur de M. Valérius Levinus leur pere, des jeux funebres qui furent ſuivis d'un ſpectacle de cinquante gladiateurs, qui ſe battirent deux à deux. Manius Acilius Glabrion fut créé Décemvir des Sacrifices en la place de M. Aurélius Cotta qui étoit mort. On créa par hazard dans les aſſemblées deux Ediles curules incapables d'entrer ſur le champ en charge. Car C. Cornélius Céthégus, qu'on avoit nommé en ſon abſence, & C. Valérius Flaccus, quoiqu'il fût préſent, ne pouvoient faire le ſerment ordonné par les Loix ; le premier parce qu'il com-

mandoit actuellement en Espagne ; & l'autre parce qu'il étoit (1) prêtre de Jupiter : & il n'étoit pas permis à qui que ce fût d'exercer plus de cinq jours une magistrature, avant d'avoir fait le serment ordinaire. Flaccus ayant demandé dispense, le Sénat ordonna qu'il présentât un sujet au choix des Consuls, pour faire le serment en sa place ; & qu'alors les Consuls, de concert avec les Tribuns, fissent autoriser le tout par une loi du peuple. L. Valérius Flaccus désigné Préteur, jura pour son frere, & les Tribuns firent porter par le peuple une loi qui donnoit à ce serment la même validité que si c'eût été l'Edile lui-même qui l'eût fait. A l'égard de l'Edile C. Cornélius, afin qu'il pût revenir à Rome pour y faire ses fonctions, le peuple ordonna, sur la proposition qu'en firent les Tribuns, que Cn. Cornélius Lentulus, & L. Stertinius iroient en qualité de Proconsuls prendre le commandement des armées d'Espagne, & relever C. Cornélius, & L. Manlius Acidinus qui étoit dans cette province depuis un grand nombre d'années.

(1) Le respect dû à la divinité exige en quelque sorte que ceux qui lui sont consacrés, ne soient point forcés de jurer.

*Fin du premier Livre.*



# *LIVRE II.*

## SOMMAIRE.

*L'Auteur rapporte plusieurs prodiges annoncés de divers pays ; entr'autres qu'en Macédoine un laurier avoit poussé sur la poupe d'un vaisseau long. T. Quintius Flamininus Consul combat contre Philippe à l'entrée de l'Epire, le bat, le met en fuite, & l'oblige de retourner dans ses Etats. Pendant ce temps-là il ravage les Frontieres de la Thessalie voisines de la Macédoine, avec le secours des Etoliens & des Athamanes. L. Quintius Flamininus son frere, après avoir gagné une bataille conjointement avec le Roi Attalus & les Rhodiens ses Alliés, s'empare de l'Eubée & de la côte maritime. Les Achéens sont reçus dans l'amitié des Romains. Une conjuration faite par des esclaves pour faire évader les ôtages des Carthaginois, est découverte & punie. On augmente le nombre des Préteurs jusqu'à six. Le Consul Cornélius Céthégus gagne une bataille sur les Gaulois Insubriens. On fait amitié avec le Tyran Nabis, & les Lacédémoniens ses sujets. Le reste du Livre est employé à raconter les prises de plusieurs villes dans la Macédoine.*

LES Consuls & les Préteurs étant entrés en charge aux Ides de Mars, tirerent L. Cornélius, & Pub.

Villius Conſ. an de Rome 553.

leurs Provinces au ſort. L'Italie échut au Conſul L. Cornélius Lentulus, & la Macédoine à P. Villius ſon Collegue : au Préteur L. Quintius Rome, à Cn. Bebius Rimini ; à L. Valérius la Sicile, & la Sardaigne à L. Villius. Lentulus eut ordre de lever de nouvelles légions, & Villius de prendre le commandement de l'armée de Pub. Sulpicius, avec la permiſſion d'enrôler autant des ſoldats qu'il jugeroit à propos pour la recruter. On commanda au Préteur Bebius de ſe mettre à la tête des légions du Conſul C. Aurélius juſqu'à ce que le Conſul fût arrivé avec la nouvelle armée dans la Gaule ; & alors, de licencier & de renvoyer à Rome tous les anciens ſoldats, à l'exception de cinq mille Alliés que le Sénat jugeoit ſuffire pour défendre la province de Rimini. On conſerva le commandement à Cn. Sergius & à Q. Minucius Préteurs de l'année précédente ; le premier fut chargé d'aſſigner une portion de terre à chacun des ſoldats qui avoient ſervi pendant pluſieurs années en Eſpagne, en Sicile & en Sardaigne ; & le ſecond de continuer & d'achever dans l'Abruzze, les informations qu'il y avoit commencées contre les conjurés avec tant de fidélité & d'exactitude, pendant qu'il étoit Préteur ; de tirer des pri-

On rend à Proſerpine les

ſons de Rome ceux qu'il y avoit fait conduire, après les avoir convaincus de ſacrilege, pour les envoyer à Locres recevoir le châtiment de leurs crimes ; de faire remettre dans le Temple de Proſerpine les tréſors qu'on en avoit enlevés ; & enfin d'appaiſer la colere de cette Déeſſe par des ſacrifices d'expiation. Par un décret des Pontifes il fut ordonné qu'on recommenceroit les féries latines ſur ce que les Ambaſſadeurs d'Ardée s'étoient plaints qu'on ne leur avoit point diſtribué leur part des victimes, comme on avoit coutume de faire. On apprit par l'avis des députés de pluſieurs villes, que deux portes de celle de Sueſſe, avec toute la partie du mur qui étoit entre l'une & l'autre, avoient été frappées de la foudre : qu'à Formies & à Oſtie le tonnere étoit auſſi tombé ſur le Temple de Jupiter, & à Veliterne ſur ceux d'Apollon & de Sancus ; & que dans la même ville, un cheveu avoit pouſſé ſur la tête d'Hercule dans ſa chapelle. Le Propréteur Q. Minucius écrivoit de l'Abruzze qu'il étoit né un poulain avec cinq pieds, & trois coqs avec chacun trois pattes. On reçut en même temps de Macédoine des Lettres par leſquelles le Proconſul Pub. Sulpicius mandoit entr'autres choſes qu'un laurier avoit pouſſé à la poupe

tréſors qu'on lui avoit volés, & on appaiſe ſon courroux par le châtiment des coupables, & par des ſacrifices d'expiation.

Prodiges.

d'un vaisseau long. Le Sénat avoit été d'avis que pour conjurer les premiers prodiges, les Consuls offrissent de grandes victimes à ceux des Dieux qu'ils jugeroient à propos. A l'occasion de ce dernier, on appella les Aruspices dans le Sénat, & de leur avis on ordonna des processions publiques pour un jour, & des Sacrifices en l'honneur de tous les Dieux.

Fraude des Carthaginois dans le premier payement du tribut qu'ils doivent.

Cette année les Carthaginois apporterent à Rome l'argent qu'ils devoient pour le premier payement du tribut qu'on leur avoit imposé. Mais les Questeurs s'étant plaints qu'il n'étoit pas de bon aloi, & que l'ayant mis dans le creuset ils y avoient trouvé le quart d'alliage, ils furent obligés d'emprunter à Rome de quoi suppléer à ce déchet. Après qu'ils eurent satisfait à ce devoir, ils prierent le Sénat de vouloir bien leur rendre leurs ôtages. On leur en remit cent entre les mains, avec promesse de leur délivrer tout le reste, supposé qu'ils persistassent à demeurer fideles : & ceux qu'on avoit retenus, ayant représenté les incommodités qu'ils souffroient à Norba, & demandé qu'on les transportât ailleurs, on leur permit de passer à (2) Setia &

(1) Il y a dans le texte Signia au lieu de Setia ; mais il y a apparence que c'étoit dans cette derniere

à Férentine.

à Férentine. Ceux de Cadis obtinrent aussi qu'on ne les soumît point à l'autorité d'un Préfet Romain, étant convenus qu'ils en seroient exempts, avec L. Marcius Septimus, lorsqu'ils s'étoient remis volontairement à la puissance du Préteur Romain. Et ceux de Narnie s'étant plaints par leurs Ambassadeurs, qu'il s'étoit introduit dans leur ville des étrangers, qui, se donnant pour citoyens Romains, remplissoient la place de ceux qui manquoient à la colonie, le Consul Cornélius eut ordre de nommer des Triumvirs pour examiner le fait; & il choisit Pub. Elius, & Sextus Elius, tous deux surnommés Petus, avec Cornélius Lentulus, qui rendirent le nombre de leurs citoyens complet. Ceux de Cossa vinrent aussi-tôt à Rome demander la même grace; mais elle leur fut refusée.

Sédition excitée en Macédoine par les soldats qu'on y avoit envoyés d'Afrique après la défaite d'Annibal.

Les Consuls ayant terminé les affaires qui les retenoient à Rome, partirent pour se rendre dans leurs provinces. Pub. Villius, en arrivant dans la Macédoine, vit s'allumer une horrible sédition, qu'on n'avoit pas assez pris soin d'éteindre dès sa naissance. Elle avoit été excitée par deux mille soldats de ceux qui après avoir vaincu Annibal en Afrique, avoient été

que les ôtages furent transportés, comme T. Live luimême le dit plus bas.

transportés sur le pied de volontaires, en Sicile, & delà dans la Macédoine, où on les retenoit depuis près d'un an. Ils soutenoient qu'ils n'y avoient pas donné leur consentement : » que les Tribuns » des soldats les avoient forcés de s'em» barquer malgré toute leur résistance. » Mais que de quelque maniere que la » chose se fût passée, soit qu'ils eussent » consenti, soit qu'on leur eût fait vio» lence, le temps de leur service étoit » fini. Qu'il y avoit un grand nombre » d'années qu'ils n'avoient vu l'Italie. » Qu'ils avoient vieilli sous les armes en » Sicile, en Afrique, en Macédoine. » Qu'ils étoient usés de travaux & de » fatigues, & que tant de blessures mul» tipliées leur avoient à peine laissé quel» que goutte de sang dans les veines. » Le Consul répondoit à ces plaintes, » que le congé qu'ils demandoient leur » étoit dû, s'ils avoient employé, pour » l'obtenir, des voies raisonnables & » des prieres modestes. Mais que ni la » raison qu'ils alléguoient, ni quel» qu'autre que ce fût, ne pouvoit jamais » justifier une sédition. Que, s'ils vou» loient rester sous leurs drapeaux, & » obéir à leurs Officiers, il écriroit au » Sénat & seroit le premier à solliciter » leur congé. Qu'ils l'obtiendroient plus

tôt par leur soumission que par leur opiniâtreté.

Philippe attaquoit alors de toutes ses forces la ville de Thaumacie : & il étoit sur le point d'appliquer le belier à la muraille, lorsqu'il fut obligé de renoncer à cette entreprise par l'arrivée des Etoliens qui, sous la conduite d'Archidamus, entrerent dans la ville en passant entre les postes des Macédoniens, & firent jour & nuit des sorties sur ses travailleurs & sur ses soldats : il est vrai que les assiégés étoient secondés d'ailleurs par l'avantage du lieu. Car cette ville, par le côté où on y arrive en venant de Pyles & du golfe de Maliac, en passant par Lamia, est située sur une éminence qui commande le passage étroit qu'ils appellent Célé. Et en traversant les chemins raboteux de la Thessalie, & les vallées obliques qu'on y rencontre, on apperçoit, dès qu'on arrive à la vue de la ville, une plaine unie comme une vaste mer, & d'une étendue si prodigieuse, qu'à peine les yeux peuvent-ils en saisir l'extrêmité. C'est sa situation admirable qui a fait donner à cette place le nom de Thaumacie (1). Et ce qui la rend presque imprenable, c'est non-seu-

(1) θαῦμα en Grec signifie étonnement, ou spectacle surprenant.

lement la hauteur de ses murailles, mais encore le roc escarpé en tout sens sur lequel elle est bâtie. Ces difficultés, & le peu de proportion qu'il y avoit entre les avantages de cette conquête, & les travaux & les périls qu'il falloit affronter pour y parvenir, l'obligerent, comme on a dit, d'abandonner ce dessein : outre que l'hiver étoit près d'arriver, quand il se retira, pour remener ses troupes en quartier dans la Macédoine.

Philippe inquiet des suites de la guerre, fait pour la soutenir des préparatifs extraordinaires.

Pendant cette saison tous ses Officiers & tous ses soldats dont le courage & les forces étoient épuisées se livrent aux douceurs du repos. Mais Philippe loin de goûter le moindre relâche étoit en proie aux plus cruelles inquiétudes. Il trembloit en songeant aux suites que pouvoit avoir pour lui une guerre où tant d'ennemis le pressoient par mer & par terre, & où il avoit à craindre non-seulement l'infidélité de ses Alliés assez inconstants pour préférer l'amitié des Romains à la sienne; mais encore le soulevement des Macédoniens eux-mêmes, qui se laisseroient peut-être entraîner par l'amour de la nouveauté.

Philippe se concilie l'affection de ses Alliés

C'est pourquoi il envoya des Ambassadeurs dans l'Achaie, en partie pour recevoir le serment que ces peuples s'étoient engagés par un traité à prêter tous les

ans à Philippe ; & en partie pour rendre aux Achéens Orchomene, Pérée & Triphylie ; & Aliphere aux (1) Mégalopolitains, qui soutenoient que cette ville n'ayant jamais fait partie de la Triphylie, elle devoit leur être restituée, parce qu'elle étoit une de celles qui en vertu d'un décret de l'Assemblée des Arcadiens, avoient contribué à fonder la ville de Mégalopolis. Pour les Macédoniens, il se concilia leur affection aux dépens d'Héraclides. Car voyant que les crimes de ce courtisan l'avoient rendu odieux à ses sujets, il le fit charger de chaînes au grand contentement de tout le Royaume. Il s'occupa des préparatifs nécessaires pour la guerre avec plus d'application que jamais, prenant soin lui-même de faire faire l'exercice tant aux soldats mercénaires qu'aux Macédoniens : & dès le commencement du printemps, il envoya tout ce qu'il avoit de troupes auxiliaires & de soldats armés à la légere, sous la conduite d'Athenagoras, dans la Chaonie en traversant l'Epire, pour s'em-

par des restitutions, & celles des Macédoniens en leur sacrifiant un courtisan odieux.

(1) T. Live nomme les Eléens, au lieu des Mégalopolitains. Ce passage est assez obscur. Mais il est bon d'avertir une fois pour tout, à l'égard des expéditions des Romains dans la Grece, dans l'Epire, dans la Thessalie & la Macédoine, que la géographie est assez incertaine ; T. Live employant souvent des noms de villes & de nations, qui par d'autres sont nommées autrement, ou situées ailleurs.

parer d'un paſſage étroit appellé Sthéna, auprès d'Antigonie. Peu de jours après il les ſuivit lui-même avec ſon infanterie & ſes bagages ; & après avoir conſidéré attentivement la ſituation & la nature des lieux, il jugea qu'il ne pouvoit ſe retrancher dans un poſte plus ſûr & plus avantageux, qu'aux environs du fleuve Aous. Ce fleuve coule dans un vallon étroit entre deux montagnes appellées l'une Erope & l'autre Aſnaus, ne laiſſant qu'un chemin fort ſerré entre ſes rives & les montagnes. Il ordonna à Athènagoras de ſe retrancher ſur le mont Aſnaus avec les ſoldats armés à la légere, & ſe campa lui-même ſur le mont Erope. Il ne plaça qu'un petit nombre de ſoldats aux endroits déja défendus par les rochers eſcarpés qui les bordoient ; & fit creuſer des foſſés, & élever des paliſſades ou des tours dans ceux qui étoient moins inacceſſibles. Dans d'autres, commodes pour cette opération, on diſpoſa une grande quantité de machines, afin d'écarter l'ennemi à coups de traits lancés de loin. Le pavillon du Roi fut dreſſé devant les retranchements ſur la hauteur la plus expoſée à la vue, pour intimider l'ennemi, & raſſurer les Macédoniens, par ce témoignage de confiance.

Philippe ſe retranche ſur deux montagnes de difficile accès.

Le Conſul étant auſſi ſorti de ſes quar-

tiers d'hiver de Corfou, passa dans le continent; & ayant su par un Epirote nommé Charops, les défilés dont Philippe s'étoit emparé avec son armée, se mit en chemin pour l'aller chercher. Quand il fut environ à cinq milles des ennemis, il laissa ses légions dans un poste bien fortifié, & s'avança lui-même avec un petit nombre de cavaliers, pour reconnoître les lieux. Dès le lendemain il tint conseil, pour examiner ce qui convenoit le plus, ou de tenter le passage par les hauteurs dont s'étoient emparés les ennemis, malgré la peine & le danger qu'il lui faudroit essuyer; ou, faisant un long circuit, d'entrer dans la Macédoine par le chemin que le Consul Sulpicius avoit pris l'année précédente. Pendant qu'il étoit occupé de ces réflexions, il apprit par un courier que T. Quintius avoit été fait Consul, que le sort lui avoit donné la Macédoine pour Province, & que dans le dessein de s'y rendre au plutôt, il étoit déja arrivé à Corfou. Valérius d'Antium rapporte que Villius entra dans les défilés dont j'ai parlé, & que ne pouvant suivre le droit chemin par les montagnes dont le Roi étoit maître, il prit sa route par la vallée au milieu de laquelle coule le fleuve Aous; & qu'étant passé du

Le Consul Villius se met en campagne & va chercher Philippe dans les défilés dont il s'étoit emparé.

côté où étoit campé Philippe, ſur un pont fait à la hâte, il lui donna bataille, le défit, le mit en déroute, & s'empara de ſon camp. Que dans ce combat, il y eut douze mille ennemis de tués, deux mille deux cents de pris, avec cent trente-deux enſeignes, & deux cent trente chevaux. Il ajoute que Villius au milieu de l'action fit vœu de bâtir un Temple, s'il gagnoit la victoire. Mais tous les autres Ecrivains Grecs & Latins dont j'ai lu les annales, aſſurent que Villius ne fit rien de mémorable, & laiſſa la guerre ſans être entamée à T. Quintius ſon Succeſſeur.

Pendant que ces choſes ſe paſſent en Macédoine, le Conſul Lentulus qui étoit reſté à Rome, y tint les Aſſemblées pour la création des Cenſeurs. Parmi pluſieurs perſonnages illuſtres qui briguoient cette charge, on choiſit Pub. Cornél. Scipion l'Africain, & Pub. Elius Petus. Ces Magiſtrats vécurent enſemble dans une grande union, firent la revue des Sénateurs, & remplacerent ceux que la mort avoit enlevés, ſans noter aucun des ſurvivants. Ils affermerent les péages ou droits d'entrée, de Capoue, de Pouſol, & du port de Caſtro, qui forme maintenant une ville. Ils y établirent une Colonie de trois cents citoyens, ſuivant le reglemént qu'en

avoit fait le Sénat ; & vendirent les terres de Capoue qui ſont au-deſſous de Tifate. Dans le même temps L. Manlius Acidinus revint d'Eſpagne ; & voyant que le Tribun du peuple M. Porcius Léca s'oppoſoit au petit triomphe que le Sénat lui avoit accordé, il entra en ſimple particulier dans la ville, & porta dans le tréſor public (1) douze cents livres d'argent, & environ (2) trente livres d'or. La même année C. Bebius Tamphilus à qui C. Aurélius Conſul de l'année precédente avoit remis la Province de Gaule, étant entré témérairement ſur les terres des Gaulois Inſubriens, fut inveſti avec toutes ſes troupes, & perdit plus de ſix mille ſix cents hommes. Une perte ſi conſidérable reçue d'un ennemi qu'on ne craignoit plus, obligea le Conſul de partir de Rome, & de ſe rendre ſur les lieux. En arrivant, il trouva la Province & l'armée remplie de troubles & de déſordres ; & après avoir fait au Préteur tous les reproches que méritoit ſon imprudence, il lui ordonna de ſortir de la Province, & de retourner à Rome. Mais lui-même ne fit rien de mémorable dans la Gaule, ayant été preſque auſſi-tôt rappellé à Rome au ſujet des Aſſem-

(1) 1800 marcs.
(2) 45 marcs.

blées consulaires que les Tribuns du peuple M. Fulvius & Manius Curius empêchoient, soutenant que T. Quintius Flamininus ne devoit pas demander le Consulat immédiatement après la Questure. Ils reprochoient aux nobles, que depuis quelque temps ils méprisoient l'Edilité & la Préture; & qu'avant de donner au peuple aucune preuve de leur capacité par l'exercice des magistratures inférieures, ils briguoient d'abord le Consulat, & franchissant les degrés intermédiaires, voloient tous du rang le plus bas au plus élevé. La contestation fut portée du champ de Mars dans le Sénat. Les Sénateurs déciderent que le peuple devoit être le maître d'élever aux charges ceux des citoyens qui avoient les qualités requises par les loix pour les demander & les obtenir. Les Tribuns n'insisterent pas davantage & s'en rapporterent au Sénat. Ainsi on créa pour Consuls Sex. Elius Petus, & T. Quintius Flamininus. On tint ensuite les Assemblées Prétoriennes dans lesquelles on choisit L. Cornélius Mérula, M. Claudius Marcellus, M. Porcius Caton, & C. Helvius, qui avoient été Ediles du peuple. Ils firent représenter les jeux Plébéiens, & offrirent à Jupiter un sacrifice qui fut suivi d'un festin sacré. Les Ediles Curules C. Valérius

Flaccus prêtre de Jupiter, & C. Cornélius Céthégus de leur côté firent auſſi célébrer les jeux Romains avec beaucoup de magnificence. Cette année les Pontifes Servius & Caius Sulpicius, tous deux ſurnommés Galba, étant morts, on leur ſubſtitua M. Emilius Lépidus, & Cn. Cornélius Scipion.

Les Conſuls Sextus Elius Petus, & T. Quintius Flamininus étant entrés en charge, aſſemblerent le Sénat dans le Capitole : & là les Sénateurs leur aſſignerent pour Provinces la Macédoine & l'Italie, laiſſant à leur choix de les tirer au ſort, ou de s'arranger entre eux : mais voulant que celui à qui la Macédoine ſeroit échue, levât parmi les Romains trois mille hommes d'infanterie, & trois cents cavaliers ; & parmi les Alliés du nom Latin cinq mille fantaſſins, & cinq cents cavaliers pour rendre ſes légions completes. On donna à ſon Collegue toutes les légions nouvellement levées. On continua le commandement à L. Lentulus Conſul de l'année précédente, avec défenſe de ſortir lui-même de la Province, ou d'en laiſſer ſortir les vieilles troupes, jusqu'à ce que le Conſul y fût arrivé avec les nouvelles. Les Conſuls s'en rapporterent au ſort qui donna l'Italie à Elius, & la Macédoine

S. Elius Petus, & T. Quintius Flamininus Con. an de Rome 554.

à Quintius. Par la même voie la ville échut au Préteur L. Cornélius Merula, à M. Claudius la Sicile, à M. Porcius la Sardaigne, & à C. Helvius la Gaule. Ensuite on commença à faire les levées. Car outre les armées consulaires, on avoit aussi voulu que les Préteurs M. Marcellus, & M. Porcius Caton, levassent parmi les Alliés du nom Latin, savoir, le premier quatre mille fantassins & trois cents cavaliers pour la Sicile; & le second pour la Sardaigne, trois mille hommes d'infanterie & deux cents cavaliers; avec ordre à l'un & à l'autre de congédier les vieilles troupes, tant infanterie que cavalerie, dès qu'ils seroient arrivés dans leurs Provinces. Alors les Consuls introduisirent dans le Sénat les Ambassadeurs du Roi Attalus. Ceux-ci assurerent que ce Prince avoit aidé les Romains de sa flotte & de toutes ses troupes, tant par mer que par terre, ayant exactement exécuté jusqu'à ce jour tout ce que les Consuls lui avoient ordonné: « mais ils ajouterent qu'il étoit à craindre qu'Antiochus ne l'empêchât de continuer ses bons offices à la République. Que ce dangereux voisin trouvant les Etats de leur maître destitués du secours de sa flotte & de ses troupes de terre, y étoit entré à main armée, dans le dessein de

Les Ambassadeurs du Roi Attalus demandent du secours au Sénat contre les incursions d'Antiochus Roi de Syrie.

s'en emparer. Qu'ainſi Attalus prioit les « Sénateurs, s'ils vouloient employer « dans la guerre de Macédoine ſa flotte, « ſes troupes de terre, & ſa perſonne, « de ſe charger eux-mêmes de la dé- « fenſe de ſon Royaume ; ſinon qu'ils « lui permiſſent de retourner lui-même « dans ſes Etats pour les défendre avec « ſes vaiſſeaux & ſes troupes. Le Sénat « répondit aux Ambaſſadeurs d'Attalus, « qu'il auroit ſoin de reconnoître les « ſervices que leur maître avoit rendus « au peuple Romain avec ſa flotte & « ſes troupes. Qu'ils ne lui donneroient « point de ſecours contre le Roi Antio- « chus, qui étoit leur Ami & leur Al- « lié, mais qu'ils ne retiendroient ſes « vaiſſeaux & ſon armée, qu'autant qu'il « voudroit & qu'il pourroit les leur laiſ- « ſer. Que le peuple Romain n'avoit ja- « mais uſé des ſecours de ſes Amis, que « de leur conſentement, de la maniere « & autant de temps qu'ils l'avoient ſou- « haité eux-mêmes. Qu'au reſte, ils en- « verroient des Ambaſſadeurs à An- « tiochus, pour lui déclarer que les Ro- « mains employoient Attalus, & ſes ſol- « dats, dans la guerre qu'ils ſoutenoient « contre Philippe leur ennemi commun. « Qu'il feroit plaiſir au Sénat s'il vouloit « bien épargner les Etats de ce Prince, «

» & en retirer ses armées. Qu'il conve-
» noit que deux Rois Amis & Alliés du
» peuple Romain, observassent aussi la
» paix entre eux.

Dans les levées que fit le Consul Quintius il eut soin de choisir sur-tout ceux qui avoient servi en Espagne & en Afrique, tous soldats d'une valeur éprouvée. Mais lorsqu'il fut sur le point de partir pour se rendre dans sa Province, malgré l'empressement qu'il avoit d'y arriver au plutôt, il fut encore retenu à Rome par les prodiges qu'on y annonça & par les sacrifices qu'il lui fallut faire, pour les expier. Le tonnerre étoit tombé à Vejes sur le grand chemin, à Lanuvium sur la place publique & sur le Temple de Jupiter, à Ardée sur celui d'Hercule, à Capoue sur le mur, sur les tours, & sur la Chapelle (1) Blanche. A Arrétie le ciel avoit paru s'enflammer: à Velistre la terre s'étoit entr'ouverte, & avoit formé une caverne profonde & large de trois arpents. On contoit qu'à Suessa dans le pays des Auronques il étoit né un agneau avec deux têtes, & à Sinuesse un porc avec une tête humaine. A l'occasion de ces prodiges, on fit des processions & des prieres publi-

(1) C'est le nom particulier d'un des temples de Capoue.

ques pendant un jour : les Consuls eux-mêmes eurent soin d'immoler des victimes, & partirent pour leurs Provinces quand ils eurent appaisé la colere des Dieux. Elius alla dans la Gaule avec le Préteur C. Helvius à qui il donna le commandement de l'armée de L. Lentulus, laquelle il devoit renvoyer ; il se réservoit d'agir avec les nouvelles légions qu'il avoit amenées de Rome. Au reste il ne fit rien de mémorable dans cette Province. Son collegue T. Quintius étant passé de Brindes à Corfou plus promptement qu'aucun n'avoit fait avant lui ce trajet, se rendit à grandes journées dans le camp des Romains, renvoya Villius ; & quelques jours après, le reste de ses troupes étant arrivé de Corfou, il tint conseil pour savoir s'il marcheroit aux ennemis par le chemin le plus droit, ou si abandonnant un dessein aussi difficile que dangereux à exécuter, il feroit un long circuit, & entreroit ainsi, sans péril, dans la Macédoine par la Dassaretie & le fleuve Lycus. Il auroit pris ce dernier parti ; mais il appréhenda que quand il se seroit éloigné de la mer, le Roi ne lui échappât des mains ; & que s'enfonçant dans les déserts & les forêts, comme il avoit déja fait, il ne lui fît passer toute la campagne dans l'inaction.

Le Consul Quintius va chercher Philippe dans les défilés où il s'étoit retranché.

Ainsi quelque chose qu'il en pût arriver, il se résolut d'attaquer les ennemis dans le poste où ils s'étoient retranchés. Mais ce n'étoit pas assez de s'arrêter à ce projet, s'il ne trouvoit le moyen de l'exécuter. Il demeura quarante jours en présence de l'ennemi les bras croisés, sans savoir par où commencer.

Cette tranquillité fit espérer à Philippe qu'il pourroit faire la paix par l'entremise des Epirotes. Après qu'on eut tenu conseil là-dessus, le Préteur Pausanias, & Alexandre Commandant de la cavalerie, chargés de la négociation, engagerent le Consul & le Roi à une conférence qui se tint près du fleuve Aous, dans l'endroit où il est le plus resserré entre ses rives. Là Quintius demanda que le Roi retirât ses garnisons des villes libres, qu'il dédommageât ceux dont il avoit pillé les villes & les campagnes, en leur rendant premierement les effets qui étoient encore en nature; puis en leur payant en argent ceux qui ne se trouveroient plus, suivant l'estimation qui en seroit faite par des arbitres. Philippe répondoit » que toutes les villes n'étoient » pas dans le même cas; qu'il offroit de » rendre celles dont il s'étoit emparé par » les armes, mais qu'il étoit juste qu'il » gardât, & qu'il garderoit en effet celles

Conférence entre Quintius & Philippe

qu'il tenoit de ses ancêtres. A l'égard « des ravages dont se plaignoient ceux « avec qui il avoit été en guerre, il étoit « prêt à s'en rapporter à tel peuple « qu'ils voudroient choisir, pourvu qu'il « fût neutre, & qu'il eût été en paix « avec eux & avec lui. Le Consul répli- « quoit qu'il n'étoit pas besoin ni de juge « ni d'arbitre. N'étoit-il pas évident que « l'injustice venoit de celui qui le pre- « mier avoit pris les armes ? N'étoit-il « pas également certain que personne « n'avoit inquiété Philippe, & que c'é- « toit lui qui de gaieté de cœur avoit « fait violence aux autres » ? Ensuite lorsqu'on examina quels étoient les peuples, à qui on devoit rendre la liberté, le Consul nomma les Thessaliens les premiers. A cette proposition Philippe fut tellement pénétré de colere & d'indignation, qu'il ne put s'empêcher de se récrier ; « Quoi, Quintius, pourriez-vous m'imposer des « loix plus dures, si vous m'aviez vaincu ? « Aussi-tôt il quitta brusquement la conférence ; & les médiateurs eurent toutes les peines du monde à les empêcher d'engager le combat à coups de traits, parce que le fleuve les séparoit. Dès le lendemain ils firent des courses les uns sur les autres, & depuis il se livra plusieurs petits combats entre les détache-

Philippe irrité rompt la conférence.

ments des deux partis, quand ils se rencontroient dans un terrein assez étendu. Philippe se retira ensuite dans des postes qui paroissoient inaccessibles : mais les Romains qui brûloient d'en venir aux mains, ne laisserent pas de l'y suivre. Ils avoient pour eux le bon ordre, la discipline militaire, & des armes redoutables aux Macédoniens. Ceux-ci étoient secondés de la situation avantageuse des lieux, de leurs arbalêtes & de leurs catapultes disposées sur des rochers escarpés, qui valoient bien les murailles d'une ville. Il y en eut un grand nombre de blessés de part & d'autre ; & plusieurs même furent tués comme dans une action réguliere, jusqu'à ce qu'enfin la nuit terminât le combat.

Quintius s'empare d'un sommet situé sur la tête des ennemis, par le moyen d'un Pâtre envoyé par le Prince des Epirotes.

Les affaires étoient dans cette situation, lorsqu'un Pâtre envoyé par Charopus Prince des Epirotes, vint trouver le Consul. Il lui dit qu'il faisoit paître son troupeau dans le défilé où le Roi étoit campé avec ses troupes : qu'il connoissoit tous les détours & les sentiers écartés de ces montagnes : que s'il vouloit envoyer avec lui quelques soldats, il les conduiroit par des chemins sûrs & faciles au-dessus de la tête des ennemis. (1)

(1) Ce passage a plusieurs sens : je m'en suis tenu à celui qui m'a paru le plus raisonnable.

Au reste Charopus en faisant donner cet avis au Consul, lui répondoit de la fidélité du Pâtre comme de la sienne. Quoique Quintius ne fût pas absolument sans défiance, & que sa joie fût mêlée de quelque crainte, cependant frappé du nom & de l'autorité de Charopus, il résolut de tenter l'entreprise : & pour ôter aux ennemis tous les soupçons qu'ils auroient pu concevoir, il passa deux jours entiers à les harceler, envoyant de temps à autre des soldats frais prendre la place de ceux qui étoient fatigués. Ensuite il fit partir quatre mille hommes d'infanterie & trois cents cavaliers sous la conduite d'un Tribun des soldats, lui ordonnant de se faire accompagner de sa cavalerie, tant que les chemins le permettroient ; & de la placer, dans quelque plaine, quand elle ne pourroit plus le suivre ; de marcher avec l'infanterie par les routes que leur guide indiqueroit ; & quand selon sa promesse, il les auroit conduits au-dessus de la tête des ennemis, de le lui faire connoître par le moyen d'une fumée élevée en l'air ; mais de défendre à ses gens de pousser aucun cri, que quand ils jugeroient par le signal dont il convenoit avec eux, qu'il auroit lui-même commencé le combat contre Philippe. Qu'il marchât pendant la nuit

à la clarté de la lune, & employât le jour à prendre de la nourriture & du repos. Il promit de grandes récompenses au Pâtre, en cas qu'il tînt sa promesse; ce qui n'empêcha pas que, pour plus grande sûreté, il ne le fît lier avant de le mettre entre les mains du Tribun.

Après le départ de ces troupes, Quintius fut encore plus attentif qu'auparavant à déloger les ennemis de leurs postes. Cependant il reconnut dès le troisieme jour, par la fumée qu'il vit paroître, que ses gens étoient maîtres des hauteurs qui étoient l'objet de leur expédition. Alors ayant partagé son armée en trois corps, il marcha lui-même aux ennemis à la tête du plus considérable, par le milieu de la vallée; tandis que les deux autres qui formoient les deux aîles, alloient attaquer le camp des ennemis l'un à droit & l'autre à gauche. Les Macédoniens ne balancerent pas à sortir de leurs retranchements, & à venir au-devant des Romains, avec qui ils avoient grande envie d'en venir aux mains. Mais les soldats de Quintius eurent bientôt l'avantage sur eux tant par leur valeur, que par la qualité de leurs armes, & l'adresse avec laquelle ils s'en servoient. Philippe voyant qu'un grand nombre des siens avoient été blessés ou tués, fit rentrer ses

Le Consul défait Philippe & l'oblige d'abandonner ses défilés, de se retirer en Thessalie, & de-là dans la Macédoine.

troupes dans des postes fortifiés par la nature ou par l'art. Ce mouvement devenoit funeste aux Romains, qui s'avançoient témérairement dans des lieux étroits & escarpés, d'où il ne leur étoit pas aisé de faire retraite. Ils auroient payé cher leur imprudence, si les cris que les Macédoniens entendirent derriere eux, suivis d'une attaque aussi vive qu'imprévue, n'eussent jeté le désordre & l'effroi dans les troupes du Prince. Ceux qui eurent la liberté d'échapper, prirent aussi-tôt la fuite, tandis que les autres enveloppés par devant & par derriere, & ne combattant que par nécessité, furent tous taillés en pieces. L'armée de Philippe auroit été entierement détruite, si les vainqueurs eussent pu la poursuivre. Mais leur cavalerie fut arrêtée par la difficulté des lieux, & l'infanterie, retardée par la pesanteur de ses armes. Philippe s'enfuit d'abord avec précipitation, & sans regarder derriere lui. Mais après avoir fait deux lieues, jugeant, comme il étoit vrai, que la difficulté des chemins avoit arrêté les vainqueurs, il s'arrêta lui-même sur une éminence, & envoya des officiers dans tous les vallons & sur toutes les montagnes voisines, pour ramasser ceux des siens que la crainte avoit dispersés. Il n'avoit pas

perdu plus de deux mille hommes. Tout le reſte s'étant raſſemblé en un corps, comme à un ſignal donné, ſe réfugia dans la Theſſalie. Les Romains les ſuivirent tant qu'ils le purent faire ſans s'expoſer, & après en avoir tué & dépouillé un grand nombre, s'emparerent de leur camp d'un accès difficile, même ſans être défendu, le pillerent, & revinrent ſous leurs tentes où ils paſſerent la nuit.

Dès le lendemain, le Conſul ſe mit à pourſuivre Philippe, le long de la vallée étroite dans laquelle coule le fleuve Aous. Le Roi arriva le premier jour dans le camp de Pyrrhus. C'eſt ainſi qu'on appelle un lieu ſitué entre le Stymphalie & l'Elimiotide. Le jour ſuivant pouſſé par la crainte qui ſembloit lui donner des aîles, il alla camper ſur le mont Ligon. C'eſt ce qu'on appelle les montagnes de l'Epire, qui ont la Theſſalie à l'orient, la Macédoine au ſeptentrion, & ſéparent ces deux provinces. Elles ſont par-tout couvertes de forêts, à l'exception du ſommet où l'on trouve une plaine aſſez étendue & remplie d'eaux vives. Le Roi y reſta pendant quelques jours, incertain s'il retourneroit de ce pas dans ſon Royaume, ou s'il rentreroit dans la Theſſalie. Ayant enfin pris le dernier parti, il gagna Tricca par le chemin le

plus court ; & delà parcourut rapidement les villes voisines, entraînant avec lui ceux des habitants qui étoient en état de le suivre : mais il mettoit le feu dans les maisons ; & après avoir permis aux maîtres d'emporter avec eux les effets qu'ils pourroient, il abandonnoit tout le reste à ses soldats, faisant éprouver à ses Alliés des traitements qu'ils auroient à peine appréhendés de la part de leurs ennemis. Philippe lui-même étoit au désespoir d'être obligé suivant les régles de la guerre de commettre ces excès. Mais prévoyant que ce pays alloit bientôt être au pouvoir des ennemis, il vouloit au moins en enlever les habitants, & les mettre en lieu de sûreté. Ce fut la raison qui le porta à détruire les villes de Phacion, d'Iréſie, d'Euhydrie, d'Eretrie, & de Palephate. Son dessein étoit de traiter Pheres de la même façon : mais les habitants lui fermerent les portes ; & comme il lui eût fallu pour les forcer, plus de temps qu'il n'en avoit, il les laissa en repos, & repassa dans la Macédoine. Car il apprenoit aussi que les Etoliens s'approchoient. En effet, ils ne furent pas plutôt instruits du combat qui s'étoit donné près du fleuve Aous, qu'ayant en chemin faisant désolé tout le pays qui est aux environs de Sperchia & de Macra-come, ils passerent

Les Etoliens prennent plusieurs villes, & exercent toute sorte d'hostilités dans la Thessalie.

dans la Theſſalie, où ils prirent d'aſſaut Cymine & Angée : & après avoir ravagé toute la campagne, ils ſe préſenterent devant Métropole ; mais les citoyens les chargerent vigoureuſement, & les écarterent de leurs murs. Ils attaquerent enſuite Collithera, repoufſerent dans leurs murailles les habitants qui, à l'exemple de ceux de Métropole, avoient fait une ſortie ſur eux ; & contents de cet avantage, parce qu'ils n'étoient pas en état de forcer la place, ils ſe retirerent. Enſuite ils emporterent d'aſſaut & pillerent les bourgs de Theume & de Calathane, & reçurent Achorres à compoſition. Xinie fut abandonnée de ſes habitants. Ces malheureux en s'enfuyant rencontrerent un gros d'Athamanes, qui ſuivoient les Etoliens, pour eſcorter leurs fourrageurs, & qui étant bien armés, n'eurent pas de peine à tailler en pieces une multitude d'hommes, de femmes & d'enfants effrayés & ſans armes. Xinie reſtée vuide & ſans défenſe fut auſſi-tôt pillée. Les Etoliens prirent enſuite Cyphare, Fort qui commandoit la Dolopie. Telles furent en peu de jours les expéditions des Etoliens. Amynander & les Athamanes avoient auſſi agi de leur côté, depuis qu'ils avoient appris la victoire des Romains.

Au

Au reſte Amynander comptant peu ſur ſes ſoldats, demanda au Conſul un léger renfort ; & marchant vers Gomphes, il prit de force, en paſſant, une ville nommée Phéca, ſituée entre Gomphes & les défilés étroits qui ſéparent la Theſſalie de l'Athamanie. Enſuite il attaqua Gomphes même, dont les habitants, après s'être défendus pendant pluſieurs jours avec aſſez de vigueur, ſe rendirent enfin, voyant que les ennemis alloient tenter l'eſcalade. Cette reddition jeta beaucoup de terreur parmi les Theſſaliens. Ceux qui tenoient les forts d'Argente, de Phérinum, de Thimes, de Liſines, de Stimon, de Lamptus, & pluſieurs autres châteaux auſſi peu conſidérables, ſe rendirent ſans ſe défendre. Tandis que les Athamanes & les Etoliens jettent l'épouvante parmi les Macédoniens, & qu'ils profitent de la victoire des Romains pour s'enrichir eux-mêmes ; tandis que la Theſſalie eſt en proie à trois armées à la fois, ſans pouvoir diſtinguer ſes ennemis de ſes Alliés ; le Conſul paſſa dans l'Epire par les défilés que la fuite des ennemis lui avoit ouverts. Alors, quoiqu'il ſût parfaitement bien qu'à l'exception de Charopus, tous les habitants du pays avoient favoriſé le parti de Philippe ; cepen-

Quinctius paſſe dans l'Epire dont les

habitans se soumettent à lui & delà dans la Thessalie où il fait plusieurs conquêtes.

dant voyant que dans le dessein sans doute de l'appaiser, ils exécutoient ponctuellement ses ordres, il eut plus d'égard à leur disposition présente, qu'à leur conduite passée; & par la facilité même avec laquelle il leur pardonna, il gagna leur affection pour l'avenir. Il envoya aussi-tôt à Corfou des ordres de lui amener les vaisseaux de charge dans le golfe d'Ambracia; & cependant il s'avance lui-même à petites journées; il campe le quatrieme jour sur le mont Cercette, où il ordonna à Amynander de le venir trouver avec les siens, plutôt pour le conduire dans la Thessalie, que pour l'aider de ses forces dont il n'avoit pas besoin. Ce fut dans le même dessein qu'il reçut la plupart des Epirotes parmi ses troupes auxiliaires.

La premiere ville de Thessalie qu'il attaqua fut Phalerie. Elle étoit défendue par une garnison de deux mille Macédoniens qui d'abord résisterent vigoureusement tant que leurs armes & leurs remparts purent les défendre. Mais les attaques se succédoient continuellement sans se rallentir ni le jour ni la nuit. Le Consul sentoit que les autres villes de la Thessalie suivroient l'exemple de la premiere qui céderoit à l'effort des armes Romaines. Sa constance triompha de

l'opiniâtreté des Macédoniens. Après la prise de Phalerie, ceux de Metropole & de Piera lui envoyerent des Ambassadeurs pour lui remettre leurs villes. Ces mêmes peuples ayant imploré sa clémence, il leur fit grace. Mais Phalerie fut livrée aux flammes & au pillage. Delà il marcha vers Eginie; mais reconnoissant que cette place étoit presque imprenable, ne fût-elle défendue que par une médiocre garnison, il se contenta de faire jeter quelques traits contre le poste le plus avancé, & mena ses troupes du côté de Gomphes. Ensuite il entra dans les plaines de Thessalie; son armée manquoit de tout, parce qu'il avoit épargné les campagnes de l'Epire; dès qu'il eut appris que les vaisseaux de charge qu'il attendoit, étoient arrivés à Leucade & dans le golfe d'Ambracia, il envoya ses cohortes l'une après l'autre dans la derniere de ces villes chercher des vivres. La route qui conduit de Gomphes à Ambracia est embarrassée & difficile, mais fort courte. Ainsi en très-peu de jours les vivres furent transportés de la mer au camp & l'abondance y regna. Il partit delà pour aller du côté d'Atrace distante de Larisse environ de dix mille pas. Cette ville dont les habitants sont originaires de la Perrhebie, est située sur le

fleuve Penée. Les Thessaliens ne furent pas fort alarmés à la premiere arrivée des Romains dans leur pays. Philippe n'avoit osé y entrer lui-même, mais restant campé dans la vallée de Tempé, il envoyoit delà du secours à toutes les places que les ennemis attaquoient.

A peu près dans le temps que le Consul campa pour la premiere fois à la vue de Philippe dans les défilés de l'Epire, son frere L. Quintius à qui le Sénat avoit donné le commandement de la flotte & des côtes maritimes, arriva à Corfou avec deux quinqueremes : mais comme il sut que la flotte en étoit partie, jugeant qu'il n'avoit point de temps à perdre, il se remit promptement en mer ; & l'ayant rejointe à (1) Same, il renvoya L. Apustius dont il venoit prendre la place, & delà se rendit à Malée avec assez de lenteur, étant souvent obligé de remorquer les barques qui le suivoient chargées de provisions. Il en partit sur le champ avec trois quinqueremes des plus légeres, ordonnant aux autres de le suivre le plus diligemment qu'il seroit possible, & arriva le premier dans le port de Pirée, où il prit les vaisseaux qu'y avoit laissés Apustius pour défendre Athènes. Dans le même temps il partit

(1) ou Zama.

deux flottes de l'Aſie, l'une de vingt-quatre quinqueremes ſous la conduite du Roi Attalus, & l'autre de vingt vaiſſeaux couverts, commandée par le Rhodien Ageſimbrotus. Elles ſe joignirent autour de l'Iſle d'Andros, & paſſerent delà dans l'Eubée qui n'en eſt ſéparée que par un petit détroit. D'abord elles ravagerent les campagnes des Cariſtiens; puis voyant que Caryſte avoit reçu de Chalcis un renfort qui la mettoit en ſûreté, elles s'approcherent d'Erétrie. L. Quintius, dès qu'il eut appris l'arrivée du Roi Attalus, vint le joindre avec les vaiſſeaux qui avoient été au Pirée, & ordonna à ceux de ſa flotte d'aller dans l'Eubée. Erétrie étoit vivement aſſiégée, car les trois flottes combinées portoient toutes les machines de guerre en uſage pour les ſieges; & le pays fourniſſoit du bois en abondance pour les nouveaux ouvrages qu'il faudroit faire. Les habitants ſe défendirent d'abord avec beaucoup de courage; enſuite épuiſés de fatigues & la plupart couverts de bleſſures, voyant une partie des murailles abattue, ils ſongerent à ſe rendre. Mais ils avoient chez eux une garniſon de Macédoniens qu'ils n'appréhendoient guere moins que les Romains: & d'ailleurs Philocles Lieutenant de Philippe leur mandoit de Chal-

Erétrie aſſiégée.

cis qu'il viendroit à leur ſecours aſſez-tôt pour ſauver la ville, s'ils continuoient de la défendre. Ce mélange de crainte & d'eſpérance, les obligea de prolonger le ſiege plus qu'ils ne vouloient ou ne pouvoient. Mais quand ils virent que Philocles avoit été repouſſé, & s'étoit retiré en déſordre à Chalcis, ils envoyerent auſſi-tôt des Ambaſſadeurs à Attalus pour lui demander grace, & le prier d'intercéder pour eux auprès du Conſul. Tandis qu'ils ſe défendent plus mollement dans l'eſpérance de la paix, & que négligeant les autres parties de la ville, ils n'oppoſent leurs troupes qu'à l'endroit de la brêche, Quintius profite de la nuit pour attaquer la place par un côté qu'on ne ſoupçonnoit nullement, & l'emporta par eſcalade. Tous les habitants, avec leurs femmes & leurs enfants, ſe refugierent dans la citadelle, & peu de temps après ſe rendirent. Les vainqueurs ne trouverent pas beaucoup d'or ni d'argent ; mais des ſtatues & des tableaux des anciens maîtres, & d'autres ornements de cette eſpece en plus grande quantité qu'on ne devoit s'y attendre à proportion des autres effets, & de la grandeur de la place.

Priſe de Caryſte.

Delà ils retournerent à Caryſte, que tout le peuple abandonna, pour ſe re-

tirer dans la citadelle, ſans attendre que les ennemis euſſent mis leurs troupes à terre. Et quelque temps après on envoya des députés au conſul pour lui demander quartier. Ce Général accorda, ſans héſiter, la vie & la liberté aux habitants; mais il exigea des Macédoniens trois cents deniers de rançon par tête; & il leur donnoit la permiſſion de ſe retirer en livrant leurs armes. Quand ils eurent accepté ces conditions, il les fit tranſporter déſarmés dans la Béotie. Les troupes de mer après avoir pris en ſi peu de jours deux villes célebres de l'Eubée, paſſerent autour de Sunion, promontoire de l'Attique, & allerent aborder à Cenchrées qui étoit la place d'armes & le comptoir des Corinthiens. Mais le Conſul trouva plus de difficultés, & perdit plus de temps à ce ſiege, qu'il ne s'y étoit attendu: & les ennemis lui oppoſerent un courage & une aſſurance dont il ne les croyoit pas capables. Car il s'étoit imaginé que tout ſon travail ſe réduiroit à abattre la muraille, & qu'auſſi-tôt que ſes troupes ſeroient entrées dans la place, elles feroient main-baſſe ſur les habitants, ou les mettroient en fuite, comme il arrive ordinairement dans une ville priſe d'aſſaut. Mais quand le belier eut abattu une partie de la muraille, &

que les Romains furent entrés dans la ville par la breche, ils virent avec étonnement qu'ils n'en étoient pas plus avancés. Car les Macédoniens qui composoient la garnison étoient en grand nombre, & tous gens choisis; persuadés d'ailleurs qu'il étoit de leur honneur de défendre la ville par leur valeur & par leurs armes, plutôt que par la bonté de ses murailles, ils formerent sur plusieurs rangs de hauteur une colonne impénétrable à l'ennemi qui avoit franchi la breche. Ils le repousserent dans un terrein embarrassé & peu propre à favoriser sa retraite. Le Consul fut au désespoir d'un affront qui ne se bornoit pas à retarder la prise d'une ville seule, mais qui pouvoit influer sur toute la guerre; parce que souvent les succès tiennent aux plus petits événements. Il fit nettoyer la breche engorgée par les décombres de la muraille. Il y établit une tour fort haute qui portoit dans ses différents étages un grand nombre de soldats. Il détachoit ses cohortes l'une après l'autre, & en bon ordre, contre la phalange des Macédoniens, pour voir s'il ne pourroit point entamer & rompre ce bataillon redoutable. Mais dans un espace si étroit, les Macédoniens combattoient avec plus d'avantage que les Romains, & s'aidoient

beaucoup mieux de leurs armes. Car tenant devant eux leurs longues piques bien ſerrées, ils oppoſoient leurs boucliers comme une haie impénétrable aux traits que lançoient inutilement les Romains. Si ces derniers tiroient contre eux leurs épées, ils n'en approchoient pas aſſez pour les bleſſer, ni pour couper leurs lances. Si même il arrivoit qu'ils en rompiſſent ou en coupaſſent quelques-unes, les tronçons aigus, entre les pointes de celles qui étoient entieres, achevoient de garnir cette eſpece de paliſſade. Outre cet avantage, ils étoient défendus à droit & à gauche par les reſtes de la muraille qui couvroit leurs flancs : enfin ils n'avoient pas un long eſpace à parcourir, ſoit qu'il fallût reculer, ou avancer contre l'ennemi; or cette manœuvre met quelquefois du déſordre dans les rangs. Le hazard contribua encore à relever leur courage. Car comme les aſſiégeants faiſoient avancer leur tour par une chauſſée dont la terre n'étoit pas aſſez battue ni aſſez ferme, une des roues s'enfonçant, fit tellement pancher la tour que les ennemis crurent qu'elle tomboit; & la frayeur répandit une confuſion horrible parmi les ſoldats qui s'y trouvoient enfermés.

Le conſul voyant tous ſes efforts inu-

tiles, souffroit avec peine qu'on fît la comparaison des armes & des soldats des deux nations; il désespéroit d'ailleurs de forcer la ville avant la fin de la campagne, & ne trouvoit aucun moyen de passer l'hiver loin de la mer, dans des pays que les malheurs de la guerre avoient ruinés; il prit à la fin le parti de lever le siege. Comme dans toute l'étendue de l'Acarnanie & de l'Etolie il n'y avoit aucun port qui pût en même temps & contenir les barques qui apportoient des provisions à son armée, & fournir à ses légions assez de logement pour y passer l'hiver; il crut qu'il pourroit trouver tous ces avantages dans la Phocide à Anticyre, située commodément vers le golfe de Corinthe, sans être trop éloignée de la Thessalie & des postes qu'occupoient les ennemis: elle avoit en face le Péloponnese dont elle n'est séparée que par un petit trajet de mer; à dos l'Etolie & l'Acarnanie, & à ses côtés la Locride & la Béotie. D'abord il prit du premier assaut Phanotée dans la Phocide. Anticyre ne l'arrêta pas long-temps: il reçut ensuite à composition Ambryse & Lyampolis. Pour Daulis, comme elle étoit située sur une hauteur, il ne pouvoit la prendre ni par escalade, ni par les travaux ordinaires. Mais à force de lancer

des traits contre ceux qui la défendoient, il les engagea à faire des sorties. Ils s'accoutumerent à poursuivre & être poursuivis tour-à-tour ; & tous ces petits combats peu décisifs les amenerent à un tel point de négligence & de sécurité, qu'à la fin les Romains les poursuivirent jusqu'à leurs portes, entrerent pêle-mêle avec eux dans la ville, & s'en rendirent maîtres. La seule terreur de leurs armes leur soumit encore six autres châteaux peu considérables de la Phocide. Mais ceux d'Elatie leur fermerent leurs portes, résolus de ne les point ouvrir ni au Consul ni à son armée, à moins qu'ils n'y fussent forcés.

Pendant que le Consul assiégeoit Elatie, le hazard lui présenta l'occasion d'exécuter un projet beaucoup plus important ; c'étoit d'engager les Achéens à abandonner le parti de Philippe, pour embrasser celui des Romains. Ils avoient chassé Cycliade chef de la faction qui tenoit pour le Roi de Macédoine, & avoient élu Préteur en sa place Aristenus qui inclinoit pour l'alliance des Romains. La flotte du Consul étoit à la rade près de Cenchrées avec celles d'Attalus & des Rhodiens, & tous se disposoient de concert à attaquer Corinthe. Mais ils crurent qu'il étoit à propos, avant de Siege d'Elatie.

commencer un ſiege de cette importance, d'envoyer des Ambaſſadeurs aux Achéens, pour leur promettre que s'ils quittoient Philippe pour les Romains, on réuniroit Corinthe aux villes de leur dépendance. Le Conſul fut d'avis que les Ambaſſadeurs parlaſſent aux Achéens au nom de ſon frere Quintius, d'Attalus, des Rhodiens & des Athéniens. On leur donna audience à Sicyone dans l'Aſſemblée de la nation. Les Achéens n'étoient pas tous dans les mêmes ſentiments. Ils redoutoient Nabis, tyran de Lacédémone, ennemi fâcheux qui les tourmentoit ſans ceſſe. Les armes romaines leur en impoſoient. Ils avoient des obligations anciennes & nouvelles aux Macédoniens. Mais le Roi dont ils connoiſſoient la perfidie & la cruauté leur étoit ſuſpect : & comptant peu ſur la feinte douceur que les conjonctures l'obligeoient d'affecter, ils ne doutoient point qu'après la guerre il ne leur fît ſentir plus que jamais ſa tyrannie. Et non-ſeulement il étoient embarraſſés quand il étoit queſtion de s'expliquer ou dans le ſénat de chaque peuple, ou dans l'Aſſemblée générale de la nation; mais chacun en particulier n'étoit pas bien aſſuré de ce qu'il devoit ſouhaiter ou demander. Telle étoit l'incertitude & l'embarras de ces peuples,

Ambaſſadeurs des Romains & de leurs Alliés dans l'aſſemblée des Achéens.

lorſque les Ambaſſadeurs eurent permiſſion de parler. L. Calpurnius qui venoit de la part des Romains, eut audience le premier. Après lui on écouta les députés d'Attalus, puis ceux des Rhodiens, enſuite ceux de Philippe. Les Athéniens ſe réſerverent à parler les derniers, pour avoir occaſion de réfuter Philippe : & comme ils avoient reçu de ce Prince plus d'injuſtices & plus d'outrages qu'aucun autre peuple, auſſi ſe livrent-ils contre lui aux invectives les plus atroces & les plus ſanglantes. Tant de diſcours entendus ſucceſſivement occuperent tout le jour, & l'aſſemblée ne finit qu'à la nuit.

Le lendemain les Achéens ſe raſſemblerent ; & le crieur ayant, par ordre des Magiſtrats, ſuivant l'uſage de la Grece, appellé ceux qui voudroient parler, il ne ſe préſenta perſonne, & tous ſe regardant les uns les autres demeurerent long-temps dans le ſilence. Et il n'eſt pas étonnant que des gens qui n'avoient pu ſans trouble réfléchir en particulier ſur les intérêts contraires de tant de nations, fuſſent encore plus incertains & plus embarraſſés, après avoir entendu pendant un jour entier, des diſcours qui ne ſervoient qu'à leur faire ſentir davantage les difficultés de s'expliquer & de

Les Achéens ne ſavent que répondre aux Ambaſſadeurs.

prendre leur parti. Enfin Ariſtenus leur Préteur, pour ne pas borner une ſi nombreuſe Aſſemblée à une ſcène muette, prit la parole, & dit : » Qu'eſt devenue, Meſſieurs, cette chaleur qui vous » animoit à table & dans les cercles, » toutes les fois que la converſation tomboit ſur Philippe & ſur les Romains ? » à peine pouvoit-on vous contenir ; » vous étiez près d'en venir aux mains. » Aujourd'hui dans une Aſſemblée indiquée pour ce ſeul ſujet, après » que vous avez entendu les raiſons de » tous les Ambaſſadeurs, que les Magiſtrats ont mis la même matiere en » délibération, & que le crieur vous » a invités de leur part à expliquer vos » intentions, vous demeurez muets & » interdits. Quoi ? Si l'intérêt public ne » vous ouvre pas la bouche, l'intérêt » particulier qui attache chacun de vous » à différents partis, ne pourra-t-il pas » du moins vous engager à rompre le » ſilence ? Car il n'y a perſonne parmi » vous aſſez dépourvu de ſens, pour ne » pas voir que le temps qui précéde la » concluſion de l'Aſſemblée, eſt celui » où chacun doit s'expliquer ſur ce qu'il » déſire, & chercher à perſuader ce qu'il » croit le plus avantageux : car quand » une fois le décret aura été porté, il

faudra néceſſairement qu'il ſoit exécuté « & tenu pour bon & utile, même par « ceux qui auparavant auroient été d'un « ſentiment contraire ». Cette exhortation du Préteur non-ſeulement n'engagea aucun particulier à ſe lever pour dire ſon avis, mais n'excita pas ſeulement le moindre frémiſſement, ni le plus léger murmure, dans une Aſſemblée ſi nombreuſe & compoſée de tant de peuples différents.

Le Préteur Ariſtenus les détermine en faveur des Romains.

Je vois bien, Achéens, reprit Ariſ- « tenus, que la réſolution vous manque, « auſſi-bien que la parole : je vois bien « que chacun craint de s'expoſer, en « parlant librement pour l'intérêt public. « Je garderois peut-être le ſilence ainſi « que vous, ſi j'étois un ſimple parti- « culier. Mais en qualité de Préteur, « je vois ou qu'il falloit ne point ad- « mettre les Ambaſſadeurs dans notre « Aſſemblée & leur donner audience, « ou qu'on ne peut les congédier ſans « une réponſe poſitive. Or comment « puis-je la leur donner ſans connoître « vos ſentiments ? & comment puis-je « les connoître ſi vous ne parlez ! Mais « puiſque de tous ceux qui ſont ici aſ- « ſemblés, il n'y en a aucun qui veuille « ou qui oſe dire ce qu'il penſe, pui- « ſons vos ſentiments dans les diſcours « des Ambaſſadeurs que vous entendî- «

» tes hier : imaginons-nous qu'ils nous
» ont déclaré, non ce qu'ils souhaitoient
» eux-mêmes pour leur avantage, mais
» ce qu'ils jugeoient être conforme à nos
» intérêts. Les Romains, les Rhodiens
» & Attalus nous demandent notre al-
» liance & notre amitié, & seroient en
» droit de réclamer notre secours dans
» la guerre contre Philippe. Ce Prince
» invoque nos serments & nos traités
» avec lui. Tantôt il demande que
» nous prenions son parti : tantôt il lui
» suffit que nous restions neutres. Per-
» sonne de vous ne sent-il pourquoi
» ceux qui ne sont pas encore vos Al-
» liés demandent plus qu'un ancien Al-
» lié ? Cette différence ne vient assu-
» rément ni de la modestie de Philippe,
» ni de l'impudence des Romains. Ce
» sont les ports de l'Achaie qui augmen-
» tent ou diminuent les prétentions. Nous
» ne voyons rien de Philippe que son
» Ambassadeur : au lieu que la flotte
» des Romains est auprès de Cen-
» chrées, chargée des dépouilles des
» villes de l'Eubée : nous voyons le
» Consul & ses légions séparées de nous
» par un petit trajet de mer, ravager
» la Locride & la Phocide. Faut-il vous
» étonner de la défiance avec laquelle
» Cléomédon Ambassadeur de Philippe

nous a sollicités à prendre les armes «
pour son maître contre les Romains ? «
Si au nom du même serment & du «
même traité dont il nous alléguoit la «
sainteté, nous lui demandions du se- «
cours contre Nabis & les Lacédémo- «
niens, aussi-bien que contre les Ro- «
mains, non-seulement il n'en trouve- «
roit pas à nous donner, mais il se- «
roit même fort embarrassé de nous ré- «
pondre. Philippe lui-même l'année «
derniere ne nous avoit-il pas promis «
de déclarer la guerre à Nabis ? Il fit «
tous ses efforts pour emmener nos «
troupes dans l'Eubée ; mais dès qu'il «
vit que nous ne voulions pas le per- «
mettre, ni nous engager dans la guerre «
des Romains, il nous laissa exposés «
aux incursions & aux ravages de Nabis «
& des Lacédémoniens, sans se mettre «
en peine de cette alliance qu'il tâche de «
faire valoir aujourd'hui. Pour revenir «
à Cléomédon, il m'a paru qu'il ne «
s'accordoit guere avec lui-même dans «
le discours qu'il nous a tenu. Il s'ef- «
forçoit de diminuer l'importance de la «
guerre avec les Romains, & soutenoit «
que Philippe la termineroit comme la «
précédente. Pourquoi donc implore-t-il «
notre secours de loin par l'organe d'un «
Ambassadeur, plutôt que de venir en «

» personne nous défendre contre Nabis » & contre les Romains, nous qui sommes ses anciens Alliés ? Que dis-je, » nous ? Pourquoi a-t-il laissé prendre » Erétrie & Caryste, & tant d'autres villes » dans la Thessalie ? Pourquoi souffre-t-il le ravage de la Locride & de la » Phocide ? Pourquoi dans ce moment » même permet-t-il le siege d'Elatie ? » Pourquoi a-t-il abandonné les défilés » de l'Epire, ces passages impénétrables » dont il étoit maître sur les rives de » l'Aous ? Pourquoi, soit volontairement, soit par crainte, soit par force, » a-t-il quitté un poste si avantageux, » pour se retirer dans le fond de ses » états ? Si c'est sans nécessité qu'il a » sacrifié tant d'Alliés à la fureur des » ennemis, doit-il s'étonner que ses Alliés, à son exemple, songent à leur » sûreté ? Si c'est par crainte, il doit » nous pardonner, si nous craignons aussi » pour nous. Enfin s'il a été vaincu, » je vous demande, Cléomedon, comment les Achéens pourront résister à » la puissance des Romains, que vous » n'avez pu balancer ? Devons-nous » vous croire, quand vous nous assurez » que les Romains n'ont pas aujourd'hui » de plus grandes forces que dans la premiere guerre ? Ne faut-il pas plutôt nous

en rapporter à nos yeux qui nous dé- «
couvrent leurs flottes & leurs armées? «
Alors ils envoyerent quelques vaiſſeaux «
au ſecours des Etoliens ; mais ils ne «
firent point paſſer dans la Grece, com- «
me aujourd'hui, un Conſul, & une «
armée conſulaire. Et ſi les villes mari- «
times des Alliés de Philippe étoient «
dans la crainte, au moins le reſte du «
pays craignoit ſi peu les armes des Ro- «
mains, que ce Prince ravagea impuné- »
ment l'Etolie qui imploroit en vain leur «
protection. Mais aujourd'hui qu'ils ont «
terminé ſi glorieuſement la guerre de «
Carthage, après l'avoir ſoutenue pen- «
dant ſeize ans dans le cœur de l'Italie, «
ils ne ſe ſont pas contentés d'envoyer «
du ſecours aux Etoliens ; mais ils ont «
en leur nom déclaré la guerre à Phi- «
lippe par mer & par terre, & l'ont «
portée juſques dans le milieu de ſes «
Etats. Voilà le troiſieme Conſul qui le «
preſſe ſans lui donner de relâche. Sul- «
picius a défait le Roi en perſonne dans «
la Macédoine même, après avoir ra- «
vagé la partie de ſon Royaume la plus «
opulente. Et aujourd'hui Quintius l'a «
chaſſé des défilés de l'Epire, malgré «
la ſituation avantageuſe de ce poſte, «
les ouvrages dont il l'avoit fortifié, & «
le nombre des ſoldats qui le gardoient: «

» il s'eſt rendu maître de ſon camp ; & » après l'avoir pourſuivi juſques dans la » Theſſalie, il a forcé preſque ſous les » yeux même de ce Prince, ſes places, » & celles de ſes Alliés. Je veux bien » que les Ambaſſadeurs d'Athènes ayent » exageré ſa cruauté, ſon avarice & ſes » déréglements ; ne parlons point, ſi » vous voulez, des ſacrileges commis » dans l'Attique contre les Dieux de l'O- » lympe & ceux des enfers, ni des ou- » trages faits à ceux de Ciane & d'A- » byde qui ſont fort éloignés de nous : » oublions, s'il ſe peut, les maux qui » nous ſont perſonnels, les carnages & » les rapines exercées à Meſſene au ſein » du Péloponneſe, les droits ſacrés de » l'hoſpitalité indignement violés dans la » perſonne de Garités, citoyen de Cypa- » riſſe, égorgé preſque au milieu d'un feſ- » tin ; le meurtre horrible du vieil Aratus » de Sicyone, que le Roi avoit coutume » d'honorer du nom de Pere, & l'aſſaſ- » ſinat du fils de ce vieillard infortuné, » & l'épouſe du premier emmenée en » Macédoine, pour aſſouvir ſon infâme » paſſion, auſſi-bien qu'une infinité d'au- » tres femmes & filles enlevées à leurs » maris, ou à leurs peres & meres : » enfin ne lui reprochons point mille » excès ſur leſquels la crainte vous a

fermé la bouche à tous : car quel au- «
tre motif vous impose silence dans cette «
assemblée ? Imaginons-nous que nous «
traitons non avec Philippe, mais avec «
Antigonus (1) le plus doux & le plus «
juste de tous les Rois, & qui nous «
a rendu à tous les plus grands servi- «
ces. Or exigeroit-il de nous l'impossi- «
ble ? Le Péloponnese est une pres- «
qu'Isle qui ne tient au continent que «
par un isthme fort étroit, & qui est «
exposée plus qu'aucune autre contrée, «
aux hostilités maritimes. Si cent vais- «
seaux couverts, avec cinquante autres «
plus légers & sans ponts, & trente «
frégates Issaïques, viennent à ravager «
nos côtes, & à attaquer les villes «
dangereusement situées sur les bords «
de la mer, nous sauverons-nous dans «
celles qui sont au milieu des terres, «
comme si nous n'avions pas une guerre «
intestine, qui nous désole jusques dans «
le cœur de notre pays ? Quand Na- «
bis & les Lacédémoniens nous pres- «
seront par terre, & que la flotte des «
Romains nous menacera du côté de «
la mer : par où appellerons-nous à «
notre secours les armées des Macédo- «
niens nos alliés ? Serons-nous assez «

(1) Ce Prince avoit gouverné la Macédoine pendant la minorité de Philippe.

» forts, à leur défaut, pour défendre
» nos villes par nous-mêmes, contre
» toute la puissance des Romains ? Dans
» la premiere guerre nous avons mer-
» veilleusement défendu celle de Dy-
» mes. Que le malheur de tant de peu-
» ples nous serve d'exemple : mais ne
» nous exposons pas à en servir nous-
» mêmes aux autres. Ne dédaignons pas
» l'alliance des Romains, parce qu'ils
» nous demandent les premiers une ami-
» tié, qu'il étoit de votre intérêt de leur
» offrir en les prévenant. Peut-être ima-
» ginez-vous que déconcertés dans une
» terre étrangere, la crainte les force
» à se réfugier à l'ombre de votre pro-
» tection ; & à recourir à votre alliance
» pour être reçus dans vos ports & en
» tirer des vivres. Non, ils sont maîtres
» de la mer, & n'abordent sur aucune
» terre, qu'ils ne soumettent d'abord à
» leur domination. Ils pourroient em-
» ployer la force au lieu des prieres :
» c'est pour votre seul intérêt qu'ils ne
» veulent pas vous laisser prendre un
» parti qui vous exposeroit à une perte
» certaine. Car pour la neutralité dans
» laquelle Cléomedon vous exhortoit à
» demeurer, il s'en faut beaucoup que
» ce chemin, qu'il dit être un milieu
» sûr, ne vous conduise au but où vous

aſpirez. Car outre qu'il vous faut ab- «
ſolument être ou les Alliés ou les «
ennemis des Romains ; que gagne- «
rez-vous, quand vous pourriez reſter «
neutres ? ſans mériter l'amitié d'aucun «
des deux peuples, également ſuſpects «
à l'un & à l'autre, comme des gens «
qui attendent l'événement pour ſe dé- «
clarer, vous deviendrez infailliblement «
la proie du vainqueur. Ne rejetez «
point, vous dis-je, parce qu'on vous «
recherche, une alliance que vous de- «
viez déſirer ardemment, & demander «
vous-mêmes avec les prieres les plus «
empreſſées ; & ne croyez pas que «
vous aurez toujours la liberté de choi- «
ſir. Saiſiſſez une occaſion qui ne re- «
viendra pas ſouvent & qui vous échap- «
pera bientôt. Il y a long-temps que «
vous déſirez de vous affranchir du joug «
de Philippe, mais vous n'oſez former «
que des déſirs. Hé bien, ſans que vous «
vous expoſiez à aucun travail ni à au- «
cun péril, les Romains ont paſſé la «
mer avec des flottes & des armées «
très-puiſſantes, pour vous mettre en «
liberté. Il faudroit avoir perdu le ſens «
pour rejeter une telle alliance. Car «
c'eſt une néceſſité indiſpenſable pour «
vous, de les avoir pour amis ou pour «
ennemis. «

Le difcours du Préteur fut fuivi de murmures divers. Les uns approuvoient fon confeil, & les autres rejetoient avec aigreur cette approbation. Et dès lors on vit non-feulement des particuliers, mais encore des peuples entiers foutenir avec chaleur les partis contraires qu'ils avoient embraffés : & les dix Magiftrats de la nation, qu'ils appellent (1) Démiourgues, n'étoient pas moins oppofés de fentiments que la multitude même. Il y en eut cinq qui fe déclarerent pour l'alliance des Romains. Les cinq autres leur oppofoient la Loi qui défendoit aux Magiftrats de rien propofer, & au peuple de rien ordonner contre les intérêts de Philippe. Ce jour fe paffa inutilement en difputes, comme le premier. Mais le troifieme, qui étoit le dernier qu'on pût donner à une Affemblée que la loi avoit bornée à trois jours, la difpute s'échauffa tellement que les peres étoient fur le point de faire violence à leurs enfants. Rhifiafus de la ville de Pellene, avoit fon fils nommé Memnon, parmi les Demiourgues. Ce Memnon étoit du nombre de ceux qui s'oppofoient au décret qu'on vouloit porter en faveur des Romains. Son pere employa long-temps

(1) Ce terme dérivé du Grec, fignifie Chefs du peuple.

les prieres, pour obtenir de lui qu'il laissât aux Achéens la liberté de prendre une résolution salutaire, & qu'il ne causât point leur ruine par son opiniâtreté. Mais voyant que les supplications étoient inutiles, il jura qu'il le tueroit de sa main, & le traiteroit, non comme son fils, mais comme l'ennemi de la patrie. Intimidé par ces menaces, Memnon dès le lendemain se joignit à ceux qui s'étoient déclarés pour les Romains. Alors le conseil du Préteur se trouva appuyé de la pluralité. Et comme presque tous les peuples faisoient connoître hautement quels seroient leurs suffrages; ceux de Dymes & de Megalopolis, & quelques-uns des Argiens, avant que le décret eût été porté, se leverent, & sortirent de l'Assemblée, sans que personne fût étonné de leur procédé, ou le désapprouvât. Car les Megalopolitains se souvenoient que leurs aïeux ayant été chassés de leur patrie par les Lacédémoniens, y avoient été rétablis par Antigonus; & tout récemment Dymes ayant été prise & pillée par l'armée Romaine, Philippe après avoir racheté ses habitants qui étoient en esclavage, leur avoit non-seulement rendu la liberté, mais encore leur patrie. Pour les Argiens, outre qu'ils sont persuadés que les Rois de Macédoine sont

originaires de leur pays, la plupart étoient encore attachés à Philippe par les liens de l'amitié, & par les loix ſacrées de l'hoſpitalité. Ces raiſons, qui les engagerent à ſortir d'une Aſſemblée où ils voyoient que les eſprits inclinoient pour les Romains, leur ſervirent auſſi d'excuſe auprès de la nation qui n'ignoroit pas les bienfaits qu'ils avoient reçus des deux derniers Rois de Macédoine.

Alliance entre les Romains & les Achéens.

Tous les autres peuples de l'Aſſemblée ayant porté leurs ſuffrages, ſuivant leur rang, ratifierent par un décret l'alliance avec Attalus & les Rhodiens. Mais comme ils ne pouvoient rien conclure avec les Romains ſans l'ordre du Sénat & du peuple, ils remirent le traité au temps où ils pourroient envoyer des Ambaſſadeurs à Rome. Et en attendant ils en dépêcherent trois à L. Quintius, & firent avancer toute leur armée du côté de Corinthe; L. Quintius attaquoit déja cette place, après avoir pris Cenchrées. Les Achéens ſe camperent vis-à-vis de la porte qui conduit à Sicyone; les Romains prirent leur poſte vers la partie de la ville qui regarde Cenchrées, & Attalus du côté du port de Léchée ſur l'autre mer, après avoir fait paſſer l'Iſthme à ſon armée. Ils pouſſoient d'abord leurs attaques aſſez lentement, dans

Corinthe aſſiégée.

l'espérance qu'il s'exciteroit quelque sédition dans la ville entre les habitants & la garnison des Macédoniens. Mais quand ils virent que les deux nations agissoient avec beaucoup de concert & d'union, que les Macédoniens défendoient Corinthe comme leur commune patrie, que les Corinthiens obéissoient à Androsthènes, Chef de la garnison, aussi ponctuellement qu'à un de leurs citoyens qu'ils auroient choisi eux-mêmes pour les commander; alors persuadé que tout le succès de leur entreprise dépendoit de leur courage, de leurs armes & de leurs travaux, ils firent élever de tous côtés des ouvrages pour rendre les approches de la muraille plus faciles. Le belier avoit déja abattu un grand pan de mur au côté que les Romains attaquoient. Et comme cet endroit n'avoit point d'autre défense, les Macédoniens y accoururent pour le couvrir de leurs armes, ce qui occasionna un combat sanglant entre eux & les Romains. D'abord les Romains étoient facilement repoussés par la multitude des ennemis; mais ensuite faisant avancer les troupes d'Attalus & celles des Achéens, ils rendoient la partie égale, & il étoit aisé de voir qu'ils alloient avoir l'avantage sur les Grecs & les Macédoniens.

Mais les assiégés avoient dans leur ville un grand nombre de transfuges Italiens, dont les uns, après avoir servi dans l'armée d'Annibal, s'étoient attachés à Philippe, pour éviter le châtiment que les Romains leur préparoient; les autres étoient des matelots qui venoient de déserter leurs vaisseaux dans l'espérance de faire la guerre d'une maniere plus honorable. Comme ils n'attendoient point de grace des Romains, si ces derniers avoient la victoire, ils se battoient plutôt avec la rage du désespoir, qu'avec l'audace du courage. Vis-à-vis de Sicyone est un promontoire consacré à Junon qu'ils nomment (1) Acrée; il s'étend assez avant dans la pleine mer. Il y a delà à Corinthe un trajet d'environ sept mille pas. Philocles l'un des Lieutenants de Philippe, y conduisit quinze cents soldats par la Béotie. Ils y trouverent quelques vaisseaux légers de Corinthe qui les prirent, & les passerent dans le port de Léchée. Attalus vouloit qu'on mît le feu aux ouvrages, & qu'on levât le siege. Quintius s'opiniâtroit à le continuer. Mais quand il vit que les assiégés avoient disposé des troupes à toutes les portes de la ville, & qu'il ne lui étoit pas aisé de soutenir leurs sorties,

Les Alliés levent le siege de Corinthe.

(1) Du mot Grec, ἄκρος, haut, élevé, inaccessible.

il suivit le conseil d'Attalus. Ainsi l'entreprise ayant échoué, on congédia les Achéens, & on regagna la flotte. Attalus prit la route de Pirée, & les Romains firent voile vers Corfou.

Pendant que les armées navales étoient occupées à ces expéditions, le Consul campé dans la Phocide auprès d'Elatie, commença par solliciter les premiers de la ville à se rendre volontairement. Mais lorsqu'ils lui eurent répondu qu'ils n'avoient rien en leur disposition, & que les Macédoniens étoient en plus grand nombre & plus forts que les habitants, il prit le parti de faire réguliérement le siege de la place. Bientôt le belier abattit avec un fracas épouvantable, tout ce qu'il y avoit de murs entre les tours; dans le même instant on vit une cohorte Romaine entrer par la breche, & les assiégés quittant les autres postes, se porter rapidement de toutes les parties de la ville, à l'endroit où se donnoit l'assaut. Dans le même temps les Romains franchissoient les ruines du mur, escaladoient les remparts qui n'étoient point abattus; & tandis qu'un seul point d'attaque attire les regards & l'attention des ennemis, les ouvrages sont emportés à la faveur de plusieurs échelles, & les assiégeants l'épée à la main pénétrent dans la ville. Les ennemis ef-

frayés du tumulte qu'ils entendoient dans les quartiers dont les Romains étoient déja maîtres, abandonnerent la brêche qu'ils défendoient en bon ordre, & se refugierent dans la citadelle, avec le reste des habitants. Le Consul demeura ainsi en possession de la ville, & après l'avoir pillée, il envoya offrir la vie aux Macédoniens, s'ils vouloient sortir de la citadelle sans armes, & aux habitants la liberté ; il donna des sûretés de sa parole ; & peu de jours après on lui remit la citadelle.

Philoclès se rend maître d'Argos.

Mais Philocles Lieutenant du Roi ne fut pas plutôt arrivé dans l'Achaie, que non-seulement il fit lever le siege de Corinthe, mais se rendit encore maître d'Argos par la trahison de quelques-uns des premiers de la ville, qui avoient pris soin auparavant de s'assurer du consentement du peuple. C'étoit une coutume chez les Argiens, que le premier jour de leurs Assemblées, les Préteurs, pour attirer la protection du ciel sur leurs entreprises, commençassent par invoquer Jupiter, Apollon & Hercule : & depuis on avoit ordonné par une Loi que Philippe fût nommé après ces divinités. Mais comme en conséquence de l'alliance (1)

(1) Ce passage paroît contraire à celui où T. Live dit, au ch. 22, que les Argiens sortirent de l'Assem-

faite avec les Romains, le crieur n'ajouta point le nom du Roi, la multitude murmura d'abord contre cette omission : & un moment après on entendit plusieurs voix qui nommoient Philippe, & demandoient qu'on lui rendît un honneur ordonné par la Loi : enfin ce Prince fut nommé avec de grands applaudissements de tout le peuple. Philocles pour profiter de cette faveur, s'empara pendant la nuit d'une forteresse appellée Larisse, qui commande la ville, & y ayant mis garnison, marcha dès la pointe du jour, les armes à la main, vers la place qui est au-dessous de cette citadelle. Il trouva en chemin un corps de troupes qui venoit à sa rencontre. C'étoient cinq cents jeunes gens choisis entre tous les peuples de l'Achaie, qu'on avoit mis depuis peu en garnison dans Argos. Ils étoient commandés par Enésidemus de Dymes. Le Lieutenant du Roi leur envoya un officier pour les engager à se retirer. Il étoit chargé de leur faire entendre qu'ils n'étoient pas en état de résister aux Citoyens seuls qui pen-

blée, parce qu'ils voyoient que les autres peuples inclinoient pour les Romains. Mais dans le fond il n'y a point de contradiction dans le récit de l'Auteur, qui ne parle au 22. ch. que de la partie des Argiens qui tenoit pour Philippe, quoique les autres eussent fait alliance avec les Romains.

ſoient tous comme les Macédoniens ; que la partie ſeroit encore moins égale depuis la jonction de ces Macédoniens, à qui les Romains eux-mêmes avoient été contraints de céder auprès de Corinthe ; ces conſidérations firent d'abord peu d'impreſſion ſur eux & leur Commandant. Un moment après ils virent un corps conſidérable d'Argiens qui venoient les armes à la main pour les attaquer par un autre côté : quoique leur perte parût inévitable, ils auroient affronté le péril, s'ils avoient eu un Chef plus réſolu. Mais Enéſidemus, pour ne point ſacrifier en perdant la ville, la fleur de la jeuneſſe Achéenne, traita avec Philocles, & obtint que ſa troupe auroit la liberté de ſe retirer. Pour lui reſtant ſous les armes avec un petit nombre d'amis, il ne quitta pas la place où il s'étoit arrêté. Philocles lui envoya demander ce qu'il prétendoit faire ; celui-ci ſans rien dire ſe contenta de préſenter en avant ſon bouclier, & déclara qu'il vouloit mourir les armes à la main, dans le poſte dont on lui avoit confié la garde. Alors Philocles ordonna aux Thraces de tirer ſur lui, & il fut tué avec tous ceux qui l'accompagnoient. Ainſi malgré le traité d'alliance entre les Romains & les Achéens, deux villes des plus célebres,

Argos & Corinthe, tomberent ſous la puiſſance du Roi. Telles furent les diverſes expéditions des Romains durant cette campagne dans la Grece tant par mer que par terre.

Affaire de Gaule

Le Conſul Sex. Elius ne fit rien dans la Gaule qui mérite d'être rapporté, quoiqu'il eût eu deux armées dans cette Province, ſavoir celle que le Proconſul L. Cornélius avoit commandée, & à laquelle il donna pour Chef le Préteur C. Helvius, au-lieu de la congédier, comme il l'auroit dû; & celle qu'il avoit amenée avec lui. Il employa preſque toute l'année à raſſembler les habitants de Crémone & de Plaiſance, & à les forcer de retourner dans leurs colonies, que les malheurs de la guerre leur avoient fait abandonner. Mais ſi contre l'eſpérance du Sénat, la Gaule fut tranquille cette année, peu s'en fallut qu'il ne s'excitât une ſédition d'eſclaves aux environs de Rome. On gardoit à Sétia les ôtages des Carthaginois. Comme c'étoient les enfants des premiers de leur République, ils avoient avec eux un grand nombre d'eſclaves. Cette troupe fut augmentée par quelques priſonniers de la même nation, faits pendant la derniere guerre Punique & achetés par les habitants de Sétia eux-mêmes. Ces malheureux ayant formé une

Conjuration d'eſclaves étouffé.

conjuration, envoyerent quelques-uns de leurs camarades de Sétia pour tâcher d'engager dans leur révolte ceux qui travailloient dans les campagnes de cette ville, & aux environs de Norba & de Circée. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires, leur dessein étoit d'égorger le peuple, pendant qu'il seroit attentif aux jeux qu'on devoit célébrer au premier jour à Sétia, de s'emparer de cette ville à la faveur du tumulte, & tout de suite de celles de Norba & de Circée. On dénonca cet horrible complot à Rome à L. Cornélius Merula Préteur de la ville. Deux esclaves vinrent le trouver avant le jour, & lui exposerent tout l'ordre de la conspiration depuis son origine jusqu'au dénouement qu'elle devoit avoir. Le Préteur fit garder chez lui les dénonciateurs, assembla le Sénat, & l'ayant informé de la découverte qu'il venoit de faire, il fut chargé lui-même d'aller sur les lieux pour informer contre les conjurés & les punir. Il partit de Rome avec cinq Lieutenants, il forçoit ceux qu'il trouvoit sur sa route à s'enrôler, à lui prêter serment, & à le suivre. Par ces levées faites à la hâte, ayant armé environ deux mille hommes, il vint à Sétia, sans qu'on sût où il alloit. Il fit arrêter sur le

champ les chefs de la conſpiration ; & ce début ayant fait prendre la fuite aux eſclaves, il mit des troupes en campagne qui les pourſuivirent. Ce ſervice ſignalé fut l'ouvrage de deux eſclaves & d'un homme libre. Le Sénat fit donner pour récompenſe au dernier (1) cent mille as : & aux deux eſclaves chacun (2) vingt-cinq mille, & la liberté. On en paya le prix à leurs maîtres des deniers de la République. Peu de temps après on apprit que les reſtes mal éteints de cette conjuration s'étoient rallumés & menaçoient Préneſte. Le préteur L. Cornélius qu'on y envoya, trouva autour de cinq cents coupables qu'il fit punir de mort. On ſoupçonna à Rome les ôtages & les priſonniers Carthaginois de tramer ces complots. C'eſt pourquoi on fit ſentinelle dans tous les quartiers avec plus d'exactitude que jamais : les Magiſtrats ſubalternes furent chargés de faire des rondes. On ordonna aux triumvirs de veiller avec plus d'attention à la garde des priſons publiques. Le Préteur écrivit à tous les Magiſtrats des villes des Latins de faire garder les ôtages dans des maiſons particulieres, de ne leur point permettre de paroître en public, & de

(1) Cent mille as font 5000 livres.
(2) 1250 livres.

tenir les prisonniers de guerre toujours enfermés dans les cachots, chargés de chaînes pesant au moins dix livres.

Cette même année les Ambassadeurs du Roi Attalus apporterent à Rome une couronne d'or du poids de deux cent quarante-six livres, qu'ils mirent dans le Capitole ; & remercierent le Sénat, de ce qu'il avoit bien voulu envoyer à Antiochus des Ambassadeurs, à la priere desquels ce Prince étoit sorti des Etats d'Attalus. Pendant cette même campagne, il arriva dans l'armée que les Romains avoient dans la Grece deux cents cavaliers, dix éléphants, & deux cent mille boisseaux de froment, le tout envoyé par le Roi Masinissa. Il y vint aussi de la Sicile & de la Sardaigne des provisions considérables, & des vêtements pour les soldats.

Sévérité de M. Caton.

La premiere étoit gouvernée par M. Marcellus, & l'autre par M. Porcius Caton, personnage vertueux & intégre, qui parut cependant avoir réprimé avec trop de sévérité les usuriers. Il les chassa tous de l'Isle, & retrancha absolument toutes les dépenses de surérogation que les alliés étoient dans l'usage de faire pour l'entretien des Préteurs. Le Consul S. Elius étant revenu de la Gaule à Rome pour tenir les Assemblées, créa Consuls C. Cornélius Céthégus, & Q. Minucius Rufus.

Deux jours après on tint les comices Prétoriennes, dans lesquelles on nomma pour la premiere fois six Préteurs, à cause de l'augmentation des Provinces & de l'accroissement de l'Empire. Ceux qu'on nomma furent L. Manlius Vulson, C. Sempronius Tuditanus, M. Sergius Silus, M. Helvius, M. Minucius Rufus, & L. Atilius. Deux d'entre eux étoient Ediles Plébéiens, savoir Sempronius & Helvius. Les Ediles Curules étoient Q. Minucius Thermus, & T. Sempronius Longus.

Six Préteurs pour la premiere fois.

Les jeux Romains furent représentés cette année pendant quatre jours. Quand les Consuls Cn. Cornélius & Q. Minucius furent entrés en charge, on songea à régler leurs départements, & ceux des Préteurs. D'abord le sort partagea ces derniers, & donna à Sergius le soin de rendre la justice à Rome, & à Minucius celui de décider des affaires étrangeres. A Attilius échut la Sardaigne, la Sicile à Manlius, l'Espagne citérieure à Sempronius, & l'ultérieure à Helvius. Les Consuls se disposoient aussi à tirer au sort l'Italie & la Macédoine, lorsque les Tribuns du peuple L. Oppius & Q. Fulvius s'y opposerent. » Ils disoient que la Macédoine étoit trop « éloignée de Rome, que rien n'avoit «

Cn. Cornélius, & Q. Minucius Con. an de Rome 555.

» été jusqu'à ce jour plus contraire aux » succès de cette guerre, que la révocation du Consul rappellé au milieu de » ses préparatifs, avant d'avoir eu le » temps d'agir. Qu'il y avoit quatre ans » que duroit la guerre de Macédoine. » Que Sulpicius avoit passé la plus grande » partie de son Consulat à chercher Philippe & son armée. Que Villius étant » sur le point de donner bataille aux ennemis, avoit été contraint de partir » sans avoir combattu. Que Quintius » après avoir été retenu à Rome la » plus grande partie de l'année pour les » affaires de la religion, s'étoit cependant conduit de telle façon, qu'il étoit » aisé de juger que s'il fût arrivé plutôt dans la Province, ou que l'hiver » l'en eût chassé plus tard, il auroit pu » terminer entiérement la guerre : & » qu'à peine arrivé dans ses quartiers, » il se disposoit à la recommencer au » printemps d'une maniere à faire espérer que, si on ne lui envoyoit point » de successeur, il la finiroit heureusement dans la campagne prochaine ». Les nouveaux Consuls ayant entendu ces remontrances des Tribuns, promirent qu'ils se soumettroient à l'autorité du Sénat, pourvu que les Tribuns en fissent de même. Ils y consentirent ; &

les deux partis laiſſant la délibération libre, les Sénateurs donnerent aux deux Conſuls l'Italie pour leur département, & prorogerent à Quintius celui de Macédoine, juſqu'à ce qu'on l'envoyât relever. On aſſigna à chacun des Conſuls deux légions avec ordre de faire la guerre à ceux des Gaulois d'en deçà des Alpes qui s'étoient ſoulevés contre le peuple Romain. On envoya à Quintius en Macédoine un renfort de cinq mille hommes d'infanterie, 300 cavaliers, & 3000 hommes pour ſervir ſur les vaiſſeaux. On continua auſſi à L. Quintius Flamininus le commandement de la flotte. On décerna à chacun des Préteurs des Eſpagnes, huit mille hommes d'infanterie & quatre cents cavaliers tirés des Alliés du nom Latin. Mais on leur ordonna de renvoyer les anciens ſoldats, & de fixer les bornes de l'Eſpagne citérieure & ultérieure. Ils envoyerent en Macédoine pour y ſervir en qualité de Lieutenans Pub. Sulpicius & Pub. Villius, qui y avoient commandé comme Conſuls.

Avant que les Conſuls & les Préteurs partiſſent pour leurs Provinces, on crut qu'il étoit à propos de conjurer les nouveaux prodiges. On publioit qu'à Rome

le tonnerre étoit tombé ſur les Temples de Vulcain & de Summanus, & à Frégelles ſur le mur & la porte de la Ville; qu'à Fruſinon on avoit apperçu un grand éclat de lumiere au milieu des ténebres de la nuit; qu'à Aſcalum il étoit né un agneau avec deux têtes & cinq pieds; qu'à Formies deux loups étant entrés dans la ville, avoient déchiré quelques perſonnes qui s'étoient rencontrées ſur leur chemin; & qu'enfin à Rome un loup étoit entré non-ſeulement dans la ville, mais avoit pénétré juſques dans le Capitole. C. Acilius, Tribun du peuple, fit ordonner par une loi qu'on envoyât cinq colonies ſur les côtes maritimes, deux aux embouchures des fleuves Vulturne & Literne: une à Pouzoles, & une au fort de Salerne, auxquelles on en ajouta une pour Buxento. On aſſigna trente familles pour chaque colonie; & on créa pour faire ces établiſſements des Triumvirs dont l'autorité devoit durer trois ans; le choix tomba ſur M. Servilius Geminus, Q. Minucius Thermus, & T. Sempronius Longus. Les Conſuls après avoir achevé leurs levées, & s'être acquittés de tous leurs devoirs religieux & politiques, partirent tous deux pour la Gaule. Cornélius marcha par le plus droit chemin contre les Inſubriens qui étoient ac-

Succès des Conſuls dans la Gaule.

tuellement ſous les armes avec les Manſeaux leurs Alliés : Q. Minucius prenant ſur la gauche alla vers la mer inférieure : & tournant du côté de Gênes, attaqua les Liguriens les premiers. Il prit ſur eux les villes de Cariſtes & de Litubie, & accepta la reddition volontaire des Celelates & des Cerditiates, deux peuples de la même nation. Déja les Romains avoient réduit ſous leur puiſſance toutes les nations qui ſont en deçà du Pô, excepté les Boyens & les Ilvates, dont les premiers étoient Gaulois, & les autres Liguriens. On faiſoit monter à quinze le nombre des villes qui s'étoient rendues, & à vingt mille celui de leurs habitants. Delà le Conſul mena ſes légions ſur les terres des Boyens.

Avant l'arrivée des Conſuls, les Boyens avoient paſſé le Pô avec leur armée, & s'étoient joints avec les Manſeaux & les Inſubriens, pour oppoſer toutes leurs forces réunies aux ennemis, croyant, comme on le leur avoit fait entendre, que les Conſuls feroient auſſi la guerre ſans ſe ſéparer. Mais quand ils apprirent que l'un des deux ravageoit les terres des Boyens, la diſcorde ſe mit auſſi-tôt parmi eux ; les Boyens voulant que tous enſemble couruſſent au ſecours de leur pays ; & les Inſubriens proteſtant

qu'ils ne s'éloigneroient point du leur. Ainſi s'étant ſéparés, les Boyens partirent pour aller défendre leurs campagnes ; tandis que les Inſubriens avec les Manſeaux ſe camperent ſur les rives du fleuve Minucius. Le Conſul Cornélius vint aſſeoir ſon camp près de la même riviere, environ cinq mille pas au-deſſous d'eux ; & ayant découvert par le moyen de ceux qu'il avoit envoyés dans les bourgs des Manſeaux, & dans Breſſe la capitale du pays, que la jeuneſſe de cette nation avoit pris les armes & s'étoit jointe aux Inſubriens, ſans conſulter les anciens ; & que le conſeil public n'avoit point de part à cette révolte, il fit venir les principaux de la ville, & tâcha d'obtenir d'eux qu'ils détachaſſent les Manſeaux des Inſubriens, & engageaſſent leur jeuneſſe ou à retourner dans le pays, ou à paſſer dans les troupes des Romains. Ils ne purent lui promettre ni l'un ni l'autre ; mais ils l'aſſurerent que leurs gens ou demeureroient dans l'inaction pendant le combat, ou même, s'ils en trouvoient l'occaſion, ſe déclareroient pour les Romains. Quoique les Inſubriens n'euſſent aucune connoiſſance de cette convention, ils avoient cependant quelque ſoupçon ſur la fidélité de leurs Alliés. C'eſt pourquoi quand ils

rangerent leurs troupes en bataille, n'osant leur confier aucune des deux aîles, dans la crainte que s'ils venoient à les trahir, ils n'entraînassent la perte de toute l'armée ; ils les placerent derriere les enseignes, à la seconde ligne qui formoit la réserve. Le Consul, dès le commencement de l'action, promit un Temple à Junon Sospite, si par sa protection, il battoit ce jour-là les ennemis. Les soldats l'assurerent à grands cris qu'ils lui feroient obtenir l'objet de son vœu, & aussi-tôt ils fondirent sur les ennemis. Les Insubriens furent enfoncés dès le premier choc. Quelques Auteurs ont rapporté que les Manseaux les attaquerent tout d'un coup par derriere, si-tôt que le combat eût commencé ; & que ceux-ci déconcertés par une double charge en tête & en queue, furent taillés en pieces dans le centre, & laisserent sur la place trente-cinq mille hommes ; que les vainqueurs en prirent cinq mille sept cents vivants, & parmi eux Amilcar, Général Carthaginois, qui les avoit engagés dans cette guerre ; avec cent trente enseignes militaires & plus de deux cents charriots. Les villes qui s'étoient revoltées avec eux, se rendirent sur le champ aux Romains.

Minucius avoit commencé par porter le fer & le feu dans tout le pays des

Boyens : enſuite voyant qu'ils avoient abandonné les Inſubriens, pour venir défendre leurs terres, il ſe tint ferme dans ſon camp, & ne douta pas qu'il ne fallût en venir à une action générale. Et les Boyens n'euſſent point refuſé le combat, ſi la nouvelle de la défaite des Inſubriens ne leur eût fait perdre courage. C'eſt pourquoi abandonnant leur camp & leur Chef, & ſe diſperſant dans les différents bourgs, pour aller défendre leurs biens particuliers, ils obligerent le Conſul de changer la méthode avec laquelle il avoit réſolu de faire la guerre. Car ne comptant plus de la terminer par une ſeule action, il ſe remit à ravager les campagnes, à brûler les maiſons, & à forcer les bourgs & les châteaux. Dans le même temps il brûla Claſtidie ; delà il mena ſes légions contre les Ilvates, peuple Ligurien, le ſeul qui ne ſe fût pas ſoumis ; mais apprenant la réduction des Inſubriens, & la conſternation qui empêchoit les Boyens de tenter le ſort d'un combat, il ſe rendit à la fin comme les autres. Alors on reçut à Rome les Lettres des Conſuls qui annonçoient leurs heureux ſuccès dans la Gaule. M. Sergius Préteur de la ville en fit premiérement la lecture devant les Sénateurs, & enſuite, par leur

ordre, dans l'Aſſemblée du peuple Romain. On ordonna pendant quatre jours des prieres publiques aux Dieux en actions de graces.

L'hiver avoit déja commencé, & le Conſul T. Quintius après la priſe d'Elatie avoit pris ſes quartiers dans la Phocide & dans la Locride, lorſqu'il s'excita une ſédition à Oponte. Cette ville étoit partagée en deux factions, dont l'une appelloit les Etoliens qui en étoient plus près, & l'autre les Romains. Les Etoliens arriverent les premiers. Mais le parti contraire qui étoit le plus puiſſant les empêcha d'entrer dans la ville, & y demeura le plus fort juſqu'à l'arrivée du Général Romain, qu'il avoit informé de ce qui ſe paſſoit. Les ſoldats de Philippe qui étoient en garniſon dans la citadelle, ne purent être engagés à abandonner cette place, ni par les menaces des Opontiens, ni par l'autorité du Conſul Romain. Ce qui empêcha ce Général d'y donner l'aſſaut ſur le champ, c'eſt que le Roi lui envoya un officier pour demander une entrevue, dont il le prioit de fixer le temps & le lieu. Le Conſul y conſentit avec peine; non qu'il ne déſirât l'honneur de terminer cette guerre, ſoit par la force des armes, ſoit par des conditions de paix. (Car il ne

ſavoit pas encore ſi on l'enverroit relever par l'un des nouveaux Conſuls, ou ſi on auroit égard aux ſollicitations de ſes amis & de ſes proches, qu'il avoit chargés de faire tous leurs efforts, pour lui faire continuer le commandement de l'armée dans cette Province). Mais tout l'avantage qu'il trouvoit dans cette conférence, c'eſt qu'il ſeroit le maître de ſe déterminer pour la guerre, s'il reſtoit; ou pour la paix, ſi on le rappelloit. Ils choiſirent pour l'entrevue le bord de la mer dans le Golfe de Maliac près de Nicée. Le Roi s'y rendit de Démétriade avec cinq frégates, & un vaiſſeau ponté. Il étoit accompagné des premiers de ſa cour, & d'un des plus conſidérables des Achéens, nommé Cyclias, que ſes compatriotes avoient chaſſé de ſa patrie.

Entrevue du Roi Philippe & du Conſul Quintius avec ſes Alliés.

Le Conſul avoit avec lui le Roi Amynander, Dionyſodore Ambaſſadeur d'Attalus, Ageſimbrot Amiral de la flotte des Rhodiens, Pheneas le chef Etolien, & deux Achéens, Ariſtenus & Xénophon. Le Conſul s'avança au milieu d'eux juſques ſur le bord de la mer; & delà s'adreſſant à Philippe qui ſe tenoit ſur la proue de ſa galere miſe à l'ancre: « ſi vous deſcendiez à terre, lui » dit-il, nous converſerions plus com- » modément enſemble, & nous ſerions

plus à portée de nous entendre. Et com- «
me ce Prince refusoit de descendre : «
qui craignez-vous, reprit Quintius ? «
Je ne crains que les Dieux immortels, «
répondit Philippe, d'un air fier & des- «
potique. Mais je ne me fie pas éga- «
lement à tous ceux que je vois au- «
tour de vous, & sur-tout aux Eto- «
liens. Mais repliqua le Consul, tous «
ceux qui entrent en conférence avec «
l'ennemi, ont les mêmes raisons de «
se défier. Je le sais, dit le Roi : mais «
Philippe & Pheneas sont deux motifs «
& deux récompenses bien différentes «
de la perfidie dont on peut user ici : «
car il sera plus aisé aux Etoliens de «
substituer un autre Préteur à Pheneas, «
qu'aux Macédoniens de trouver un «
Roi qui me puisse remplacer. Après «
ce prélude, on garda quelque temps le silence.

Conditions de paix dictées à Philippe par le Consul.

Enfin Quintius dit au Roi qu'il devoit parler le premier, puisqu'il avoit demandé l'entrevue : mais Philippe lui ayant répondu que c'étoit à celui qui donnoit la loi, & non à celui qui la recevoit, à expliquer ses intentions ; le Romain alors déclara qu'il n'avoit tout simplement qu'un mot à dire, & qu'il alloit proposer des conditions sans lesquelles il n'y avoit point de paix à es-

pérer. » Que Philippe retireroit ſes gar-
» niſons de toutes les villes de la Gre-
» ce ; rendroit aux Alliés du peuple Ro-
» main leurs priſonniers & leurs déſer-
» teurs ; & aux Romains eux-mêmes
» toutes les places de l'Illyrie dont il
» s'étoit emparé depuis la paix faite en
» Epire : au Roi Ptolemée les villes qu'il
» avoit uſurpées après la mort de Ptole-
» mée Philopator. Que c'étoient-là ſes
» conditions & celles du peuple Romain.
» Mais qu'il étoit juſte qu'on entendît
» auſſi les demandes des Alliés. L'Am-
» baſſadeur d'Attalus prétendit que Phi-
» lippe devoit reſtituer à ſon maître les
» vaiſſeaux & les priſonniers dont il s'é-
» toit rendu maître par le combat naval
» qui s'étoit donné auprès de Chios ; &
» réparer les dommages qu'il avoit cau-
» ſés dans les bois ſacrés de Nicéphore,
» & dans le Temple de Vénus qu'il avoit
» dépouillé de ſes ornements. Les Rho-
» diens redemandoient Pérée, canton du
» continent ſitué vis-à-vis de leur Iſle,
» & qu'ils prétendoient être de leur an-
» cien domaine ; ils vouloient qu'il re-
» tirât ſes garniſons d'Iaſſus, de Bargy-
» lies & d'Eurome ; dans le Péloponne-
» ſe, de Seſte & d'Abyde ; que Périn-
» the rentrât ſous la domination des By-
» ſantins ſur le pied qu'elle y avoit été
» autrefois,

autrefois, & que tous les marchés & ports de l'Asie devinssent francs & libres. Les Achéens redemandoient Corinthe & Argos. Phéneas Préteur des Etoliens ayant insisté, à l'exemple du Consul, sur la liberté de la Grece en général & en particulier sur la restitution des villes qui avoient été autrefois sous la puissance des Etoliens, Alexandre le plus considérable & le plus éloquent de la même nation, prit la parole après lui, & dit qu'il avoit gardé jusques-là le silence, non qu'il crût qu'on pût rien terminer dans cette conférence, mais pour ne point interrompre ceux des Alliés qui avoient parlé. Que Philippe ne savoit faire ni la paix avec franchise, ni la guerre avec courage. Que dans les entrevues, il ne songeoit qu'à tromper & à surprendre : & qu'à la guerre il ne livroit jamais de batailles en rase campagne ; mais qu'il fuyoit sans cesse, brûlant, saccageant les villes pour faire perdre aux vainqueurs les fruits de la victoire. Que ce n'étoit pas ainsi qu'en avoient usé les anciens Rois de Macédoine toujours prêts à combattre en plaine, mais épargnant les villes autant qu'ils pouvoient, pour se conserver un empire plus riche & plus flo-

Discours d'Alexandre Seign. Etolien contre Philippe

„ riſſant. Quel pouvoit être le but d'un
„ Prince qui détruiſant les poſſeſſions
„ qui étoient l'objet de la guerre, ne ſe
„ réſervoit que la guerre même ? Que
„ l'année précédente Philippe ſeul avoit
„ plus détruit de villes dans la Theſſa-
„ lie dont les peuples étoient ſes Alliés,
„ que tous les ennemis qui avoient ja-
„ mais voulu la conquérir ; & qu'il a
„ fait plus de mal aux Etoliens mêmes
„ quand il étoit leur ami, que depuis
„ qu'il eſt leur ennemi. Qu'il s'étoit
„ emparé de Liſimachie après en avoir
„ chaſſé leur Préteur, & leur garniſon :
„ que de même il avoit ſoumis la ville
„ de Cios à ſa puiſſance, puis l'avoit
„ ruinée de fond en comble ; & qu'en-
„ fin une égale injuſtice l'avoit mis en
„ poſſeſſion des villes de Thebes, de
„ Phties, d'Echine, de Lariſſe & de
„ Pharſale „.

Philippe indigné des reproches d'A-
lexandre, fit approcher ſon vaiſſeau du
bord, pour ſe faire mieux entendre ; &
à peine avoit-il commencé à parler,
que Phéneas voyant qu'il s'emportoit
avec chaleur ſur-tout contre les Etoliens,
l'interrompit, & lui dit " que les diſ-
„ cours ne décideroient point la queſtion
„ & qu'à la guerre il falloit ou vain-
„ cre, ou ſuivre la loi des vainqueurs,

Assurément cela est clair même pour un aveugle, repliqua Philippe en faisant allusion malignement à la vue foible de Phéneas : car ce Prince étoit naturellement railleur plus qu'il ne convient à un Souverain, & dans les affaires même les plus sérieuses, il lui échappoit toujours quelque plaisanterie. Mais ensuite, il fit éclater son indignation contre les Etoliens qui avec le ton des Romains le sommoient d'abandonner la Grece, dont ils ne pouvoient fixer ni l'étendue ni les limites : puisque les Agréens, les Apadeotes & les Amphiloques mêmes qui faisoient une grande partie de l'Etolie, n'étoient assurément pas compris dans ce qu'on appelloit Grece. « Ont-ils raison, continua-t-il, de se plaindre que j'ai causé quelque dommage à leurs Alliés, eux qui de tout temps ont permis à leur jeunesse de porter les armes contre leurs propres Amis, observant seulement de ne la point autoriser par un décret public; eux dont on a souvent vu les troupes combattre en même temps dans les deux armées contraires? A l'égard de Cios, ce n'est pas moi qui l'ai prise de force; mais Prusias mon Allié & mon Ami avec le secours de mes soldats. J'ai tiré, il est vrai, Lisimachie des mains des Thra-

Philippe trop railleur pour un grand Roi.

„ ces : mais la néceſſité où la guerre pré-
„ ſente m'a mis de me défendre, m'a em-
„ pêché de garder cette ville, & elle eſt
„ encore au pouvoir des Thraces. Voilà
„ ce quej'avois à répondre aux Etoliens.
„ A l'égard d'Attalus & des Rhodiens,
„ ils ne ſont pas en droit de me rien de-
„ mander, puiſque ce ſont eux qui ont
„ été les agreſſeurs, & non pas moi.
„ Et cependant en conſidération des
„ Romains, je veux bien rendre Pérée
„ aux Rhodiens, & au Roi Attalus
„ les vaiſſeaux & les priſonniers dont
„ il parle, & qui pourront ſe retrouver.
„ A l'égard des bois de Nicephore &
„ de la chapelle de Vénus, que puis-je
„ répondre à ceux qui en demandent
„ le rétabliſſement, ſinon que je ferai
„ la dépenſe d'une nouvelle plantation,
„ puiſque c'eſt le ſeul moyen de reſti-
„ tuer des arbres qui ont été coupés.
„ Il eſt bien ſingulier que des Rois
„ daignent s'occuper d'un objet auſſi
„ mince „. Dans la réponſe aux Achéens, qu'il avoit réſervés pour la fin, après avoir expoſé les bienfaits que toute cette nation avoit reçus premiérement d'Antigonus, puis de lui-même, il fit faire la lecture des décrets flatteurs dans leſquels ces peuples avoient prodigué à l'un & à l'autre, tous les honneurs qu'on

peut rendre, non-ſeulement aux hommes, mais encore aux Dieux ; il mit en oppoſition le dernier par lequel ils avoient renoncé à ſon alliance & à ſon amitié. Enfin après leur avoir reproché dans les termes les plus forts leur inconſtance & leur perfidie, il déclara que cependant il vouloit bien leur rendre Argos. A l'égard de Corinthe, il dit " qu'il " en délibéreroit avec le Général Ro- " main, & qu'il lui demanderoit s'il pré- " tendoit ſeulement ne lui retirer que les " villes qu'il avoit priſes lui-même, & " qui lui appartenoient par droit de con- " quête ; ou ſi ſon intention étoit de " lui faire céder encore celles qu'il avoit " reçues de ſes ancêtres „ ?

Les Achéens & les Etoliens ſe diſpoſoient à lui répondre : mais comme le jour étoit près de finir, l'aſſemblée fut remiſe au lendemain ; & Philippe retourna dans ſon poſte, & le Conſul & ſes Alliés dans leur camp. Le jour ſuivant Quintius ſe trouva à l'heure marquée à Nicée, qui étoit le lieu dont on étoit convenu. Pendant pluſieurs heures on attendit le Roi de Macédoine ſans qu'il parût, ni perſonne de ſa part : & on déſeſpéroit déja de le voir, lorſqu'on apperçut les vaiſſeaux qui le portoient. Toute la raiſon qu'il donna de

Continuation de la conférence.

ſon retardement, " c'eſt qu'il avoit paſſé „ la plus grande partie du jour à déli- „ bérer ſur la dureté des loix qu'on lui „ impoſoit, ſans ſavoir à quoi ſe déter- „ miner „. Mais l'opinion commune étoit qu'il avoit exprès différé de ſe trouver au rendez-vous, afin d'ôter aux Achéens & aux Etoliens le temps de lui répondre. Et il la confirma lui-même, en demandant que pour ne pas perdre le temps en diſputes & en criailleries & terminer l'affaire, on écartât tous les autres de la conférence, & qu'elle ſe paſſa entre le Général Romain & lui. D'abord on ne voulut point accepter cet expédient qui ſembloit exclure les alliés des Romains d'une entrevue où ils avoient intérêt : mais le Roi s'opiniâtrant à le demander, du conſentement de tous les autres, le Conſul accompagné du ſeul Appius Claudius Tribun des ſoldats, s'avança au bord de la mer ; & le Roi de ſon côté y deſcendit avec Apollodore & Démoſthènes qui l'avoient déja accompagné la veille. Là s'étant entretenus aſſez long-temps en particulier, ils s'en retournerent. On ne ſait point ce que Philippe rapporta aux ſiens. Mais Quintius déclara à ſes Alliés, " que Phi- „ lippe abandonnoit aux Romains tou- „ te l'Illyrie, & leur rendoit leurs trans-

fuges & leurs prisonniers. Qu'il restituoit à Attalus ses vaisseaux & les hommes qui les montoient ; & aux Rhodiens le pays appellé Pérée : qu'il vouloit garder Iassus & Bargylies : qu'il rendoit aux Etoliens Pharsale & Larisse, mais retenoit Thebes ; & qu'il remettoit aux Achéens Argos & Corinthe ". Personne n'approuva qu'il décidât ainsi en maître des pays qu'il vouloit rendre, ou qu'il vouloit garder. " Que de la façon qu'il s'expliquoit, les Alliés perdoient plus qu'ils ne gagnoient. Et qu'au surplus, à moins qu'il n'évacuât entiérement la Grece, il resteroit toujours quelque sujet de disputes & de guerres ".

Comme de toutes les parties de l'assemblée, les Alliés à l'envi, disoient hautement la même chose, leurs clameurs vinrent jusqu'aux oreilles de Philippe, quoiqu'il fût assez éloigné. C'est pourquoi il pria Quintius de remettre la décision du tout au lendemain, lui promettant ou qu'il feroit goûter ses raisons, ou qu'il entreroit lui-même dans celles des autres. On se trouva de bonne heure au rendez-vous auprès de Thronion sur le bord de la mer. Là Philippe commença par prier Quintius & tous ceux qui étoient présents, de ne point

Troisième entrevue.

appporter d'obſtacle à la paix : enſuite il demanda qu'on lui accordât un délai, afin qu'il pût envoyer des Ambaſſadeurs au Sénat à Rome. Qu'il obtiendroit de lui la paix aux conditions qu'il propoſoit, ou qu'il accepteroit toutes celles que le Sénat lui impoſeroit. Les alliés n'étoient pas de cet avis, perſuadés qu'il ne ſongeoit qu'à gagner du temps, & à les amuſer, pendant qu'il remettroit de nouvelles forces ſur pied. „ Quintius répondit qu'ils auroient pu „ raiſonner ainſi durant l'été, & dans „ la ſaiſon où l'on peut encore agir ; „ mais qu'à la veille de l'hiver, on „ ne riſquoit rien de lui accorder le „ temps d'envoyer des Ambaſſadeurs à „ Rome. Qu'auſſi-bien toutes les con„ ditions dont on ſeroit convenu avec „ le Roi, ne ſeroient valables, qu'au„ tant qu'elles ſeroient confirmées par „ l'autorité du Sénat ; & que pendant „ le repos que l'hiver donnoit néceſſai„ rement aux armées, on pourroit ap„ prendre quelles étoient ſes intentions „. Tous les chefs des Alliés étant entrés dans ce ſentiment, on donna à Philippe une treve de deux mois, pendant leſquels eux-mêmes jugerent à propos d'envoyer auſſi leurs ambaſſadeurs à Rome, pour prévenir le Sénat, & l'empêcher

de ſe laiſſer ſurprendre par les artifices de ce Prince. Mais la treve ne fut accordée qu'à condition que les garniſons du Roi ſeroient retirées ſur le champ de la Locride & de la Phocide. Quintius, pour rendre l'Ambaſſade plus éclatante, voulut qu'Amynander Roi des Athamanes allât avec les députés des autres Alliés ; & il fit partir lui-même, quelques jours après eux, Q. Fabius neveu de ſa femme, Q. Fulvius, & Appius Claudius, pour ſe rendre auſſi à Rome.

Lorſqu'ils y furent arrivés, le Sénat donna audience aux Ambaſſadeurs des Alliés, avant d'entendre ceux de Philippe. Le diſcours des premiers fut rempli d'invectives contre ce Prince. Mais ce qui toucha le plus l'aſſemblée, ce fut le tableau topographique qu'ils préſenterent de leur pays ; ils firent comprendre que ſi le Roi gardoit Démétriade dans la Theſſalie, Chalcis dans l'Eubée, & Corinthe dans l'Achaie, on ne pouvoit pas dire que la Grece fût libre ; les termes dont ce Prince ſe ſervoit lui-même, lorſqu'il appelloit ces villes, les entraves de la Grece, n'étant pas moins véritables qu'ils étoient injurieux. On fit enſuite entrer les Ambaſſadeurs de Philippe. Ils commencerent un diſcours qui paroiſſoit devoir être fort long. Mais

on les interrompit en leur demandant en deux mots, si leur maître abandonneroit les trois villes qu'on vient de nommer. Et lorsqu'ils eurent répondu que le Roi ne leur avoit donné aucune instruction particuliere sur cet article, on les congédia sans leur faire aucune réponse. On laissa à Quintius la liberté de décider de la guerre & de la paix ainsi qu'il le jugeroit à propos. Ce Général voyant que le Sénat n'étoit pas rebuté de la Guerre, & préférant lui-même la victoire à la paix, n'accorda plus d'entrevue à Philippe, & lui déclara même qu'il n'admettroit aucune Ambassade de sa part, si elle n'annonçoit qu'il se retire absolument de la Grece.

Philippe rebuté par les Romains fait alliance avec le Tyran Nabis.

Philippe vit bien que pour être en état de donner la bataille qu'il ne pouvoit éviter, il lui falloit ramasser toutes ses forces. Et comme il craignoit pour les villes de l'Achaie, située loin de la Macédoine, & encore plus pour Argos que pour Corinthe ; il crut devoir mettre cette place en dépôt entre les mains de Nabis Tyran de Lacédémone, à condition de la reprendre s'il étoit victorieux, & de la lui laisser, supposé qu'il fût battu. C'est pourquoi il écrivit à Philocles Gouverneur d'Argos & de Corinthe, d'aller lui-même trouver

Nabis. Philocles, à l'offre avantageuse qu'il étoit chargé de faire à ce Prince, ajouta que le Roi, pour gage de l'amitié qu'il vouloit contracter avec lui, avoit dessein de donner les deux Princesses de Macédoine en mariage à ses deux fils. D'abord Nabis refusa de se mettre en possession de la ville d'Argos, à moins qu'il ne fût appellé au secours de cette ville par un décret des Argiens mêmes. Mais lorsqu'il eut appris que ce peuple en pleine assemblée, avoit rejeté non-seulement avec mépris, mais encore avec horreur la proposition, il crut avoir une raison légitime de le dépouiller, & déclara à Philocles qu'il pouvoit lui livrer cette ville quand il voudroit. Ainsi il fut reçu dans Argos pendant la nuit à l'insu des habitants. Dès le matin il occupa toutes les hauteurs, & fit fermer les portes. Il s'empara des biens de quelques-uns des principaux qui s'étoient échappés à la faveur du premier tumulte, ôta à ceux qui étoient restés tout ce qu'ils avoient de vases d'or & d'argent, & outre cela exigea d'eux des sommes considérables. Ceux qui obéirent sur le champ, en furent quittes pour la perte de leurs biens, & n'essuyerent point d'outrages ni de cruautés. Mais ceux qui furent soupçonnés d'avoir caché ou écarté

Avarice & cruauté inouies de Nabis à l'égard des Argiens.

quelques-uns de leurs effets, furent traités comme de malheureux esclaves : & pour les forcer à se trahir eux-mêmes, on leur fit souffrir les supplices les plus rigoureux. Ensuite il convoqua le peuple, & proposa deux loix dont l'une en supprimant tous les Registres publics, abolissoit toutes les dettes ; & l'autre ordonnoit que les terres seroient également partagées entre les citoyens. Ce sont-là les deux flambeaux dont se servent ordinairement les novateurs pour allumer la discorde, & armer la populace contre les Grands.

Entrevue de Nabis & de Quintius.

Dès que Nabis fut en possession d'Argos, il ne se souvint plus ni de qui il tenoit cette ville, ni des conditions auxquelles on la lui avoit livrée. Il envoya des Ambassadeurs à Quintius qui étoit alors à Elatie, & à Attalus qui hivernoit à Egine, pour leur apprendre qu'il étoit maître d'Argos ; & que si le Consul vouloit s'y rendre, il espéroit qu'il n'auroit pas de peine à s'accorder avec lui. Quintius qui vouloit encore ôter cette ressource à Philippe, consentit à l'entrevue que demandoit Nabis ; & sans différer, il envoya avertir Attalus de le venir trouver d'Egine à Sicyone ; & lui-même partit d'Anticyre avec dix quinquiremes que son frere Lucius avoit par

hazard amenées depuis quelques jours de ses quartiers d'hiver de Corfou, & se rendit à Sicyone. Attalus qui y étoit déja arrivé, fit entendre au Consul qu'il ne convenoit pas à un Général Romain d'aller trouver Nabis, mais que c'étoit à ce Tyran à se rendre auprès de lui. Ainsi Quintius n'alla point à Argos. Il y a près de cette ville un lieu appellé Mycenique. Ce fut là qu'on indiqua l'assemblée à laquelle se trouverent Quintius avec son frere Lucius, & quelques Tribuns militaires ; Attalus avec les Grands de sa cour, & Nicostrat Préteur des Achéens avec un petit nombre d'Officiers des troupes mercenaires. Ils y trouverent le Tyran qui les attendoit avec toutes ses forces. Il s'avança les armes à la main à la tête de ses Gardes, jusqu'au milieu de la plaine qui les séparoit ; il trouva Quintius sans armes accompagné de son frere & de deux Tribuns des soldats, & Attalus aussi sans armes, ayant à ses côtés le Préteur des Achéens, & un des principaux de sa cour. « Nabis commença par s'excuser « de ce qu'il étoit venu accompagné « de gens armés, & armé lui-même, « à une conférence dans laquelle il voyoit « le Consul & le Roi sans armes ; ajou- « tant qu'il ne craignoit rien de leur part, «

» mais qu'il se défioit des exilés d'Ar-
» gos ». A l'égard de l'alliance qu'ils alloient contracter, Quintius demanda deux conditions ; premiérement, que Nabis fît la paix avec les Achéens ; secondement, qu'il lui donnât des troupes pour l'aider dans la guerre qu'on faisoit actuellement contre Philippe. Le Tyran consentit à envoyer des secours au Consul. Mais au lieu de la paix qu'on vouloit qu'il fît avec les Achéens, il ne voulut s'engager qu'à une treve, qui devoit finir avec la guerre de Macédoine.

Attalus fit naître une autre difficulté à l'égard de la ville d'Argos. Car ce Prince prétendoit que Nabis s'en étoit emparé par la trahison de Philocles, & contre la volonté des habitants ; au lieu que Nabis soutenoit que c'étoient les Argiens eux-mêmes qui l'avoient appellé pour les défendre. Le Roi vouloit qu'on assemblât les Argiens pour savoir d'eux la vérité du fait. Le Tyran ne s'y opposoit pas. Mais le Roi vouloit que Nabis retirât ses troupes de la ville, afin que les Argiens n'étant plus retenus par la crainte des Lacédémoniens, pussent déclarer librement leurs sentiments. Le Tyran n'ayant pas voulu y consentir, ce point demeura indécis ; & tout ce qu'on put obtenir de lui, c'est qu'il four-

niroit six cents Crétois au Consul, & feroit une treve pour quatre mois avec Nicostrat Préteur des Achéens. Aussi-tôt après Quintius partit pour Corinthe, & fit voir aux portes de cette ville les Crétois de Nabis, pour apprendre à Philocles qui en étoit Gouverneur, que ce Tyran s'étoit déclaré contre Philippe. Philocles lui-même vint s'aboucher avec le Consul : & ce Général l'ayant exhorté à passer sur le champ de son côté, & à lui livrer la ville ; il ne le refusa pas absolument, mais demanda du temps pour se déterminer. Quintius passa de Corinthe à Anticyre, d'où il envoya son frere pour sonder les Acarnaniens. Attalus partit d'Argos pour Sicyone, dont les habitants ajouterent de nouveaux honneurs à ceux qu'ils lui avoient autrefois rendus : & ce Prince outre le champ consacré à Apollon, qu'il avoit déja racheté d'une grande somme d'argent, pour le leur rendre, crut devoir donner de nouvelles preuves de sa libéralité royale à une ville amie & alliée, il lui fit présent de (1) dix talents, & de (2) dix mille mines de froment ;

(1) Dix mille écus.

(2) Cinq mille septiers suivant nos mesures. Car la mine tient six boisseaux, & par conséquent deux mines font le septier qui en contient douze.

après quoi il alla rejoindre ſes vaiſſeaux à Cenchrées. Nabis de ſon côté, après avoir mis une forte garniſon dans Argos, s'en retourna à Lacédémone ; mais envoya ſa femme à Argos pour y prendre ſa place, la chargeant de piller les Dames de cette ville comme lui-même avoit fait leurs maris. Elle s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion. Car en invitant les plus illuſtres les unes après les autres à la venir trouver dans ſa maiſon ; quelquefois même y en attirant tout à la fois un grand nombre de celles qui étoient unies entr'elles par le ſang ou par l'amitié, elle employa ſi bien ſur leur eſprit tantôt les careſſes, tantôt les menaces, qu'elle leur tira non-ſeulement tout ce qu'elles avoient d'or & d'argent, mais à la fin même leurs habits & leurs bijoux les plus précieux.

La femme de Nabis traite les Dames d'Argos, comme Nabis avoit traité leurs maris.

*Fin du ſecond Livre.*



# *LIVRE III.*

## SOMMAIRE.

*T. Quintius Flamininus termine la guerre de Macédoine par la victoire qu'il remporte ſur le Roi Philippe auprès de Cynoſcephales dans la Theſſalie. L. Quintius Flamininus frere du Proconſul ſoumet les Acarnaniens, après avoir pris de force Leucade ville capitale de tout le pays. Le préteur C. Sempronius Tuditanus eſt défait avec ſon armée, & tué ſur la place par les Celtibériens. Attalus tombe tout d'un coup malade, & meurt à Pergame où il s'étoit fait tranſporter. On accorde la paix à Philippe, & la liberté à la Grece. Les deux Conſuls L. Furius Purpureo & M. Claudius Marcellus ſubjuguent les Boyens & les Inſubriens ; & pour ce ſuccès le dernier de ces Généraux triomphe. Annibal tente inutilement d'exciter la guerre en Afrique ; ce qui engage les Chefs de la faction oppoſée à le dénoncer aux Romains, & lui, par la crainte de leur vengeance, à ſe retirer auprès d'Antiochus Roi de Syrie, qui ſe diſpoſoit à leur faire la guerre.*

VOILA ce qui ſe paſſa pendant l'hiver. Mais dès le commencement du printemps, Quintius fit venir Attalus à Elatie ; & dans le deſſein de ſoumettre les Béotiens qui juſques-là avoient flotté entre les deux partis, il traverſa la Pho-

cide, & alla camper à cinq milles de Thebes capitale de la nation : & dès le lendemain, avec un (1) manipule, il marcha vers la ville, accompagné d'Attalus & des Ambaſſadeurs de pluſieurs peuples qui l'étoient venus trouver, ayant ordonné aux (1) haſtats d'une légion, qui compoſoient un corps de deux mille hommes, de le ſuivre à la diſtance de mille pas. Lorſqu'il eut fait la moitié du chemin, il rencontra Antiphilus Préteur de la ville qui venoit au-devant de lui ; tandis que les habitants, du haut de leurs murailles, obſervoient la marche du Conſul & du Roi. Il ne paroiſſoit autour d'eux qu'un petit nombre de gens armés : car les Piquiers qui les ſuivoient d'aſſez loin, étoient encore cachés par les valons & les détours du chemin qui leur reſtoit à faire pour les joindre. A meſure que Quintius approchoit de la ville, il marchoit plus lentement, ſous prétexte de ſaluer ceux qui en étoient ſortis pour venir à ſa rencontre ; mais en effet pour donner le temps aux ſiens d'arriver juſqu'à lui. Comme les Thébains, en retournant à

(1) Ce qui faiſoit deux cents hommes, le manipule contenant deux centuries.

(2) C'eſt-à-dire Piquiers, comme on l'a obſervé ailleurs.

la ville, marchoient devant le Licteur, ils déroboient à leurs concitoyens la vue des piquiers qui marchoient les derniers, & qui ne furent apperçus, que quand Quintius fut arrivé à son logement. Alors les Thébains demeurerent interdits, se persuadant que le Préteur Antiphilus les avoit trahis : & dès-lors ils jugerent bien que les Béotiens n'auroient aucune liberté dans l'assemblée qu'on avoit indiquée pour le lendemain. Mais ils prirent le parti de cacher un ressentiment qu'il étoit inutile & dangereux de faire éclater.

Attalus parla le premier dans l'assemblée ; & après avoir exposé au long les services que ses ancêtres & lui avoient rendus à toute la Grece en général, & aux Béotiens en particulier ; n'ayant pas la force à cause de son âge, d'achever un discours qu'il avoit commencé avec beaucoup de véhémence, il tomba tout d'un coup dans une extrême foiblesse qui lui ôta l'usage de la voix. Il se trouva atteint d'une espece de paralysie, & on l'emporta dans son logis. L'assemblée ayant été quelque temps interrompue par cet accident, Aristenus Préteur des Achéens prit la parole, & se fit écouter avec d'autant plus d'autorité, qu'il ne donna point d'autre conseil aux Béotiens, que celui

Attalus en parlant dans l'assemblée des Béotiens tombe en foiblesse.

qu'il avoit donné aux Achéens mêmes. A ce qu'il avoit dit, Quintius ajouta peu de mots, vantant la justice & la bonne foi des Romains, plus que leurs armes & leur puissance. Ensuite Dicearchus de la ville de Platée fit la lecture d'une loi qui ordonnoit qu'il seroit fait un traité d'alliance entre les Romains & les Béotiens ; & comme personne n'osa s'y opposer, elle fut reçue & autorisée par les suffrages de tous les peuples de la Béotie. Aussi-tôt l'assemblée fut congédiée : & Quintius étant encore resté quelque temps à Thebes, pour connoître le cours que prendroit la maladie d'Attalus ; quand il vit qu'elle se terminoit à une infirmité qui ne permettoit pas à ce Prince d'en sortir, il l'y laissa pour faire les remedes qui conviendroient, & s'en retourna à Elatie. Ainsi après avoit attiré dans le parti des Romains les Béotiens, comme il avoit fait auparavant les Achéens ; n'ayant plus rien à craindre de la part des nations qu'il laissoit derriere lui, il tourna toutes ses pensées du côté de Philippe, & de la guerre qui lui restoit à terminer.

Les Béotiens font alliance avec les Romains.

Philippe de son côté, voyant la rigueur dont les Romains en usoient avec lui, commença dès que le printemps fut de retour, à lever des troupes dans

Philippe se prépare à soutenir la guerre.

toutes les villes de ſon Royaume : il n'y trouva pas une nombreuſe jeuneſſe. Car outre les guerres qui avoient dépeuplé la Macédoine du temps de ſes peres, il avoit lui-même perdu beaucoup de monde dans celles qu'il avoit eues à ſoutenir par mer contre Attalus & les Rhodiens ; & encore plus dans celle que les Romains lui avoient faite par terre. Ainſi il étoit obligé d'enrôler les jeunes gens dès l'âge de ſeize ans, & de faire reprendre les armes aux vieux ſoldats vétérans & retirés, pour peu qu'il leur reſtât encore de vigueur. Par ce moyen ayant mis de nouvelles troupes ſur pied, il les aſſembla à Die vers l'équinoxe du printemps ; & s'y étant campé, il s'appliqua à les exercer, en attendant que l'ennemi ſe mît en campagne, & le vînt chercher. Dans le même temps Quintius partit d'Elatie, & paſſant à côté de Thronion & de Scarphée, vint aux Thermopyles. Il s'arrêta quelque temps dans l'aſſemblée que les Etoliens avoient indiquée à Héraclée, pour délibérer ſur le nombre des troupes qu'ils fourniroient aux Romains pour la guerre. Lorſqu'il ſut à quoi ſes alliés s'étoient déterminés, il ſe rendit en trois jours d'Héraclée à Xinies, & ſe campa ſur les confins des Enians & des Theſſaliens, pour

y attendre les troupes auxiliaires de l'Etolie. Comme ces peuples ne perdirent point de temps, elles se rendirent bientôt auprès de lui sous la conduite de Phéneas. Elles consistoient en deux mille hommes d'infanterie, & quatre cents chevaux. Le Proconsul pour leur faire connoître qu'il n'attendoit que leur arrivée, décampa aussi-tôt de cet endroit. Lorsqu'il fut passé dans la Phtiotide, il y fut joint par cinq cents Gortyniens Crétois commandés par Cydate, & par trois cents Apolloniates légerement armés comme eux : & peu de jours après Amynander se rendit aussi auprès de lui avec douze cents hommes d'infanterie.

Quintius ayant été joint par ses alliés, va chercher Philippe.

Philippe ayant appris que les Romains étoient partis d'Elatie, vit bien qu'il étoit à la veille d'une bataille qui décideroit de son sort. Ainsi croyant devoir exhorter ses soldats à bien faire, il leur parla fort au long de la valeur de ses ancêtres, & de la gloire que les Macédoniens avoit acquise dans la guerre; & après avoir répété ce qu'il leur avoit dit tant de fois, il vint au point délicat, & tacha de dissiper leurs craintes & de ranimer leurs espérances. Il avouoit que sa phalange surprise d'une attaque imprévue, avoit été obligée d'abandonner les défilés où elle étoit postée près

du fleuve Aous ; mais il oppoſoit à cet échec la défaite des Romains ſur les rives de l'Atrace. « Et qu'après tout, « ſi les Macédoniens n'avoient pas bien « gardé les paſſages de l'Epire, ç'avoit « été la faute premiérement des ſenti- « nelles qui s'étoient laiſſé ſurprendre ; « & en ſecond lieu des ſoldats armés à « la légere, & des troupes mercenaires « qui s'étoient mal défendues. Mais que « dans cette occaſion même la Phalange « avoit tenu ferme, & qu'elle ſeroit tou- « jours invincible, tant qu'elle combat- « troit à forces ouvertes, & que le lieu « ne donneroit aucun avantage à ſes en- « nemis ». Il ſe trouvoit à la tête de ſeize mille Macédoniens qui étoient l'élite de ſes troupes, & toute la reſſource de ſon royaume ; il avoit en outre deux mille hommes armés de ces petits boucliers en forme de croiſſant, qu'ils appellent en leur langue *Pelta*, deux mille Thraces, & autant de Tralliens nation Illyrienne ; avec environ mille mercenaires de divers pays. Sa cavalerie montoit à deux mille hommes. Voilà les forces avec leſquelles il attendoit ſes ennemis. Quintius avoit à-peu-près autant d'infanterie que Philippe, mais il avoit de plus en cavalerie celle que les Etoliens lui avoient amenée.

Dénombrement des troupes du Roi & de celles du Proconſul.

Quintius s'étant campé auprès de The-

bes de Phthie, s'avança jufqu'au pied de fes murailles, avec un petit nombre de cavaliers & de foldats légérement armés, ne défefpérant pas de fe rendre maître de cette ville, par la trahifon de Timon le plus confidérable des habitants. Mais fes efpérances furent tellement trompées, qu'il eut à foutenir une vigoureufe fortie; & il fe feroit difficilement tiré de ce mauvais pas, fi toute fon armée ne fût promptement accourue pour le dégager. Il renonça donc fur le champ à des efpérances témérairement conçues; & bien informé que le Roi étoit arrivé dans la Theffalie, fans cependant favoir au jufte en quel endroit il campoit, il ordonna à fes foldats d'aller couper dans la campagne du bois propre aux retranchements. Les Macédoniens & les Grecs avoient auffi l'ufage de la paliffade. Mais ils ne favoient ni la porter commodément, ni l'employer utilement. Car ils coupoient des arbres trop gros, & ils y laiffoient trop de branches, pour que le foldat pût s'en charger avec les armes. Et quand ils les avoient placés au-devant de leur camp, il étoit facile aux ennemis de les arracher. Ces fouches épaiffes & peu ferrées entr'elles s'élevoient de diftance en diftance, leurs rameaux fort

Comparaifon de la paliffade des Romains & de celle des Grecs.

nombreux

nombreux donnoient prise, deux ou trois soldats pouvoient en arracher une, & former aussi-tôt une ouverture de la largeur d'une porte, qu'il n'étoit pas aisé de reboucher. Les Romains au contraire coupent des pieux légers & qui n'ont que deux ou trois branches au plus : en sorte qu'un soldat ayant ses armes suspendues derriere son dos, en peut aisément porter plusieurs à la fois. Et ils les enfoncent en terre si près les uns des autres, & entrelacent leurs branches de façon qu'il n'est pas facile ni d'y passer la main, ni de distinguer de quel tronc partent les branches qu'on empoigne. Enfin s'il arrive que l'ennemi arrache un pieu, l'espace qu'il laisse entre les deux qui sont à côté, n'est pas fort grand, & il est aisé de le refermer dans le même moment, par le moyen d'un autre qu'on met en sa place.

Quintius partit dès le lendemain, faisant porter des pieux à ses soldats, pour être en état de camper dans le besoin, & après avoir fait un peu de chemin, il s'arrêta à six milles de Pheres, d'où il envoya ses coureurs examiner en quel endroit de la Thessalie étoit Philippe, & quels pouvoient être ses desseins. Ce Prince étoit aux environs de Larisse, où ayant appris que Quintius étoit passé de

Thebes à Pheres, comme il ſouhaitoit lui-même de combattre ſans différer, il ſe mit en marche pour venir au-devant de lui, & ſe campa environ à quatre milles de Pheres. Le lendemain il partit de chaque armée un détachement pour aller s'emparer des hauteurs qui dominoient ſur la ville. Mais les deux partis s'étant apperçus l'un l'autre à une diſtance à peu près égale de l'éminence dont ils vouloient ſe ſaiſir, s'arrêterent en attendant le retour des courriers qu'ils avoient envoyés à leurs camps reſpectifs pour demander ce qu'on ſouhaitoit qu'ils fiſſent, ayant rencontré l'ennemi contre leur eſpérance. Et ce jour-là ils eurent ordre de venir rejoindre l'armée ſans rien entreprendre. Mais le jour ſuivant il ſe donna autour de ces mêmes éminences, un combat de cavalerie, où le parti du Roi fut battu & pourſuivi juſques dans ſon camp, ſur-tout par la valeur des Etoliens. Ce qui embarraſſa le plus les combattants, c'eſt que l'affaire ſe paſſa dans un terrein couvert d'arbriſſeaux, & rempli de jardins, tels qu'il s'en trouve ordinairement autour des villes; outre que les chemins étoient coupés, & la plupart entiérement fermés par des amas de pierres ou de terre. C'eſt pourquoi les deux Chefs ré-

ſolurent de s'éloigner de ce lieu, & comme de concert, marcherent du côté de Scotuſe, Philippe dans l'eſpérance de s'y fournir de bled, & Quintius à deſſein de le devancer & de lui ôter cette reſſource, en faiſant le dégât dans ce pays. Les deux armées marcherent un jour entier ſans s'appercevoir, parce qu'elles étoient ſéparées par une longue chaîne de montagnes. Le Proconſul ſe campa auprès d'Erétie dans la Phthie ou Phtiotide, & le Roi ſur les bords de l'Oncheſte. Le lendemain ils n'eurent pas plus de nouvelles l'un de l'autre, & camperent, Philippe auprès de Melambion dans le territoire de Scotuſe, & Quintius autour de Thetidion dans celui de Pharſale. Le troiſieme jour il tomba une pluie ſi violente & qui fut ſuivie d'un brouillard ſi épais, que les Romains ſe tinrent en repos, dans la crainte des embuſcades.

Après que la pluie eut ceſſé, Philippe qui vouloit faire diligence, ſans s'inquiéter des nuages qui obſcurciſſoient l'air, ordonna aux ſiens de ſe mettre en marche. Mais les ténébres étoient ſi épaiſſes, que les porte-enſeignes ne pouvoient diſcerner le chemin, ni les ſoldats reconnoître les enſeignes ; ils marchoient au hazard & ſans ordre ; de

tous côtés s'élevoient des cris confus ; on eût dit qu'ils étoient égarés au milieu d'une nuit profonde. Les Macédoniens gagnerent les sommets de Cynoscephale, & après y avoir laissé une garde considérable de cavalerie & d'infanterie, dresserent leur camp. Quintius qui étoit resté dans le sien auprès de Thetidion, avoit seulement pris la précaution d'envoyer quelques escadrons, & environ mille fantassins à la découverte, leur recommandant expressément de se tenir sur leurs gardes, pour ne point tomber dans des pieges que l'obscurité leur pouvoit cacher, même dans le pays le plus découvert. Quand ce détachement fut arrivé sur les hauteurs que les Macédoniens occupoient, les deux partis retenus par une crainte mutuelle, resterent en repos chacun dans leur poste. Delà ayant envoyé avertir leurs Généraux de ce qui se passoit, en attendant le retour de leurs courriers, ils se remirent de la frayeur qui les avoit saisis à la vue inopinée les uns des autres, & ne purent demeurer plus long-temps dans l'inaction. Le combat commença par un petit nombre des plus hardis qui s'avancerent hors de leurs rangs ; il s'augmenta peu-à-peu, par le moyen de ceux qui venoient au secours de leurs camarades,

Philippe se campe à Cynoscephale.

Commencement d'une action entre les Romains & les Macédoniens.

lorſqu'ils les voyoient plier. Comme les Romains commençoient à avoir du deſſous ; ils avoient fait partir courrier ſur courrier pour avertir leur Général du péril où ils étoient ; ils reçurent un renfort de cinq cents chevaux, & de deux mille hommes d'infanterie la plupart Etoliens commandés par deux Tribuns militaires, qui changerent ſi-bien la fortune du combat, que les Macédoniens maltraités à leur tour, envoyerent demander du ſecours à leur Roi. Mais comme à cauſe du brouillard épais, il ne s'attendoit à rien moins ce jour qu'à combattre, & qu'il avoit envoyé la plus grande partie de ſes gens au fourrage, il ſe trouva d'abord fort embarraſſé. Mais ſe voyant preſſé par les courriers qui arrivoient coup ſur coup, & à travers les nuages qui ſe diſſipoient, appercevant ſur le haut de la montagne, les Macédoniens ſerrés de près, & ne ſe défendant plus que par la ſituation du lieu, il crut qu'il valoit mieux expoſer toute ſon armée au ſort d'une bataille, que d'en laiſſer périr une partie, ſans la défendre. Il envoya donc au ſecours de ceux qui étoient en péril, Athenagoras Commandant des ſoldats mercenaires, avec toutes les troupes auxiliaires, excepté les Thraces, auxquelles il joignit la cavalerie de Ma-

cédoine & de Theſſalie. A leur arrivée les Romains abandonnerent la montagne, & ne ſe mirent point en devoir de ſe défendre, que quand ils furent deſcendus dans la plaine. Ils firent cependant cette retraite ſans déſordre & ſans confuſion, ſoutenus ſur-tout par la cavalerie des Etoliens, la meilleure en ce temps qu'il y eût dans toute la Grece; au lieu que leur infanterie le cédoit à celle de leurs voiſins.

Le Roi apprenant cet avantage des ſiens, par des courriers qui arrivant coup ſur coup, l'exagéroient exceſſivement, & crioient à l'envi, que les Romains fuyoient pleins d'épouvante, avoit cependant peine à s'ébranler; il répétoit qu'il y auroit de la témérité à expoſer l'armée dans un lieu & dans un temps qui ne lui plaiſoient point; mais il ſe laiſſa enfin perſuader, & malgré ſa répugnance, rangea toutes ſes troupes en bataille. Quintius en fit autant, preſſé par la néceſſité, plutôt qu'il n'étoit invité par l'occaſion. Il laiſſa l'aîle droite au corps de réſerve, mit les éléphants devant les enſeignes, & avec l'aîle gauche & tous les ſoldats armés à la légere, marcha contre les ennemis, faiſant entendre aux ſiens que ceux qu'ils alloient combattre, » étoient ces mêmes Macédoniens

qu'ils avoient battus & forcés d'aban- «
donner les défilés de l'Epire, malgré «
les montagnes & les fleuves qui de- «
voient les mettre à couvert de toute «
insulte ; les mêmes qu'ils avoient vain- «
cus sous la conduite de Sulpicius, «
dans le temps qu'ils lui fermoient le «
passage étroit de l'Eordée. Que le «
Royaume de Macédoine s'étoit sou- «
tenu long-temps par sa réputation «
plutôt que par ses forces ; & que cette «
réputation même n'étoit plus rien au- «
jourd'hui ». Dès que ceux des Romains, qui avoient été obligés de descendre dans la vallée, apperçurent leur Général & son armée, ils recommencerent à combattre, & fondant sur les ennemis, les forcerent une seconde fois à lâcher pied. Alors Philippe s'avança en diligence contre les Romains avec les soldats armés de boucliers, & l'aîle droite composée de cette infanterie qu'ils appellent phalange, & qui fait toute la force de l'armée Macédonienne ; ordonnant à Nicanor l'un des premiers de sa cour, de le suivre avec le reste des troupes. Quand il fut arrivé sur l'éminence, il y apperçut quelques corps morts & quelques armes qu'y avoient laissées les Romains ; ce qui lui fit juger qu'on avoit combattu dans ce lieu,

que les Romains y avoient été défaits; & qu'on en étoit aux mains près de leur camp. Cet objet le transporta d'une joie extraordinaire. Un moment après, voyant les siens en fuite par le changement qu'avoit occasionné l'arrivée du Consul, il douta quelque temps s'il ne devoit pas faire rentrer les troupes dans le camp. Mais comme les Romains approchoient toujours, qu'ils donnoient sur les fuyards qui ne pouvoient manquer d'être taillés en pieces, s'il n'alloit à leur secours; & qu'enfin il ne lui étoit pas aisé à lui-même de faire retraite sans s'exposer; il fut forcé d'en venir aux mains, avant que le reste de son armée l'eût joint; il plaça à l'aîle droite les cavaliers & les soldats légérement armés qui avoient déja combattu; & à la gauche ceux qui portoient des boucliers, & une partie des soldats qui composoient la phalange, auxquels il ordonna de (1) baisser leurs lances, & de fondre sur les ennemis. Et pour empêcher qu'on ne les pût enfoncer, il di-

(1) T. Live dit qu'il leur ordonna de quitter leurs lances & de mettre l'épée à la main; ce qui a peu de vraisemblance. Il y a apparence qu'il s'est trompé en expliquant le verbe Grec χαταβάλλειν par *jeter*; au lieu qu'il signifie en cet endroit de Polybe, *baisser*; comme l'a traduit Casaubon, & comme le remarque M. Crevier dans sa note sur ce passage.

minua de la moitié le front de la bataille, pour doubler les rangs en dedans, lui donnant beaucoup plus de profondeur que de largeur : & en même temps il recommanda de se serrer de façon que les hommes & les armes se touchassent.

Quintius ayant retiré au milieu des rangs, ceux qui avoient combattu, fait sonner la charge. Jamais on ne poussa des cris plus furieux au commencement d'une action. Car le hazard voulut que les deux armées commençassent dans le même instant à crier : & ce ne furent pas seulement ceux qui en étoient actuellement aux mains, mais ceux du corps de réserve, ou qui ne faisoient que d'arriver au combat. Philippe qui étoit posté à l'aîle droite sur le haut de la montagne, l'emportoit par l'avantage du lieu sur ceux qui lui étoient opposés. Mais à l'aîle gauche, la partie de sa phalange qui s'étoit trouvée à la queue s'avançoit assez en désordre. Le centre, plus voisin de la droite, regardoit le combat qui s'y donnoit, comme un spectacle où il n'avoit aucune part. La phalange qui devoit être à la gauche, venoit d'arriver sur la hauteur ; elle étoit encore en ordre de marche & n'avoit pas eu le temps de se former en bataille. Quintius malgré

Bataille générale entre Quintius & Philippe.

le désavantage que les siens avoient à l'aîle gauche, poussa d'abord ses éléphants contre cette troupe mal rangée, puis fondit lui-même sur elle, persuadé qu'une partie enfoncée, entraîneroit la défaite de toutes les autres. Il ne s'étoit pas trompé. Les Macédoniens, à l'aspect des éléphants, tournerent sur le champ le dos, & furent suivis dans leur déroute de tous ceux qui venoient après : en cette occasion un des Tribuns militaires, prenant conseil du moment, laissa là ceux des siens dont la victoire n'étoit pas douteuse ; & avec vingt manipules, après avoir fait un petit détour, alla attaquer par derriere l'aîle droite de Philippe, & la défit. Il auroit renversé tout autre corps également en l'attaquant ainsi. Mais ce qui augmenta encore le désordre ordinaire en pareille occasion, c'est que la phalange des Macédoniens pesante & immobile ne pouvoit se porter de tous côtés ; & se trouvoit même arrêtée par ceux des Romains qui avoient auparavant fui devant elle, & qui étoient revenus fiérement à la charge, voyant la mauvaise contenance des ennemis. Outre cet inconvénient, le lieu leur étoit encore devenu contraire, parce qu'étant descendus de la hauteur en poursuivant les Romains culbutés, ils l'avoient aban-

donnée au Tribun, qui avoit fait le tour pour les prendre à dos. Quelques-uns furent tués sur la place, & la plupart jetant leurs armes prirent la fuite.

D'abord Philippe se retira sur un des sommets les plus élevés avec un petit nombre de cavaliers & de fantassins pour examiner ce qui se passoit à son aîle gauche : mais quand il vit que tout fuyoit, & que les armes & les enseignes romaines brilloient sur toutes les hauteurs d'alentour, il abandonna lui-même le champ de bataille. Quintius avoit déja commencé à le poursuivre : mais ayant remarqué que les Macédoniens levoient tout d'un coup la pointe de leurs sarisses en haut, il s'arrêta quelque temps, ne comprenant pas ce que signifioit ce mouvement, qui étoit nouveau pour lui. Ensuite apprenant que c'étoit le signal en usage chez cette nation, lorsqu'elle vouloit se rendre, il alloit accepter leur soumission & les épargner. Mais ses soldats, qui ne savoient pas que l'ennemi eût cessé de combattre, ni quel étoit le dessein de leur Général, se jeterent sur eux, & après avoir tué les premiers, mirent tout le reste en déroute. Le Roi se retira à Tempé en courant à brides abattues. Il s'arrêta pendant un jour à Gonnes, pour y recueillir ceux qui

Défaite des Macédoniens.

étoient échappés du combat. Les Romains vainqueurs fondirent dans le camp des Macédoniens pour le piller : mais ils avoient été prévenus par les Etoliens qui en avoient presque enlevé tout le butin. On tua ce jour-là à Philippe huit mille hommes, & on lui en prit cinq mille. Le Proconsul n'en perdit pas plus de cinq cents. Si nous nous en rapportons à Valérius d'Antium, qui parle de tout avec des exagérations outrées, il y eut dans cette bataille quarante mille Macédoniens de tués ; il exagere moins grossiérement sur le nombre des prisonniers ; suivant lui, il n'y en eut que cinq mille sept cents avec deux cents quarante & un étendards militaires. Claudius Quadrigerius fait monter le nombre des morts à trente deux mille, & celui des prisonniers à quatre mille trois cents. Pour moi, je ne regarde pas précisément le plus petit nombre, comme le plus croyable, mais j'ai suivi Polybe, historien exact & parfaitement instruit de toutes les guerres des Romains, sur-tout de leurs expéditions dans la Grece.

Philippe demande à Quintius une treve & une couronne,

Philippe ayant rassemblé tous ceux que la fuite avoit dispersés, se retira en Macédoine, après avoir envoyé des gens à Larisse pour brûler les registres de la couronne, & empêcher qu'ils ne tom-

baſſent entre les mains des ennemis. Le Proconſul ayant vendu au profit de la République une partie des priſonniers & du butin, & donné l'autre aux ſoldats, partit pour Lariſſe, ſans être encore bien informé ni de la retraite de Philippe, ni du parti qu'il avoit pris pour l'avenir. Ce fut là qu'il lui vint de la part de ce Prince un Héraut, en apparence pour lui demander une treve, afin de donner la ſépulture à ſes ſoldats reſtés ſur le champ de bataille, mais en effet pour obtenir la permiſſion de lui envoyer des Ambaſſadeurs. Quintius lui accorda l'un & l'autre, & au ſurplus chargea le Héraut de dire au Roi qu'il ne perdît point courage. Ce trait de politeſſe & d'humanité irrita ſur-tout l'orgueil des Etoliens qui ſe plaignoient du changement que la victoire avoit opéré dans la conduite du Général : « qu'avant la bataille, il n'avoit rien fait que « de concert avec ſes Alliés : mais que « depuis qu'il avoit vaincu Philippe, il « ne les conſultoit plus ſur rien, & « ſe rendoit l'arbitre unique & abſolu « de toutes choſes. Qu'on voyoit bien « que ſon but étoit de mettre Philippe « dans ſes intérêts, & dans ceux des « Romains, & de faire tomber ſur eux « tous les avantages de la paix, après «

entre-vue, & obtient l'un & l'autre.

Plaintes des Etoliens accompagnées d'une arrogance inſupportable.

» que les Etoliens avoient essuyé la plus » grande partie des périls & des travaux » de la guerre. » Il est bien vrai que Quintius avoit pour eux beaucoup moins d'égard & de considération qu'à l'ordinaire. Mais ils ignoroient la cause de cette négligence affectée. Ils s'imaginoient que ce Général le plus désintéressé qui fût jamais, & le moins capable de se laisser éblouir par les attraits d'un gain sordide, prétendoit aux libéralités du Roi. Au reste ce n'étoit pas sans raison qu'il étoit indigné contre eux. Il ne pouvoit leur pardonner l'avidité insatiable qu'ils montroient pour le butin, l'arrogance avec laquelle ils s'attribuoient tout l'honneur de la victoire, & leurs discours insolents qui choquoient les oreilles de tout le monde. D'ailleurs il voyoit que si on ruinoit absolument le Royaume de Macédoine, la Grece ne manqueroit pas de les avoir pour maîtres au lieu de Philippe. Voilà les raisons qu'il avoit de chercher à les décréditer, & à les rendre méprisables dans l'esprit de tous les autres peuples.

Délibération des Alliés au sujet de la paix.

Le Proconsul accorda au Roi une treve de quinze jours, & convint avec lui du jour de l'entrevue. Mais en attendant il convoqua l'Assemblée des Alliés, pour leur communiquer les conditions auxquel-

les il avoit résolu de donner la paix. Amynander Roi des Athamanes dit son avis en peu de mots, « qu'il falloit « terminer la guerre de façon qu'en l'ab- « sence même des Romains, la Grece « fût en état de conserver la paix & de « défendre sa liberté par elle-même. Les « Etoliens parlerent avec plus de dureté « & d'emportement. Car après avoir loué « l'attention qu'avoit le Général Romain, « de communiquer, comme il étoit juste, « les conditions de la paix, à ceux qui « avoient partagé les travaux de la guer- « re, ils ajouterent qu'il étoit dans l'er- « reur, s'il comptoit sur la paix pour « les Romains, & sur la liberté pour les « Grecs, à moins que Philippe ne fût « ou privé de la vie, ou dépouillé du « trône. Qu'il pouvoit aisément exécu- « ter l'un & l'autre, s'il vouloit profi- « ter de ses avantages. Quintius répon- « dit à ces derniers qu'ils ne se souve- « noient ni du caractere du peuple Ro- « main, ni des sentiments qu'ils avoient « témoignés eux-mêmes en d'autres oc- « casions. Que dans toutes les Assem- « blées & les conférences qui s'étoient « tenues jusques-là, ils avoient toujours « opiné pour la paix & non pour une « guerre à outrance. A l'égard des Ro- « mains, outre que de tout temps, ils «

» s'étoient fait une loi de pardonner aux » vaincus, ils venoient de donner une » preuve bien éclatante de leur clémen- » ce, dans la paix conclue avec Anni- » bal & les Carthaginois. Mais pour ne » point parler de ces derniers ; dans les » entrevues qu'on avoit eues jusqu'à ce » jour avec Philippe lui-même, avoit-il » jamais été question de le chasser de » ses Etats ? Quoi ? Parce qu'il avoit été » vaincu dans un combat, devoit-on » se rendre inexorable ? C'étoit sur le » champ de bataille qu'il falloit faire » éclater toute sa haine & toute son ani- » mosité. Mais que les grandes ames, » étoient ordinairement les plus traita- » bles à l'égard des ennemis qui avouoient » leur défaite. Qu'il étoit vrai que les » Rois de Macédoine faisoient ombrage » à la liberté des Grecs. Mais que si » on détruisoit ce Royaume & ce peu- » ple, les Thraces, les Illyriens, les » Gaulois mêmes, toutes nations féroces » & indomptables, ne manqueroient » pas de se répandre & dans la Macé- » doine & dans la Grece. Qu'ils ne » devoient donc pas, en éloignant un » voisin utile, donner passage à des » ennemis plus nombreux & plus féro- » ces. Phénéas Préteur des Etoliens re- » pliqua, que si on laissoit échapper

Philippe dans les conjonctures présen- «
tes, il reprendroit bientôt les armes, «
& deviendroit plus redoutable que ja- «
mais. Mais Quintius l'interrompant, «
cessez, lui dit-il, de crier, quand il «
faut délibérer. J'aurai soin que les liens «
de la paix soient si fermes que la guer- «
re ne puisse les rompre ».

C'est ainsi que cette Assemblée se termina, & dès le lendemain Philippe se trouva à la conférence qu'on lui avoit indiquée dans les gorges qui menent à la vallée de Tempé : & le jour suivant les Romains & leurs Alliés s'y rendirent en grand nombre. Là Philippe par une prudence tout-à-fait louable, abandonnant de bonne grace les pays qu'aussi-bien on lui auroit arrachés de force, puisqu'il n'étoit pas possible de faire la paix autrement, « déclara qu'il accep- «
toit toutes les conditions que les Ro- «
mains lui avoient imposées dans la pré- «
cédente entrevue, & que les Alliés «
avoient demandées ; qu'à l'égard du «
reste, il s'en rapportoit absolument au «
Sénat ». Par cette modération il sembloit avoir fermé la bouche à ses ennemis les plus déclarés. Et en effet tous les autres garderent le silence. Mais l'Etolien Phénéas ne pouvant résister à la démangeaison qu'il avoit de parler,

« Eh bien, dit-il, Philippe, nous » rendez-vous enfin Pharsale, & Larisse de Cremaste, & Echine, & » Thebes de Phthie ? » Ce Prince répondit qu'ils pouvoient reprendre ces villes, & qu'il n'y mettoit aucun obstacle. Mais Quintius n'étoit pas d'accord avec les Etoliens au sujet de cette restitution. Car il prétendoit que les (1) trois premieres appartenoient aux Romains par droit de conquête ; parce qu'ayant fait approcher son armée de leurs murailles, dans le temps qu'il n'y avoit encore rien de décidé, & ayant invité leurs habitants à faire alliance avec le peuple Romain, puisqu'il leur étoit libre de quitter le parti de Philippe, ils avoient cependant préféré l'amitié de ce Prince à celle des Romains. Phénéas repliquoit qu'en vertu de l'alliance qu'ils avoient faite, ils devoient rentrer en possession des biens qui leur avoient appartenu avant la guerre ; outre que dans le premier traité il avoit été dit que les Romains auroient pour eux tout le butin & toutes les dépouilles qui se pour-

Contestation entre Quintius & les Etoliens au sujet des villes rendues par Philippe

(1) Ce passage traduit de Polybe n'a pas non plus été bien entendu par T. Live : car il ne fait rouler la contestation de Quintius & des Etoliens que sur la seule ville de Thebes ; au lieu que les Romains demandoient les trois autres, & n'abandonnoient que Thebes aux Etoliens.

roient transporter ; & que les campagnes & les villes demeureroient aux Etoliens. Mais, répondit Quintius, » vous-même avez violé ces conditions du « traité, lorsqu'en renonçant à notre al- « liance, vous avez fait la paix avec Phi- « lippe sans notre aveu. Et quand cela « ne seroit pas, la clause dont vous par- « lez ne regarderoit au plus que les villes « qui auroient été prises. Mais pour cel- « les de Thessalie, elles ont embrassé » volontairement le parti des Romains. » Tous les autres Alliés approuverent les raisons du Proconsul ; mais les Etoliens ne les entendirent qu'avec une indignation qui les engagea bientôt dans une guerre fatale pour eux. Le Général Romain convint avec Philippe qu'il enverroit à Rome son fils Démétrius en ôtage avec quelques-uns des Grands de sa Cour, & payeroit comptant (1) deux cents talents. Qu'à l'égard du reste, il enverroit des Ambassadeurs à Rome ; & afin qu'il eût le temps de recevoir la réponse du Sénat, on lui accorda une treve de quatre mois. Quintius lui promit, qu'en cas qu'il n'obtînt pas la paix, on lui rendroit ses ôtages & son argent. La principale

Démétrius fils de Philippe envoyé pour ôtage à Rome.

(1) Deux cent mille écus, si on estime le talent trois mille livres comme on a déja fait en faveur du compte rond ; car il valoit un peu moins.

raiſon qu'eut ce Général de terminer au plutôt la guerre de Macédoine, fut la nouvelle qu'il apprit qu'Antiochus ſe préparoit à paſſer en Europe, & à faire la guerre aux Romains.

Androſtenes qui commandoit dans Corinthe pour le Roi, eſt défait auprès de cette ville par les Achéens.

Dans ce même temps, & comme quelques-uns l'ont écrit, ce même jour, les Achéens défirent auprès de Corinthe Androſthenes Lieutenant du Roi Philippe. Ce Prince, dans le deſſein de faire de cette place une forteresse qui tînt en bride tous les peuples de la Grece, avoit attiré les principaux habitants à une entrevue, ſous prétexte de convenir avec eux du nombre de cavaliers qu'ils pouvoient fournir pour la guerre, & les avoit retenus pour ôtages. Enſuite, outre cinq cents Macédoniens & huit cents hommes ramaſſés de differents pays, qu'il tenoit ordinairement en garniſon dans Corinthe, il y avoit encore envoyé mille Macédoniens, douze cents tant Illyriens que Thraces ou Crétois, nations qui ſervoient indifféremment dans les deux partis. Enfin mille tant Béotiens que Theſſaliens & Acarnaniens ajoutés à ce nombre, leſquels avec la jeuneſſe de la ville, formoient un corps de ſix mille combattants, donnerent à Androſthenes la confiance de livrer une bataille dans les formes. Nicoſtratus Préteur des Achéens étoit à

Sicyone à la tête de 2000 hommes d'infanterie & cent cavaliers ; mais avec des forces si inférieures à celles d'Androsthenes, soit pour le nombre, soit pour la qualité, il n'osoit paroître en campagne, & se tenoit renfermé dans sa place. Les troupes du Roi pilloient la campagne aux environs de Pelle, de Phliase ou Phlionte & de Cléonée, & s'avancoient jusqu'aux portes de Sicyone, pour reprocher aux Achéens leur crainte & leur lâcheté. Bien plus, courant la mer avec leurs vaisseaux, ils ravageoient toute la côte maritime de l'Achaie. Le mépris qu'ils avoient pour leurs ennemis, les fit passer insensiblement de la confiance à une sécurité dangereuse. Nicostratus conçut le dessein & l'espérance de les attaquer avec avantage, lorsqu'ils s'y attendroient le moins. Pour parvenir à son but, il envoya dans les villes voisines un ordre secret de lui faire trouver à un jour marqué auprès d'Apelaure dans la Stymphalie, le nombre de gens armés qu'il leur spécifioit. Tous s'étant trouvés au rendez-vous, il partit dans le moment, & passant par le pays des Phliasiens, il arriva de nuit à Cleonée, sans que personne sût quel étoit son projet. Il avoit avec lui cinq mille hommes, en comptant les soldats armés à la légere, &

trois cents cavaliers. Ce fut avec ces troupes qu'il attendit l'occaſion d'attaquer les ennemis, après avoir envoyé un détachement pour apprendre de quel côté ils s'étoient répandus.

Androſthenes qui ne ſavoit rien de ce qui ſe paſſoit, étant parti de Corinthe, alla camper auprès du fleuve Nemée qui ſépare les terres de Corinthe & de Sicyone. Là gardant avec lui une moitié de ſes troupes, il partagea l'autre en trois corps qu'il envoya chacun de ſon côté, ravager les terres de Pelle, de Sycione & de Phliaſe. Nicoſtratus ne l'eut pas plutôt appris à Cleonée, qu'il ordonna à une grande partie de ſes ſoldats mercenaires, d'aller s'emparer d'un défilé par où on entre dans le pays des Corinthiens, & les ſuivit ſans différer, avec le reſte de ſon armée partagée en deux corps, ayant placé ſa cavalerie à l'avant-garde, afin qu'elle prît les devants. Dans l'une de ces troupes étoit le reſte des mercenaires avec les ſoldats armés à la légere ; dans l'autre les ſoldats Achéens & des autres nations qui portoient des boucliers, & qui étoient l'élite de ſon armée. Déja cette infanterie & cette cavalerie approchoit des ennemis, lorſque quelques Thraces en fondant ſur ceux qui

étoient épars dans la campagne, porterent l'alarme jusques dans le camp d'Androsthenes. Ce Commandant se trouva d'autant plus embarrassé, qu'avant ce jour, il n'avoit jamais vu les ennemis hors de leurs murailles, si ce n'est quelquefois sur les collines voisines de Sicyone ; il étoit bien loin de s'imaginer qu'ils osassent s'avancer jusqu'à Cléonée. Le parti qu'il prit fut de faire sonner la trompette, pour rappeller ceux des siens qui s'étoient dispersés dans la campagne : & ordonnant au petit nombre de ceux qu'il avoit avec lui de prendre promptement les armes, il sortit de son camp, & se posta sur les bords du fleuve. Les autres s'étant rassemblés & rangés en bataille avec assez de peine, ne purent soutenir le premier choc des ennemis. Les Macédoniens tinrent ferme, & disputerent long-temps la victoire. Mais à la fin abandonnés de tout le monde, & attaqués en flanc par les soldats ennemis armés à la légere, pendant qu'ils avoient en tête leurs troupes armées de boucliers, ils commencerent aussi à reculer, puis tournerent tout-à-fait le dos ; & la plupart jetant leurs armes par terre, s'enfuirent à Corinthe, désespérant de pouvoir défendre leur camp. Nicostrate les fit poursuivre par les soldats mercenaires, & envoya sa cavalerie avec

les troupes auxiliaires des Thraces, contre ceux qui pilloient encore la campagne. On fit dans cette pourſuite un plus grand carnage des ennemis que dans le combat même. De ceux qui étoient allés piller les environs de Pelle & de Phlionte, les uns revenant ſans crainte & ſans précaution, donnerent dans le détachement ennemi qu'ils prenoient pour un corps de leurs propres troupes; les autres ayant ſoupçonné ce qui ſe paſſoit, par les mouvements qu'ils apperçurent de loin, voulurent prendre la fuite; mais s'étant diſperſés de côté & d'autre, ils tomberent entre les mains des payſans qui ne leur firent pas plus de quartier que les ſoldats. Il fut tué ce jour-là quinze cents, & pris trois cents des gens d'Androſthenes. Cet avantage délivra toute l'Achaie d'un ennemi qui lui cauſoit beaucoup d'inquiétude.

Avant la bataille de Cynoſcephales, L. Quintius ayant attiré à Corſou les principaux des Acarnaniens qui ſeuls de tous les Grecs étoient reſtés dans l'alliance du Roi de Macédoine, fit dès-lors quelques efforts pour les détacher de ce Prince. Deux motifs ſur-tout les retenoient, leur fidélité naturelle, & la crainte des Etoliens jointe à la haine qu'ils portoient à toute cette nation.

Ce

Ce Général les invita à s'assembler à Leucade. Mais tous les peuples de l'Acarnanie ne s'y rendirent pas ; & ceux qui s'y trouverent n'étoient pas dans les mêmes sentiments. Cependant les plus considérables d'entre eux, & les Magistrats eurent assez de crédit, pour obtenir de ceux qui étoient présents, un décret en vertu duquel on devoit faire alliance avec les Romains. Tous les absents désapprouverent ce qui s'étoit passé dans l'assemblée : & dans le temps qu'ils murmuroient hautement contre le décret, deux des principaux Acarnaniens envoyés par Philippe, savoir Androcles & Echedemus, seconderent si-bien le mécontentement du peuple, que le décret fut cassé ; on condamna encore comme traîtres à la patrie, Archélaus & Bianor, tous deux des premiers de la nation, pour avoir été les auteurs de ce projet ; & le Préteur Zeuxis fut déposé, pour l'avoir proposé à l'assemblée. Alors ceux qu'on venoit de condamner firent une démarche téméraire, mais dont l'événement fut heureux. Car contre le sentiment de leurs amis qui les exhortoient à céder au temps, & à se retirer à Corfou auprès des Romains, ils résolurent de se présenter devant le peuple, ou pour appaiser son ressentiment par cette mar-

Les Acarnaniens rejettent l'alliance des Romains

que de confiance, ou pour souffrir de sa part tout ce qu'il voudroit ordonner. Lors donc qu'ils furent entrés au milieu de l'assemblée, la multitude étonnée de leur audace, fit d'abord éclater un murmure, qui fut un moment après suivi d'un grand silence, que lui imposa le respect de leur ancienne dignité, & la compassion de leur malheur présent. Lorsqu'on leur eut permis de s'expliquer, ils parlerent premiérement d'un ton humble & soumis ; puis dans la suite de leur discours, quand il fut question de justifier leur conduite, ils se défendirent avec toute la fermeté que l'innocence seule peut inspirer. Enfin devenus accusateurs d'Apologistes qu'ils étoient au commencement, ils oserent même reprocher à leurs ennemis leur injustice & leur cruauté, & firent tant d'impression sur les esprits, que d'un commun consentement on cassa la Sentence qui les avoit condamnés, & on les rétablit dans leur premier état : mais on n'en fut pas moins d'avis de rejeter l'alliance des Romains, pour rentrer dans celle du Roi de Macédoine.

Ce que je viens de rapporter, se passa à Leucade capitale de l'Acarnanie, où se tenoit ordinairement l'assemblée de toute la nation. Le Lieutenant Quin-

tius Flamininus n'eut pas plutôt appris cette révolution à Corfou où il étoit, qu'il partit avec sa flotte pour aller à Leucade, & aborda au port d'Hérée. Delà il s'approcha des murailles avec toutes les machines dont on se sert pour battre les villes, & les emporter de force, persuadé que la premiere vue de cet appareil effrayant pourroit déconcerter les esprits. Mais comme rien n'annonçoit des dispositions pacifiques, il commença à élever ses tours & ses mantelets, & se prépara à battre le mur à coups de belier. L'Acarnanie située entre l'Etolie & l'Epire, regarde le couchant, & la mer de Sicile. La Leucadie qui est aujourd'hui une isle séparée de l'Acarnanie par un détroit factice, étoit alors une péninsule. Du côté de l'occident elle tient à l'Acarnanie par une langue de terre qui a cinq cents pas de long, & cent vingt de large. C'est dans cet isthme qu'est située Leucade adossée à un côteau tourné vers l'orient & l'Acarnanie. La ville basse s'étend vers la mer qui sépare la Leucadie de l'Acarnanie. De ce côté la place peut être attaquée par mer & par terre : car les eaux qui la baignent sont plus semblables à un étang qu'à une mer; & le terrein est molasse & facile à remuer. C'est pourquoi la muraille tomboit

L. Quintius attaque Leucade.

en plusieurs endroits en même temps, abattue par la sappe, ou renversée à coups de belier. Mais autant la ville donnoit de prise sur elle aux assiégeants, autant le courage de ses défenseurs étoit insurmontable. Ils étoient nuit & jour en action, occupés à relever les murailles abattues, à fermer les breches par d'autres ouvrages, à repousser vigoureusement les attaques ; ils songeoient plus à défendre les murs par leurs armes, qu'à se couvrir eux-mêmes par leurs remparts. Le siege auroit duré bien plus long-temps que Quintius ne s'y étoit attendu, si quelques exilés d'Italie qui s'étoient retirés à Leucade, n'eussent introduit ses soldats dans la citadelle. Et alors même, quoique ceux-ci de ce poste élevé fondissent avec beaucoup de fracas sur la ville, les Leucadiens s'étant rangés dans la place publique, leur livrerent un combat dans les formes, & leur disputerent long-temps la victoire. Pendant ce temps-là on escalada les murailles par différents endroits ; on pénétra dans la place par les breches. Enfin Quintius lui-même à la tête d'une troupe nombreuse, investit ceux qui se défendoient encore ; les uns furent tués sur la place, les autres mirent bas les armes & se rendirent au vainqueur. Quelques jours après, le bruit de la défaite de Philippe à

Cynoscephale, s'étant répandu, tous les peuples de l'Acarnanie se soumirent à L. Quintius.

L'Acarnanie soumise aux Romains.

On eût dit que la Fortune s'étoit déclarée de tous côtés contre Philippe. Car les Rhodiens pour retirer aussi des mains de ce Prince, Pérée qui avoit appartenu à leurs ancêtres dans le continent qui est situé vis-à-vis de leur isle, y envoyerent leur Préteur Pausistrate avec huit cents hommes d'infanterie tirés de l'Achaie, & un corps d'environ dix-neuf cents soldats mercenaires Gaulois, (1) Pisuetes, Nisuettes, Tamians & Aréens, (ces derniers tirés de l'Afrique) & Laodicéens venus d'Asie. Avec ces troupes Pausistrate s'empara de Tendeba, place commode dans le territoire de Stratonicée, à l'insu des Macédoniens qui étoient actuellement à There. Dans le même temps il lui arriva fort à propos un autre corps d'infanterie de mille Achéens, avec cent cavaliers de la même nation, qu'on lui envoyoit pour le même objet, commandés par Theoxenus. Dinocrates Lieutenant de Philippe s'avança d'abord vers Tendeba dans le dessein de reprendre ce fort ; & delà vers un autre château appellé Astragon, dans le même territoire de Stratonicée ; & après

(1) Ces noms sont peu connus.

avoir tiré de diverſes places les garniſons qu'on y tenoit, & de Stratonicée même, les troupes auxiliaires de Theſſalie, il ſe mit en marche pour aller joindre les ennemis campés près d'Alabanda, & les combattre. Les Rhodiens ayant accepté le défi, les deux partis ſe rangerent ſur le champ en bataille. Dinocrates mit à la droite cinq cents Macédoniens, à la gauche les Agriens, au centre les ſoldats qu'il avoit tirés de pluſieurs garniſons, la plupart Cariens, & la cavalerie à l'extrémité des deux aîles. Les Rhodiens formerent leur droite des troupes auxiliaires des Crétois & des Thraces, leur gauche des ſoldats mercenaires, qui étoient l'élite de leur infanterie, & leur corps de bataille des troupes auxiliaires de diverſes nations : ils répandirent ſur les aîles ce qu'ils avoient de cavalerie & de ſoldats armés à la légere. Ce jour là les deux armées s'étant montrées ſur les rives oppoſées d'un petit ruiſſeau qui les ſéparoit, ſe contenterent de lancer quelques traits, & rentrerent dans leur camp. Mais le lendemain s'étant préſentées dans le même lieu, & dans le même ordre, elles ſe livrerent un combat plus ſanglant qu'on ne devoit l'attendre d'un ſi petit nombre de troupes. Car il y avoit au plus de chaque côté trois mille hom-

mes d'infanterie, & autour de cent chevaux. Mais les deux partis étoient à peu près égaux non-seulement par le nombre des soldats, & la qualité des armes, mais encore par le courage, & par l'espérance. Les Achéens passerent les premiers le ruisseau, fondirent sur les Agriens, & furent suivis dans le même instant de tout le parti Rhodien. Le combat fut long-temps douteux. Mais les Achéens ayant renversé les Agriens qui leur étoient à peu près égaux en nombre, le corps de bataille de Dinocrates ne tint pas long temps. A l'égard des Macédoniens qui étoient à la droite, tant qu'ils demeurerent serrés en forme de phalange, il ne fut pas aisé de les entamer. Mais dès qu'ils furent dénués du secours de la gauche qui avoit pris la fuite, par le mouvement qu'ils firent pour opposer leurs piques aux ennemis qui venoient les prendre en flanc, ils se mirent eux-mêmes en désordre, puis tournerent le dos, & enfin jetant leurs armes, s'enfuirent avec beaucoup de précipitation jusqu'à Borgylies, où Dinocrates se retira lui-même. Les Rhodiens les ayant poursuivis jusqu'à la fin du jour, se retirerent dans leur camp. Si les vainqueurs avoient marché sans différer contre Stratonicée, on ne doute

point qu'ils n'euſſent repris cette ville ſans peine. Mais ils manquerent une ſi belle occaſion, pour s'être amuſés à reprendre quelques bourgs & quelques châteaux de Pérée. Car ceux qui étoient en garniſon dans cette ville, eurent le loiſir de ſe remettre de leur frayeur, & de prendre courage, juſqu'à ce qu'enfin Dinocrates y entra avec les débris de ſon armée qu'il avoit eu ſoin de recueillir. Depuis ce temps-là ce fut inutilement qu'on entreprit de la forcer, ou qu'on l'aſſiegea dans les formes. Elle ne put être repriſe que bien des années après par Antiochus. Voilà ce qui ſe paſſa pendant cette campagne en Theſſalie, en Achaie, & en Aſie.

Philippe défait les Dardaniens qui étoient entrés dans ſes Etats.

Les Dardaniens devenus inſolents par la défaite de Philippe, qui leur abandonnoit en quelque ſorte ſes Etats, vinrent ravager les confins de la Macédoine. Mais ce Prince, au milieu des perſécutions de la fortune qui l'accabloit lui & les ſiens dans preſque toutes les parties de l'univers, aimant mieux périr que de ſe voir chaſſé du royaume de ſes peres, leva des troupes à la hâte, & avec ſix mille hommes d'infanterie & cinq cents chevaux, vint fondre ſur ces pillards aux environs de Stobes dans la Péonie, lorſqu'ils s'y attendoient le moins.

Il en tua un grand nombre dans le combat, & encore plus dans la campagne, où l'appas du butin les avoit dispersés. Ceux qui eurent la liberté de s'enfuir, ne tenterent seulement pas de se mettre en défense, & s'en retournerent au plus vîte dans leur pays. Par cette expédition, la seule qui lui eût réussi, ayant ranimé le courage des siens, il se retira à Thessalonique. Quand les Romains avoient commencé la guerre contre Philippe, ils venoient fort à propos de terminer celle de Carthage. Plus heureusement encore pour eux, Philippe étoit vaincu, quand Antiochus fut en état de sortir de Syrie pour porter la guerre dans l'Europe. Car outre qu'il étoit plus aisé de combattre ces deux Rois séparément, que s'ils eussent réuni leurs forces contre la République, il arriva à peu près dans le même temps que l'Espagne se souleva, & mit de grandes forces sur pied pour recommencer la guerre. Et quoiqu'Antiochus dans la campagne précédente, après s'être emparé de toutes les villes qui appartenoient à Ptolémée dans la Célésyrie, fût retourné à Antioche pour y passer l'hiver, il n'en resta pas plus tranquille. Car ayant rassemblé toutes les forces de son royaume & toutes ses troupes tant de terre que

Prépa-ratifs d'Antiochus pour porter la guerre en Europe.

de mer, dès le commencement du printemps il ordonna à ses deux fils Ardues & Mitridate de prendre les devants par terre à la tête d'une armée, & de l'attendre à Sardes. Ensuite il partit lui-même avec une flotte de cent vaisseaux couverts, & plus de deux cents brigantins ou autres bâtiments plus légers, dans le dessein de sonder en passant les villes de la dépendance de Ptolémée, le long des côtes de Cilicie & de Carie ; & en même temps de secourir d'hommes & de vaisseaux le Roi de Macédoine qui étoit encore en guerre avec les Romains.

Ambassade hardie envoyée par les Rhodiens au Roi Antiochus.

En cette occasion les Rhodiens firent plusieurs entreprises glorieuses & hardies tant sur mer que sur terre, pour prouver leur fidélité au peuple Romain, & le zele qu'ils avoient pour le bien général de la Grece. Mais leur générosité & leur grandeur d'ame éclaterent sur-tout, lorsque sans s'effrayer de la guerre formidable qui les menaçoit, ils envoyerent des Ambassadeurs à Antiochus jusqu'à Nephelide, (promontoire de la Cilicie célebre par le (1) traité qu'y conclurent

(1) On croit que T. Live parle ici du traité fait entre les Athéniens, & les Perses vaincus par Cimon, par lequel les derniers s'engageoient à ne point naviger au-delà des Isles Chelidoniennes.

anciennement les Athéniens), pour lui déclarer que s'il paſſoit outre, ils iroient au-devant de lui; non qu'ils lui vouluſſent aucun mal, mais afin d'empêcher qu'il ne ſe joignît à Philippe, & qu'il ne troublât les Romains occupés à mettre la Grece en liberté. Antiochus attaquoit alors Coraceſie. Car quoiqu'il ſe fût rendu maître de Zephirie, de Soles, d'Aphrodiſiade, de Coryce, & même de Selinonte après avoir doublé Ancmure autre promontoire de Cilicie; enfin quoique tous les autres forts qui ſont ſur cette côte ſe fuſſent ſoumis à lui ou par crainte, ou volontairement, Coraceſie ſeule lui avoit fermé ſes portes, & le tenoit arrêté contre ſon attente. Ce fut là qu'il donna audience aux Ambaſſadeurs des Rhodiens; & quoique leur commiſſion fût de nature à irriter la fierté royale, il retint cependant les mouvements de ſa colere, & leur répondit « qu'il enver- « roit ſes Ambaſſadeurs à Rhodes, avec « ordre de renouveller les alliances que « lui & ſes ancêtres avoient faites avec « cette République, & de l'aſſurer que « ni elle ni ſes Alliés n'avoient rien à « appréhender d'un Prince qui n'avoit « aucun deſſein de leur nuire: & qu'à « l'égard des Romains, ce qui prouvoit « qu'il n'avoit pas envie de rompre avec «

» eux, c'étoit l'Ambaſſade qu'il leur » avoit envoyée tout récemment, & » les décrets honorables que le Sénat » avoit portés en ſa faveur ». Alors par haſard les Ambaſſadeurs dont il parloit, étoient arrivés de Rome, où on leur avoit fait l'accueil le plus favorable, & donné à leur départ, des marques de bienveillance ; en quoi les Romains s'étoient accommodés à l'état préſent de leurs affaires : car ils étoient encore incertains du ſuccès qu'auroit la guerre de Macédoine. Dans le temps que les Ambaſſadeurs d'Antiochus faiſoient ce rapport dans l'aſſemblée des Rhodiens, arriva le courrier qui apprit la victoire des Romains à Cynoſcephale. Ce ſuccès qui mettoit les Rhodiens en ſûreté du côté de Philippe, leur inſpiroit le (1) deſſein d'aller au-devant d'Antiochus avec leur flotte. Mais avant toutes choſes, ils ſe mirent en devoir de défendre contre les entrepriſes d'Antiochus, les villes qui étoient alliées de Ptolemée. Et en effet ils donnerent à propos du ſecours aux unes, & préſerverent les autres, en les avertiſſant aſſez à temps, de ſe précautionner contre les efforts de l'ennemi : leur vigilance valut la liberté aux villes de Caune, de Mynde, d'Halicarnaſſe & de

(1) Cependant ils ne l'executerent pas.

Samos. Au reste mon dessein n'est pas de rapporter en détail tout ce qui se passa dans ces contrées ; à peine pourrai-je suffire à ce qui regarde proprement les Romains.

En ce temps-là Attalus mourut à Pergame, où on l'avoit apporté de Thebes, à l'âge de soixante & douze ans, après en avoir regné quarante-quatre. Ce Prince n'avoit reçu de la fortune aucun avantage qui pût l'élever à la Royauté, excepté ses grandes richesses (1). Il en usa avec autant de prudence que de magnanimité ; & par-là se persuada d'abord à lui-même, ensuite il fit croire aux autres, qu'il n'étoit pas indigne du trône. En effet après avoir vaincu dans un seul combat, les Gaulois nouvellement arrivés dans l'Asie qu'ils faisoient trembler, il prit le titre de Roi, & en soutint depuis l'éclat par une conduite & des sentiments qui ne se démentirent jamais. Il gouverna ses sujets avec une justice sans exemple ; sa fidélité envers ses alliés

Mort d'Attalus, & son éloge.

(1) Si l'on en croit Pausanias, Attalus étoit fils d'un autre Attalus neveu de l'Eunuque Philoterus. Cet Eunuque n'étant que l'intendant du Roi Lysimachus, s'étoit révolté contre son maître ; & s'étant emparé de la ville de Pergame, en avoit laissé la possession à Eumene aussi l'un de ses neveux : & cet Eumene en mourant, l'avoit laissée à notre Attalus son cousin germain, sous le nom de Dynastie : & enfin Attalus l'avoit érigée en Royaume.

fut unique. Il laiſſa en mourant une femme & quatre enfants. Il étoit affable & généreux envers ſes amis. Son Royaume à ſa mort ſe trouva ſi-bien affermi, qu'il reſta dans ſa famille juſquà la (1) troiſieme génération. Tel étoit l'état des affaires d'Aſie, de Grece & de Macédoine; la paix n'étoit pas encore faite avec Philippe, lorſqu'il s'éleva une guerre conſidérable dans l'Eſpagne ultérieure. M. Helvius, qui gouvernoit alors cette Province pour les Romains, écrivit au Sénat « que » Colca & Luſcinus, deux petits Rois » du pays, avoient pris les armes; qu'a- » vec le premier s'étoient ſoulevées dix- » ſept bourgades, & avec Luſcinus deux » villes puiſſantes, Cardone & Bardone. » Que les habitants des côtes maritimes » ne s'étoient pas encore déclarés, mais » qu'ils étoient attentifs aux mouvements » de leurs voiſins, & qu'ils imiteroient » infailliblement leur exemple ». Après que M. Sergius Préteur de la ville eut fait la lecture des lettres d'Helvius, le Sénat ordonna qu'immédiatement après la création des nouveaux Préteurs, celui à qui l'Eſpagne ſeroit échue, aſſembleroit auſſi-tôt la compagnie pour délibérer ſur la guerre d'Eſpagne.

Soulevement des peuples de l'Eſpagne ultérieure

(1) Attalus Philometor ſon petit-fils mourant ſans enfants, laiſſa le peuple Romain héritier de ſes Etats & de ſes richeſſes.

Les deux Consuls arriverent à Rome à peu près dans ce temps-là : & ayant demandé dans le Temple de Bellone, où le Sénat leur donnoit audience, qu'on leur accordât le triomphe pour les services qu'ils avoient rendus à la République, les deux Tribuns du peuple C. Atinius Labeon, & C. Ursanius, exigerent « qu'ils exposassent séparément & l'un « après l'autre, les raisons qu'ils avoient « de prétendre à cet honneur : qu'ils ne « permettroient pas que la proposition « fût commune pour tous les deux ; n'é- « tant pas raisonnable que la même ré- « compense fût accordée à des actions « qui ne la méritoient pas également. « Alors Minucius dit que son Collegue & lui avoient eu conjointement la province d'Italie, & qu'ils avoient fait la guerre l'un & l'autre d'intelligence & de concert. Cornélius ajouta que les Boyens ayant passé le Pô pour venir secourir contre lui les Insubriens & les Manseaux, c'étoit son Collegue qui en ravageant leurs terres, les avoit forcés de repasser ce fleuve, pour aller défendre leur pays. Les Tribuns avouerent » que Cornélius « avoit fait de si grandes actions, qu'on « ne pouvoit pas plus balancer à lui ac- « corder le triomphe, qu'à rendre aux « Dieux immortels les actions de graces «

Des deux Consuls l'un obtient le triomphe, l'autre est rejeté.

» qui leur étoient dues. Mais que ni » lui, ni aucun autre citoyen, n'avoit » jamais eu le crédit & l'autorité, après « avoir obtenu cet honneur pour lui- » même, de le procurer encore à un » Collegue qui osoit le demander sans » avoir rien fait pour le mériter. Que » Q. Minucius n'avoit livré dans la Li- » gurie que de légers combats, qui ne » valoient pas la peine qu'on en parlât; » & que dans la Gaule il avoit perdu » (1) un grand nombre de soldats: » ils nommoient même deux Tribuns » des soldats T. Juventius & Cn. La- » beon son frere, qui avoient été tués » dans cette action avec plusieurs braves » gens, tant citoyens qu'Alliés. Qu'on « alléguoit la reddition fausse & simulée » de quelques villes & bourgs, qui n'a- » voient point donné d'ôtages ». Cette dispute entre les Consuls & les Tribuns occupa le Sénat pendant deux jours. Enfin les Consuls cédant à l'opiniâtreté des Tribuns, firent leur demande séparément.

Tous les Sénateurs d'un consentement unanime décernerent le triomphe à C. Cornélius: & ceux de Plaisance & de Cremone ne contribuerent pas peu à son

(1) Dans ce qui précede, il n'est fait aucune mention de cette perte.

éclat, par la reconnoiſſance qu'ils témoignerent au Conſul devant tout le peuple : ils publioient qu'il avoit ſauvé leurs villes aſſiégées, & qu'il avoit même briſé les fers de leurs citoyens, réduits en ſervitude chez les ennemis. Quintius Minucius, après avoir ſondé l'eſprit des Sénateurs ſur ſon affaire, comme il vit qu'ils lui étoient tous oppoſés, déclara qu'il triompheroit ſur le mont Albain, en vertu de l'autorité conſulaire, & à l'exemple de pluſieurs perſonnages illuſtres. Pour C. Cornélius, il triompha avant dêtre ſorti de charge, des Inſubriens & des Manſeaux : il expoſa aux yeux du peuple un grand nombre d'étendards ennemis & une grande quantité de dépouilles priſes ſur les Gaulois, & portés ſur des charriots qui eux-mêmes faiſoient partie du butin : pluſieurs Officiers de la même nation, chargés de chaînes précédoient le char de triomphe : quelques hiſtoriens prétendent qu'Amilcar Chef des Carthaginois étoit du nombre. Mais l'objet qui attira le plus les yeux & l'attention des citoyens, ce fut la multitude des Crémonois & des Plaiſantins, qui ſuivoient le Triomphateur, & portoient des eſpeces de chapeaux, ſymbole de la liberté. Il fit paroître

dans ſon triomphe (1) deux cent trente-ſept mille cinq cents as, & (2) ſoixante & dix-neuf mille deniers d'argent portant la figure d'un (3) char attelé de deux chevaux ; il diſtribua aux ſoldats (4) ſoixante & dix as, le (5) double à chaque cavalier, le (6) triple aux centurions. Q. Minucius triompha ſur le mont Albain des Liguriens & des Boyens. Ce triomphe fut moins brillant que le premier, relativement au lieu qui en fut le théâtre, à la grandeur des exploits qu'on y célébroit, & aux frais de la cérémonie, leſquels ne furent point fournis du tréſor public ; mais il égala preſque le précédent par le nombre des enſeignes, la quantité des chars & la richeſſe du butin : & même les ſommes qu'il étala aux yeux des ſpectateurs furent à peu près égales : car elles montoient à deux cent cinquante-quatre mille as de cui-

(1) Qui faiſoient un peu moins de douze mille livres en cuivre monnoyé.

(2) Un peu moins de quarante mille francs en argent.

(3) C'étoit la marque qu'on imprimoit ſur les eſpeces d'argent dont uſoit la République. Il y en avoit auſſi qui portoient la figure d'un char à quatre chevaux, qu'on appelloit *nummi quadrigati*.

(4) Trois livres dix ſols.

(5) Sept livres.

(6) Dix livres dix ſols.

vre, & cinquante-trois mille deux cents deniers d'argent. Le Consul fit aux soldats, aux centurions & aux cavaliers de son armée, les mêmes libéralités que son collegue.

Après le triomphe, on tint les assemblées consulaires dans lesquelles on créa L. Furius Purpureo & M. Claudius Marcellus. Le lendemain on nomma Préteurs Q. Fabius Buteo, T. Sempronius Longus, Q. Minucius Thermus, Manius Acilius Glabrio, L. Apustius Fullo, & C. Lelius. Sur la fin de cette année on reçut de T. Quintius des lettres par lesquelles il mandoit qu'il avoit donné bataille à Philippe dans la Thessalie, & avoit défait & mis en déroute ce Prince & son armée. Elles furent d'abord lues au Sénat par le Préteur Sergius & ensuite dans l'assemblée du peuple de l'avis des Sénateurs. Pour remercier les Dieux de cet heureux succès, on ordonna des prieres publiques pendant cinq jours. Peu de temps après arriverent à Rome les Députés de T. Quintius & ceux de Philippe. On conduisit les derniers hors de la ville dans une maison publique, où ils furent logés & traités aux dépens du peuple Romain. Ils eurent audience du Sénat dans le temple de Bellone. Sans s'arrêter à de

Ambassadeurs de Philippe à Rome.

longs discours, ils déclarerent que leur maître feroit tout ce que le Sénat exigeroit de lui. On nomma, suivant la coutume, dix Commissaires avec lesquels T. Quintius devoit convenir des conditions de paix qu'on accorderoit à Philippe. On voulut que P. Sulpicius & P. Villius qui avoient eu la province de Macédoine pendant leur Consulat, fussent du nombre de ces Commissaires. Ce jour-là même la colonie de Consa ayant demandé qu'on augmentât le nombre de ses citoyens, on lui accorda un supplément de mille hommes, à condition qu'on ne feroit entrer dans ce nombre, aucun de ceux qui avoient porté les armes contre le peuple Romain, depuis le Consulat de Pub. Cornélius, & de T. Sempronius.

Les Ediles Curules Pub. Cornélius Scipion & Cn. Manlius Vulson firent représenter cette année dans le Cirque & sur le Théâtre les jeux Romains. Ils furent célébrés avec plus de magnificence & avec plus de joie qu'à l'ordinaire, à cause de l'heureux succès de la guerre. Cette fête dura trois jours. Les Ediles Acilius Glabrion & C. Lelius donnerent aussi les jeux Plébéiens pendant sept jours ; & firent faire de l'argent des amendes, trois statues d'airain qui repré-

ſentoient Cérès, Liber, & Proſerpine. Cependant les Conſuls L. Furius & M. Claudius étant entrés en charge, & voyant que le Sénat leur aſſignoit à tous deux l'Italie pour province, demanderent à tirer la Macédoine au ſort avec l'Italie. Marcellus jaloux de commander dans cette province, publioit que la paix étoit fauſſe & ſimulée, & que le Roi Philippe ne manqueroit pas de reprendre les armes dès que les troupes ſeroient éloignées. Ces diſcours avoient fait une forte impreſſion ſur l'eſprit des Sénateurs. Et les Conſuls auroient peut-être réuſſi, ſi les Tribuns du peuple Q. Marcius Rex, & C. Atinius Labeon n'euſſent déclaré qu'ils formeroient oppoſition, à moins qu'avant toutes choſes, ils n'euſſent demandé au peuple, ſi ſon intention n'étoit pas, que la paix faite avec Philippe ſubſiſtât. Le peuple fut aſſemblé pour cet effet dans le Capitole. Les trente-cinq tribus d'une commune voix ſe déclarerent pour l'obſervation de la paix. La joie de l'avoir concluë fut encore augmentée par les mauvaiſes nouvelles qu'on reçut d'Eſpagne. Car dans ces mêmes circonſtances, il arriva des lettres qui apprenoient « que le Préteur C. « Sempronius Tuditanus avoit été défait « dans la province citérieure ; que ſon «

L. Furius & M. Claudius Con an. de R. 556.

La paix avec Philippe eſt confirmée par le peuple Romain.

» armée avoit été battue & mise en » fuite, & que dans cette action il » avoit été tué plusieurs personnes de » marque. Que ce Commandant lui-» même enlevé du champ de bataille » après une blessure dangereuse, étoit » mort au bout de quelques jours ». On laissa donc aux deux Consuls l'Italie pour province, avec les mêmes légions qu'avoient commandées les Consuls auxquels ils succédoient. Ils eurent ordre en même temps d'en lever quatre nouvelles. Le Sénat devoit en envoyer deux, où il jugeroit qu'elles seroient nécessaires. T. Quintius, dont l'autorité étoit suffisamment prorogée par le décret de l'année précédente, fut chargé de rester dans sa province avec la même armée.

Les Préteurs tirerent ensuite leurs provinces au sort. L. Apustius Fullon, & Manius Acilius Glabrion furent chargés, le premier de rendre la justice dans Rome, & le second de regler les contestations qui surviendroient entre les citoyens & les étrangers. A Q. Fabius Butéon échut l'Espagne ultérieure, à Q. Minucius Thermus la citérieure, à C. Lélius la Sicile, & à T. Sempronius Longus la Sardaigne. Les Consuls furent autorisés à donner à Q. Fabius Butéon & à Q. Minucius, à qui les Espagnes étoient tombées, chacun

une des quatre légions qu'ils avoient levées, avec quatre mille hommes d'infanterie & trois cents cavaliers des Alliés du nom Latin ; & ceux-ci eurent ordre de se rendre incessamment à leurs départements. Il y avoit cinq ans que les Romains avoient terminé la guerre en Afrique & en Espagne, lorsque le soulevement dont nous parlons, arriva. Avant qne les Préteurs partissent pour cette guerre, qu'on regardoit comme nouvelle, parce que c'étoit la premiere fois que ces peuples prenoient les armes de leur propre mouvement, sans être secourus d'aucun chef ou d'aucune armée de Carthage ; avant que les Consuls sortissent eux-mêmes de la ville, ils furent chargés d'expier les prodiges qu'on avoit annoncés. L. Julius Sequestris en allant dans le pays des Sabins, avoit été tué lui & son cheval d'un coup de tonnerre. Le Temple de Féronie dans le territoire des Capenates, avoit été frappé du feu du ciel : auprès du Temple de Monéta, les pointes de deux lances s'étoient enflammées : un loup étoit entré par la porte Esquiline dans le quartier de la ville le plus fréquenté ; & après être descendu dans la place publique, il avoit passé par la rue Toscane, puis par la rue de Mélie, & étoit enfin sorti par la porte Capene,

presque sans avoir été blessé. Pour appaiser la colere des Dieux, on immola les grandes victimes.

Dans ces mêmes jours, Cn. Cornélius Lentulus, qui avant Sempronius Tuditanus avoit gouverné l'Espagne citérieure, reçut l'honneur de l'ovation (1) en vertu d'un arrêt du Sénat. Il fit porter devant lui 2000 deux cent soixante-douze marcs & demi d'or; & trente marcs d'argent, le tout en lingots; avec (2) trente-quatre mille cinq cent cinquante deniers d'argent monnoyé. L. Stertinius qui avoit eu l'Espagne ultérieure pour province, sans avoir fait la moindre tentative pour obtenir le triomphe, porta dans le trésor public soixante-quinze mille marcs d'argent; du reste du butin, il fit élever dans la place aux bœufs deux arcs de triomphè vis-à-vis les Temples de la Fortune & de la mere Matute, & un troisieme dans le grand Cirque; il les couronna de statues de bronze doré.

(1) Il ne pouvoit triompher au retour de l'Espagne sans y avoir fait la guerre. Et cependant T. Live dit au ch. précédent, que depuis cinq ans qu'on avoit fait la paix avec les Carthaginois, il n'y avoit point eu de guerre en Espagne. En quoi ou il a manqué de mémoire, ou il a regardé les expéditions de Cornélius comme peu mémorables.

(2) La médiocrité de cette somme fait croire à quelques-uns qu'il faut lire trois cent mille au lieu de trente; *trecenta* au lieu de *trigenta*.

Tout

Tout ce que je viens de dire se passa pendant l'hiver. T. Quintius étoit alors en quartier à Elatie, où les Alliés lui vinrent présenter plusieurs requêtes. Les Béotiens demandoient qu'on leur rendît ceux de leurs citoyens qui avoient porté les armes dans les troupes de Philippe, & Quintius leur accorda aisément leur demande ; non qu'il jugeât ces prisonniers dignes de la liberté, mais parce que les Romains étant à la veille d'entrer en guerre avec Antiochus, il étoit à propos de leur ménager l'amitié des villes. Les Béotiens n'eurent pas plutôt reçu leurs concitoyens, qu'ils firent bien connoître que ce n'étoit pas aux Romains qu'ils en avoient obligation. Car ils envoyerent sur le champ des Ambassadeurs à Philippe pour lui en marquer leur reconnoissance, comme si ç'eût été aux sollicitations de ce Prince que Quintius & les Romains eussent accordé cette grace ; & dans leur premiere Assemblée, ils nommerent (1) Béotarque un certain Brachyllas, dont le seul mérite, pour obtenir cette dignité, étoit d'avoir commandé le corps de Béotiens qui avoient servi dans les troupes de Philippe ; ils le préférerent à Zeuxippe, à Pisistrate, & aux autres

(1) C'est-à-dire, Chef de la Béotie.

qui les avoient engagés à entrer dans l'alliance des Romains. Ces deux citoyens en furent extrêmement indignés pour le moment ; & l'avenir leur parut encore plus à craindre ; ils jugeoient par l'outrage qu'on leur faisoit dans un temps où le Général Romain étoit campé à leurs portes avec son armée, de ce qu'on leur préparoit, lorsqu'il seroit repassé en Italie, & que Philippe seroit à portée de défendre ses partisans & de punir ses ennemis.

Brachyllas Chef des Béotiens est assassiné par les partisans des Romains.

Ainsi ils résolurent de se (1) défaire de Brachyllas chef de la faction qui favorisoit le Roi, tandis que les Romains étoient encore sur les lieux : & ils prirent si bien leurs mesures, qu'un soir après avoir dîné en public, comme il revenoit chez lui à moitié ivre, accompagné de plusieurs voluptueux qui s'étoient trouvés au même repas pour le divertir, il fut assassiné par six hommes armés dont trois étoient Italiens, & trois Etoliens. Ceux de sa suite s'enfuirent, on crie au meurtre, une foule de citoyens

(2) Un Auteur Grec a écrit que le dessein de tuer Brachyllas fut communiqué à Quintius ; & que ce Général répondit qu'il ne vouloit point y tremper ; mais que si quelqu'un le vouloit exécuter, il n'y apporteroit point d'obstacle ; & que même il ordonna aux complices d'en délibérer avec Alexamenes Préteur des Etoliens qui y entra pour sa part.

accourent de toute la ville avec des flambeaux ; les meurtriers ſe ſauverent par la porte la plus prochaine. Dès le lendemain le peuple s'aſſembla en grand nombre dans le Théâtre, convoqué par la voix du héraut, comme ſi le crime eût été avéré en public. Tout le monde crie qu'il a été tué par les libertins qui l'accompagnoient, mais dans le fond de l'ame ils ſoupçonnent Zeuxippe d'être l'auteur de ce meurtre. Pour le préſent on crut qu'il falloit arrêter ceux qui avoient accompagné le Béotarque, & leur faire donner la queſtion. Pendant qu'on les cherche, Zeuxippe, pour détruire les ſoupçons qu'on pouvoit avoir contre lui, parut hardiment dans l'Aſſemblée, & dit que c'étoit ſe tromper que de s'imaginer qu'un aſſaſſinat ſi atroce eût pu être conçu & exécuté par des lâches, qui n'avoient que la figure d'homme : & il appuya ſon opinion de tant de raiſons, qu'il perſuada à pluſieurs, que, s'il eût été coupable, jamais il ne ſe feroit préſenté devant la multitude, & n'auroit parlé d'un meurtre dont perſonne ne l'accuſoit. Mais tous les autres ne doutoient point qu'il n'eût payé d'effronterie, pour écarter les ſoupçons. On donna quelque temps après la queſtion à des gens ab-

ſolument innocents, mais qui ſur l'opinion publique, dénoncerent Zeuxippe & Piſiſtrate, ſans apporter d'autre preuve de ce qu'ils avançoient contre eux. Cependant Zeuxippe s'enfuit de nuit à Tanagre, avec un certain Stratonide, craignant beaucoup plus le témoignage de ſa propre conſcience, qu'une accuſation ſans preuve. Pour Piſiſtrate, il reſta à Thebes, affectant de mépriſer les dénonciations. Zeuxippe avoit un eſclave qui avoit été le principal miniſtre de ce complot. Piſiſtrate le porta à déclarer tout ce qu'il ſavoit, par les précautions mêmes qu'il prit pour l'en empêcher. Il écrivit à Zeuxippe de ſe défaire de cet homme plus propre à commettre un crime, qu'à le celer. Celui qui fut chargé de la lettre avoit ordre de la rendre au plutôt à Zeuxippe. N'ayant pu joindre ce dernier, il la mit entre les mains de ce même eſclave, qu'il jugeoit le plus fidele de toute la maiſon; il ajouta qu'elle contenoit une affaire de la derniere importance dont Piſiſtrate inſtruiſoit Zeuxippe. Cet eſclave à qui ſa conſcience reprochoit ſon crime, ayant aſſuré le porteur qu'il alloit la lui remettre, l'ouvrit, & ne l'eut pas plutôt lue qu'il courut tout tremblant à Thebes. Zeuxippe effrayé de la fuite de ſon eſclave, ſe retira à Athènes, croyant qu'il

y feroit plus en fûreté que par-tout ailleurs. Pour Pififtrate, on fe faifit de lui, & après qu'on lui eut donné la queftion, pour tirer de lui l'aveu de fon crime, on le fit mourir.

Ce meurtre infpira aux Thébains & à tous les Béotiens, une haine exécrable contre les Romains; ils foupçonnoient que Zeuxippe étoit d'intelligence avec eux. Ils étoient difpofés à fe révolter; mais n'ayant ni armée ni chef ils font la guerre en brigands, ils fe jettent en toute occafion fur les foldats Romains, égorgent leurs hôtes, & furprennent les autres lorfqu'ils fortent de leurs quartiers d'hiver pour vaquer à leurs affaires. Ils en font périr plufieurs auxquels ils dreffent des embufcades fur les chemins mêmes, ou qu'ils attirent dans des maifons défertes & abandonnées. Enfin l'avidité fe joignant à la haine, ils tuent & dépouillent ceux qu'ils foupçonnent de porter de l'argent en bourfe pour trafiquer dans les foires & marchés. Infenfiblement on s'apperçut qu'il manquoit beaucoup de monde : on commença à regarder toute la Béotie comme un pays de voleurs & de brigands; les foldats n'y marchoient qu'en tremblant, & s'y croyoient moins en fûreté que fur les terres des ennemis. Alors Quintius envoya des députés dans

Les Béotiens déteftent les Romains comme les auteurs du meurtre de Brachyllas, & tuent tous ceux qui leur tombent fous la main.

les différentes villes de cette contrée pour ſe plaindre de ces brigandages. On trouva un grand nombre de gens de pied noyés dans le marais de Copaide, & on tira leurs cadavres de la boue où ils étoient enfoncés par le poids des pierres ou vaſes de terre qu'on leur avoit attachés. On reconnut qu'un grand nombre d'actions de pareille nature avoient été commiſes à Acrephie & à Coronée. Quintius commença par demander qu'on lui livrât les coupables ; & enſuite que pour cinq cents ſoldats qui ſe trouvoient de manque dans ſes troupes, on lui payât (1) cinq cents talents. Mais comme les Béotiens ne le ſatisfaiſoient ni ſur l'un ni ſur l'autre de ces deux articles, & que chaque ville s'excuſoit, en aſſurant que le Conſeil public n'avoit eu aucune part à tout ce qui s'étoit paſſé ; il envoya des Ambaſſadeurs à Athènes, & dans l'Achaie, pour apprendre à ſes Alliés les raiſons juſtes & légitimes qu'il avoit de déclarer la guerre aux Béotiens ; auſſi-tôt détachant Pub. Claudius avec une partie de l'armée pour aller du côté d'Acrephie, il alla lui-même avec l'autre aſſiéger Coronée : ces deux corps de trou-

(1) Environ cinq cent mille écus.

pes au sortir d'Elatie ravagerent d'abord les campagnes qu'ils traverserent. Les Béotiens alarmés de ces dégâts qui avoient répandu par-tout la consternation & la fuite, envoyerent des Ambassadeurs aux Romains pour demander quartier. Mais Quintius leur ayant refusé l'entrée de son camp, il lui en vint de la part des Athéniens & des Achéens. Ce qui donna plus de poids aux prieres des derniers, c'est qu'en intercédant pour les Béotiens, ils déclaroient en même temps que s'ils n'obtenoient pas leur grace, ils étoient résolus à les défendre. Par leur moyen les Béotiens eurent la liberté d'aborder Quintius, & de lui faire leurs remontrances. Il leur ordonna de livrer les coupables, & de payer par forme d'amende trente talents; à ces conditions il leur pardonna & leva le siege.

Quintius fait payer aux Béotiens une amende, les oblige de lui livrer les coupables, & les laisse en paix

Peu de jours après arriverent de Rome les dix députés dont nous avons parlé, de l'avis desquels Quintius fit la paix avec Philippe aux conditions suivantes. « Que tous les autres Grecs, tant « ceux qui étoient en Asie que ceux qui « étoient dans la Grece, seroient libres « & se gouverneroient suivant leurs loix : « que Philippe retireroit ses garnisons « des villes dont il s'étoit emparé; « qu'il évacueroit aussi dans l'Asie Eu- «

Conditions de la paix accordée à Philippe

» rome, Pedaſe, Bargylies, Yaſſe, Aby-
» de, Thaſſe, Myrine & Perinthe; qu'on
» vouloit que ces villes fuſſent pareille-
» ment libres. Que quant à la ville de
» Ciane, Quintius écriroit à Pruſias Roi
» de Bythinie, pour l'informer des in-
» tentions du Sénat, & de ce qui avoit
» été reglé par ſes Commiſſaires. Que
» de plus Philippe rendroit aux Romains
» leurs priſonniers & leurs transfuges,
» & tous leurs vaiſſeaux couverts, & ne
» retiendroit que cinq brigantins, avec
» un navire royal, à ſeize rangs de ra-
» mes, & fort difficile à mettre en mou-
» vement. Qu'il n'auroit pas plus de cinq
» cents hommes armés, & ne réſerve-
» roit aucun éléphant. Qu'il ne feroit
» point la guerre hors de la Macédoine
» ſans la permiſſion du Sénat. Qu'il paye-
» roit au peuple Romain (1) mille ta-
» lents, moitié comptant, le reſte en dif-
» férents payements dans l'eſpace de dix
» ans ». Valérius d'Antium a écrit que les
Romains lui impoſerent un tribut annuel
de ſix mille marcs d'argent qu'il devoit
continuer pendant dix ans ; & un (2)
principal de cinquante-un mille trois cents

(1) Trois millions.

(2) Cette amende citée de Valérius Antias n'eſt pas bien aiſée à comprendre. Il y a apparence que ce texte eſt altéré.

marcs, dont il en devoit payer comptant trente mille marcs. Ce même Historien ajoute qu'il lui fut défendu nommément de faire la guerre au Roi Eumenes qui venoit de succéder à son pere Attalus. Philippe accepta toutes ces conditions, & pour preuve qu'il avoit dessein de les exécuter, il envoya à Rome des ôtages du nombre desquels fut son propre fils Démétrius. Enfin Valérius assure encore que les Romains donnerent à (1) Attalus frere d'Eumenes, quoiqu'il fût absent, l'Isle d'Egine & les éléphants de Philippe, & aux Rhodiens Stratonicée de Carie, & quelques autres villes que Philippe avoit tenues; & aux Athéniens les Isles de Paros, d'Imbros, de Délos & de Scyros.

Plaintes des Etoliens contre les conditions de paix.

Tous les Etats de la Grece étoient contents de cette paix. Les Etoliens seuls murmuroient en secret contre ce réglement des dix députés, « qui n'étoit « selon eux que le gage spécieux d'une « vaine liberté. Car pourquoi, disoient- « ils, les Romains s'attribuent-ils cer- « taines villes sans les nommer? Pour- « quoi affectent-ils d'en nommer d'autres « qu'ils déclarent entiérement libres? « N'étoit-il pas aisé de voir qu'ils déli- «

(1) Attalus qui regna avant Eumenes après la mort de leur pere commun.

» vroient celles qui étoient en Asie, » & que leur éloignement seul mettoit » en sûreté ; au lieu qu'en ne nom- » mant point celles qui étoient dans la « Grece, telles que Corinthe, Chal- « cis, Orée, avec Erethrie & Démé- » triade, ils se réservoient la liberté de » s'en saisir ». Ces plaintes n'étoient pas absolument sans fondement : on doutoit du sort de Corinthe, de Chalcis & de Démétriade. L'arrêt du Sénat qui avoit envoyé les dix députés de Rome, en leur ordonnant de rendre la liberté à toutes les autres villes de la Grece, laissoit à leur discrétion la destinée de ces trois villes ; ils devoient en disposer suivant que les conjonctures présentes, & les intérêts de la République le demanderoient. Ils ne doutoient point qu'Antiochus ne passât en Europe, dès que ses affaires le lui permettroient, & ils ne vouloient pas exposer ces places qui étoient à sa bienséance. Quintius passa d'Elatie à Anticyre, & delà à Corinthe avec les dix Commissaires. Là ils délibérerent entre eux de la maniere dont ils mettroient le dernier sceau à leur projet. « Quintius leur répétoit souvent » qu'il étoit à propos de mettre toute » la Grece en liberté, s'ils vouloient » fermer la bouche aux Etoliens, faire

aimer & respecter de toutes les nations le nom Romain, & leur persuader qu'ils avoient passé la mer pour délivrer les Grecs, & non pour en être eux-mêmes les tyrans & remplacer Philippe. Les autres étoient d'accord avec lui sur la liberté des villes Grecques. Mais ils ajoutoient qu'il étoit plus avantageux pour elles, de rester quelque temps sous la protection du peuple Romain, que de passer immédiatement de la domination de Philippe sous celle d'Antiochus. Enfin ils arrêterent que Corinthe seroit rendue aux Achéens, & que cependant il resteroit dans la citadelle de cette ville une garnison romaine ; & qu'on garderoit Chalchis & Démétriade, jusqu'à ce qu'on fût délivré des inquiétudes que causoit Antiochus ».

Les Commissaires de Rome se déterminent à délivrer la Grece en conservant Corinthe, Chalcis & Démétriade jusqu'à la retraite d'Antiochus.

Les jeux Isthmiens qu'on alloit célébrer, attiroient toujours une grande multitude de monde, à cause de l'inclination que les Grecs ont naturellement pour ces spectacles, où l'on dispute de la force, de la vîtesse & de l'habileté en tout genre, & sur-tout à cause de la facilité que leur procurent les deux mers pour s'y rendre. Mais ces peuples étoient dans l'attente de la nouvelle forme qu'on alloit donner à la Grece, & du sort qui leur étoit ré-

Célébration des jeux Isthmiens.

servé. C'étoit là l'unique sujet de leurs réflexions & de leurs entretiens. Quand les Romains eurent pris leurs places, le héraut avec un joueur d'instruments, suivant la coutume, s'avança au milieu de l'arene d'où l'on annonce en termes solemnels, le commencement des jeux; & la trompette ayant fait faire silence, il parla en ces termes : « Le Sénat & » le peuple Romain, & Quintius leur » Général, après avoir vaincu Philippe » & les Macédoniens, rendent la liberté, » leurs loix & tous leurs privileges, à » tous les Corinthiens, les Phocéens, & » les Locriens, ainsi qu'aux habitants de » l'Isle d'Eubée, aux Magnésiens, aux » Thessaliens, aux Perrhébiens, & aux (1) » Achéens Phtiotides ». Il fit le dénombrement de tous les peuples qui avoient été soumis à Philippe : aussi-tôt qu'on eût entendu la publication, les transports de joie furent excessifs. A peine ceux qui étoient présents s'en rapportoient-ils au témoignage de leurs oreilles; ils se regardoient les uns les autres comme des gens qui se réveillent & qui sont encore enchantés d'un songe agréable. Ils de-

Les Grecs apprennent la nouvelle de leur liberté avec des transports incroyables de joie.

(1) Il nomme ceux-là en particulier, parce que l'Achaie en général étoit libre; & qu'il n'est ici question que de ceux que Philippe avoit soumis à son Empire.

mandoient à leurs voisins s'ils ne s'abusoient point. Ils desirent ardemment, non-seulement d'entendre, mais de voir celui qui leur annonce la nouvelle de leur liberté. Ainsi on rappelle le héraut, & il répete une seconde fois ce qu'il a dit. Alors ne pouvant plus douter de leur bonheur, ils pousserent des cris de joie & donnerent à leur libérateur des applaudissements si vifs & si souvent répétés, qu'on reconnut aisément que de tous les biens, celui qui charme le plus la multitude, c'est la liberté. Les jeux furent ensuite célébrés à la hâte & sans attention de la part des spectateurs ; un seul plaisir leur ôtoit le sentiment de tous les autres.

A la fin des jeux, tous coururent avec empressement vers le Général Romain. Chacun tâchoit de l'aborder, de lui prendre la main, & de mettre à ses pieds des couronnes ornées de rubans de diverses couleurs. Il fut en danger d'être étouffé par la foule. Il n'avoit encore que trente-trois ans ; la vigueur de son tempéramment, & la joie que lui inspiroit sa gloire, & les applaudissements de tant de peuples lui donnerent la force de soutenir cet assaut. La sensibilité ne se borna pas à l'enthousiasme du moment. Le lendemain & les jours suivants

une ſi heureuſe révolution continua à faire la matiere de toutes les penſées & de toutes les converſations. « On ne ſe » laſſoit point d'admirer qu'il y eût dans » l'univers une nation qui s'expoſât ſeule » aux périls & aux travaux de la guerre » pour procurer aux autres le repos & » la liberté : & qui non-ſeulement ren- » dît un tel ſervice à ſes voiſins ou aux » peuples du même continent ; mais » paſſât les mers, pour bannir de la » terre le deſpotiſme & la tyrannie ; & » faire regner par-tout la juſtice & les » loix. Qu'un mot avoit tiré de la ſer- » vitude toutes les villes de la Grece » & de l'Aſie. Que pour concevoir un » pareil deſſein, il falloit de la généro- » ſité & de la grandeur d'ame, & pour » l'exécuter de la conſtance & du bon- » heur ».

Ambaſſades des Rois & des Républiques envoyés à Quintius & aux Commiſſaires de Rome.

Quintius & les dix députés du Sénat donnerent enſuite audience aux divers Ambaſſadeurs des Rois, des nations, & des Républiques. Ceux du Roi Antiochus furent introduits les premiers. Ils ne donnerent, comme ils avoient fait à Rome, que de belles paroles. On leur déclara, non plus en termes ambigus, comme auparavant, lorſque Philippe étoit encore à craindre, mais de la maniere la plus poſitive, qu'il

eût à évacuer & à laisser libres toutes les villes de Grece & d'Asie qui avoient été soumises à Philippe ou à Ptolémée. Que sur-tout il ne passât point en Europe ni lui ni ses armées. Quand ils eurent été congédiés, on tint l'assemblée des Nations & des Républiques ; tout y fut terminé promptement, parce qu'on se contenta d'y lire les réglements que les Commissaires avoient faits au sujet de chaque peuple en particulier. On rendit aux Orestiens, nation Macédonienne qui la premiere avoit quitté le parti de Philippe, leurs Loix & leur liberté. On déclara pareillement libres les Magnésiens, les Perrhébiens & les Dolopes. Pour les Thessaliens, outre la liberté qui leur fut rendue, on réunit à leur République cette contrée de l'Achaie qu'on appelle Phtie, ou la Phtiotide, à l'exception des villes de Thebes & de Pharsale qui en font partie. Les Etoliens qui demandoient qu'on leur restituât Pharsale & Leucade suivant le traité, furent renvoyés au Sénat sur cet article. Mais le décret leur confirma la possession de la Phocide & de la Locride telle qu'ils l'avoient eue auparavant. On rendit aux Achéens, Corinthe, Triphylie, & Hérée qui étoit aussi une ville du Péloponnese. Les dix Députés vouloient donner à Eumenes fils d'Attalus,

Orée & Erétrie ; mais sur l'opposition de Quintius, la décision de ce point fut renvoyée au Sénat, qui déclara ces deux villes libres, aussi-bien que Caryste. On céda à Pleuratus Lychnide & la Parthinie, deux peuples d'Illyrie qui avoient été soumis à Philippe. On laissa à Aminander les places & châteaux qu'il avoit pris à Philippe pendant la guerre.

L'Assemblée ayant été congédiée, les Députés allerent chacun de leur côté, pour établir la liberté dans les villes qu'ils s'étoient partagées ; Pub. Lentulus à Bargylies, L. Stertinius à Hephestie, à Thasse, & dans les villes de la Thrace ; Pub. Villius & L. Térentius vers le Roi Antiochus, & Cn. Cornélius vers celui de Macédoine. Ce dernier ayant terminé les affaires qu'il avoit avec Philippe, lui demanda s'il étoit capable d'écouter un conseil utile & salutaire. Ce Prince l'assura de sa reconnoissance, s'il lui montroit ses véritables intérêts ; alors le Commissaire l'exhorta fortement, puisqu'il avoit conclu la paix avec le peuple Romain, de lui envoyer des Ambassadeurs, pour demander son alliance & son amitié : que comme Antiochus paroissoit avoir des desseins, on pourroit le soupçonner, s'il ne faisoit

Entre-vue de Philippe & de Cornélius, l'un des Commissaires.

pas cette démarche, d'avoir attendu l'arrivée de ce Prince, pour ſe joindre à lui, & recommencer la guerre. Philippe lui promit qu'il feroit partir inceſſamment ſes Ambaſſadeurs pour Rome. Alors Cornélius, de Tempé où il avoit trouvé Philippe, ſe rendit aux Thermopyles, où (1) les Etoliens tiennent en certain temps une aſſemblée générale qu'ils nomment Pylaique. Là il exhorta ces peuples dans les termes les plus forts à demeurer conſtamment attachés à l'amitié du peuple Romain. Mais quelques Chefs de la nation ſe plaignirent que les Romains, depuis leur victoire, n'avoient pas eu pour les Etoliens les mêmes égards que durant la guerre : les autres leur reprocherent durement, que c'étoit par le ſecours des Etoliens qu'ils avoient vaincu Philippe ; & que ſans eux, ils n'auroient pas même pu mettre le pied dans la Grece. Cornélius pour empêcher que les eſprits ne s'échauffaſſent, ne répondit rien à ces plaintes ; il ſe contenta de dire que s'ils envoyoient à Rome, on leur donneroit ſatisfaction en tout ce qui feroit juſte & raiſonnable. Et en effet ils nommerent auſſi-tôt

Le même Cornélius aſſiſte à l'aſſemblée des Etoliens.

(1) T. Live ſuppoſe que tous les Grecs s'aſſembloient dans le lieu qu'il nomme là, quoiqu'effectivement il n'y eût que les Etoliens.

des Ambassadeurs pour aller faire leurs remontrances au Sénat. Ce fut ainsi que se termina la guerre de Macédoine.

Conjuration d'esclaves en Toscane.

Pendant que ces choses se passoient en Grece, en Macédoine & en Asie, peu s'en fallut qu'une conjuration d'esclaves ne soulevât toute la Toscane. Le Préteur Manius Acilius, qui étoit chargé de terminer les contestations entre les citoyens & les étrangers, fut envoyé pour l'étouffer, avec une des deux légions de la ville. Il en trouva quelques-uns qui s'étoient déja assemblés & avoient pris les armes. Il les défit & en tua plusieurs, il en prit un plus grand nombre; les uns convaincus d'être les auteurs de la conspiration, furent attachés au gibet & les autres rendus à leurs maîtres. Cependant les Consuls partirent de leurs Provinces, Marcellus entra sur les terres des Boyens; & après avoir fait faire à ses soldats pendant un jour entier, une marche fatigante, il se campoit sur une hauteur, lorsque Corolamus Roi de ce peuple l'y vint attaquer avec une armée nombreuse, & lui tua trois mille hommes, du nombre desquels furent plusieurs Officiers distingués, comme Tib. Sempronius Gracchus & M. Junius Silanus Préfets des Alliés, & deux Tribuns des soldats de la seconde légion,

Le Consul Marcellus battu par les Boyens.

A. Ogulnius & Pub. Claudius. Cependant les Romains se fortifierent & se défendirent si bien dans leur camp, que les ennemis, malgré leur victoire, ne purent s'en rendre les maîtres. Le Consul s'y tint en repos pendant plusieurs jours, pour donner aux blessés le temps de se guérir, & à tous les autres soldats celui de se remettre de leur frayeur. Les Boyens naturellement impatients, s'ennuyerent d'attendre si long-temps, & se retirerent dans leurs bourgs & châteaux. Aussi-tôt Marcellus ayant passé le Pô mena ses troupes dans le territoire de Côme, où les Insubriens étoient campés avec les habitants du pays, à qui ils avoient fait prendre les armes. En arrivant, il attaqua les ennemis, qui le repousserent avec tant de vigueur, qu'ils firent plier ceux qui combattoient devant les enseignes. Mais le Consul qui s'en apperçut, craignant que leur défaite n'entraînât celle de tous les autres, fit avancer, pour les soutenir, une cohorte de Marses, & lâcha contre les ennemis toute la cavalerie des Latins; dès la seconde charge elle arrêta si bien l'impétuosité des Gaulois, que le corps de bataille des Romains se rassura, & après avoir tenu ferme contre ces barbares, les poussa à son tour avec une vigueur extraordinaire; jusqu'à ce qu'enfin

ils tournerent eux-mêmes le dos & s'enfuirent avec beaucoup de désordre & de précipitation. Si nous en croyons Valérius d'Antium, on leur tua plus de quarante mille hommes, on leur prit cinq cents étendards, quatre cent trente-deux charriots, & un grand nombre de colliers d'or. Claudius en offrit un d'un poids considérable à Jupiter Capitolin, & le plaça dans son temple. Ce jour même le camp des vaincus fut forcé & pillé. Quelques jours après la ville de Côme fut aussi prise, & vingt-huit châteaux se rendirent tout de suite au Consul. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur cet événement. Les uns assurent que le Consul fut d'abord battu sur les terres des Boyens, & qu'ensuite il effaça cet affront par la victoire signalée qu'il remporta sur les Insubriens. D'autres disent que l'avantage qu'il eut d'abord auprès de Côme, fut terni par la défaite qu'il essuya ensuite, en combattant contre les Boyens.

Marcellus défait les Insubriens, & leur tue plus de 40000 hommes

Dans le temps que Marcellus éprouvoit ainsi les faveurs & les disgraces de la fortune, son Collegue L. Purpureon se rendit dans le pays des Boyens après avoir traversé cette partie de l'Ombrie, qu'on nomme la Tribu Sappinie. Il n'étoit pas loin du fort de Mutile, lorsque craignant d'être enfermé par les Boyens

& les Liguriens, il retourna ſur ſes pas; & faiſant un grand circuit par des chemins découverts & sûrs, il joignit enfin ſon Collegue. Dès qu'ils eurent réuni leurs armées, ils déſolerent tout le territoire des Boyens juſqu'à la ville de Felſine : cette ville, tous les autres Forts & tous les habitants du pays ſe rendirent, à l'exception d'une troupe de jeunes gens qui avoient pris les armes pour piller, & qui alors s'étoient diſperſés dans des forêts inacceſſibles. Delà les deux Conſuls paſſerent avec leurs troupes dans le pays des Liguriens. Les Boyens, dans l'eſpérance d'attaquer l'arriere-garde des Romains, qu'ils comptoient devoir marcher avec négligence, dans l'opinion que l'ennemi étoit loin d'eux, les ſuivirent par des défilés inconnus. Mais n'ayant pu les atteindre, ils paſſerent promptement le Pô avec leurs vaiſſeaux; & après avoir ravagé le pays des Leves & des Libuens, comme ils s'en retournoient par les extrémités de la Ligurie, avec le butin qu'ils avoient fait dans la campagne, ils rencontrerent l'armée Romaine. Le combat ſe livra plus promptement, & fut ſoutenu de part & d'autre avec plus de chaleur, que ſi les deux partis s'y fuſſent préparés & euſſent choiſi le temps

Les deux Conſuls ravagent les terres des Boyens.

& le lieu les plus convenables. En cette occasion on remarqua sensiblement combien la haine nationale donne d'énergie à la valeur. Plus altérés de sang, que jaloux de la victoire, les Romains combattirent avec tant d'acharnement qu'à peine laisserent-ils échapper un ennemi qui pût annoncer la défaite de ses compagnons. Quand on eut reçu à Rome les lettres des Consuls qui apportoient la nouvelle de ces heureux succès, le Sénat ordonna que pendant trois jours on rendît aux Dieux des actions de graces dans tous les Temples. Peu de temps après Marcellus revint à Rome, où le triomphe lui fut décerné du consentement unanime de tous les Sénateurs, sur les Insubriens & les habitants du pays de Côme. Il en fit la cérémonie avant de sortir de charge. Comme il n'avoit pas été heureux dans le pays des Boyens, il laissa à son Collegue l'espérance de triompher de ces peuples qu'il avoit vaincus. Il fit porter dans son triomphe quantité de dépouilles sur les chars mêmes qu'il avoit pris aux ennemis, un grand nombre d'étendards, (1) trois cent vingt mille as, & (2) deux cent trente-quatre mille deniers d'ar-

(1) Qui faisoient environ seize mille livres.
(2) Cent dix-sept mille livres.

gent aux (1) armes de la République. Il fit diſtribuer à chaque fantaſſin (2) quatre-vingts as, (3) le double aux cavaliers, (4) le triple aux centurions.

Antiochus tâche de s'emparer de l'Aſie.

La même année Antiochus après avoir paſſé l'hiver à Epheſe, entreprit de réduire toutes les villes de l'Aſie ſous l'ancienne forme de l'Empire. A l'égard de celles qui étoient ſituées en raſe campagne, ou qui ne comptoient ni ſur la bonté de leurs murailles, ni ſur la force de leurs armes, ni ſur le nombre de leur jeuneſſe, il n'étoit pas embarraſſé de leur impoſer le joug de la ſervitude. Mais Smyrne & Lampſaque ſe portoient pour libres : & il étoit à craindre que s'il le toleroit (5), les autres villes de l'Etolie, de l'Ionie & de l'Helleſpont ne vouluſſent imiter leur exemple. C'eſt pourquoi lui-même envoya des troupes d'Epheſe à Smyrne pour aſſiéger cette ville ; & il ordonna à celles qui étoient à Abyde, de n'y laiſſer qu'une foible garniſon, & d'aller attaquer Lampſaque. Et dans le temps qu'il employoit la force pour intimider ces peuples, il leur envoyoit des

(1) Un char attelé de deux chevaux.
(2) Quatre livres.
(3) Huit livres.
(4) Douze livres.
(5) Ce paſſage eſt fort corrompu & fort obſcur dans le texte.

Députés qui après leur avoir reproché leur témérité & leur résistance, avoient ordre en usant de douceur & de ménagement, de leur faire entendre que bientôt le Roi leur accorderoit de lui-même ce qu'ils demandoient ; & que tout ce qu'il souhaitoit, c'est qu'ils parussent tenir la liberté de sa main, & non de leur soulevement. Ils répondoient que le Roi ne devoit ni leur savoir mauvais gré, ni s'étonner de l'impatience qu'ils avoient de jouir de leur liberté. Antiochus dès le commencement du printemps, partit d'Ephese avec sa flotte, & passa dans l'Hellespont ; ayant ordonné à ses troupes de terre de se rendre à Madyte ville de la Chersonnese. Là ayant réuni toutes ses forces, comme il vit que les habitants tenoient leurs portes fermées, il investit la place ; & se préparoit à y donner l'assaut, quand ils se rendirent. La même crainte engagea les autres villes de la Chersonnese à se soumettre. Ensuite il vint à Lysimachie avec toutes ses troupes de terre & de mer. Mais l'ayant trouvée déserte & ruinée par les Thraces qui après l'avoir prise, il y avoit quelques années, l'avoient pillée, & brûlée ; il conçut le dessein de relever une ville célebre, dont la situation étoit si avantageuse. C'est pourquoi il s'appliqua

à

à rebâtir les murs & les maisons, à racheter les habitants qui étoient en servitude, & à recueillir ceux que la fuite avoit dispersés dans l'Hellespont & la Chersonnese ; il tâcha d'attirer de nouveaux citoyens, par les avantages qu'il promettoit à ceux qui viendroient s'établir ; & en même temps, pour les garantir des hostilités des Thraces, il prit lui-même une partie de ses troupes de terre avec laquelle il alla ravager les confins de cette province, & laissa l'autre avec tous ceux qui servoient sur ses vaisseaux, pour travailler au plus vîte à rebâtir la ville.

Il rétablit Lysimachie

C. Cornélius envoyé par le sénat pour terminer les differents des Rois Antiochus & Ptolémée, s'arrêta à Selymbrie, à-peu-près dans le même temps que Pub. Lentulus, Pub. Villius, & L. Térentius, trois des dix Commissaires, vinrent à Lysimachie, le premier de Bargylies, & les deux autres de Thasse, où ils avoient été envoyés. Peu de jours après C. Cornélius partit de Selymbrie, & Antiochus de Thrace ; & tous deux s'y rendirent aussi. Ce Prince reçut d'abord les Députés de Rome avec beaucoup de politesse ; & les traita comme des hôtes & des amis. Mais quand on vint à parler des affaires de l'Asie, & que les Romains

exposerent les ordres dont le Sénat les avoit chargés, insensiblement les esprits s'aigrirent. Ils ne purent lui dissimuler que le Sénat désapprouvoit toutes les démarches qu'il avoit faites depuis qu'il étoit parti de Syrie avec sa flotte ; & ils jugeoient qu'il devoit rendre à Ptolémée toutes les villes qui avoient été soumises à son Empire. « Car pour cel-
» les qui avoient été possédées par Phi-
» lippe, & dont Antiochus s'étoit saisi
» par surprise, pendant que le Roi de
» Macédoine étoit occupé loin delà à
» faire la guerre contre les Romains ;
» c'étoit la chose la plus injuste & la
» plus insupportable, que les Romains
« eussent essuyé pendant tant d'années
» sur mer & sur terre toutes les fatigues
» & tous les périls d'une longue guer-
» re, & qu'Antiochus en retirât seul
» tout le fruit. Quand même les Ro-
» mains voudroient fermer les yeux sur
» son arrivée dans l'Asie, comme sur
» une entreprise à laquelle ils n'avoient
» point d'intérêt, pouvoient-ils regarder
» autrement que comme une déclaration
» de guerre, la hardiesse qu'il avoit eue
» de passer en Europe avec toutes ses
» forces terrestres & maritimes ? Qu'on
» savoit bien qu'il ne conviendroit pas de
» ce projet quand il auroit même com-
» mencé à l'exécuter en Italie.

Le Roi répondit « qu'il remarquoit « depuis long-temps que les Romains « ſe croyoient en droit de régler ſes « démarches ; mais qu'ils n'examinoient « pas juſqu'où ils devoient eux-mêmes « s'avancer tant ſur terre que ſur mer. « Qu'ils n'avoient rien à prétendre dans « l'Aſie : & qu'il ne leur convenoit « pas plus d'examiner ce qu'y faiſoit « Antiochus, qu'il ne conviendroit à « Antiochus de ſe mêler de l'Italie. « Qu'ils avoient tort de lui reprocher « d'avoir ôté quelques villes à Pto- « lémée, puiſqu'il étoit ami de ce « Prince, & ſur le point de fortifier « encore cette amitié par l'alliance « qu'ils alloient contracter enſemble. « Qu'il n'étoit pas vrai qu'il eût profité « du malheur de Philippe pour le « dépouiller ; & que s'il étoit paſſé en « Europe, ce n'étoit pas dans le deſſein « de faire la guerre aux Romains, mais « pour recouvrer les villes uſurpées ſur « lui dans la Cherſonneſe ; que cette « province lui appartenoit, puiſqu'elle « étoit paſſée par la défaite de Lyſi- « machus, à qui elle avoit été ſoumi- « ſe, ſous la puiſſance de Séleucus, à « qui il avoit ſuccédé. Que dans le temps « que ſes ancêtres avoient été diſtraits « par d'autres objets, Ptolémée d'abord, «

» & après lui Philippe, s'étoient empa-
» rés de plusieurs places de cette contrée;
» & le dernier même de quelques villes
» de la Thrace dont il étoit voisin, les-
» quelles indubitablement avoient ap-
» partenu à Lysimachus. Que c'étoit pour
» les revendiquer qu'il étoit venu; & qu'il
» rebâtissoit actuellement Lysimachie,
» & tâchoit de lui rendre son ancienne
» splendeur, afin que son fils Séleucus
» en pût faire la capitale de son Royau-
» me ».

Antiochus se sépare d'avec les Députés de Rome, sans avoir rien terminé.

Après qu'ils eurent passé quelques jours dans ces contestations, un bruit vague qui se répandit de la mort de Ptolémée, empêcha qu'on ne pût rien terminer. On affectoit de part & d'autre d'ignorer cette nouvelle. Cornélius que le Sénat avoit chargé de voir les deux Rois, & de les mettre d'accord, demandoit quelque temps pour aller s'aboucher avec Ptolémée ; son dessein étoit d'arriver en Egypte avant que le changement de gouvernement eût excité aucun trouble : & Antiochus de son côté espéroit se mettre en possession de l'Egypte, pour peu qu'il sût profiter de l'occasion. Ainsi il prit congé des Romains ; & laissant son fils Séleucus, avec ses troupes de terre, afin d'achever le rétablissement de Lysimachie, il s'embarqua pour se ren-

dre à Ephefe avec toute fa flotte. Ayant envoyé des Ambaffadeurs à Quintius pour traiter de fon alliance avec les Romains, il cotoya l'Afie ; & arrivé dans la Lycie, il apprit à Patras que Ptolémée étoit plein de vie, ce qui lui fit abandonner le deffein d'aller en Egypte ; mais continuant fa route vers l'Ifle de Chypre, il n'eut pas plutôt doublé le promontoire de Chelidonie, qu'il fut obligé de s'arrêter quelque temps autour du fleuve Eurymédon dans la Pamphilie, à caufe d'une fédition qui s'étoit élevée parmi fes rameurs. L'ayant appaifée, il partit, & fut attaqué près des rochers qui font à l'embouchure de la riviere de Sar, par une furieufe tempête qui penfa le faire périr avec tous fes vaiffeaux. Plufieurs fe briferent contre les côtes ; la mer en engloutit un grand nombre avec tant de violence, qu'aucun de ceux qui les montoient ne pût gagner la terre. Ainfi il perdit beaucoup de monde, & non-feulement des nautonniers ou autres gens fans nom, mais même plufieurs de fes courtifans les plus diftingués. Il ramaffa les débris de fon naufrage. Mais n'étant pas en état de tenter la conquête de Chypre, il retourna à Séleucie dans un plus trifte équipage qu'il n'en étoit parti. Il y fit mettre fes

Il eft battu d'une furieufe tempête

vaisseaux à sec ; & comme l'hiver approchoit, il s'en alla à Antioche pour y passer cette saison. Voilà en quel état étoient les affaires des Rois.

Triumvirs Epulons.

On établit cette année à Rome les Triumvirs (1) Epulons, & on donna ces charges au Tribun C. Licinius, qui avoit fait porter la loi pour leur création, à P. Manlius & à P. Porcius Leca. Cette fonction leur donnoit, comme aux Pontifes, le droit de porter la robe prétexte. Les deux Questeurs de la ville Q. Fabius Labéon & L. Aurélius eurent cette année un grand démêlé avec tous les Prêtres. On avoit besoin d'argent, pour faire aux particuliers le dernier payement des sommes prêtées pendant la guerre de Carthage. Les Questeurs demandoient aux Augures & aux Pontifes leur contingent qu'ils n'avoient pas fourni pendant la guerre. Ceux-ci invoquerent inutilement les Tribuns du peuple ; & on les obligea de compter en entier les sommes qu'ils devoient pour les années qu'ils s'étoient dispensés de payer. Cette même année moururent les deux Pontifes C. Sempronius Tuditanus,

(1) Ils furent ainsi appellés du mot latin *epulum*, banquet, parce que c'étoient eux qui indiquoient les jours qu'on offriroit un banquet sacré à Jupiter ou aux autres Dieux.

& M. Cornélius Céthégus. On donna M. Marcellus pour ſucceſſeur au premier qui étoit mort en Eſpagne où il étoit Préteur ; & au ſecond L. Valérius. On perdit auſſi l'Augure Q. Fabius Maximus ſi jeune qu'il n'avoit encore exercé aucune Magiſtrature. On ne ſubſtitua perſonne en ſa place. Le Conſul Marcellus tint enſuite les Aſſemblées conſulaires, dans leſquelles on nomma L. Valérius Flaccus, & M. Porcius Caton ; après quoi on créa Préteurs C. Fabricius Luſcinus, C. Atinius Labéon, Cn. Manlius Vulſon, Appius Claudius Néron, Pub. Manlius, & Pub. Porcius Leca. Les Ediles Curules M. Fulvius Nobilior, & C. Flaminius diſtribuerent au peuple un million de (1) boiſſeaux de bled à deux ſols le boiſſeau. C'étoient les Siciliens qui l'avoient fait voiturer à Rome en conſidération de C. Flaminius & de ſon pere, ce qui n'empêcha pas qu'il ne partageât avec ſon Collegue l'honneur & le mérite de cette gratification. On célébra les jeux Romains (2)

(1) Le boiſſeau Romain étoit un peu moindre que le nôtre : & ces deux ſols ne faiſoient que dix-huit deniers de notre monnoie.

(2) Il y a dans le latin *ter inſtaurati*, ce qui pourroit ſignifier qu'on célébra ces jeux quatre jours, au lieu de trois, *inſtaurare* ſignifiant recommencer. Il

pendant trois jours avec toute la magnificence possible. Les Ediles Plébéiens Cn. Domitius Enobarbus, & C. Scribonius grand (1) Curion appellerent au Tribunal du peuple les Fermiers des pâturages qui appartenoient à la République, dont trois furent condamnés à l'amende. L'argent qu'on tira d'eux fut employé à la construction d'un Temple dédié au Dieu Faune dans l'isle que forme le Tibre auprès de Rome. Les jeux Plébéiens furent célébrés pendant deux jours, & accompagnés d'un festin sacré.

L. Valérius, & M. Porcius, Con. an. de R. 557.

Les deux Consuls L. Valérius Flaccus & M. Porcius consulterent le Sénat sur les départements des Généraux & des armées, dès le premier jour qu'ils entrerent en charge. Les Sénateurs furent d'avis, attendu que la guerre d'Espagne étoit assez importante pour demander un Consul & une armée consulaire, que ces deux Généraux tirassent au sort l'Espagne citérieure & l'Italie,

faut dire la même chose de tous les passages où ce terme est employé.

(1) Je crois avoir déja remarqué que chaque curie avoit un chef, qui étoit une espece de Prêtre chargé d'offrir des sacrifices pour toute la curie ; & que toutes les curies ensemble avoient un premier Curion qui avoit autorité sur tous les autres, à-peu-près comme un Evêque sur tous les Curés de son Diocèse. Il s'appelloit *Maximus curio*.

qui devoient être les deux Provinces de cette année ; si mieux ils n'aimoient s'accommoder à l'amiable. Que celui qui se trouveroit chargé de l'Espagne, y conduiroit avec lui deux légions, & cinq mille Alliés du nom Latin, avec cinq cents cavaliers, sur vingt vaisseaux de longueur. Que son Collegue leveroit deux légions qui lui suffiroient pour contenir la Gaule où les Insubriens & les Boyens avoient été défaits & abattus l'année précédente de maniere à ne pouvoir se relever. Le sort envoya Caton en Espagne, & Valérius en Italie. Les Préteurs ayant aussi tiré leurs départements au sort, C. Fabricius Luscinus fut chargé du soin de rendre la justice aux citoyens à Rome, C. Atinius Labeon de juger les contestations qui surviendroient entre les Romains & les étrangers, Cn. Manlius Vulson du gouvernement de la Sicile, Appius Claudius Néron de celui de l'Espagne ultérieure ; Pub. Porcius Leca fut envoyé à Pises pour être toujours en état d'attaquer les Liguriens par derriere, & Pub. Manlius dans l'Espagne citérieure, pour y servir sous le Consul. Comme on avoit lieu de se défier, non-seulement d'Antiochus & des Etoliens, mais encore de Nabis tyran de Lacédémone, on prorogea encore à

Quintius le commandement pour un an, en lui laiſſant deux légions, que les Conſuls eurent ordre de recruter, s'il en étoit beſoin, avec les nouveaux ſoldats qu'ils auroient levés. On permit à Appius Claudius de joindre à la légion qu'il recevroit de Q. Fabius, deux mille hommes d'infanterie & deux cents cavaliers, des nouvelles levées qu'il feroit lui-même. On donna à Pub. Manlius, qui alloit joindre le Conſul dans l'Eſpagne citérieure, un pareil nombre de ſoldats nouveaux tant infanterie que cavalerie, ſans compter la légion qui avoit ſervi ſous le Préteur Minucius. On décerna à P. Porcius Leca, qu'on envoyoit à Piſes dans l'Etrurie, deux mille hommes d'infanterie & cinq cents cavaliers de l'armée de Gaule. On continua à Sempronius Longus le gouvernement de la Sardaigne.

Après qu'on eut pris toutes ces meſures par rapport aux différentes Provinces de cette année, les Conſuls avant de partir de la ville, firent en vertu d'un décret des Pontifes, la cérémonie du (1) Printemps ſacré, que le Préteur A. Cornélius Mammula avoit promis ſolemnellement aux Dieux vingt-un ans auparavant, ſous le Conſulat de Cn. Servi-

Printemps ſacré.

(1) Elle conſiſtoit à ſacrifier aux Dieux les prémices de tous les animaux nés pendant cette ſaiſon.

lius, & de C. Flaminius. Pendant ces mêmes jours on choisit & on consacra pour Augure C. Claudius Pulcher, en la place de Q. Fabius Maximus mort l'année précédente. On commençoit à s'étonner à Rome du peu d'attention qu'on donnoit à la guerre qui s'étoit renouvellée dans l'Espagne, lorsqu'on reçut les lettres par lesquelles Q. Minucius mandoit au Sénat, « Qu'il avoit combattu en bataille « rangée près de la ville de Turbe, « contre deux Généraux Espagnols Bu- « dar & Besaside : qu'il leur avoit tué « douze mille hommes ; qu'il avoit fait « Budar prisonnier, & mis tout le reste « des ennemis en déroute ». La lecture de cette lettre rassura les esprits alarmés de cette guerre qu'on croyoit beaucoup plus dangereuse. Ainsi les Sénateurs donnerent tous leurs soins à celle dont on étoit menacé de la part d'Antiochus, sur-tout depuis le retour des dix Commissaires. Car on sut d'eux qu'à la vérité ils avoient fait la paix avec Philippe à des conditions raisonnables ; mais qu'on étoit à la veille de recommencer contre Antiochus une guerre qui ne seroit pas moins importante. « Qu'il étoit passé en Europe avec une grande flotte, & « avec une puissante armée de terre : & « que si l'espérance de s'emparer de l'E- «

Armée d'Espagnols défaite par Q. Minucius.

» gypte, fondée ſur un bruit qui s'étoit
» trouvé faux, ne l'eût attiré d'un autre
» côté, il auroit déja allumé le feu de
» la guerre dans toute la Grece. Que
» les Etoliens mêmes, nation inquiete,
» & de plus, irritée contre les Romains,
» étoient dans la diſpoſition de ſe ſou-
» lever. Que d'ailleurs la Grece nourriſ-
» ſoit elle-même dans ſon ſein, un dan-
» gereux ennemi ; que Nabis actuelle-
» ment Tyran des Lacédémoniens, le
» ſeroit bientôt de toute la Grece ; que
» ſa cruauté & ſon avarice l'égaloient aux
» Tyrans les plus célebres : que ſi on
» le laiſſoit en poſſeſſion d'Argos, d'où,
» comme d'une fortereſſe, il tenoit
» en bride tout le Péloponneſe, les
« Romains ne ſeroient pas plutôt re-
» paſſés en Italie, que la Grece per-
» droit cette liberté qu'on lui auroit en
» vain rendue, & paſſeroit des fers d'un
» Roi au moins éloigné d'elle, dans
« ceux d'un Tyran trop voiſin ».

Les Sénateurs apprenant ces nouvelles par des perſonnages ſi dignes de foi, & qui ne rapportoient que ce qu'ils avoient eux-mêmes examiné, crurent que, comme Antiochus, pour quelque raiſon que ce fût, s'étoit retiré en Syrie, il falloit délibérer ſur le Tyran de Lacédémone. Après bien des réflexions

dans lesquelles on examinoit, s'il y avoit assez de fondement pour lui déclarer sur le champ la guerre, ou si on se contenteroit de laisser à Quintius la liberté de prendre à son égard, le parti qu'il jugeroit le plus convenable à la République, on se détermina à rendre ce Général le maître d'une entreprise qu'on pouvoit également presser ou différer, sans intéresser le salut de l'Empire. Mais il parut qu'il étoit bien plus important de se précautionner contre les mouvements que pourroient faire Annibal & les Carthaginois, si on entroit en guerre avec Antiochus. Car les Chefs de la faction ennemie d'Annibal écrivoient de temps en temps aux amis qu'ils avoient dans le Sénat de Rome, » qu'Annibal avoit « envoyé des courriers, & fait tenir des « lettres à Antiochus, & que ce Prince « avoit secrétement envoyé des Députés « à Annibal. Que le dernier semblable à « certains animaux qu'on ne pouvoit ap- « privoiser, conservoit pour les Romains « une haine implacable & qui ne finiroit « jamais. Qu'il se plaignoit que Carthage « s'amolissoit dans l'oisiveté, & s'endor- « moit dans l'inaction. Qu'il n'y avoit « que le bruit des armes qui pût la ré- « veiller de son assoupissement ». Le souvenir de la guerre précédente dont il

Annibal & les Carthaginois suspects aux Romains.

avoit été tout à la fois la cause & l'acteur principal, rendoit ces rapports vraisemblables. Et même il avoit fait tout récemment une action qui avoit irrité contre lui la plupart des Grands de Carthage.

Ordre des Juges trop puissans à Carthage.

L'ordre des Juges devenus perpétuels d'annuels qu'ils étoient auparavant, avoit alors le plus de pouvoir à Carthage. Ils disposoient du bien, de la réputation & de la vie de tous les citoyens. C'étoit assez d'être odieux à un seul de ces Magistrats, pour s'attirer la persécution de tous les autres. Et il se trouvoit toujours quelque délateur prêt à appeller le malheureux au Tribunal de ces Juges passionnés. Pendant qu'ils exerçoient sans retenue & sans ménagement, une domination si tyrannique, Annibal qui avoit été créé Préteur, fit avertir le Questeur de le venir trouver. Cet Officier qui étoit de la faction contraire, ne daigna pas obéir : & parce qu'ordinairement au sortir de la Questure, on passoit au rang des Juges, il avoit déja pris par avance la fierté & l'orgueil qu'inspiroit cette dignité. Annibal surpris & choqué de son insolence, ordonna à un Licteur d'aller le prendre, & de l'amener dans la place publique. Là après lui avoir fait à lui-même la réprimande qu'il méritoit, il

parla avec beaucoup de force contre tout l'Ordre des Juges, dont le crédit immense & la puissance orgueilleuse avoient entiérement aboli l'autorité des Magistrats & des loix. Et comme il vit qu'il étoit écouté favorablement du peuple, à qui il fit aussi sentir que sa liberté étoit incompatible avec leur tyrannie, il proposa une loi, qui passa sur le champ, pour réduire la Judicature à une année, & défendre expressément à tout citoyen, quel qu'il fût, d'exercer cette charge deux ans de suite. Mais si par cette action hardie, il gagna la bienveillance de la multitude, il s'attira l'indignation de la plupart des Grands. Il ne s'en tint pas là. Il fit un autre réglement utile à la République, mais qui mit le comble à la haine que lui portoient les premiers de la ville. Les revenus de l'Etat se dissipoient ou par la négligence de ceux qui étoient chargés d'en faire le recouvrement, ou par l'avidité des Grands & des Magistrats qui s'en attribuoient la plus grande partie; il n'y avoit pas même assez d'argent dans le Trésor pour payer aux Romains le tribut qui leur étoit dû chaque année, & les particuliers étoient menacés de nouvelles impositions qui ne pouvoient manquer de leur être fort à charge.

Annibal étant Préteur réduit la Judicature à un an.

Il remédie à la disette du trésor public, en forçant ceux qui en avoient détourné les deniers, à les rapporter.

Annibal ayant examiné avec beaucoup d'attention à quoi pouvoient monter les revenus de la République tant maritimes que terrestres ; à quels usages ils étoient destinés ; combien les besoins ordinaires de l'Etat en consumoient, & tout ce que le péculat en pouvoit détourner ; il déclara en pleine assemblée qu'en forçant ceux qui avoient volé les deniers restants après l'acquittement des charges, à les rapporter dans les coffres, il se trouveroit assez d'argent pour payer les Romains, sans fouler les particuliers par aucune taxe nouvelle : & en effet il prouva ce qu'il avoit avancé. Ce fut alors que ceux qui depuis quelques années s'étoient engraissés aux dépens de la République, regardant la restitution à laquelle on les obligeoit, comme un vol qu'on leur faisoit, poursuivirent Annibal, & aigrirent contre lui les Romains, qui de leur côté ne cherchoient qu'un prétexte pour l'accabler.

Scipion fait des efforts inutiles pour empêcher le Sénat de Rome de persécuter

Scipion eut beau représenter qu'il étoit indigne du peuple Romain de se joindre aux ennemis & aux accusateurs qu'Annibal avoit dans sa patrie, & d'appuyer de son autorité les factions & les cabales des Carthaginois : qu'on devoit se contenter de l'avoir vaincu & soumis par la force des armes, sans se déclarer

ſa partie, en intervenant dans le procès que ſes adverſaires lui avoient intenté : malgré toutes ſes remontrances, on nomma des Ambaſſadeurs, afin d'aller accuſer Annibal dans le Sénat de Carthage, d'avoir pris des meſures avec Antiochus, pour faire la guerre. Ceux qu'on chargea de cette commiſſion furent C. Servilius, M. Claudius Marcellus, & Q. Térentius Culléon. Quand ils furent arrivés à Carthage, ſuivant le conſeil des ennemis d'Annibal, ils firent répondre à ceux qui demandoient la cauſe de leur arrivée, qu'ils étoient venus pour accorder les différents que Maſiniſſa, roi des Numides, avoit avec les Carthaginois. Le peuple ſe contenta de cette raiſon. Mais Annibal vit bien que c'étoit à lui qu'en vouloient les Romains. Il diſoit hautement qu'ils avoient donné la paix aux Carthaginois, pour lui faire à lui ſeul une guerre qui ne finiroit qu'avec ſa vie. Il réſolut donc de céder au temps & à la fortune : & après avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour ſa retraite, il parut une grande partie du jour dans la place publique, pour ne donner aucun ſoupçon ; & dès que la nuit fut venue, il ſe rendit aux portes de la ville, ſans changer d'habits, avec deux domeſtiques qui ne ſavoient rien de ſon deſſein.

Annibal à Carthage.

Le Sénat envoie des Ambaſſadeurs à Carthage pour accuſer Annibal.

Annibal s'enfuit de Carthage.

Là étant monté ſur les chevaux qu'il avoit ordonné qu'on lui tînt prêts, il traverſa pendant la nuit le territoire de Voca, & ſe trouva le matin entre Acholle & Tapſe, auprès de la tour appellée de ſon nom la tour (1) d'Annibal. Il y trouva une galere toute équipée, & prête à partir, ſur laquelle il s'embarqua, & ſortit de l'Afrique déplorant le ſort de ſa patrie encore plus que le ſien. Il arriva ce jour-là dans l'iſle de Cercine, où il trouva un bon nombre de barques chargées de marchandiſes; & voyant que ceux qui les montoient s'avançoient vers lui pour venir lui faire compliment, il ordonna à ſes gens de dire à ceux qui les interrogeroient, qu'on l'envoyoit en Ambaſſade à Tyr. Mais craignant que quelqu'un de ces bâtiments ne retournât pendant la nuit à Tapſe ou à Acholle, & n'y apprît qu'on l'avoit vu à Cercine, il fit préparer un Sacrifice, & ayant invité au feſtin dont il devoit être ſuivi, les Capitaines de ces vaiſſeaux & les Marchands, il demanda les voiles & les antennes de ces bâtiments, pour en former une eſpece de pavillon, ſous lequel ils puſſent manger à l'ombre; car on étoit alors dans le fort de l'été. Le repas

(1) C'étoit apparemment lui qui l'avoit fait bâtir.

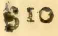
qui avoit été préparé avec tout le ſoin que purent permettre le temps & le lieu, fut prolongé bien avant dans la nuit, & le vin n'y fut pas épargné. Mais ſitôt qu'Annibal trouva l'occaſion d'échapper aux yeux de ceux qui étoient dans le port, il leva l'ancre, & partit en diligence. Tous ſes compagnons de table qui s'étoient endormis, s'étant réveillés avec le jour, encore étourdis du vin qu'ils avoient bu avec excès, ſe leverent, & comme Annibal l'avoit prévu, paſſerent un temps conſidérable à préparer leurs rames, & à remettre les voiles & les antennes dans leurs places. Dès le matin ceux des Carthaginois qui avoient coutume de ſe trouver au lever d'Annibal, s'étant apperçus de ſon abſence, en répandirent le bruit dans la ville, ce qui attira dans la place publique un grand concours de peuple inquiet de ce que pouvoit être devenu le citoyen le plus conſidérable & le premier Magiſtrat de la République. Les uns crurent qu'il s'étoit exilé volontairement, comme il étoit vrai : d'autres ſoupçonnoient, & c'étoit la plus commune opinion, qu'il avoit été tué par les émiſſaires des Romains. On voyoit les viſages diverſement affectés ſuivant la diverſité des factions. Enfin on apprit qu'on l'avoit vu à Cercine.

Les Ambassadeurs, après avoir représenté dans le Sénat de Carthage, « que » celui de Rome étoit bien informé, » que c'étoit sur-tout à la sollicitation » d'Annibal, que Philippe avoit fait la » guerre au peuple Romain ; & qu'ac- » tuellement le même Annibal ne ces- » soit d'envoyer à Antiochus tantôt des » lettres, & tantôt des courriers dans » la même vue ; & qu'il ne se tien- » droit jamais en repos qu'il n'eût allu- « mé le feu de la guerre dans tout l'u- » nivers ; » ils ajouterent que si les Carthaginois vouloient persuader au peuple Romain, que le conseil public n'avoit aucune part à toutes ces intrigues, ils devoient les condamner en punissant leur citoyen. Les Carthaginois sans balancer répondirent qu'ils étoient disposés à faire tout ce que les Romains trouveroient juste & raisonnable. Annibal arriva heureusement à Tyr, où cet illustre personnage qui avoit acquis tant de gloire, & avoit été élevé à tant d'honneurs, fut reçu par les Fondateurs de Carthage, comme dans une seconde patrie ; & s'y étant arrêté peu de jours, il en partit pour se rendre à Antioche. Là apprenant que le Roi en étoit déja parti, il alla trouver son fils qui faisoit représenter des jeux solemnels à

Daphné. Ce jeune Prince le reçut avec beaucoup de bienveillance ; & aussi-tôt il se rembarqua, & joignit enfin à Ephese Antiochus, qui flottoit encore, & ne savoit quel parti prendre à l'égard des Romains. Mais l'arrivée de ce Général ne contribua pas peu à le déterminer à celui de la guerre. Dans le même temps les Etoliens se détacherent aussi de l'amitié des Romains, irrités de ce que le Sénat avoit renvoyé à Quintius leurs Députés, qui étoient allés demander la restitution de Leucade, de Pharsale, & de quelques autres villes, en vertu du premier traité.

Annibal arrive auprès d'Antiochus, & le porte à la guerre contre les Romains.

*Fin du troisieme Livre.*






# LIVRE IV.

## SOMMAIRE.

*La loi que C. Oppius Tribun du peuple avoit fait porter pendant la guerre de Carthage, pour réprimer le luxe des Dames, appellée de son nom la loi Oppia, est abrogée après bien des contestations, & malgré les efforts de Porcius Caton pour la maintenir. Ce Porcius va en Espagne, & commence à Empories la guerre qu'il termine par la réduction de l'Espagne citérieure. T. Quintius fait heureusement la guerre contre les Lacédémoniens & leur Tyran Nabis, délivre Argos de sa domination, & donne la paix à ce peuple aux conditions qu'il veut. Le Sénat commence cette année à assister aux jeux sans être confondu avec le peuple comme auparavant. Il obtient cette distinction par l'intervention des Censeurs S. Elius Petus, & C. Cornélius Céthégus, à qui le peuple en sait fort mauvais gré. On établit plusieurs colonies. M. Porcius Caton triomphe de l'Espagne. Heureux succès des armées Romaines contre les Boyens & les Insubriens. On accorde à T. Quintius un triomphe dont la cérémonie dure trois jours, pour avoir vaincu le Roi Philippe & le Tyran Nabis, & rendu la liberté à toute la Grece. Les Ambassadeurs de Carthage viennent annoncer à Rome les préparatifs de guerre que font Antiochus & An-*

*nibal : & les efforts de ce dernier pour soulever ses compatriotes, par le moyen d'un Tyrien nommé Ariston, qu'il avoit envoyé à Carthage sans le charger d'aucune lettre.*

Disputes à l'occasion de la loi Oppia.

L'ATTENTION que donnoient les Romains aux guerres les plus importantes, dont les unes étoient à peine terminées, & les autres étoient sur le point d'éclater, fut interrompue par une affaire qui, peu considérable en elle-même, ne laissa pas d'exciter de grandes contestations dans la ville. M. Fondanius & L. Valérius Tribuns du peuple proposerent la cassation de la loi Oppia. Elle avoit été établie sous le consulat de Q. Fabius, & de T. Sempronius, dans le temps que la guerre de Carthage étoit le plus allumée, & défendoit aux Dames de Rome « d'employer plus d'une demi-once d'or à leur usage ; de porter des habits de diverses couleurs, & de se faire traîner à Rome, ou dans quelqu'autre ville que ce fût à mille pas à la ronde, dans un char attelé de chevaux, si ce n'étoit à l'occasion des sacrifices publics ». Deux autres Tribuns du peuple, savoir les deux Junius, Marcus & Publius, portant l'un & l'autre le surnom de Brutus, défendoient la loi, & déclaroient qu'ils ne souffriroient pas qu'elle fût abrogée. La

plupart des Nobles étoient partagés en deux factions, dont l'une attaquoit & l'autre protégeoit la loi. Le Capitole étoit rempli d'une foule de peuple divisé sur cette affaire, aussi-bien que les Grands. Les Dames sans être retenues par l'autorité des Magistrats, ni par la modestie qui convient à leur sexe, ni par le respect qu'elles doivent à leurs maris, se répandoient dans les rues, & assiégeoient tous les passages qui conduisent à la place publique, priant ceux qui descendoient pour s'y rendre, de vouloir bien, dans un temps où la République étoit florissante, & que la fortune des particuliers s'augmentoit de jour en jour, permettre aux Dames de reprendre aussi leurs anciens ornements. Leur nombre se multiplioit tous les jours. Car elles venoient à Rome des villes & bourgs du voisinage ; & portoient leur confiance, jusqu'à s'adresser aux Consuls, aux Préteurs & aux autres Magistrats, pour les conjurer de leur être favorables. Mais M. Porcius Caton l'un des Consuls, inexorable & sourd à toutes leurs prieres, parla ainsi en faveur de la loi dont on proposoit la cassation.

Harangue de Caton

« Si chacun de nous, Romains, avoit « su faire respecter de son épouse, les droits

droits de mari & la majeſté de ce « titre nous n'aurions point à répondre « à toutes les femmes réunies. Aujour- « d'hui que ce ſexe impérieux a triom- « phé dans le particulier de notre li- « berté, il veut encore ici au milieu « de la place publique l'écraſer & la « fouler aux pieds. Comme nous n'a- « vons pu lui réſiſter en détail, nous « le redoutons en corps. J'avois tou- « jours regardé comme une fable, com- « me un conte fait à plaiſir, la (1) con- « juration dans laquelle, dit-on, les « femmes d'une certaine Iſle tuerent « tous leurs maris depuis le premier juſ- « qu'au dernier. Mais je vois bien qu'il « n'y a rien de ſi dangereux & de ſi redou- « table que les femmes, ſi on leur permet « de tenir des aſſemblées ſecretes, & de « former des brigues & des cabales. Leur « conduite préſente eſt aſſurément crimi- « nelle en elle-même ; & je ne ſais ſi « les conſéquences n'en ſont pas encore « plus à craindre. Ce ſont deux points « dont le premier regarde les Conſuls « & les autres Magiſtrats : le ſecond « vous regarde davantage, Romains. « Car c'eſt à ceux qui doivent donner « ici leurs ſuffrages de voir ſi la loi « qu'on leur propoſe, eſt avantageuſe à «

contre le luxe des Dames, & pour la loi Oppia dont elles demandoient la caſſation

(1) Il entend la conjuration des femmes de Lemnos.

» la République. La révolte actuelle » des femmes, Fundanius, & vous » Valérius, soit qu'elle n'ait aucune » cause, soit que vous en soyez les au» teurs, intéresse l'honneur de la Ma» gistrature. Je ne sais qui des Consuls » ou de vous, Tribuns, elle doit plus » faire rougir. Quelle tache flétrissante » pour vous, si en admettant ici les fem» mes, vous avez voulu réveiller vos » troubles ordinaires ! Quelle foiblesse » honteuse pour nous, si la retraite de » ces mêmes femmes aujourd'hui, comme » celle du peuple, nous force de recevoir » la loi ! Je vous avoue, pour moi, que » ce n'a pas été sans rougir que j'ai passé » à travers cette foule de femmes pour » arriver dans la place publique. Si je » n'eusse été retenu par le respect que » j'ai pour chacune en particulier, plus » que pour toutes en général ; & si je » n'eusse voulu leur épargner la honte » de se voir apostrophées par un Con» sul, je leur aurois assurément adressé » la parole. N'avez-vous point de honte, » mes Dames, leur aurois-je dit, de » courir ainsi de rue en rue, d'assiéger » les chemins & les passages, d'adres» ser vos prieres, & de faire la cour à » des hommes étrangers ? Ne pouviez» vous pas demander cette même faveur

à vos maris dans le ſecret de vos mai- «
ſons ? Vos careſſes ſeront-elles plus «
efficaces en public qu'en particulier, «
& ſur l'eſprit des étrangers, que ſur «
celui de vos époux. Mais vous ne vous «
informeriez pas même chez vous de «
ce qui ſe paſſe ici, & quelles ſont les «
loix qu'on caſſe ou qu'on établit, ſi «
vous vous étiez renfermées dans les «
bornes que la pudeur preſcrit à votre «
ſexe ? Nos ancêtres n'ont pas permis «
aux femmes de traiter aucune affaire «
même particuliere ſans être autoriſées ; «
ils les ont toujours tenues ſoumiſes à «
leurs (1) peres, à leurs freres ou à «
leurs maris. Et nous, grands Dieux, «
nous leur permettons de ſe mêler du «
gouvernement de l'Etat, de ſe trou- «
ver dans la place publique avec nous, «
d'entendre les harangues & d'aſſiſter «
aux délibérations des aſſemblées ? Car «
quel eſt aujourd'hui leur but en par- «
courant les rues & les places, ſinon «
d'appuyer de leur crédit & de leurs «
ſuffrages la loi que propoſent les Tri- «
buns, & de faire abolir celle d'Oppius ? «

(1) Tant qu'elles étoient filles, elles étoient ſous la puiſſance de leurs peres ; ſous celle de leurs époux quand elles étoient mariées ; & ſi elles n'avoient ni peres ni maris, ſous celles de leurs freres, ou de quelqu'autre parent paternel, ou enfin à ce défaut, du Préteur de la ville.

» Lâchez la bride à ce sexe fougueux, » à cette espece indomtable ; & puis » espérez que d'elles-mêmes elles met- » tront à leur licence un frein, que » vous n'y aurez pas osé mettre. Les » avantages qu'elles réclament, sont les » moindres de ceux dont elles se plai- » gnent que la coutume & les loix les » ont privées. Aujourd'hui elles deman- » dent une liberté, ou si nous voulons » parler plus juste, une licence sans bor- » nes. Car si elles nous forcent de leur « accorder ce qu'elles demandent pré- » sentement, que ne tenteront-elles point » dans la suite ? Parcourez toutes les loix » portées par nos ancêtres à l'égard des » femmes, pour réprimer leur licence » & les soumettre à leurs maris ; & » voyez combien nous avons encore » de peine, avec toutes ces chaînes, » à les contenir dans le devoir & dans » l'obéissance. Si vous leur permettez de » rompre ces liens les uns après les au- » tres, & de secouer le joug de votre » autorité, croyez-vous que désormais » leurs prétentions seront tolérables. El- » les ne se seront pas plutôt élevées jus- » qu'à vous, qu'elles voudront vous ra- » baisser au-dessous d'elles.

» Mais, dira-t-on, tout ce qu'elles » demandent, c'est qu'on ne leur im-

pose point une nouvelle servitude. Ce " n'est point à la justice qu'elles prétendent se soustraire, mais à l'injustice. " Détrompez-vous : elles exigent que " vous cassiez une loi autorisée par vos " suffrages, & dont vous avez reconnu " l'utilité par une expérience de tant " d'années : c'est-à-dire, qu'en abolissant " cette seule loi, vous donniez atteinte " à toutes les autres. Il n'y en a point " qui convienne à tout le monde : & " le but qu'on se propose quand on en " établit quelqu'une, c'est qu'elle soit " utile au plus grand nombre des citoyens, & à la République en général. Si ceux à qui une loi déplaira, " ont la liberté de la faire abolir ; à " quoi servira que le peuple fasse des " réglements, pour être cassés par ceux " contre qui ils auront été faits ? Après " tout, je voudrois bien savoir ce qui " cause aujourd'hui les inquiétudes & " les alarmes des Dames, & pourquoi " on les voit courir dans les places toutes éperdues, & se mêler presque dans " les assemblées du peuple Romain. " Viennent-elles demander qu'on rachete leurs peres, leurs maris, leurs " enfants ou leurs freres devenus prisonniers d'Annibal ? Graces aux Dieux, " la République est à couvert de ces "

„ calamités, & j'eſpere que par leur „ bonté elle en ſera toujours exempte. „ Mais cependant quand le cas eſt arrivé, vous avez été ſourds à de pareilles prieres, quelque légitimes „ qu'elles fuſſent. Eh ! bien : ſi ce n'eſt „ pas la tendreſſe alarmée pour leurs „ proches, c'eſt un motif de religion „ qui les aſſemble : elles veulent peut-être aller recevoir la mere Idée qui „ arrive de Peſſinonte en Phrygie. Quelle raiſon au moins ſpécieuſe peuvent-elles alléguer de leur ſoulevement. „ Ecoutez-les parler. Qu'il nous ſoit libre, diſent-elles, d'étaler l'or & la „ pourpre ; de paroître dans la ville, les „ jours de fêtes, portées ſur des chars, „ de triompher ainſi de la loi & de „ votre ouvrage : enfin qu'on ne mette „ plus de bornes à nos dépenſes ni à „ notre luxe. Je me ſuis ſouvent plaint „ devant vous, Romains, du luxe des „ femmes & des hommes ; de celui „ des Magiſtrats comme des particuliers : „ vous m'avez ſouvent entendu dire „ que la République étoit attaquée de „ deux maladies oppoſées, l'avarice & „ le luxe, fléaux qui ont renverſé les „ plus grands Empires. L'Etat devient „ plus floriſſant de jour en jour : il „ fait continuellement de nouveaux pro-

grès : nous avons déja pénétré dans « la Grece & dans l'Afie, dont les dé- « lices font une amorce dangereufe ? « Nous avons même porté nos mains « jufques dans les tréfors des Rois : « mais c'eft juftement cette opulence « que je redoute. Je crains que maîtres « de tant de richeffes, nous n'en deve- « nions les efclaves. Croyez-moi, Mar- « cellus en apportant dans cette ville « les précieufes ftatues des Syracufains, « a introduit avec elles de dangereux en- « nemis. Je n'entends plus que des gens « qui admirent les marbres & la fculpture « de Corinthe & d'Athènes, & qui fe « moquent des fimulacres d'argile, re- « préfentant les Dieux de Rome fur « les frontifpices des Temples. Pour « moi, je préfere ces Dieux qui nous « protégent & qui nous protégeront « toujours, fi nous les laiffons dans « leurs places. Du temps de nos peres, « le Roi Pyrrhus chargea Cyneas fon « Ambaffadeur à Rome de gagner par « des préfents non-feulement les hom- « mes, mais encore les femmes. La loi « Oppia n'étoit point encore portée « pour réprimer le luxe des dernieres ; « & cependant aucune d'elles n'accepta « ces préfents. Quelle raifon peut-on « apporter d'un fi généreux refus ? La «

„ même qu'avoient eue nos ancêtres de
„ ne point faire de loi sur cette matiere,
„ c'est qu'il n'y avoit point de luxe
„ qu'on fût obligé de réprimer. Comme
„ les maladies doivent être connues,
„ avant les remedes qui leur convien-
„ nent ; de même les passions naissent
„ avant les loix qui sont faites pour les
„ modérer. Quel vice a donné lieu à la
„ loi Licinia qui défend de posséder plus
„ de cinq cents arpents de terre ? la
„ cupidité de certains particuliers qui en-
„ vahissoient toutes les campagnes de l'I-
„ talie. Pourquoi a-t-on établi la loi
„ Cincia, qui interdit les présents aux
„ Avocats ? c'est que le peuple com-
„ mençoit à devenir vassal & tributaire
„ (1) du Sénat. Il ne faut donc pas
„ s'étonner si on n'avoit point encore
„ fait alors ni la loi Oppia, ni aucune
„ autre, pour mettre des bornes au luxe
„ & à la dépense des Dames, puisque
„ par le seul effet de leur désintéresse-
„ ment & de leur retenue elles rejetoient
„ la pourpre & l'or qu'on leur offroit.
„ Si aujourd'hui Cyneas revenoit avec
„ ses présents, il trouveroit les femmes
„ dans les places toutes prêtes à les re-
„ cevoir.

(1) Ceux qui plaidoient les causes des particuliers.

„ Pour moi, il y a des passions “
dont je ne comprends pas bien quelle “
peut être la cause. Il est naturel sans “
doute de s'affliger ou de s'irriter d'u- “
ne privation que les autres n'éprou- “
vent point. Mais l'ajustement une fois “
réglé pour toutes les Dames, en est-il “
une d'entre vous qui puisse craindre “
d'être parée moins richement qu'une “
autre ? Rougir de l'économie ou de “
la pauvreté, est une foiblesse dange- “
reuse ; & la loi vous l'épargne, quand “
vous ne portez que ce qu'il vous est “
permis de porter. C'est justement cet- “
te égalité que je ne puis souffrir, dit “
cette riche. Pourquoi ne suis-je pas “
distinguée par l'or & la pourpre ? “
Pourquoi la pauvreté des autres est- “
elle cachée à l'ombre de cette loi, “
en sorte qu'on peut attribuer à sa dé- “
fense, & non au défaut de moyens, “
la simplicité dans laquelle elles pa- “
roissent ? Voulez-vous, Romains, ex- “
citer entre vos femmes une émulation “
dangereuse qui porte les riches à se “
donner des bijoux qu'une autre ne “
puisse avoir ; & les pauvres à faire “
des efforts au-dessus de leur fortune, “
pour éviter une différence qui les ex- “

étoient la plupart Sénateurs, & exigeoient pour ce service des sommes excessives à titre d'honoraires.

„ poseroit au mépris ? Oui, dès qu'une
„ fois on aura mis de la honte où il ne
„ faut pas, on n'en mettra plus où il
„ faut. Celle qui aura de l'argent, le
„ dépensera pour sa parure : celle qui
„ n'en aura pas, en demandera à son
„ mari. Malheureux le mari, ou qui se
„ laissera gagner, ou qui sera inflexi-
„ ble ! Ce qu'il aura refusé, il le verra
„ donné par un autre. Déja elles ne
„ se font point un scrupule d'adresser
„ publiquement leurs prieres à des
„ étrangers ; & qui pis est, ce sont
„ leurs suffrages qu'elles leur deman-
„ dent, elles les obtiennent même de
„ quelques-uns, sans s'inquiéter de leurs
„ époux, de leurs affaires & de leurs
„ enfants. Dès que la loi ne mettra
„ plus de bornes aux dépenses de vo-
„ tre femme, vous n'y en mettrez ja-
„ mais vous-mêmes. Et ne vous imagi-
„ nez pas, Romains, que les choses
„ demeureront sur le même pied où
„ elles étoient avant l'établissement de
„ la loi. Il seroit beaucoup plus à pro-
„ pos pour le bien public, de ne point
„ accuser un criminel, que de le ren-
„ voyer absous : si l'on n'eût point at-
„ taqué le luxe, il seroit plus supporta-
„ ble, qu'il ne sera désormais, échap-
„ pé des entraves qu'on lui avoit mi-

ſes ; c'eſt une bête féroce qu'on irrite & qu'on lâche enſuite. Mon avis eſt qu'il ne faut nullement abroger la loi Oppia. Puiſſent les Dieux tourner à votre utilité & à votre gloire le parti que vous aurez pris dans cette aſſemblée.

Alors les Tribuns qui avoient déclaré qu'ils s'oppoſeroient à l'entrepriſe de leurs confreres, ayant appuyé le diſcours de Caton, de quelques raiſons à peu près ſemblables ; L. Valérius parla ainſi en faveur de la nouvelle loi qu'il avoit propoſée : » S'il ne s'étoit préſenté que des particuliers ſoit pour attaquer, ſoit pour défendre la loi que nous propoſons, content des raiſons apportées de part & d'autre, je me ſerois tû moi-même, & j'aurois tranquillement attendu vos ſuffrages. Mais comme le Conſul M. Porcius Caton, perſonnage de la plus grande ſévérité, s'eſt élevé contre notre loi, non-ſeulement par une improbation tacite, qui ſeule auroit déja aſſez de poids, mais encore par un diſcours long & travaillé ; il eſt néceſſaire de lui répondre (1) en peu de mots. Après tout, ſon

Diſcours du Tribun du peuple L. Valérius en faveur des Dames, & contre la même loi Oppia.

(1) Il eſt étonnant que T. Live faſſe dire à Valérius qu'il va répondre en peu de mots à un diſcours

„ invective a porté beaucoup plus sur les „ Dames Romaines, que sur notre loi : „ il a voulu insinuer que les premieres „ méritoient seules ses reproches : je „ m'attacherai à justifier leur conduite ; „ je ne parlerai pas de la nôtre : le „ Consul ne l'a point sérieusement atta- „ quée. Il traite celle des Dames de ca- „ bale, de sédition & même de révolte, „ parce qu'elles vous demandent publi- „ quement qu'une loi portée durant la „ guerre & dans des conjonctures criti- „ ques, soit abrogée au sein de la paix „ tranquille & glorieuse dont jouit la Ré- „ publique. Je sais bien que ce sont de ces „ hyperboles dont on se sert pour enfler „ les choses ; & nous connoissons tous „ Caton pour un Orateur austere, & même „ quelquefois dur dans ses expressions, „ quoiqu'avec un caractere doux & hu- „ main. Car enfin qu'est-ce que les Da- „ mes ont fait d'étonnant & d'extraor- „ dinaire, lorsque dans une cause qui „ les regarde, elles ont paru en public „ pour solliciter leurs Juges ? Est-ce la „ premiere fois qu'on les a vues se mon- „ trer en public ? Je ne veux employer „ contre vous, Caton, que vos Livres

qu'il a trouvé long, pendant que son discours a la même étendue que celui de Caton.

des (1) *Origines*. Apprenez donc combien de fois elles l'ont fait, & toujours pour le bien de la République. Dès le regne de Romulus, dans le temps que le Capitole étoit au pouvoir des Sabins, & que l'on se battoit au milieu de la place publique, n'est-ce pas l'arrivée des Dames qui sépara les combattants & appaisa leur fureur. Et depuis l'expulsion des Rois, lorsque sous la conduite de Coriolan les Volsques étoient venus camper à cinq milles de Rome, ne sont-ce pas les Dames qui détournerent ce torrent, sur le point d'engloutir l'Etat. Quand Rome eut été prise par les Gaulois, ne s'assemblerent-elles pas d'un consentement unanime, pour fournir l'or dont elle fut rachetée ? Dans la derniere guerre, pour ne pas me borner à des faits tirés de l'antiquité, la République manquant d'argent, les Veuves ne porterent-elles pas leurs deniers dans le Trésor épuisé ? Lorsque nous fûmes réduits à la

(1) C'est une Histoire composée par Caton, dont les premiers Livres traitoient de l'origine & de la fondation de chaque ville d'Italie. Mais comme on sait par le témoignage de Cornélius Népos & de Cicéron même, que Caton n'a écrit cet ouvrage que dans sa vieillesse, il est à présumer que T. Live pourroit bien l'avoir fait citer ici avant sa naissance.

„ néceſſité d'avoir recours à des Dieux
„ étrangers, n'allerent-elles pas toutes
„ en corps juſqu'au bord de la mer
„ pour recevoir la mere Idée à la deſ-
„ cente du vaiſſeau ? Ces cas, direz-
„ vous, ſont bien différents. Je le ſais.
„ Mon deſſein n'eſt pas de faire diſpa-
„ roître cette différence. Il me ſuffit de
„ montrer que la démarche de nos Da-
„ mes n'eſt point une nouveauté ſans
„ exemple. Ce qu'on leur a vu faire
„ ſans étonnement dans des circonſtan-
„ ces qui intéreſſoient également les
„ hommes & les femmes, doit-on s'éton-
„ ner qu'elles le faſſent dans une cauſe
„ qui les intéreſſe perſonnellement. Et
„ qu'ont-elles fait après tout ? Certes
„ nous ſommes bien ſuperbes ! Quoi !
„ nous ne dédaignons pas les prieres
„ de nos eſclaves, & nous rejetons
„ celles des Dames les plus diſtinguées
„ de la ville !

„ Je viens maintenant au fait dont
„ il s'agit ; le Conſul a prétendu pre-
„ mierement qu'on ne devoit abolir au-
„ cune loi ; & en ſecond lieu que la
„ loi Oppia établie contre le luxe des
„ femmes, étoit celle de toutes à la-
„ quelle on devoit le moins donner at-
„ teinte. Dans le premier article où il
„ étoit queſtion des loix en général, il

a parlé en véritable Conſul : & dans « le ſecond qui regardoit en particulier « le luxe, il a parfaitement ſoutenu ſon « caractere de ſévérité : ainſi il eſt à « craindre, ſi je ne vous découvre ſes « ſophiſmes dans l'un & l'autre, que « vous ne vous laiſſiez induire en quel- « que erreur. Il faut donc diſtinguer deux « ſortes de loix : les unes qui ont été « établies pour l'utilité perpétuelle & « générale de l'Etat, & qui doivent « durer autant que lui : les autres aux- « quelles on a eu recours dans de cer- « taines conjonctures paſſageres, & qui « doivent ceſſer, dès que les raiſons qui « les ont exigées, ne ſubſiſtent plus. Sou- « vent la guerre déroge à celles qui « s'obſervoient en temps de paix, com- « me la paix éteint celles à qui la guer- « re avoit donné la naiſſance ; on gou- « verne un vaiſſeau différemment dans « le calme, & dans la tempête. Voyons « à préſent de quelle eſpece eſt celle « que nous avons deſſein d'abroger. Eſt- « ce quelqu'une de ces anciennes loix « établies par les Rois, & qui ſont « nées, pour ainſi dire, avec Rome mê- « me ? Eſt-ce une de celles que les Dé- « cemvirs ont gravées ſur les douze Ta- « bles qui renferment toute notre Juriſ- « prudence ? Eſt-ce une de celles que nos «

„ ancêtres ont regardées comme les sau-
„ vegardes de l'honneur des Dames, en
„ sorte que l'abolition des unes entraîne-
„ roit la perte de l'autre. Qui ne sait
„ pas que c'est une loi toute nouvelle
„ établie il y a vingt ans, sous le Consu-
„ lat de (1) Q. Fabius & de T. Sem-
„ pronius ? Et si avant cette loi, les
„ Dames ont vécu un si grand nombre
„ d'années, sans mériter aucun repro-
„ che ; doit-on appréhender qu'après
„ son abrogation, elles se jettent
„ dans le luxe & le déréglement ? Je
„ conviens que si cette loi avoit été
„ instituée pour réformer le libertinage
„ des femmes, on pourroit craindre de
„ le réveiller en brisant le frein qui le
„ retenoit. Mais les circonstances mê-
„ mes dans lesquelles on la porta, nous
„ feront connoître les raisons qu'eurent
„ nos peres de la porter. Annibal étoit
„ dans le cœur de l'Italie, & venoit
„ de gagner la bataille de Cannes. Il
„ avoit déja réduit sous sa puissance
„ Tarente, Arpi & Capoue : il mena-
„ çoit d'assiéger Rome avec son armée
„ victorieuse : nos alliés nous avoient

(1) T. Sempronius a exercé deux Consulats avec les deux Fabius pere & fils, à deux ans l'un de l'autre : on ne sait pas au juste sous lequel la Loi Oppia a été portée. Mais la chose est assez indifférente par rapport à la date que lui donne T. Live.

abandonnés : nous n'avions ni ſoldats pour recruter nos armées, ni matelots pour équiper notre flotte, ni argent dans le Tréſor public ; nous achetions pour porter les armes, des eſclaves dont les maîtres ne devoient être payés qu'à la fin de la guerre : les Traitants aux mêmes conditions s'étoient engagés à faire porter à nos armées des vivres & toutes les autres proviſions néceſſaires. Nous fourniſſions pour ſervir de rameurs, des eſclaves entretenus à nos dépens, chacun à proportion de ſes biens : tous les citoyens, ſuivant l'exemple que leur en avoient donné les Sénateurs, portoient leur or & leur argent dans le Tréſor public : les veuves & les pupilles en faiſoient autant : on avoit fixé à chaque particulier, la quantité d'or & d'argent en bijoux ou en vaiſſelle, & la ſomme en monnoie d'argent ou de cuivre qu'il pouvoit garder chez lui. Peut-on s'imaginer que dans des conjonctures ſi triſtes, les Dames s'occupaſſent tellement de leur parure qu'il fallût pour la régler avoir recours à la loi Oppia ? pendant qu'au contraire leur douleur & leur affliction ne leur permettant pas de célébrer les ſacrifices de Cérès, le Sénat leur or-

„ donna de borner à un mois le temps
„ de leur deuil & de leurs gémiſſements.
„ Qui ne voit pas que ce fut la diſette &
„ la miſere publique qui obligeant tous
„ les particuliers à conſacrer leurs biens
„ aux beſoins preſſants de l'Etat, éta-
„ blirent cette loi pour n'être obſervée
„ qu'autant de temps que le demande-
„ roient les raiſons qui l'avoient fait
„ établir ? Car s'il falloit obſerver à
„ perpétuité tous les réglements qui fu-
„ rent alors faits par le Sénat ou par
„ le peuple, pourquoi rendons-nous
„ aux particuliers l'argent qu'ils ont prê-
„ té ? Pourquoi payons-nous comp-
„ tant les fournitures qu'on fait aux ar-
„ mées ? Pourquoi n'achetons-nous pas
„ encore des eſclaves pour la guerre ?
„ Pourquoi les particuliers ne fourniſ-
„ ſent-ils pas des rameurs comme ils
„ ont fait ?

„ Quoi ? toutes les compagnies,
„ tous les ordres, tous les particuliers
„ mêmes ſe reſſentiront des proſpérités
„ de l'Empire ; & nos femmes ſeront
„ les ſeules qui ne goûteront point le
„ fruit de la paix & de la tranquillité
„ publique ? Nous ſerons vêtus de pour-
„ pre dans les Magiſtratures & dans les
„ Sacerdoces ; nos enfants porteront des
„ robes de la même étoffe ; nous en

permettrons l'uſage aux Magiſtrats des «
colonies & des villes municipales ; & «
ici même à Rome, aux (1) ſimples «
Maîtres des différents quartiers, qui «
ſont les plus bas Officiers de la ville; «
ils auront tous la liberté de ſe parer «
ainſi pendant leur vie, & de ſe faire «
encore brûler avec ces ornements après «
leur mort : & les femmes ſeront les «
ſeules à qui nous défendrons l'uſage de «
la pourpre ? Les houſſes de nos che- «
vaux ſeront plus brillantes que les voi- «
les de nos épouſes ? La pourpre s'uſe, «
me direz-vous, & on ne peut l'em- «
ployer à ſe vêtir, ſans une dépenſe «
conſidérable. A la bonne heure ; je «
vous paſſe cette raiſon dont vous co- «
lorez votre avarice. Mais comment «
pouvez-vous la juſtifier à l'égard de «
l'or, ſur lequel, à la façon près, il «
n'y a rien à perdre ? Bien loin que «
l'uſage de ce métal ſoit onéreux, c'eſt «
une reſſource contre la néceſſité tant «
publique que particuliere, comme vous «
l'avez déja éprouvé. Il n'y aura point «
de rivalités particulieres entre les Da- «
mes, diſoit notre adverſaire, quand «
leur ajuſtement ſera uniforme. J'en con- «

(1) Ils étoient à peu près ce que ſont à Paris les Commiſſaires des quartiers, dont les fonctions ſont ſubalternes.

„ viens : mais une indignation & une sen-
„ sibilité universelle les pénétrent, quand
„ elles voient les femmes des Latins
„ parées de ces ornements qu'on refuse
„ à celles de la capitale ; quand elles
„ les voient toutes brillantes de pour-
„ pre & d'or, portées pompeusement
„ par la ville sur leurs chars, tandis
„ qu'elles les suivent à pied, comme si
„ Rome n'étoit pas le siege de l'Empi-
„ re. Une distinction si humiliante est
„ capable de mortifier les hommes :
„ quelle impression croyez-vous qu'elle
„ fasse sur un sexe sensible aux moin-
„ dres préférences ? Elles ne peuvent
„ exercer les Magistratures, ni les Sa-
„ cerdoces ; elles n'ont pas la douceur
„ de vaincre, de triompher, & d'éta-
„ ler aux yeux des citoyens les dé-
„ pouilles des ennemis. La propreté, la
„ parure, & les ajustements font tout
„ leur plaisir & toute leur gloire. Leur
„ toilette est l'univers pour elles, sui-
„ vant l'expression de nos Peres. Quelle
„ différence mettent-elles entre les temps
„ de prospérité & d'affliction ? Dans
„ le malheur elles quittent la pourpre
„ & l'or, qu'elles reprennent quand leur
„ deuil est passé. Elles annoncent les
„ fêtes & les réjouissances publiques,
„ par la pompe de leur habillement ?

Eh ! quoi ? quand la loi Oppia sera " abolie, ne serez-vous pas toujours les " maîtres de leur retrancher ce que vous " jugerez à propos ? Dépendront-elles " moins de vous en qualité de femmes, " de filles & de sœurs ? Tant que leurs " proches vivent, elles sont dans un " perpétuel esclavage ; elles détestent " la liberté que leur procure la mort de " leurs peres, de leurs freres ou de leurs " maris. Elles aiment beaucoup mieux " que leurs ornements dépendent de vous " que de la loi. Et de votre côté vous " devez les traiter comme des compa- " gnes confiées à votre garde & non " comme des esclaves soumises à vos ca- " prices ; vous devez souhaiter qu'elles " vous regardent comme des peres ou " des époux affectionnés, plutôt que " comme des maîtres impérieux. Je n'ai " pas oublié les noms odieux de sédition " & de retraite dont a usé le Consul. " Ne voudroit-il point nous faire craindre " que comme fit autrefois le peuple irri- " té, elles n'aillent aujourd'hui se saisir " du mont sacré ou du mont Aventin ? " Ce sexe foible sera toujours prêt à " souffrir ce que vous voudrez ordonner : " vous pouvez tout sur lui ; mais la me- " sure du pouvoir doit être ici celle de " la modération ,,.

Abrogation de la loi Oppia.

Après qu'on eut ainsi parlé ce jour-là pour & contre la loi, on vit le lendemain une foule plus grande encore de Dames paroître en public. Toutes ensemble elles allerent assiéger les maisons des Tribuns qui s'opposoient à la nouvelle loi, & ne cesserent point de les presser, qu'elles ne les eussent obligés de se désister: & alors la loi Oppia fut abrogée sans aucune difficulté, par le suffrage de toutes les Tribus ; ce qui arriva vingt ans après qu'elle eût été établie. M. Porcius Caton ayant échoué dans cette entreprise, partit aussi-tôt avec vingt-cinq vaisseaux longs dont les Alliés en avoient fourni cinq, & se rendit au port de la Lune, où il avoit ordonné à son armée de se trouver ; & ayant fait ramasser le long de la côte, tous les bâtiments qui s'y trouverent, de quelque espece qu'ils fussent, il y embarqua ses soldats, & leur commanda de le suivre au port de Pyrénée, d'où son dessein étoit d'aller aux ennemis avec toute sa flotte. Tous après avoir passé le long des montagnes de la Ligurie, & doublé le golfe de Gaule, se trouverent au rendez-vous le jour qu'il leur avoit marqué. Il partit delà pour (1) Rhoda, & chassa de force la garnison Espagnole qui gardoit

Caton part pour l'Espagne.

(1) C'est le nom d'un fort sur les côtes d'Espagne.

ce château. De Rhoda un vent favorable le porta à Empories, où il mit tous ſes ſoldats à terre, excepté ceux qui devoient ſervir ſur mer.

Il y avoit dès-lors à Empories deux villes ſéparées par un mur, dont l'une étoit occupée par des Grecs venus de Phocée d'où les Marſeillois ſont auſſi originaires : l'autre étoit habitée par des Eſpagnols. Mais celle des Grecs bâtie le long du rivage, étoit fermée du côté de la terre par un mur qui n'avoit pas en tout quatre cents pas de tour : au lieu que l'autre dont la plus grande partie s'avançoit dans les terres, étoit entourée d'une muraille qui avoit au moins trois mille pas. Lorſque Jules Céſar eut vaincu les enfants de Pompée, il ajouta une troiſieme ville aux deux dont je parle, dans laquelle il établit une colonie de Romains. Aujourd'hui les trois n'en font plus qu'une, les Eſpagnols d'abord, & après eux les Grecs ayant été admis au nombre des citoyens Romains. Il eſt étonnant que des étrangers expoſés d'un côté aux incurſions maritimes, & de l'autre aux attaques des Eſpagnols, nation féroce & belliqueuſe, ayent pu ſe conſerver ſi longtemps le long de cette côte. On ne peut attribuer leur ſalut qu'à la vigilance

Deſcription d'Empories.

& à la discipline ; rien ne la maintient davantage entre les foibles, que la crainte d'être surpris par des voisins puissants. La partie du mur qui donnoit sur la campagne étoit très-bien fortifiée, n'ayant qu'une seule porte dont la garde étoit confiée à quelqu'un des Magistrats qui ne l'abandonnoit jamais. Pendant la nuit il y avoit toujours un tiers des citoyens postés sur les murailles pour les garder ; & ils s'acquittoient de ce devoir, non par forme, & pour obéir à la loi ; mais avec autant de soin, & d'exactitude, que si les ennemis eussent été à leurs portes. Ils ne recevoient aucun Espagnol dans leur ville, & ne s'en éloignoient eux-mêmes que rarement, & avec précaution. Toutes leurs issues étoient du côté de la mer. A l'égard de la porte qui donnoit sur la ville des Espagnols, ils n'en sortoient jamais qu'en grand nombre ; & c'étoit ordinairement ce tiers des habitants, qui avoient gardé les murs pendant la nuit. Voici les raisons qui les engageoient à sortir. Les Espagnols peu faits à la navigation, étoient ravis de commercer avec cette nation, en achetant d'elle les marchandises étrangeres qu'elle apportoit dans ses vaisseaux ; & en lui vendant à leur tour, ce que leurs récoltes fournissoient au-delà

au-delà de leur néceſſaire. Ce beſoin mutuel qu'ils avoient les uns des autres ouvroit aux Grecs l'entrée de la ville Eſpagnole. Ce qui contribuoit encore à leur ſûreté, c'étoit la protection des Romains, dont ils cultivoient l'amitié avec ſoin : moins puiſſants que les Marſeillois, ils vouloient être auſſi fideles. Et c'eſt par cette raiſon qu'ils reçurent alors le Conſul & ſon armée avec beaucoup d'empreſſement, & d'intérêt. Caton ne reſta chez eux qu'autant de jours qu'il lui en fallut pour apprendre où étoient campés les ennemis, & quelles étoient leurs forces. Encore n'y demeura-t-il pas ſans rien faire ; il employa tout ce temps à exercer ſes ſoldats. C'étoit alors la ſaiſon que les Eſpagnols devoient avoir tous leurs bleds dans les granges. Ainſi il défendit aux munitionnaires d'en faire proviſion, & les renvoya à Rome, en leur diſant que *la guerre ſe nourriroit elle-même.* Etant parti d'Empories, il mit à feu & à ſang le pays ennemi, & répandit par-tout la terreur & la conſternation.

Dans le même temps, comme M. Helvius s'en alloit de l'Eſpagne ultérieure avec une eſcorte de ſix mille hommes que le Préteur Appius Claudius lui avoit donnée, il rencontra auprès d'Illiturge

un corps confidérable de Celtibériens qui venoient au-devant de lui. Valérius dit qu'ils étoient au nombre de vingt mille, qu'il y en eut douze mille de tués, que la ville d'Illiturge fut reprife, & tous les habitants en âge de puberté paffés au fil de l'épée. Helvius après cette victoire fe rendit dans le camp de Caton. Mais voyant que ce Général avoit mis les ennemis hors d'état de lui nuire, il renvoya fon efcorte dans l'Efpagne ultérieure, & s'en revint à Rome où on lui accorda l'Ovation, pour récompenfe de fes heureux fuccès. Il mit dans le tréfor public (1) quatorze mille fept cent trente-deux livres d'argent en lingot, & autour de (1) dix-fept mille vingt-trois deniers d'argent monnoyé à la marque d'un char attelé de deux chevaux : & d'argent d'Ofca, (3) vingt mille quatre cent trente-huit livres. La raifon qu'eut le Sénat de lui refufer le triomphe, c'eft qu'il avoit combattu fous les aufpices & dans la province d'un

(1) Près de vingt-trois mille livres, ou plutôt fuivant le Clerc, favant Commentateur, 53352 liv.

(2) Autour de 8512 livres; la médiocrité de cette fomme fait foupçonner qu'il peut y avoir de l'erreur en ce paffage.

(3) 30657 marcs : Ofca ville d'Efpagne, aujourd'hui *Huefca*, dans laquelle il paroît qu'il y avoit des mines d'argent, ou une fabrique de monnoie.

autre. Au reste il n'étoit revenu à Rome que deux ans après avoir (1) cédé la province à Q. Minucius ; il y avoit été retenu toute l'année suivante par une longue & dangereuse maladie. Ainsi son ovation ne précéda que de deux mois le triomphe de Q. Minucius son successeur. Ce dernier fit aussi porter dans le trésor (2) trente-quatre mille huit cents livres d'argent, (3) soixante & dix-huit mille deniers d'argent au char attelé de deux chevaux, & (4) deux cent soixante-dix-huit mille livres d'argent d'Osca.

Les Ilergetes implorent le secours des Romains.

Pendant ce temps-là le Consul étoit campé assez près d'Empories. Ce fut là que le vinrent trouver de la part de Bilistage Roi des Ilergetes, des Ambassadeurs du nombre desquels étoit son fils; « pour se plaindre, de ce que les « rebelles enlevoient ses places, & lui « demander un secours sans lequel il « ne lui étoit pas possible de leur résister. Que cinq mille hommes suffi- «

(1) Il paroît qu'en cet endroit T. Live a manqué de mémoire ou d'attention. Minucius ayant eu pour province l'Espagne citérieure, & Helvius l'ultérieure, l'un n'a pu céder sa province à l'autre.

(2) 52200 marcs.

(3) 39000 livres, & suivant le Clerc 248800.

(4) 417000 marcs, somme excessive & peu vraisemblable.

» roient pour défendre ſon pays, & » que l'ennemi ne les verroit pas plutôt » paroître, qu'il ſe retireroit. Caton » répondit qu'il étoit touché du péril » & des inquiétudes de Biliſtage; mais » qu'ayant dans ſon voiſinage un ſi grand » nombre d'ennemis, avec leſquels il » étoit tous les jours à la veille d'en » venir aux mains, il ne pouvoit, ſans » s'expoſer à un danger manifeſte, af- » foiblir ſes forces en les partageant. » Les députés ayant entendu ce diſ- » cours, ſe jeterent aux genoux du » Conſul, le conjurant de ne pas aban- » donner leur pays dans le triſte état » où il étoit réduit. Où iroient-ils, s'ils » étoient rebutés par les Romains? » Qu'ils n'avoient point d'autres alliés » qu'eux, point d'autre reſſource dans » l'univers. Qu'ils auroient pu ſe mettre » à couvert du malheur qui les alloit » accabler, s'ils avoient voulu manquer » de fidélité, & ſe ſoulever avec les au- » tres. Mais qu'ils avoient mépriſé tou- » tes les menaces de leurs voiſins, dans » l'eſpérance que les Romains feroient » aſſez puiſſants pour les défendre. Que » ſi contre leur attente, ils ſe voyoient » abandonnés, & que le Conſul fût » inexorable à leurs prieres, ils pre- » noient les Dieux & les hommes à

témoins, que malgré la répugnance qu'ils « avoient à imiter la perfidie à laquelle « on avoit voulu les porter, ils se soulèveroient avec les autres peuples de « l'Espagne ; qu'ils ne vouloient pas s'exposer aux horreurs qu'avoient essuyées « les Saguntins ; & que si c'étoit une nécessité pour eux de périr, au moins « ils ne périroient pas seuls ».

Cependant Caton les renvoya ce jour-là sans autre réponse. Mais dès la nuit suivante, il se trouva dans une cruelle incertitude. Il auroit bien voulu protéger ses alliés ; mais il auroit bien souhaité ne point partager ses troupes, parce qu'alors il falloit ou différer le combat ou s'exposer à être vaincu en combattant. Il persiste dans la résolution de ne point affoiblir son armée, craignant que les ennemis ne prennent cette occasion pour lui faire recevoir quelque affront : & cependant il amuse ses Alliés par l'espérance d'une protection qui ne leur manquera point. Il sait que l'opinion a souvent beaucoup d'influence, sur-tout dans la guerre ; & c'est assez quelquefois de compter sur un secours pour n'en avoir plus besoin, parce qu'on trouve son salut dans cette confiance courageuse. Il répondit donc le lendemain aux Députés, que quoiqu'il craignît de s'affoiblir,

Ruse de Caton.

en donnant aux autres une partie de ſes forces, cependant il avoit plus d'égard au péril qui les menaçoit, qu'à la ſituation où il ſe trouvoit lui-même. Il fait avertir le tiers des ſoldats de chaque cohorte, de faire cuire des vivres & de les porter dans les vaiſſeaux, & les Capitaines des vaiſſeaux de ſe tenir prêts à partir dans trois jours. Ayant donné ces ordres, il renvoya deux des Ambaſſadeurs pour en informer Biliſtage & les Ilergetes; il retint auprès de lui le fils de ce Prince, le traitant avec beaucoup de civilité, & le comblant de préſents. Il ne laiſſa point partir les Ambaſſadeurs, qu'ils n'euſſent vu les ſoldats embarqués; en ſorte qu'annonçant cette nouvelle comme indubitable, ils perſuaderent nōn-ſeulement aux leurs, mais encore aux ennemis, que le ſecours des Romains étoit près d'arriver.

Le Conſul croyant en avoir aſſez fait pour tromper par une vaine apparence ſes ennemis & ſes Alliés, retira ſes ſoldats des vaiſſeaux. Et comme la ſaiſon permettoit de ſe mettre en campagne & d'agir, il alla camper à mille pas d'Empories; & delà, laiſſant toujours une partie de ſes ſoldats dans ſon camp pour le garder, il envoyoit le reſte piller les terres des ennemis, tantôt d'un

côté, tantôt de l'autre, suivant les occasions. Ils partoient le plus souvent pendant la nuit, pour avoir plus de liberté de s'éloigner, & pour surprendre les ennemis plus aisément. Par-là il exerçoit les nouveaux soldats, & enlevoit un grand nombre d'Espagnols, qui ne pouvoient plus sortir impunément de leurs forteresses. Quand il se fut suffisamment assuré de la disposition de ses soldats, & de celle des ennemis, ayant fait assembler les Tribuns, les Préfets, les Centurions & les cavaliers : « Voilà, leur dit-il, « le moment que vous avez tant désiré, celui de donner des preuves de « votre valeur. Jusqu'à ce jour vous « vous êtes contentés de piller les en- « nemis, maintenant vous allez vous « mesurer avec eux, & vous enrichir « non plus des fruits de leurs campa- « gnes, mais des dépouilles de leurs « villes. Autrefois, lorsque les Cartha- « ginois étoient puissants dans l'Espagne, « & qu'ils y avoient leurs Généraux & « leurs armées, nos peres, qui n'avoient « dans cette Province ni troupes ni « Commandants, ne laisserent pas de « faire mettre cette clause dans le traité « qu'ils firent avec eux ; que l'Ebre « marqueroit les limites de notre em- « pire. Et maintenant que nous avons «

Discours de Caton à ses soldats.

» dans le pays deux Préteurs, un Con-
» ſul & trois armées, & que depuis dix
» ans on n'y a pas vu un ſeul Carthagi-
» nois, on nous ôtera ce que nous poſ-
» ſédions en deçà de l'Ebre! Il faut que
» vous recouvriez ces poſſeſſions par
» votre courage & par vos armes, il faut
» que vous forciez ces peuples plus té-
» méraires dans leur révolte que fermes
» dans leur réſiſtance, à reprendre le
» joug qu'ils ont ſecoué ». Après les avoir ainſi animés, il leur déclara que dès la nuit ſuivante il les conduiroit au camp des ennemis : en attendant il leur ordonna de prendre de la nourriture & de ſe repoſer.

Au milieu de la nuit, après avoir conſulté les Auſpices, il partit pour s'emparer du poſte qu'il avoit en vue, avant que les ennemis s'en apperçuſſent. Il fit paſſer ſes troupes derriere le camp des Eſpagnols; & quand le jour parut, après les avoir miſes en bataille, il envoya trois cohortes juſqu'au pied de leur retranchement. Ces Barbares étonnés de voir l'armée Romaine qui les prenoit à dos, coururent auſſi aux armes. Alors le Conſul adreſſant la parole aux ſiens, « Vous
» voyez, ſoldats, leur dit-il, que notre
» ſalut dépend uniquement de notre cou-
» rage; c'eſt moi qui exprès vous ai ré-

duits à cette extrémité : les ennemis ſont «
entre nous & notre camp. Nous avons «
derriere nous leurs campagnes. Mais «
la valeur eſt contre le péril la reſ- «
ſource la plus honorable comme la plus «
aſſurée ». Après ce peu de mots, il fit ordonner aux trois cohortes de ſe retirer, pour engager les ennemis par cette fuite ſimulée à ſortir de leurs retranchements. L'événement montra qu'il ne s'étoit pas trompé. Les Eſpagnols s'imaginant que les Romains avoient peur, ſortent de leurs portes, & rempliſſent tout l'eſpace reſté entre leur camp, & l'armée du Conſul. Pendant qu'ils s'agitent pour ſe mettre en bataille, Caton qui avoit eu le temps de ranger les ſiens dans le meilleur ordre, fond ſur eux avant qu'ils ayent pu prendre leurs poſtes. Il fit d'abord avancer contre eux la cavalerie des deux aîles. Mais celle de la droite ayant été ſur le champ repouſſée, & fuyant en déſordre, jeta l'épouvante dans l'infanterie. Alors le Conſul ordonna à deux cohortes choiſies de paſſer derriere l'aîle droite des ennemis, & de les prendre en queue, avant que l'infanterie en vînt aux mains de part & d'autre. Ce mouvement qui jeta la terreur parmi les Eſpagnols, rétablit l'équilibre rompu par la déroute

des cavaliers Romains. Cependant à l'aîle droite la cavalerie aussi-bien que l'infanterie étoit tellement déconcertée, que le Consul lui-même fut obligé de saisir par le bras, quelques-uns de ceux qui fuyoient, & de les ramener au combat. Ainsi tant que l'on combattit à coups de traits, la victoire fut fort disputée ; & même les Romains avoient assez de peine à se rallier à l'aîle droite où avoit commencé la fuite & l'épouvante. D'un autre côté les Barbares étoient poussés par l'aîle gauche & le centre des Romains, & ne tournoient les yeux qu'en tremblant vers les deux cohortes qui les venoient attaquer par derriere. Mais dès qu'ils eurent tiré l'épée, après avoir épuisé leurs javelots de fer & leurs falariques, l'action parut recommencer de nouveau. Et alors ce n'étoient plus des blessures faites par des coups lancés de loin & au hazard ; mais s'étant joints de près, & se battant de pied ferme, ils n'attendoient la victoire que de leur courage & de leurs forces.

Caton s'appercevant que les siens commençoient à se lasser, fit avancer quelques cohortes de réserve pour les soutenir & les ranimer. Un nouveau corps de bataille est formé, des soldats frais s'avancent contre des troupes épui-

ſées de travail & de fatigue. Ces derniers venus rangés en pointes enfoncent les Eſpagnols, les font plier, & enfin les mettent tellement en déroute, que diſperſés dans la campagne, ils tâchoient de regagner leur camp. Caton les voyant dans un tel déſordre, court à cheval à la ſeconde légion laiſſée au corps de réſerve, & lui ordonne de s'avancer au pas redoublé vers le camp des ennemis pour y donner l'aſſaut. S'il apperçoit quelques ſoldats hors de ſon rang, il pouſſe ſon cheval vers eux, les frappe de ſon javelot, & ordonne aux Centurions & aux Tribuns de les punir. Déja les Romains attaquoient le camp des Eſpagnols, & ceux-ci tâchoient de les repouſſer à coups de pierres & de bâtons, ſe ſervant de tout ce qui leur tomboit ſous la main; lorſque la ſeconde légion arriva, elle augmenta l'ardeur des aſſaillants & les ennemis redoublerent leurs efforts pour la défenſe de leurs retranchements. Le Conſul qui avoit l'œil à tout, examine quelle eſt la partie la moins défendue pour y faire donner l'aſſaut; & voyant la porte qui étoit à ſa gauche peu gardée, il y court à la tête des Princes & des Haſtats de la ſeconde légion. Ceux qui défendoient cette porte ne purent réſiſter à la vigueur avec laquelle elle fut attaquée; & les au-

Caton ayant gagné une grande bataille ſur les Eſpagnols, ſe rend encore maître de leur camp, & ſoumet toute l'Eſpagne en deçà de l'Ebre.

tres voyant les Romains entrés dans leurs lignes, & maîtres de leur camp, commencerent à jeter par terre leurs enseignes & leurs armes, & à courir aux portes opposées pour se sauver. Mais comme elles étoient trop étroites pour recevoir la foule de ceux qui s'y jetoient, les soldats de la seconde légion tombent sur eux, & en font un grand carnage, tandis que les autres pillent le camp. Valérius d'Antium assure qu'il resta ce jour-là quarante mille Espagnols sur la place : & Caton qui n'étoit pas d'humeur à diminuer sa victoire, assure qu'il y en eut beaucoup de tués, sans spécifier le nombre.

Il ordonna dans cette action trois manœuvres qu'on peut regarder comme des preuves d'une habileté peu commune. Car premiérement, il éloigna par un circuit ses soldats, de son camp & de sa flotte, & les mit dans la nécessité de vaincre & de ne devoir leur salut qu'à la valeur. En second lieu, il fit attaquer les ennemis en queue par des cohortes choisies : enfin pendant que tout le reste de son armée étoit occupée à poursuivre les vaincus, il conduisit promptement, mais en bon ordre la seconde légion, au camp des Espagnols. Quelque complete que fût sa

victoire, il ne s'en tint pas là ; mais ayant ramené dans le camp ses soldats chargés de dépouilles, après quelques heures de repos, il les envoya piller la campagne ; ils s'y répandirent avec d'autant plus de liberté, que la fuite avoit fait disparoître les ennemis. La désolation qu'ils porterent au loin dans tout le pays, ne contribua pas moins que la victoire même, à réduire sous sa puissance les Espagnols d'Empories, & tous les peuples d'alentour. Plusieurs habitants des Etats voisins qui s'étoient refugiés dans cette ville, se rendirent aussi à lui. Il leur parla fort obligeamment ; & après leur avoir fait servir du vin & des viandes en abondance, les renvoya dans leurs maisons. Il décampa aussi-tôt de ce lieu ; & à mesure qu'il s'avançoit dans le pays, il trouvoit sur son passage des Ambassadeurs qui venoient de la part de diverses nations, reconnoître la puissance des Romains : quand il arriva à Tarragone, toute la partie de l'Espagne qui est en deçà de l'Ebre, étoit déja soumise ; & les barbares ramenoient les prisonniers ou Romains ou Latins pris dans l'Espagne en différentes rencontres, & en faisoient présent au Consul. Ensuite le bruit se répandit qu'il avoit dessein de conduire son armée dans

la Turdetanie ; & on ajoutoit fauſſement qu'il pénétreroit juſques dans les montagnes les plus impraticables. A cette nouvelle qui n'avoit aucun fondement, ſept fortereſſes de la République des Bargiſtans ſe révolterent. Mais Caton ayant fait entrer ſon armée dans le pays, les remit dans le devoir, ſans aucun combat mémorable. Peu de jours après, les mêmes peuples voyant que le Conſul étoit retourné à Tarragone, ſans attendre qu'il en fût parti pour aller ailleurs, ſe ſouleverent une ſeconde fois. Ils furent auſſi une ſeconde fois ſubjugués, mais ils n'obtinrent point de grace : on les vendit tous à l'encan, & par-là on les mit hors d'état de troubler davantage la paix.

Cependant le Préteur Pub. Manlius ayant reçu l'ancienne armée des mains de Q. Minucius à qui il avoit ſuccédé, & y ayant joint les vieilles troupes qu'Appius Claudius Néron avoit commandées dans l'Eſpagne ultérieure, partit pour aller dans la Turdetanie. Quoique les Turdetans ſoient les peuples de toute l'Eſpagne les moins belliqueux, cependant ſe fiant ſur leur multitude, ils ne laiſſerent pas d'aller au-devant de l'armée Romaine. Mais la cavalerie ne les eut pas plutôt chargés qu'elle les culbuta ; l'infanterie n'eut preſque pas

besoin d'agir. Ces vieux soldats qui connoissoient l'ennemi à qui ils avoient affaire, ne trouverent aucune résistance. Mais cette victoire ne termina pas la guerre. Les Turdetans prirent à leur solde dix mille Celtibériens, & se disposoient à se défendre avec des bras étrangers. Pendant ce temps-là le Consul frappé de la révolte des Bargistans, craignit que les autres peuples ne les imitassent ; il prit le parti de désarmer tous les Espagnols qui habitent en deçà de l'Ebre. Ces nations féroces à qui la vie paroît insupportable sans armes, furent si sensibles à cet affront, que plusieurs se donnerent volontairement la mort. Le Consul averti de cette résolution désespérée, fit appeller les Sénateurs de toutes les villes, & les ayant assemblés : « Il est plus de « votre intérêt que du nôtre, leur dit- « il, que vous demeuriez paisibles & « soumis, puisque toutes vos révol- « tes ont toujours causé plus de mise- « res à vos peuples, que de travail à « nos armées. Le seul moyen que je « trouve d'arrêter vos soulevements, « c'est de vous mettre dans l'impossibi- « lité de vous soulever. Mon dessein est « d'employer la voie la plus douce « pour vous réduire à cette heureuse «

Manlius défaitles Turdetans.

Caton désarme tous les peuples d'en deçà de l'Ebre.

» néceſſité. C'eſt à vous de m'aider en » cela de vos conſeils. Je ſuis diſpoſé à » ſuivre celui que vous me donnerez, » préférablement à tout autre ». Voyant qu'ils demeuroient dans le ſilence, » Je vous donne, dit-il, quelques jours » pour faire là-deſſus vos réflexions ». Comme à une ſeconde aſſemblée ils ne lui donnoient pas plus de réponſe qu'à la premiere, il fit démolir le même jour les fortifications de toutes les villes; & partit pour aller contraindre ceux qui n'avoient pas encore obéi; chemin faiſant, il ſoumit tous ceux qui ſe trouverent ſur ſa route à droite & à gauche. Segeſtique une des plus fortes & des plus riches villes du pays, fut la ſeule contre laquelle il employa les machines de guerre pour la réduire.

Caton abat les murailles & les fortifications des villes Eſpagnoles.

Ce qui lui rendoit la réduction des ennemis plus difficile qu'à ceux des Romains qui les premiers étoient venus faire la guerre en Eſpagne, c'eſt que ceux-ci avoient trouvé les Eſpagnols diſpoſés à ſe révolter contre les Carthaginois dont le joug leur étoit devenu inſupportable; au-lieu que Caton étoit obligé de les faire paſſer de la liberté à la ſervitude: & quand il arriva dans la province, il la trouva dans un ſi grand déſordre, que ceux qui avoient déja pris les armes,

vouloient forcer les autres, en assiégeant leurs villes, à se soulever; ce qu'ils auroient été contraints de faire, pour peu qu'on eût tardé à les secourir. Mais le Consul en qui les lumieres de l'esprit égaloient la fermeté du courage, voyoit & examinoit tout par ses yeux, il donnoit à la fois son attention aux objets importants & aux moindres détails ; il ne se contentoit pas de prévoir & d'ordonner, mais il exécutoit lui-même ; il montroit le premier dans sa personne l'exemple de la sévérité avec laquelle il menoit les autres ; aussi simple que le dernier de ses soldats, il partageoit avec eux les travaux & les veilles ; il n'avoit dans l'armée d'autre distinction que l'honneur du commandement.

Eloge de Caton.

La guerre de Turdetanie devenoit plus difficile au Préteur Publius Manlius, par le secours des Celtibériens que cette nation avoit pris à sa solde, comme on l'a déja dit. C'est pourquoi il écrivit au Consul pour le prier de passer de ce côté-là avec son armée. Dès qu'il y fut arrivé, comme les Turdetans & les Celtibériens étoient campés séparément, ses soldats par son ordre engagerent de légers combats avec les premiers, en les allant harceler jusqu'à leurs portes ; & quelque peu de

Caton va dans la Turdétanie.

précaution qu'ils priſſent dans ces rencontres, ils en ſortoient toujours victorieux. A l'égard des Celtibériens, il ordonna à quelques Tribuns des ſoldats de s'aboucher avec eux, & de leur donner le choix de trois conditions. La premiere étoit de paſſer dans le parti des Romains, & de recevoir le double de la ſolde que leur payoient les Turdetans: la ſeconde, de s'en retourner dans leur pays, ſûrs que les Romains ne leur feroient point un crime d'avoir pris les armes contre eux: la troiſieme enfin, s'ils perſiſtoient à vouloir faire la guerre, de convenir d'un jour & d'un lieu pour ſe meſurer enſemble. Les Celtibériens demanderent du temps pour en délibérer. Ils tinrent conſeil avec les Turdetans, mais avec tant de tumulte qu'ils ne purent convenir de rien. Dans l'incertitude où étoient les Romains s'ils avoient la guerre ou la paix avec les Celtibériens, ils ne laiſſoient pas de tirer des vivres des campagnes & des forts des ennemis, comme en temps de paix; & même d'entrer aſſez ſouvent dans leurs remparts, comme s'ils fuſſent convenus d'une treve, pour entretenir ce commerce mutuel. Le Conſul voyant qu'il ne pouvoit attirer les ennemis au combat, alla d'abord en bon

ordre, avec quelques cohortes choisies, & chargées seulement de leurs armes, fourrager le pays qui n'avoit point encore ressenti les malheurs de la guerre; ensuite ayant appris que les Celtibériens avoient laissé tous leurs bagages à Segonce, il y conduisit ses légions dans le dessein d'attaquer cette ville. Mais n'ayant pu ébranler l'ennemi par toutes ces démarches, il paya la solde non-seulement à ses troupes, mais encore à celles du Préteur; & laissant à ce Général la plus grande partie de son armée, il ne garda que sept cohortes avec lesquelles il retourna du côté de l'Ebre.

Avec ce peu de troupes il reprit plusieurs villes. Il fit rentrer dans le parti des Romains les Sédétans, les Ausétans, & les Lacétans. Ces derniers qui habitoient un pays couvert de bois & presque impraticable, demeuroient armés par un effet de leur férocité naturelle, & encore plus des reproches que leur faisoit leur conscience d'avoir pillé les Alliés des Romains, tandis que le Consul étoit occupé avec ses légions à la guerre de la Turdetanie. Caton pour les forcer à rentrer dans le devoir, alla attaquer leurs murailles, non-seulement avec les cohortes Romaines, mais encore

Il attaque & défait les Lacétans, & s'empare de leurs forts & châteaux.

avec la jeunesse des Alliés qu'ils avoient irrités par leurs brigandages. Il s'arrêta environ à quatre cents pas de leur ville beaucoup plus longue que large. Là il laissa des cohortes choisies, avec défense de quitter leurs postes, que quand il viendroit lui-même les en retirer. Alors il fit le tour de la ville avec le reste des troupes, pour l'attaquer par la partie opposée. La jeunesse des Suessétans faisoit le plus grand nombre de ses troupes auxiliaires. Ce fut à eux qu'il donna la commission d'attaquer les murailles des ennemis. Dès que les Lacétans les reconnurent à leurs enseignes & à leurs armes, se souvenant des ravages qu'ils avoient souvent exercés impunément sur leurs terres, & des fréquentes occasions où ils les avoient battus, ils firent tout d'un coup ouvrir la porte qu'ils attaquoient, & fondirent tous ensemble sur eux avec impétuosité. Les Suessétans effrayés ne soutinrent pas les cris des assaillants, & encore moins leur charge impétueuse. Le Consul qui s'y étoit bien attendu, revint à brides abattues retrouver les cohortes qu'il avoit laissées sous les murailles de la ville; & se mettant promptement à leur tête les fit entrer dans la place abandonnée & déserte, tandis que les habitants poursuivoient les Suessétans avec chaleur, & il

ſe vit maître de la ville avant que les Lacétans y fuſſent rentrés. Comme ils n'avoient que leurs armes, ils furent obligés de ſe rendre.

Delà il conduiſit ſes troupes victorieuſes au fort de Vergion, retraite ordinaire de ces brigands, toutes les fois qu'ils faiſoient des incurſions ſur les terres de la province. Il ſe préparoit à y donner l'aſſaut, lorſque le Prince de ce canton en ſortit & le vint trouver dans ſon camp. Il lui repréſenta que ni lui ni ſes vaſſaux n'étoient plus les maîtres chez eux : que des brigands qu'ils avoient introduits dans ce fort, s'en étoient emparés. Caton lui ordonna de s'en retourner dans la place, de colorer par quelque prétexte ſpécieux ſa ſortie & ſon abſence ; & quand il verroit les Romains près des murailles, & les Pirates occupés à les défendre, de ſe jeter dans la citadelle avec ſes partiſans. Il obéit ponctuellement ; tout d'un coup les Barbares ſe virent entre deux corps ennemis, les Romains eſcaladant les murs du côté de la campagne, pendant que les Vergeſtains fondoient ſur eux du haut de la fortereſſe. Caton étant maître de la place, rendit à ceux des habitants qui avoient été d'intelligence avec lui, leurs biens & leur liberté, auſſi-bien qu'à leurs parents : il

ordonna au Questeur de vendre ceux qui étoient du parti des brigands, & fit mourir les brigands eux-mêmes. Quand il eut rétabli la paix dans toute la province, il mit des impôts très-considérables sur les mines de fer & d'argent qu'il établit ou qu'il perfectionna, & qui rendirent ce pays plus opulent de jour en jour. Les Sénateurs ordonnerent des processions pour trois jours, pendant lesquels on remercieroit les Dieux des heureux succès que le Consul avoit eus dans l'Espagne. Durant la même campagne l'autre Consul L. Valérius Flaccus combattit & vainquit les Boyens dans la Gaule, près de la forêt Litana. On dit qu'il leur tua huit mille hommes. Tous les autres renonçant à la guerre, se retirerent dans leurs villages & dans leurs bourgs. Le Consul passa le reste de la campagne aux environs de Plaisance & de Crémone, & releva les édifices de ces deux villes que la guerre avoit ruinés.

Le Consul Valérius défait les Boyens en Gaule.

Telle étoit la situation de l'Espagne & de la Gaule. A l'égard de la Grece, T. Quintius s'y étoit conduit pendant l'hiver de maniere qu'à l'exception des Etoliens, qui ne croyoient pas avoir tiré de la victoire tous les avantages qu'ils avoient espérés, & à qui leur humeur inquiete ne permettoit pas de demeurer

Etat de la Grece.

en repos, tous les autres peuples, contents de leur état, goûtoient les fruits de la paix & de la liberté, charmés des vertus d'un Général aussi admirable après la victoire, par sa justice & sa modération, que dans la guerre par sa prudence & sa valeur. Ce fut dans ces circonstances que Quintius reçut (1) l'arrêt du Sénat, qui lui ordonnoit de faire la guerre à Nabis tyran de Lacédémone. Quand il en eut fait la lecture, il avertit par un édit les Députés de tous les Etats de la Grece de se rendre un certain jour à Corinthe. Dès que les Chefs de chaque peuple y furent arrivés, & ceux des Etoliens avec tous les autres, il leur parla en ces termes : » Si les Romains & les Grecs ont fait la guerre de concert contre le « Roi de Macédoine, c'est que les uns « & les autres avoient eu des raisons « très-légitimes de la lui déclarer. Car « d'un côté il avoit mérité la haine des « Romains, soit en donnant du secours « aux Carthaginois nos ennemis les plus « déclarés, soit en outrageant ici nos « Alliés ; & il vous avoit traités si indignement, que quand nous aurions pu «

Discours de Quintius aux Grecs assemblés.

(1) Il paroît qu'ici T. Live ne se souvient plus que dans le Livre précédent, ch. 4, il a dit que dès-lors le Sénat permit à Quintius de prendre à l'égard de Nabis le parti qu'il jugeroit le plus convenable au bien de la République.

» oublier nos propres injures, celles que » vous aviez reçues de lui suffisoient » pour nous engager à prendre les ar» mes. A l'égard de l'assemblée d'au» jourd'hui, c'est vous qui déciderez » du parti qu'on y prendra. C'est à » vous de voir si vous consentez qu'Argos » dont Nabis s'est emparé, reste sous » la domination de ce Tyran ; ou si » vous croyez qu'il soit juste que la ville » la plus célebre & la plus ancienne de » la Grece, située au milieu de cette » contrée florissante, soit remise en li» berté, & jouisse des mêmes avanta» ges, que toutes les autres villes de la » Grece & du Peloponnese. Toute cette » délibération, comme vous voyez, » Messieurs, vous regarde seuls : tout » l'intérêt qu'y prennent les Romains, » c'est qu'il semble qu'il manquera quel» que chose à la gloire qu'ils auront » d'avoir délivré la Grece, s'il reste une » seule ville dans la servitude. Après » tout si vous êtes peu touchés de l'es» clavage des Argiens, si vous n'en » craignez point les conséquences pour » les autres Etats, nous sommes prêts à » passer comme vous, par-dessus ces » considérations. Voilà sur quoi je vous » prie de me donner vos avis. Je con» clurai suivant la pluralité des voix ».

Quand

Quand Quintius eut cessé de parler, tous les autres dirent leur sentiment, chacun à son rang. Le Député des Athéniens, pour témoigner en particulier sa reconnoissance, releva en termes magnifiques les bienfaits que les Grecs avoient reçus du peuple Romain : « Que c'étoit à leur priere qu'il avoit « envoyé ses armées contre Philippe ; « & que sans en être prié, il leur of- « froit encore son secours contre la ty- « rannie de Nabis. Il ne put s'empêcher « de s'emporter contre ceux qui par- « loient mal de leurs bienfaicteurs, & « aimoient mieux leur imputer sans fon- » dement, de mauvaises intentions pour « l'avenir, que de les remercier des « services passés ». Il étoit aisé de deviner que ces reproches s'adressoient aux Etoliens. C'est pourquoi Alexandre le plus considérable d'entre eux, prit delà occasion de reprocher aigrement aux Athéniens, « qu'après avoir été « autrefois les premiers & les plus zélés « partisans de la liberté, ils trahissoient « alors la cause commune, par une flat- « terie intéressée. Il se plaignit ensuite de « ce que les Achéens après avoir servi « Philippe pendant sa prospérité, & l'a- « voir ensuite abandonné & trahi dans sa « mauvaise fortune, avoient recouvré Co- «

« rinthe, & ne se proposoient rien moins » que d'avoir encore Argos; au lieu qu'on » refusoit aux Etoliens les premiers en- » nemis de Philippe, & les Alliés per- » pétuels des Romains, la restitution » des villes d'Echine & de Pharsale, » qu'on étoit convenu par le traité de » leur rendre, après qu'on auroit vaincu » Philippe. Enfin il accusa les Romains » de mauvaise foi, parce qu'ayant leurré » les Grecs d'une vaine apparence de li- » berté, ils tenoient des Garnisons dans » Chalcis & dans Démétriade, eux qui » avoient souvent répété, dans le temps » que Philippe différoit d'en retirer les » siennes, que la Grece ne seroit jamais » libre tant que Démétriade, Chalcis & » Corinthe seroient entre les mains de » ce Prince; qu'ils laissoient leurs ar- » mées dans la Grece, sous le prétexte » de retirer Argos des mains de Nabis. » Qu'ils pouvoient les faire repasser en » Italie; & que les Etoliens s'offroient » d'engager ou de forcer Nabis à se con- » former à la volonté de tous les autres » peuples de la Grece ».

Aristénus Préteur des Achéens fut piqué d'un discours si rempli de vanité, & prenant la parole à son tour : » Puissent » le grand Jupiter, dit-il, & la Reine » Junon protectrice d'Argos, ne jamais

permettre que le Tyran de Lacédémo- «
ne & les brigands de l'Etolie ſe diſ- «
putent cette ville. Le jour où nous «
l'abandonnerions, ſeroit plus funeſte «
pour elle que celui où Nabis s'en rendit «
le maître. Soyez perſuadé, T. Quin- «
tius, que la mer qui nous ſépare de «
ces pirates, n'eſt pas une barriere aſſez «
forte, pour nous mettre à l'abri de «
leur violence. Qu'arrivera-t-il donc s'ils «
viennent à bout de ſe donner une «
forteresſe au milieu du Peloponneſe? «
Ils n'ont des Grecs que le langage, «
& des hommes que la figure. Il n'y «
a point de barbares dont les mœurs «
ſoient plus ſauvages & plus farouches. «
Ils vivent comme des bêtes féroces. «
C'eſt pourquoi nous vous conjurons, «
Romains, de chaſſer Nabis d'Argos, «
mais en même temps de mettre ſi «
bon ordre aux affaires de la Grece, «
qu'elle puiſſe être à couvert des bri- «
gandages des Etoliens ». Quintius voyant
tous les autres Grecs déchaînés contre
cette nation, « dit que ſon deſſein «
avoit été de lui répondre, s'il ne ſe «
fût apperçu que la haine qu'on avoit «
pour elle étoit ſi générale & ſi for- «
te, qu'il étoit plutôt beſoin de l'adou- «
cir que de l'envenimer. Qu'ainſi con- «
tent du jugement que tous les Grecs «

» portoient des Romains & des Etoliens, il se bornoit à leur demander de quelle maniere ils croyoient qu'on en dût user à l'égard de Nabis, s'il refusoit de rendre Argos aux Achéens ». Et tous s'étant écriés qu'il falloit faire la guerre, il les exhorta à lui fournir des secours, chacun selon leurs forces. Il en envoya aussi demander aux Etoliens, non qu'il espérât rien tirer d'eux, mais seulement pour les obliger à découvrir leur mauvaise intention, comme ils firent. Cependant il ordonna aux Tribuns des soldats de faire venir l'armée d'Elatie. En ce même temps il répondit aux Ambassadeurs d'Antiochus qui étoient venus pour traiter de la paix, qu'il ne pouvoit convenir de rien avec eux, pendant l'absence des dix Commissaires. Qu'il falloit qu'ils allassent à Rome, & s'adressassent au Sénat même.

Q. Quintius conduit son armée contre Argos.

Il se mit lui-même à la tête des troupes qu'on avoit amenées d'Elatie, & marcha vers Argos. Aux environs de Cléones, le Préteur Aristenus vint le trouver avec dix mille hommes d'infanterie, & mille cavaliers tous Achéens. Ils camperent ensemble à l'endroit où s'étoit faite la jonction, & dès le lendemain allerent se poster dans la plaine d'Argos, environ à quatre milles de cette

ville. Celui qui commandoit la garnison des Lacédémoniens, appellé Pythagoras, gendre du Tyran & frere de sa femme en même temps, ne s'apperçut pas plutôt de l'arrivée des Romains, qu'il mit de bonnes troupes dans les deux citadelles d'Argos, & dans toutes les autres places de la ville pour lesquelles il appréhendoit. Mais au milieu de ces précautions, il ne pouvoit dissimuler la frayeur que la venue des Romains lui avoit causée : & à la crainte d'un ennemi étranger se joignoit encore une sédition domestique. Un Argien nommé Damocles, jeune homme plus courageux que prudent, ayant formé un parti contre Nabis, fit jurer à tous les conjurés qu'ils se joindroient à lui pour chasser la garnison de ce Tyran. Mais à force de vouloir fortifier la conspiration, il y admit des gens de la fidélité desquels il ne s'étoit pas suffisamment assuré, & qui découvrirent le complot. Tandis qu'il conversoit avec ceux de sa faction, il vit arriver un satellite qui lui ordonna de venir trouver le Gouverneur. Il ne douta pas un moment qu'on ne l'eût trahi. Ayant donc exhorté ceux des siens qui étoient présents, à prendre les armes avec lui, plutôt que de s'exposer à mourir dans les tourments, il marcha

droit à la place publique assez mal accompagné, criant à ceux qui aimoient la République & leur liberté, de se joindre à lui & de le suivre. Mais comme on ne voyoit rien autour de lui qui pût le mettre en état d'exécuter une si grande entreprise, il n'attira personne. Ainsi pendant qu'il se donnoit des mouvements inutiles, les Lacédémoniens l'investirent & le tuerent avec tous ses compagnons. On arrêta ensuite plusieurs des conjurés, dont la plupart furent d'abord exécutés : on en mit un petit nombre en prison ; & la nuit suivante ceux qui étoient encore libres, étant descendus au bas des murs avec des cordes, se réfugierent dans le camp des Romains.

Ces exilés firent espérer à Quintius, que s'il alloit camper plus près des murailles, les Argiens ne manqueroient pas d'exciter quelque mouvement dont il pourroit profiter. Sur leur parole il fit avancer une troupe choisie, tant infanterie que cavalerie, qui en vint aux mains avec les Lacédémoniens dans une sortie, autour du Gymnase de Cyllarabe situé à trois cents pas de la ville au plus, & les obligea sans peine de rentrer dans leurs murailles. Quintius campa ce jour-là à l'endroit même où s'étoit

donné le combat. Il y paſſa un jour entier à attendre s'il ne s'exciteroit point quelque ſédition dans la ville. Mais jugeant que les habitants étoient enchaînés par la crainte, il aſſembla le conſeil pour délibérer s'il étoit à propos de donner l'aſſaut à la place. Tous les chefs des divers peuples, excepté Ariſtenus, étoient d'avis de commencer la guerre par la réduction d'Argos, puiſque cette ville en étoit le ſujet. Quintius qui n'étoit pas de ce ſentiment, écouta avec plaiſir Ariſtenus qui ſeul étoit oppoſé à tous les autres ; & il ajouta aux raiſons qu'avoit apportées ce Préteur, que la guerre ayant été entrepriſe en faveur des Argiens contre leur Tyran, il ſeroit déraiſonnable d'aſſiéger Argos, & de laiſſer le Tyran en repos. Que pour lui il étoit dans le deſſein de l'aller relancer juſques dans Lacédémone ſa capitale. Et là-deſſus ayant congédié l'aſſemblée, il envoya quelques troupes légeres dans la campagne pour fourrager. Les ſoldats couperent & enleverent les bleds qui étoient en maturité ; ils foulerent & gâterent toutes les moiſſons qui étoient encore en verd, afin que les ennemis n'en profitaſſent pas dans la ſaiſon. Quintius abandonna enſuite cette contrée, & ayant paſſé le

mont Parthénius, il alla camper en trois jours auprès de Caryes au-delà de Tégée, où, avant d'entrer dans les campagnes des ennemis, il attendit les secours de ses Alliés. Il y reçut quinze cents Macédoniens & quatre cents Thessaliens que lui envoyoit Philippe. Ce n'étoient plus les troupes qui lui manquoient pour agir, car il en avoit de reste, mais les convois ordonnés aux villes voisines, & qui n'arrivoient pas assez tôt. Il lui venoit aussi des forces maritimes en abondance. Car L. Quintius étoit déja arrivé de Leucade avec quarante navires, & les Rhodiens lui avoient envoyé dix-huit vaisseaux couverts; le Roi Eumenes doubloit actuellement les Cyclades avec dix vaisseaux de ligne, trente brigantins, & plusieurs autres bâtiments moins grands mais plus légers: sans compter une foule de Lacédémoniens exilés par Nabis ou par les autres Tyrans de Lacédémone, & qui s'étoient rassemblés auprès des Romains, dans l'espérance de recouvrer leur patrie. Ils avoient à leur tête Agésipolis à qui le Royaume de Sparte appartenoit comme au légitime héritier; il en avoit été dépouillé dès sa plus tendre enfance, après la mort de Cléomenes, par Lycurgue, qui fut le premier usurpateur à Lacédémone.

Quintius marche à Lacédémone.

Quoique le Tyran ſe vît menacé par mer & par terre d'un ſi grand nombre d'ennemis, qu'en comparant leurs forces & les ſiennes, il ne pouvoit preſque pas nourrir la moindre eſpérance, cependant il ne perdit pas encore courage. Mais il fit venir de Crete mille jeunes gens des plus braves, qu'il joignit à mille autres du même pays qu'il avoit déja; & il arma trois mille ſoldats mercenaires, & dix mille hommes de ſes ſujets, avec quelques eſclaves, tirés des bourgs & forts de la Laconie. D'ailleurs il entoura la ville d'un foſſé, d'une paliſſade & d'un rempart: & pour empêcher qu'il ne s'excitât quelque ſédition dans ſon ſein, il employoit la terreur des ſupplices. Comme il ne pouvoit ſe flatter d'avoir l'affection des citoyens, quelques-uns lui étoient ſuſpects. Il aſſembla toutes ſes troupes dans la plaine appellée (1) Dromos; il y manda les Lacédémoniens ſans armes, les fit entourer de ſes ſatellites armés, & leur dit « qu'on devoit lui pardonner ſi, « dans un temps où il avoit tout à crain- « dre, il prenoit des précautions un « peu extraordinaires, & s'il aimoit «

Efforts du Tyran pour ſe défendre contre les Romains

(1) Ce mot en grec ſignifie courſe, c'eſt-à-dire, le lieu où l'on prenoit ce genre d'exercice fort en uſage chez les Romains, & trop négligé parmi nous.

» mieux prévenir la trahiſon que de punir » les traîtres qu'il ſoupçonnoit. Qu'ainſi » il en tiendroit quelques-uns dans les » priſons, juſqu'à ce que l'orage qui le » menaçoit fût paſſé : & qu'il les re- » mettroit en liberté auſſi-tôt qu'il au- » roit chaſſé des ennemis étrangers qu'il » redoutoit peu, tant qu'il ſeroit à cou- » vert des conjurations domeſtiques ». Ayant ainſi parlé, il fit citer devant lui environ quatre-vingts jeunes gens des premiers de la ville ; & quand ils eurent comparu à meſure qu'on les appelloit par leur nom, il les fit conduire en priſon, & dès la nuit ſuivante, ils furent tous égorgés. A l'égard des Ilotes qui habitent & cultivent la campagne, ayant été accuſés d'avoir voulu déſerter, on les fit expirer ſous les verges en les promenant dans toutes les rues. La multitude effrayée d'une rigueur ſi exceſſive, étoit dans l'accablement, & n'avoit pas le courage de former de nouvelles tentatives pour recouvrer ſa liberté. Nabis tenoit ſes troupes renfermées dans ſes retranchements, n'oſant ni livrer bataille aux ennemis avec des forces ſi inégales, ni confier la garde de la ville à des citoyens dont il avoit tant de raiſon de ſoupçonner la fidélité.

Quintius ayant pris toutes les meſu-

res & fait tous les préparatifs nécessaires, partit de son camp, & en deux jours arriva à Selasie au-dessus du fleuve Enonte, à l'endroit où Antigonus Roi de Macédoine avoit, disoit-on, combattu Cléomene tyran de Lacédémone. Delà, apprenant que le chemin direct étoit escarpé, étroit & difficile, il prit un léger détour par les montagnes; & précédé des pionniers pour ouvrir les passages, il arriva ainsi par une route assez large & assez étendue sur les bords du fleuve Erotas qui passe le long des murailles de la ville. Là les troupes auxiliaires du Tyran étant venues fondre sur les Romains occupés à se camper, & sur Quintius lui-même qui avoit pris les devants avec un détachement de cavalerie & d'infanterie légeres, elles leur causerent d'abord assez de frayeur & de tumulte; ils ne s'attendoient à rien moins qu'à cette attaque; ils n'avoient rencontré personne sur toute leur route, & marchoient avec aussi peu de précaution qu'ils auroient fait en pays ami. Les cavaliers appelloient l'infanterie, & celle-ci la cavalerie à son secours; & comme ni les uns ni les autres n'étoient en état de résister seuls, ils firent pendant long-tems une fort mauvaise contenance. Enfin les légions arriverent, &

dès que les premieres cohortes se furent mises en bataille, la chance tourna, & ceux qui attaquoient d'abord avec tant de fierté, se retirerent dans la ville avec beaucoup de désordre & de confusion. Les Romains se tenant éloignés des murailles autant qu'il falloit pour n'être pas exposés aux coups de trait, resterent quelque temps en bataille : & voyant que les ennemis ne paroissoient plus, ils rentrerent dans leur camp. Le lendemain Quintius mena ses troupes en bon ordre le long du fleuve, au-delà de la ville, & s'arrêta au pied du mont Menale. Les légions marchoient à la tête, suivies des soldats armés à la légere & de la cavalerie qui formoient l'arriere-garde. Nabis tenoit ses troupes mercenaires qui faisoient toute sa ressource, rangées au-dedans des murailles, dans le dessein de venir fondre sur l'arriere-garde des Romains. En effet dès que les dernieres compagnies eurent passé, les ennemis sortirent de la ville par plusieurs endroits en même temps avec un fracas pareil à celui qu'ils avoient fait la veille. Appius Claudius qui étoit à l'arriere-garde, avoit préparé le courage des siens à tout ce qui pouvoit arriver, afin qu'ils ne fussent point surpris : c'est pourquoi sans hésiter, il ordonna aux Enseignes de

Les gens de Nabis font une sortie sur les Romains mais sont repoussés avec perte.

faire volte-face, & avec toute sa troupe, il charge l'ennemi. On se battit quelque temps avec vigueur, comme si l'on se fût attaqué de front. Enfin les soldats de Nabis prirent la fuite. Ils se seroient retirés avec moins d'effroi & de désordre, si les Achéens qui connoissoient le pays, ne les eussent pressés vivement. Ils en firent un grand carnage, & désarmerent les autres qui s'étoient dispersés dans les campagnes. Quintius se campa auprès d'Amycles ; & delà ayant ravagé les environs de la ville, pays peuplé & riant, comme les ennemis n'osoient plus sortir, il retourna camper sur les bords de l'Eurotas, d'où il fit le dégât dans la vallée qui est au-dessous du mont Taygete, & désola toutes les campagnes qui s'étendent jusqu'à la mer.

Les Lacédémoniens après une seconde sortie, sont une seconde fois battus & mis en déroute.

A peu près dans le même temps, L. Quintius se rendit maître le long de la côte de plusieurs villes ; les unes volontairement, les autres par crainte, ou par force, lui ouvrirent leurs portes. Et apprenant que les Lacédémoniens faisoient de celle de Gythion, un entrepos pour la marine, il résolut de l'attaquer avec toutes ses forces, d'autant plus que son frere étoit campé assez près de là avec ses troupes de terre. Cette ville alors étoit forte, très-peuplée, &

Gythion attaquée & prise de force

pourvue de toutes les machines de guerre. Ainsi Quintius avoit formé une entreprise assez difficile, si Eumenes & les vaisseaux Rhodiens ne fussent arrivés fort à propos. La multitude de soldats & d'ouvriers qu'on tira de trois flottes, eut préparé en peu de jours toutes les machines, & achevé tous les travaux nécessaires pour attaquer une ville également fortifiée du côté de la terre & de la mer. Déja les uns à couvert des tortues & des mantelets, sappoient les murailles, tandis que les autres les battoient à coups de belier : déja une tour en avoit été renversée, & avec elle le mur qui la joignoit. Les Romains dans le même temps donnoient l'assaut de plusieurs côtés, afin d'obliger les ennemis à se partager ; & peu s'en fallut qu'ils ne pénétrassent par les breches. Ce qui arrêta leur fougue impétueuse, ce fut l'espérance qu'on leur donna de livrer la ville, mais ils furent bientôt détrompés. Dexagoridas & Gorgopas avoient une égale autorité dans Gytion. Le premier avoit envoyé un héraut à L. Quintius pour lui offrir la place. Il étoit convenu du temps & de la maniere dont la chose se devoit exécuter. Mais Gorgopas tua ce traître. Comme un seul chef défendoit la ville avec plus

d'activité, la priſe en paroiſſoit plus difficile & plus éloignée, ſi T. Quintius ne fût arrivé avec quatre mille hommes choiſis. Ce Général fit paroître cette troupe rangée en bataille ſur une éminence voiſine des murailles, tandis que ſon frere preſſoit les attaques du côté de la terre & du côté de la mer, avec toutes ſes machines & toutes ſes batteries. Gorgopas à la fin déſeſpérant de pouvoir plus long-temps ſe défendre, prit lui-même une réſolution qu'il avoit punie de mort dans un autre, & livra la ville à Quintius, à condition qu'il auroit la liberté d'emmener les ſoldats de la garniſon. Avant que Gythion fût rendue, Pythagore Gouverneur d'Argos, laiſſa la garde de ſa place à Timocrate de Pella, & avec mille ſoldats mercenaires & deux mille Argiens, vint trouver Nabis à Lacédémone.

Si Nabis avoit été effrayé par la premiere arrivée des Romains, & la priſe de toutes ſes places maritimes; du moins la conſervation de Gythion avoit un peu ſoutenu ſes eſpérances. Mais quand il ſut que cette place venoit auſſi d'être livrée aux Romains; ſe voyant entouré d'ennemis du côté de la terre, & enfermé du côté de la mer, il crut qu'il étoit temps de céder à la fortune; il dé-

puta vers les Romains, pour savoir s'ils admettroient ses Ambassadeurs; ayant obtenu cette grace, Pythagoras vint trouver le Général, il n'étoit chargé que de demander une entrevue pour son maître. Le conseil ayant été assemblé, tous ceux dont il étoit composé, furent d'avis qu'on devoit accorder cette entrevue. Le rendez-vous fut donné sur une éminence située au milieu du pays; Quintius & Nabis s'y rendirent avec un petit nombre de troupes. Alors l'un & l'autre ayant laissé leurs cohortes dans un poste d'où on les voyoit aisément, descendirent plus bas, Nabis avec l'élite de ses Gardes du corps, & Quintius accompagné de son frere, d'Eumenes, de Sosilaus de Rhodes, d'Aristenus Préteur des Achéens, & de quelques Tribuns de son armée.

Entre-vue de Quintius & de Nabis,

Discours de Nabis à Quintius.

Quintius lui ayant laissé le choix de parler le premier, ou d'entendre ce qu'il avoit à lui dire, Nabis prit la parole, & s'énonça en ces termes: « Si » j'avois pu deviner, Quintius & vous » qui accompagnez ce Général, la rai» son qui vous avoit portés à me dé» clarer & à me faire la guerre, j'au» rois attendu sans me plaindre la déci» sion du sort. Mais comme je ne com» prends pas ce qui peut m'avoir attiré

votre haine ; je ne puis gagner ſur «
moi de me taire, & il faut au moins «
qu'avant de périr, je ſache la raiſon «
que vous avez de me perdre. J'avoue «
que ſi vous reſſembliez aux Carthagi- «
nois ſur la parole & les ſerments deſ- «
quels on ne peut compter, je ſerois «
moins étonné, que vous euſſiez pour «
moi ſi peu d'égard & de ménagement. «
Mais quand je jette les yeux ſur vous, «
je vous reconnois pour ces Romains «
tant vantés à cauſe de leur juſtice, «
de leur droiture & de leur fidélité, «
& pour ces obſervateurs exacts des «
loix divines & humaines. Quand je «
me conſidere moi-même, je vois que «
je ſuis ce même Nabis qui vous eſt «
allié depuis long-temps comme tous «
les autres Lacédémoniens ; & qui en «
particulier, a renouvellé tout récem- «
ment avec vous un traité d'alliance «
& d'amitié, à l'occaſion de la guerre «
de Macédoine. Il eſt vrai, me direz- «
vous peut-être ; mais vous avez violé «
ce traité, en vous emparant d'Argos. «
Comment voulez-vous que je réfute «
cette objection ? par le fait même, ou «
par les époques ? Le fait me juſtifie «
doublement. Car c'eſt à la priere des «
Argiens mêmes, que je ſuis entré «
dans leur ville, pour les défendre, «

» & non pour m'en emparer : & j'y
» ſuis entré dans le temps qu'elle étoit
» ſous la domination de Philippe, & non
» dans votre alliance. Les époques ne
» me ſont pas moins favorables : car
» j'étois déja en poſſeſſion d'Argos,
» quand j'ai fait alliance avec vous ; &
» vous exigeâtes de moi en la contrac-
» tant, non que je retiraſſe ma garni-
» ſon de cette ville, mais que je vous
» donnaſſe du ſecours contre Philippe.
» Il n'y a donc rien à me reprocher au
» ſujet d'Argos, puiſque j'ai tiré cette
» ville des mains de l'ennemi, & non
» des vôtres ; à la priere de ſes habi-
» tants, & non contre leur gré ; &
» qu'enfin vous me l'avez abandonnée
» par les conditions de l'alliance faite
» avec vous. Mais le titre de Tyran vous
» déplaît, & vous ne ſauriez ſouffrir que
» je mette les eſclaves en liberté, &
» que je diſtribue des terres à la mul-
» titude qui eſt dans le beſoin. A l'é-
» gard du nom que vous me reprochez ;
» qui que je ſois, je ſuis aſſurément le
» même que j'étois, T. Quintius, lorſ-
» que vous-même avez traité avec moi :
» & je me ſouviens qu'alors vous me
» donnâtes la qualité de Roi, au-lieu
» qu'aujourd'hui il vous plaît de me trai-
» ter de Tyran. Si j'avois pris un autre

titre, ce feroit à moi de rendre raifon «
de mon inconftance : comme c'eft «
vous qui m'en donnez un nouveau, «
c'eft à vous de juftifier la vôtre. Quant «
à la liberté que je donne aux efclaves, «
pour augmenter le nombre des ci- «
toyens, & aux terres que je diftribue «
aux pauvres pour les foulager, les épo- «
ques parlent encore en ma faveur. J'a- «
vois fait cette opération bonne ou mau- «
vaife, quand vous traitâtes avec moi, «
& que je vous donnai du fecours con- «
tre Philippe. Mais quand je l'aurois «
faite depuis, je ne vous dirai pas qu'en «
cela je n'aurois ni bleffé vos droits, «
ni manqué à votre alliance, mais que «
j'aurois fuivi l'exemple & les errements «
de mes ancêtres. N'exigez pas des La- «
cédémoniens qu'ils fe conforment à «
vos ufages & à vos loix. Je ne rap- «
porterai point en détail toutes les dif- «
férences qui fe trouvent entre votre «
gouvernement & le nôtre. Je me con- «
tenterai de vous faire obferver que dans «
les enrôlements de votre cavalerie com- «
me de votre infanterie, vous vous ré- «
glez fur les revenus de chaque particu- «
lier ; que vous ne confiez la puiffance «
& les dignités qu'à un petit nombre de «
citoyens à qui vous voulez que le refte «
du peuple foit foumis. Notre Légifla- «

„ teur n'a pas voulu que le gouvernement fût entre les mains d'un petit „ nombre de gens qui forment ce que „ vous appellez chez vous Sénat, & qu'il „ y eût dans la République un ou deux „ ordres à qui tout le crédit & toute „ l'autorité fussent dévolus ; mais il a cru „ qu'en établissant l'égalité il ménageroit „ à la patrie un plus grand nombre de „ défenseurs. Je m'apperçois que dans „ ce discours trop long, j'oublie la briéveté laconique qui distingue ma nation. Je pouvois me contenter de dire „ que depuis mon alliance avec vous, „ je n'ai rien fait dont vous puissiez vous „ plaindre „.

Réponse de Quintius au discours de Nabis.

Alors Quintius prenant la parole ; „ Nous n'avons point fait alliance „ avec vous, lui dit-il, mais avec (1) „ Pelops juste & légitime possesseur du „ Royaume de Lacédémone, dont plusieurs Tyrans ont usurpé le Trône, „ pendant que nous avons été occupés tantôt contre les Carthaginois, „ tantôt contre les Gaulois, ou d'autres „ nations ; comme vous avez fait vous-même, pendant que nous avions les

(1) Il y a grande apparence que T. Live s'est trompé à ce nom, n'y ayant point d'autre Pelops qui ait regné à Lacédémone, que le fils de ce Lycurgue à qui il donne plus haut le nom de Tyran.

armes à la main contre le Roi de Ma- "
cédoine. Car quelle apparence y a-t-il "
que nous qui combattions contre Phi- "
lippe pour la liberté des Grecs, nous "
nous ſoyons liés avec un Tyran & "
avec le Tyran le plus violent & le "
plus inhumain qui fût jamais ? Or, "
quand vous n'auriez pas employé la "
fraude pour ſurprendre Argos, & pour "
en conſerver la poſſeſſion ; comme "
nous affranchiſſions toute la Grece, "
nous devions rendre auſſi à Lacédé- "
mone ſa premiere liberté, & ces "
anciennes loix dont vous venez de "
parler auſſi ſavamment que Lycurgue "
qui les propoſa. Quoi ? nous force- "
rons Philippe à retirer ſes garniſons "
des villes de Jaſſe & de Bargylies ; "
& nous laiſſerons ſous vos pieds Ar- "
gos & Lacédémone, ces deux cités "
célebres, autrefois les flambeaux de "
la Grece ? Leur ſervitude ne flétriroit- "
elle pas la gloire de Libérateurs des "
Grecs à laquelle nous aſpirons ? Mais, "
dites-vous, les Argiens étoient d'in- "
telligence avec Philippe : nous vous "
diſpenſons d'épouſer nos querelles. "
Nous ſommes informés qu'il n'y a "
de coupable dans cette affaire que "
deux ou trois particuliers ; comme "
nous ſommes ſûrs, que vos troupes "

„ n'ont été appellées, ni introduites dans
„ Argos par une délibération publique.
„ Nous savons que les Thessaliens, les
„ Phocéens, & les Locriens avoient
„ d'un consentement unanime embrassé
„ les intérêts de Philippe. Si cependant
„ nous les avons mis en liberté avec
„ tous les autres Grecs, que pensez-
„ vous que nous devions faire à l'égard
„ des Argiens qui n'ont point pris de
„ délibération publique ? Vous dites
„ qu'on vous fait un crime d'avoir donné
„ la liberté aux esclaves, & distribué
„ des terres aux pauvres citoyens. Oui,
„ le but de cet affranchissement & de
„ cette distribution est criminel. Mais
„ ce n'est rien en comparaison des at-
„ tentats énormes & multipliés, que
„ vous & les vôtres commettez tous les
„ jours ? Donnez-nous une assemblée
„ libre ou à Argos ou à Lacédémone,
„ si vous voulez apprendre au vrai les
„ horribles excès de la domination la
„ plus tyrannique qui fût jamais. Et pour
„ ne point parler des actes de cruauté
„ trop anciens, que de sang votre gen-
„ dre Pythagoras n'a-t-il pas fait couler
„ dans Argos presque sous mes yeux.
„ Combien n'en avez-vous pas versé
„ vous-même, lorsque j'allois entrer sur
„ les terres de Lacédémone ? Ces ci-

toyens arrêtés en pleine assemblée, & " qui devoient être gardés dans les pri- " sons, suivant la parole que vous en " aviez donnée à tout le peuple, faites- " les donc paroître enchaînés, afin que " leurs parents malheureux ayent la con- " solation de voir vivans ceux dont ils ont " faussement pleuré la mort. Quand j'a- " vouerois ces faits, qu'ont-ils de com- " mun avec vous, Romains? Quoi? vous " êtes assez hardi pour parler ainsi aux " Libérateurs de la Grece? à nous qui " pour procurer cette liberté, avons passé " la mer, & fait la guerre sur l'un & " l'autre élément? Mais après tout, " repliquez-vous, je n'ai point violé " proprement votre alliance ni votre " amitié. Voulez-vous que je vous mon- " tre combien de fois vous l'avez fait? " Mais je n'ai qu'un mot à vous ré- " pondre. Comment viole-t-on un traité " d'alliance? principalement de deux ma- " nieres; ou en attaquant mes amis, " ou en vous joignant à mes ennemis? " N'avez-vous pas fait l'un & l'autre? " Car quoique nous eussions reçu dans " notre alliance, la ville de Messene " aux mêmes conditions que celle de " Lacédémone, vous n'avez pas laissé " de forcer cette place; & vous avez " conclu avec Philippe notre ennemi "

» non-ſeulement un traité, mais encore
» un mariage par l'organe de Philocles
» l'un de ſes principaux Officiers. D'ail-
» leurs en faiſant ouvertement la guerre
» contre nous, vous avez oppoſé à nos
» flottes autour de Malée, vos Corſaires
» qui nous ont rendu cette mer impra-
» ticable ; vous nous avez tué ou pris
» plus de Romains que Philippe même ;
» les vaiſſeaux qui portoient des provi-
» ſions à nos armées étoient plus en
» sûreté le long des côtes de Macé-
» doine, qu'aux environs du promon-
» toire de Malée. Ainſi ceſſez de récla-
» mer la religion des ſerments & des
» traités, & quittant ce ton de popula-
» rité qui vous convient peu, parlez le
» langage d'un Tyran & d'un ennemi,
» puiſque vous en avez les ſentiments (1).

(1) Il y a une grande différence entre le diſcours de Nabis, & la réponſe qu'y fait Quintius. Quelque méchant que ſoit le premier, tous ſes arguments ſont ſolides & ſans replique. Auſſi le Romain ne le combat-il que par des raiſonnements vagues, n'oppoſant proprement à la vérité, que la puiſſance & le vouloir des Romains. Voici à quoi l'un & l'autre ſe réduit. *Nabis :* Quand je ſerois le plus méchant des hommes, vous me connoiſſiez tel que je ſuis, lorſque vous avez fait alliance avec moi, & que vous m'avez donné les noms de Roi & d'Ami. *Quintius.* Vous avez raiſon ; mais depuis que nous avons vaincu Philippe, nous voulons que vous ayez tort. C'eſt-là juſtement la ſubſtance & le précis des deux plaidoyers.

Alors

Alors Ariſtenus employa ſur l'eſprit de Nabis, non-ſeulement les conſeils, mais encore les prieres, pour l'engager pendant qu'il en étoit encore temps, à prendre un parti qui pût ſauver ſa vie & ſa fortune. Il lui rapporta enſuite l'exemple de pluſieurs Tyrans des Etats voiſins qui après s'être dépouillés d'une autorité injuſte, & avoir rendu la liberté à leurs citoyens, avoient vécu parmi eux juſqu'à une extrême vieilleſſe, non-ſeulement ſans péril, mais même avec honneur & avec diſtinction. Après ces diſcours, la nuit vint & termina l'aſſemblée. Le lendemain Nabis dit qu'il abandonnoit Argos, & en retiroit ſes troupes, puiſque les Romains le vouloient ainſi, & qu'il leur rendroit leurs priſonniers & leurs transfuges. Il demanda que s'ils avoient d'autres prétentions, ils les lui donnaſſent par écrit, afin qu'il en pût conférer avec ſes amis. Ainſi on accorda au Tyran le temps qu'il demandoit pour faire ſes réflexions ; & cependant Quintius tint auſſi conſeil avec les Chefs des Alliés. « La plupart étoient « d'avis de ne point quitter les armes « qu'on n'eût exterminé le Tyran, & « entierement aboli la tyrannie, ſans « quoi la Grece ſeroit toujours expoſée « à retomber dans la ſervitude. Qu'il «

» auroit été beaucoup plus à propos de
» laisser Nabis tranquille, que de lui
» déclarer la guerre, pour y renoncer
» ensuite, sans en avoir tiré aucun avan-
» tage. Qu'au contraire, sa domination
» n'en seroit que plus ferme & plus as-
» surée, lorsque le peuple Romain au-
» roit semblé l'approuver, en faisant la
» paix avec lui : & que son exemple
» ne manqueroit pas de lui donner,
» dans les autres Etats, des imitateurs
» qui tendroient des pieges à la liberté
» de leurs concitoyens ». Malgré tou-
tes ces réflexions, Quintius étoit porté à
faire la paix. Car il voyoit que si Na-
bis prenoit le parti de se renfermer dans
les murailles de Lacédémone, ils n'en
auroient point d'autre à prendre eux-
mêmes que celui de l'assiéger. Or il ju-
geoit que ce siege seroit long & difficile.
« Qu'ils trouveroient bien de la différen-
» ce entre Lacédémone la plus forte &
» la plus puissante ville de la Grece,
» défendue par un nombre infini de sol-
» dats, pourvue abondamment d'armes
» & de vivres, & Gythion, qu'ils
» n'avoient cependant pas forcée, mais
» qui s'étoit rendue par composition.
» Que tout ce qu'ils pouvoient espérer,
» c'étoit, en faisant approcher leurs trou-
» pes de ses murailles, d'exciter quel-

que sédition entre les citoyens : quoi- «
que cependant la vue de leurs ensei- «
gnes plantées presque sous les portes «
de la ville n'avoit pas encore pro- «
duit le moindre mouvement. Il ajou- «
toit que Villius, au retour de son am- «
bassade auprès d'Antiochus, avoit dé- «
claré qu'on ne devoit guere compter «
sur la paix avec ce Prince qui venoit «
de transporter en Europe des forces de «
terre & de mer beaucoup plus gran- «
des qu'auparavant. S'ils employoient «
leurs troupes au siege de Lacédémone, «
quelles armées opposeroient-ils à un «
Roi si puissant » ? Voilà les raisons qu'il apportoit publiquement. Mais une inquiétude secrete le tourmentoit encore : il craignoit que le sort ne fît échoir à l'un des nouveaux Consuls, la Province de Grece, & qu'un successeur ne vînt lui dérober la gloire de terminer la guerre.

Comme il vit que son discours ne faisoit aucune impression sur l'esprit des Alliés, il feignit de se rendre à leur sentiment, & par-là il les fit tous revenir au sien. « Eh bien soit, leur dit- «
il ; assiégeons donc Lacédémone, «
puisque vous le voulez. Mais comme «
un siege est une opération lente (vous «
le savez,) & que souvent les assié- «

„ geants se rebutent plutôt que les assié„ gés, il faut que vous vous disposiez „ à passer l'hiver autour des murailles „ de Lacédémone. S'il ne s'agissoit du„ rant ce long intervalle que d'essuyer „ des fatigues & des périls, je vous „ exhorterois seulement à faire pro„ vision de courage & de constance. „ Mais une entreprise aussi considéra„ ble exige encore des dépenses très„ considérables ; il faut des machines „ de toute espece, il faut des vivres „ pour vous & pour nous durant l'hi„ ver. C'est pourquoi afin de ne pas „ ou demeurer court, dès le commence„ ment, ou renoncer honteusement à „ une tentative commencée, je crois „ que vous devez d'abord écrire à vos „ Républiques respectives, pour savoir „ leurs dispositions & les efforts qu'el„ les sont en état de faire. J'ai des trou„ pes en assez grande & même en trop „ grande quantité. Mais plus ce nom„ bre est considérable, plus il coûtera „ d'entretien. Le pays ennemi n'offre „ déja qu'un sol dépouillé, & pour sur„ croît d'embarras, la saison ne favori„ sera pas des convois qui viendront „ de loin „. Ces remontrances les engagerent d'abord à considérer les obstacles qu'ils pourroient rencontrer chacun

dans leur patrie ; ils remarquerent que les citoyens qui ne portent point les armes ſont ordinairement lâches, envieux, & toujours mécontents de ceux qui font la guerre : que la liberté des avis empêchoit ſouvent la réunion des volontés ; que chez èux l'Etat étoit pauvre, & le particulier avare dans ces contributions. Ils changerent donc bientôt de ſentiment & s'en rapporterent à Quintius ſur le parti qu'il croiroit le plus avantageux au peuple Romain & à ſes alliés.

Conditions de paix impoſées au Tyran.

Auſſi-tôt Quintius ayant aſſemblé ſeulement les Lieutenants & les Tribuns militaires de ſon armée, régla ainſi les conditions de la paix avec le Tyran. On arrêta « Que premierement il y « auroit une treve de ſix mois entre « Nabis d'une part & les Romains, « Eumenes & les Rhodiens de l'autre. Que T. Quintius & Nabis enver- « roient inceſſamment leurs Députés « à Rome, pour y faire confirmer « la paix par l'autorité du Sénat. « Que la treve commenceroit du jour « qu'on auroit inſtruit Nabis des condi- « tions de paix : & qu'immédiatement « après dans l'eſpace de dix jours, il « évacueroit Argos & toutes les autres « places de ſon territoire, pour les re- « mettre ſur le champ en la puiſſance «

„ du peuple Romain. Qu'il y laisseroit
„ tous les esclaves, tant ceux du Roi
„ Philippe, que ceux du public, & des
„ particuliers ; & que si quelques-uns
„ en avoient été tirés, ils seroient ren-
„ voyés de bonne foi à leurs maîtres.
„ Qu'il rendroit aux villes maritimes les
„ vaisseaux qu'il leur avoit ôtés. Que
„ lui-même ne pourroit garder que deux
„ brigantins à seize rames au plus. Qu'il
„ rendroit à tous les alliés du peuple
„ Romain leurs prisonniers & leurs trans-
„ fuges, & aux Messeniens tous les ef-
„ fets que ceux à qui ils appartenoient
„ pourroient reconnoître. Qu'il restitue-
„ roit aux exilés de Lacédémone, leurs
„ enfants, leurs femmes, si quelques-
„ unes vouloient accompagner leurs ma-
„ ris en exil ; mais qu'on ne leur feroit
„ aucune violence à cet égard. Qu'il ne
„ retiendroit point les effets des soldats
„ mercenaires, qui étoient retournés
„ dans leur pays, ou étoient passés dans
„ les troupes Romaines : Qu'il ne
„ posséderoit aucune ville dans l'Isle de
„ Crete, & remettroit aux Romains
„ celles qu'il pouvoit y avoir. Qu'il ne
„ feroit ni la paix ni la guerre avec au-
„ cun peuple Cretois, ni avec quel-
„ qu'autre que ce fût. Qu'il ne tien-
„ droit aucune garnison dans les villes

qu'il avoit lui-même restituées, ni "
dans celles qui de leur plein gré s'é- "
toient mises sous la puissance du peu- "
ple Romain, & ne leur feroit aucun "
tort ou dommage ni par lui ni par "
les siens. Qu'il ne bâtiroit aucune "
ville ni aucun fort dans ses terres, "
ou dans celles qui ne lui apparte- "
noient pas. Que pour garantir l'exé- "
cution de toutes ces clauses & condi- "
tions, il donneroit cinq ôtages au "
choix du Général Romain, du nom- "
bre desquels seroit son fils ; & paye- "
roit cent talents comptant, & quatre "
cents en huit termes égaux d'année en "
année ".

Lorsqu'on eut mis ces conditions par écrit, Quintius alla camper près de la ville, & les envoya à Nabis. Ce Tyran ne les goûtoit que foiblement. La seule chose qui le flattoit, c'est que contre son espérance, on n'exigeoit pas qu'il rétablît les exilés dans leur patrie. Mais rien ne le fâchoit plus que de se voir obligé de renoncer à ses vaisseaux, & à ses villes maritimes. Car il avoit tiré de grands avantages de la mer, par ses pirateries sur les côtes au-delà du promontoire de Malée. Et d'ailleurs la jeunesse des villes qu'on le forçoit de céder, lui fournissoit d'excellents soldats

Nabis trouve les conditions qu'on lui impose trop dures.

Les Lacédémoniens eux-mêmes les désapprouvent.

pour recruter ses armées. Quoiqu'il n'eût communiqué ces conditions qu'à ses confidents & à ses amis, elles s'étoient cependant répandues dans le public par l'indiscrétion & l'infidélité ordinaires à ceux qui sont à la cour des Rois. On les désapprouvoit moins en général, qu'en détail : chaque particulier ne jugeoit que d'après son intérêt personnel. Ceux qui avoient épousé les femmes des exilés, ou qui possédoient une partie de leurs biens, étoient furieux de l'article qui les regardoit ; ils envisageoient comme une perte réelle ce qui n'étoit qu'une restitution légitime. Les esclaves affranchis par le Tyran, non-seulement voyoient disparoître leur liberté, mais encore redoutoient une servitude beaucoup plus dure & plus cruelle qu'auparavant, s'ils rentroient sous la puissance de leurs maîtres irrités. Les soldats mercenaires ne voyoient qu'à regret la perte qu'ils alloient faire en temps de paix, de leur paye & des avantages que la guerre leur procuroit ; outre qu'il n'étoit pas sûr pour eux de retourner auprès de leurs compatriotes, qui ne haïssoient pas moins les satellites des Tyrans, que les Tyrans eux-mêmes.

Les mécontents, après avoir d'abord murmuré dans des assemblées particulie-

res coururent enſuite tout d'un coup aux armes. Nabis voyant la multitude déja aſſez irritée par elle-même, la fit appeller dans la place. Là il expoſa les demandes impérieuſes des Romains, il y ajouta des circonſtances fauſſes qui en augmentoient encore l'indignité; & comme tantôt l'aſſemblée, tantôt une partie du peuple s'élevoient contre chaque article, il demanda ce qu'on vouloit qu'il répondît ou qu'il fît. Alors preſque tous d'une commune voix, s'écrierent que pour toute réponſe, on prît les armes: & comme il arrive ordinairement dans une multitude confuſe, ils s'encourageoient & s'exhortoient réciproquement: la Fortune, diſoient-ils, ſe déclare pour les gens de cœur. Le Tyran encouragé par une réſolution ſi déterminée, les aſſura qu'ils ſeroient ſecondés par Antiochus & par les Etoliens; & qu'indépendamment de leur ſecours, il avoit des troupes ſuffiſamment pour tenir le ſiege. Il n'étoit plus queſtion de paix dans la ville, & tous les habitants impatients de recommencer la guerre, couroient chacun à leurs poſtes. Quelques-uns même firent une ſortie & tirerent contre les Romains qui ne douterent plus qu'il ne leur fallût ſonger à la guerre. Depuis ce moment il y eut pen-

Et ſe préparent à la guerre

dant quatre jours de légeres escarmouches qui se terminerent sans aucun avantage pour l'un ou pour l'autre parti. Le cinquieme il se donna une bataille plus réguliere ; les assiégés furent repoussés dans la ville avec tant d'épouvante, que quelques-uns des soldats Romains, en poursuivant les fuyards, entrerent par les breches qu'il y avoit alors à la muraille.

Alors Quintius croyant par cette défaite avoir suffisamment arrêté les sorties des ennemis, ne songea plus qu'à former le siege de la place. Pour cet effet ayant envoyé chercher à Gythion les vaisseaux & les troupes de mer dont il avoit besoin, il fit, en attendant leur arrivée, le tour des murailles avec les Tribuns des soldats, pour examiner la situation de cette ville. Sparte dans le commencement étoit ouverte de tous côtés. Les Tyrans avoient nouvellement entouré d'un mur très-fort les endroits de la ville les plus bas & les plus exposés. A l'égard des parties les plus élevées & les plus difficiles à aborder, elles étoient défendues par des troupes nombreuses & aguerries qui tenoient lieu de fortifications. Lorsque Quintius en eut considéré attentivement tous les dehors, il jugea qu'il falloit y donner un assaut général. Il l'investit donc entierement

Quintius fait investir la ville & y donne l'assaut.

avec toutes ſes troupes, qui montoient en joignant les forces terreſtres & maritimes, à cinquante mille hommes tant Alliés que Romains, tant infanterie que cavalerie. Les uns portoient des échelles, les autres des feux, & tout ce qui étoit propre non-ſeulement à forcer, mais encore à effrayer les aſſiégés. Quintius ordonna à ſes gens de s'avancer tous à la fois en pouſſant de grands cris, pour jeter l'effroi parmi les habitants, & ne leur pas donner le temps de ſe reconnoître, & d'examiner où ils devoient ſe porter. Il avoit formé trois corps des plus braves de ſon armée, qui attaquoient chacun une partie différente; l'un celle où ſe trouvent les Ecoles publiques, l'autre le côté du temple de Diane; & le troiſieme l'endroit qu'on appelle Heptagone, toutes parties ouvertes & ſans murailles. Nabis effrayé d'un péril qui le menaçoit de tant de côtés, couroit lui-même, ou envoyoit des Officiers aux endroits qui paroiſſoient les plus preſſés. Mais tous ſes efforts n'empêchant pas que les Romains ne répandiſſent par-tout l'alarme dans la ville, il demeura tellement interdit qu'il n'étoit capable ni de donner, ni de recevoir un conſeil ſalutaire; non-ſeulement il ne ſavoit quel parti prendre, mais il

avoit même abſolument perdu la tête.

D'abord les Lacédémoniens arrêtoient les Romains aſſez facilement dans les eſpaces étroits où ils combattoient contre les trois corps qui les attaquoient en même temps. Mais à meſure que l'action devenoit générale, l'égalité ne ſe ſoutenoit plus entre les deux partis. Les Lacédémoniens ne lançoient que des traits contre leſquels les Romains ſe mettoient aiſément à couvert par la grandeur de leurs boucliers ; outre qu'il y en avoit beaucoup qui ne portoient pas. Car comme ils étoient fort ſerrés, non-ſeulement ils ne pouvoient prendre d'élan pour donner plus de force à leurs javelots, mais ils n'étoient pas même trop fermes ſur leurs pieds. Ainſi de tous les traits qu'ils lançoient de front, il n'y en avoit point qui donnaſſent dans le corps des Romains, & peu même qui reſtoient attachés à leurs boucliers. Quelques-uns furent bleſſés des traits qui les prenoient en flanc & qui partoient des poſtes élevés. Bientôt les Romains ayant pénétré plus avant, ils ſe virent en but non-ſeulement aux armes des aſſiégés, mais même aux tuiles qu'on faiſoit pleuvoir ſur eux du haut des maiſons. Mais mettant leurs boucliers ſur leurs têtes, & les joignant tous enſemble ils forme-

rent la tortue, & s'avançoient en ſûreté ſans qu'on pût les bleſſer ni de loin ni de près. D'abord les rues étroites engorgées par la foule des combattants de part & d'autre, arrêterent quelque temps. Mais quand les Romains en gagnant toujours du terrein, eurent une fois le pouvoir de s'étendre, il ne fut plus poſſible aux Lacédémoniens de réſiſter à leurs efforts : ils tournerent le dos & s'enfuirent avec précipitation ſur des hauteurs. Alors Nabis, qui croyoit la ville priſe, ne ſongeoit plus qu'à s'enfuir. Mais Pythagoras plus aſſuré que lui, & faiſant en ſa place toutes les fonctions de commandant, trouva un expédient pour la ſauver. Il fit mettre le feu aux maiſons les plus voiſines des murailles : & ceux qui ont coutume de s'employer pour éteindre les incendies, concourant tous à augmenter celui-ci, il eut bientôt conſumé tous ces édifices. Les Romains ſont accablés non-ſeulement d'une grêle de tuiles & de pierres, mais encore de la chûte des ſolives & des poutres brûlantes ; tandis que la flamme qui ſe répand au loin, avec des tourbillons de fumée, ajoute à la grandeur du péril un ſentiment de terreur plus grand encore. C'eſt pourquoi ceux des Romains qui étoient encore hors de la ville, mais

Pythagoras fait mettre le feu aux côtés de la ville, attaqués par les Romains & par là en empêche la priſe.

qui se préparoient à y entrer, s'éloignerent promptement des murailles ; & ceux qui y étoient entrés les premiers, craignant que les flammes qu'ils appercevoient derriere eux, ne leur fermassent le chemin de la retraite, en sortirent au plus vîte. Quintius apprenant la raison de ces mouvements, fit sonner la retraite. Ainsi les Romains s'en retournerent dans leur camp, après avoir eu la ville presqu'entre leurs mains.

Quintius qui comptoit encore plus sur la consternation des ennemis, que sur ses propres forces, employa les trois jours suivants à leur donner de fréquentes alarmes, tantôt en tombant sur eux par-tout où ils se présentoient, tantôt en les enfermant de divers côtés, pour leur ôter le moyen d'échapper. En effet le Tyran au désespoir envoya une seconde fois Pythagoras au Général Romain. D'abord ce dernier fit dire à l'envoyé de sortir de son camp, & ne consentit à l'écouter, qu'après qu'il eut employé les prieres les plus humbles, & qu'il se fut respectueusement prosterné à ses pieds. Il commença par remettre le sort de Nabis tout entier à la discrétion des Romains : & Quintius ayant refusé d'ajouter foi à des promesses qui l'avoient déja trompé, convint cependant à la fin de

lui accorder une treve aux conditions qui lui avoient été données par écrit, quelques jours auparavant ; & on reçut l'argent & les ôtages dont il a été parlé. Pendant qu'on preſſoit Nabis, les Argiens apprenant par des courriers envoyés coup ſur coup, l'extrémité à laquelle Lacédémone étoit réduite, encouragés d'ailleurs par l'abſence de Pythagoras qui étoit ſorti de leur ville avec la meilleure partie de la garniſon, ſongerent eux-mêmes à ſe mettre en liberté ; & ſous la conduite d'Archippus, attaquant avec mépris le peu de troupes reſtées dans la citadelle, ils vinrent aiſément à bout de les chaſſer. A l'égard de Timocrate le Pallenien, comme il les avoit traités avec beaucoup de douceur, ils lui donnerent la liberté de ſe retirer. Quintius après avoir conclu la paix avec le Tyran, congédié Eumenes & les Rhodiens, & renvoyé ſon frere L. Quintius à ſa flotte, vint à Argos pour prendre part à la joie de ſes habitants.

Les Argiens, dans les tranſports de leur reconnoiſſance, indiquerent pour le jour de l'arrivée du Général Romain & de ſon armée, l'ouverture des jeux Néméens dont les malheurs de la guerre avoient empêché la célébration au temps

marqué, & ils choisirent Quintius lui-même pour y présider. Plusieurs circonstances mettoient le comble à leur joie & à leur félicité. Ceux de leurs citoyens que Pythagoras & Nabis leur avoient enlevés, étoient revenus dans la ville; aussi-bien que ceux dont Pythagoras avoit découvert la conspiration, & qui étoient échappés à la vengeance qu'il commençoit déja à exercer contre eux. Ils voyoient rentrer chez eux la liberté après en avoir été si long-temps bannie : ils voyoient les Romains, ces libérateurs qui n'avoient pris les armes contre le Tyran, que pour briser leurs fers. Ainsi le jour de ces jeux, la liberté des Argiens en particulier fut aussi annoncée par la voix du héraut. Mais si la délivrance d'Argos charmoit l'assemblée générale des Achéens, d'un autre côté la servitude de Lacédémone, où restoit le Tyran toujours en état de se faire craindre, mêloit à leur joie une inquiétude qui en altéroit beaucoup la douceur.

Plaintes des Etoliens contre Quintius.

D'ailleurs les Etoliens dans toutes leurs assemblées censuroient la conduite des Romains de la maniere la plus outrageante. Ils n'avoient point cessé, disoient-ils, de persécuter Philippe, qu'il n'eût renoncé à toutes les villes de la Grece : au lieu qu'ils laissoient un Tyran en pos-

ſeſſion de Lacédémone ; & en exil un (1) Roi légitime qui avoit ſervi les Romains dans leurs armées, & tant d'autres citoyens des plus illuſtres : que le peuple Romain en conſervant Nabis, étoit devenu le miniſtre de la tyrannie. Quintius ramena ſes troupes à Elatie d'où il les avoit tirées pour la guerre de Sparte. Il y en a qui aſſurent que ce ne fut pas de la ville même que Nabis combattit les Romains ; mais que s'étant campé vis-à-vis d'eux, après avoir longtemps attendu les ſecours des Etoliens, il fut enfin obligé d'en venir aux mains pour repouſſer les ennemis qui avoient donné ſur ſes fourrageurs ; qu'il fut vaincu, qu'on lui tua quinze mille hommes ſur la place, qu'on lui en prit quatre mille, qu'on s'empara de ſon camp, & qu'enfin il demanda & obtint la paix.

On reçut à Rome à peu près dans le même temps, de la part de T. Quintius & de M. Porcius, les lettres où ces deux Généraux rendoient compte au Sénat de ce qui s'étoit paſſé ſoit à Lacédémone, ſoit en Eſpagne. On décerna au nom de l'un & de l'autre, des proceſſions publiques & des actions de

(1) Il entend par-là Ageſipolis dont il eſt parlé plus haut.

graces durant trois jours. L. Valérius voyant ſa province paiſible par la défaite des Boyens auprès de la forêt Litane, revint à Rome pour y tenir les aſſemblées dans leſquelles furent nommés Conſuls Pub. Cornélius Scipion l'Africain pour la ſeconde fois, & T. Sempronius Longus. Leurs peres avoient été Conſuls la premiere année de la ſeconde guerre Punique. On tint enſuite les aſſemblées Prétoriennes, où l'on créa Pub. Cornélius Scipion, deux autres Scipions portant tous deux le nom de Cn. Cornélius, & les ſurnoms l'un de Merenda, & l'autre de Blaſius, Cn. Domitius Enobarbus, Sex. Digitius, & T. Juvencius Thalna. Après la tenue des aſſemblées le Conſul retourna dans ſa province. Ceux de Ferente tâcherent cette année d'établir un nouveau privilege ; ils vouloient que les Latins qui s'étoient fait inſcrire dans une colonie Romaine, fuſſent tenus pour citoyens Romains. Et comme ceux qui avoient été admis dans les colonies de (1) Pouzol, de Salerne & de Buxento, ſe portoient pour citoyens Romains, le Sénat déclara qu'ils ne l'étoient point.

(1) Il y a quelque choſe d'obſcur en ce paſſage. Car on n'avoit point encore envoyé de colonie dans ces trois villes, on en avoit ſeulement fait le projet qui ne fut exécuté que trois ans après.

Pub. Scipion l'Africain II. & Sempronius Longus, Con. an. de R. 558.

Au commencement de l'année qui eut pour Consuls Pub. Cornélius Scipion l'Africain pour la seconde fois, & Ti. Sempronius Longus, il arriva à Rome deux Ambassadeurs de la part du Tyran Nabis. Le Sénat leur donna audience dans le Temple d'Apollon hors de la ville. Ils étoient venus demander la ratification de la paix conclue avec T. Quintius, & on la leur accorda. Quand on vint à délibérer sur les départements des Généraux, le Sénat étoit fort d'avis que la guerre étant terminée en Espagne & en Macédoine, on décernât aux deux Consuls l'Italie pour Province. Mais Scipion représenta qu'il suffisoit de laisser l'un des Consuls en Italie, & qu'il étoit à propos d'envoyer l'autre en Macédoine. « Qu'on étoit à la «
veille d'avoir à soutenir une guerre «
dangereuse contre Antiochus. Si de «
son propre mouvement il étoit déja «
passé en Europe, que ne feroit-il point «
quand il se verroit excité d'un côté par «
les Etoliens, ennemis déclarés de la Ré- »
publique; & de l'autre, par Annibal, à «
qui tant de victoires remportées sur les «
Romains, avoient donné la plus gran- «
de célébrité » ? Pendant qu'on disputoit sur les provinces des Consuls, les Préteurs tirerent au sort leurs départe-

ments reſpectifs ; Cn. Domitius fut chargé de rendre la juſtice aux citoyens, & T. Juvencius aux étrangers : l'Eſpagne ultérieure échut à Pub. Cornélius, & la citérieure à Sex. Digitius : Cn. Cornélius Blaſius eut la Sicile, & Merenda la Sardaigne. On ne jugea pas à propos de faire paſſer une nouvelle armée dans la Macédoine : au contraire, on décida que Quintius rameneroit la ſienne en Italie, & qu'elle ſeroit licenciée, avec celle que commandoit M. Porcius Caton dans l'Eſpagne. On donna l'Italie pour département aux deux Conſuls, on les chargea d'y lever deux légions pour la garde de la ville ; afin qu'après la réforme que le Sénat jugeroit à propos de faire dans les troupes, la République eût encore cette année huit légions à ſon ſervice.

Printemps ſacré.

L'année précédente ſous le Conſulat de M. Porcius, & de L. Valérius, on avoit offert aux Dieux un printemps ſacré. Mais le grand Pontife Pub. Licinius ayant déclaré d'abord au College des Prêtres, & enſuite, par leur avis, au Sénat même, qu'on avoit commis des fautes eſſentielles dans cette cérémonie, les Sénateurs ordonnerent qu'elle ſeroit faite tout de nouveau de la maniere que les Pontifes l'auroient reglée, & que

pour la célébration des grands jeux, qu'on avoit auſſi fait vœu de repréſenter, on emploieroit la même ſomme que de coutume. On déclara qu'on devoit comprendre ſous le nom de printemps ſacré tous les animaux qui naîtroient depuis les Calendes de Mars, juſqu'à celles de Mai, pendant le Conſulat de Pub. Corn. Scipion & de T. Sempr. Longus. On tint enſuite les Aſſemblées des Cenſeurs. Sex. Elius Petus & C. Cornélius Céthégus qui furent élevés à cette dignité, continuerent le titre & le rang de Prince du Sénat au Conſul Pub. Scipion à qui les Cenſeurs précédents l'avoient déja déféré. Ils ne reformerent que trois Sénateurs : & cette réforme tomba ſur des gens dont aucun n'avoit encore paſſé par les magiſtratures curules. Ils meriterent encore la faveur & la bienveillance de tout l'Ordre, par leur attention à recommander aux Ediles Curules d'avoir ſoin que, pendant la célébration des jeux Romains, les Sénateurs fuſſent aſſis dans des places diſtinguées, au lieu qu'auparavant ils étoient confondus avec le peuple. Il n'y eut non plus qu'un fort petit nombre de Chevaliers privés des chevaux que la République leur entretenoit ; & aucun Ordre n'eut lieu de ſe plaindre de leur

Les Sénateurs aſſis pour la premiere fois ſur des ſieges diſtingués, pendant la célébration des jeux.

ſévérité. Ils firent réparer & aggrandir le veſtibule du Temple de la Liberté, auſſi-bien que (1) l'Hôtel de Ville. On offrit aux Dieux le printemps ſacré ; & on célébra les jeux Romains ſuivant le vœu qu'en avoit fait le Conſul Servius Sulpicius Galba. Pendant que tous les citoyens étoient occupés à ce ſpectacle, Q. Pleminius, qu'on tenoit enfermé en priſon, à cauſe des crimes & des ſacrileges multipliés qu'il avoit commis à Locres, gagna du monde pour mettre le feu en même temps dans pluſieurs quartiers de la ville ; ſon deſſein étoit de rompre ſa priſon à la faveur du tumulte que cet accident ne manqueroit pas d'exciter. Mais ce déteſtable complot ayant été découvert par quelques-uns des complices, Pleminius fut deſcendu dans un cachot où on l'étrangla.

Plemi-nius entreprend de brûler Rome ; & la conjuration ayant été découverte, il eſt étranglé en priſon.

Cette année on conduiſit des colonies de citoyens Romains à Pouzol, à Vulturne & à Literne, chacune de trois cents hommes. On leur diſtribua un territoire qui avoit appartenu aux Campaniens. On en établit auſſi deux, l'une à Salerne, & l'autre à Buxento. Les

Colonies nouvelles.

(1) On a traduit ainſi ces mots latins, *Villa publica*. C'étoit en effet un édifice public dans le champ de Mars, où ſe traitoient les affaires de la ville, & où logeoient quelquefois les Ambaſſadeurs étrangers.

Triumvirs qu'on chargea de faire ces établiſſements, furent Ti. Sempronius Longus actuellement Conſul, M. Servilius, & Q. Minucius Thermus. Trois autres Triumvirs, ſavoir D. Junius Brutus, M. Bœbius Tamphilus, & M. Helvius, en conduiſirent auſſi une à Siponte, dans un territoire des Arpiniens. Cn. Octavius, L. Emilius Paulus, & C. Pletorius, en menerent une à Crotone que les Romains avoient ôtée aux Grecs. Enfin L. Cornélius Merula & C. Salonius (1) établirent la derniere à Tempſa, dans des terres qu'on avoit priſes ſur les Brutiens, qui eux-mêmes en avoient chaſſé les Grecs. On vit auſſi cette année à Rome divers prodiges, & on en publia pluſieurs qu'on n'avoit pas vus. On apperçut des gouttes de ſang dans la place publique, dans le lieu des aſſemblées, & dans le Capitole. Il plut de la terre à pluſieurs repriſes ; le feu prit à la tête de Vulcain. Voilà ce qu'on crut voir dans la ville. Mais en même temps on y apprenoit qu'à Interamne on avoit vu couler un ruiſſeau de lait : qu'à Rimini il étoit né des enfants de condition libre ſans yeux & ſans nez ; & un dans le Picentin qui n'avoit ni pieds

Prodiges.

(1) Il manque là le nom d'un Triumvir. Car il y en avoit ordinairement trois.

ni mains. En vertu d'un décret des Pontifes on fit des ſacrifices d'expiation pour ces prodiges ; & ſur ce que ceux d'Adria annoncerent qu'il avoit plu des pierres dans leurs champs, on ordonna une neuvaine.

Expéditions dans la Gaule.

Dans la Gaule le Proconſul L. Valérius Flaccus combattit en bataille rangée, autour de Milan, contre les Gaulois Inſubriens, & les Boyens qui ſous la conduite de Dorulacus, avoient paſſé le Pô, pour faire prendre les armes aux Inſubriens ; il leur tua dix mille hommes. Pendant les mêmes jours, M. Porcius Caton triompha des Eſpagnols. Il fit porter dans ce triomphe (1) vingt-cinq mille livres d'argent en lingot ; (2) cent vingt-trois mille deniers d'argent monnoyé à l'empreinte d'un char attelé de deux chevaux ; cinq cent quarante mille livres peſant d'argent tiré des mines de Hueſca ; & quatorze cents livres peſant d'or. Il partagea le butin

(1) Qui font trente-ſept mille cinq cents marcs ſuivant notre façon de compter, ſavoir à huit onces le marc : car la livre des Romains étoit de douze onces, comme on l'a déja obſervé.

(2) Environ 61500 livres.

(3) Si, comme on l'a ſuppoſé, on doit ajouter (millia) au latin, la ſomme eſt immenſe. Si on le retranche, & que ce ne ſoit que 540 livres, la ſomme eſt très-médiocre.

butin & distribua à chacun des simples soldats treize livres dix sols, & (1) le triple aux cavaliers. Le Consul Ti. Sempronius s'étant rendu dans sa province, conduisit tout d'un coup ses légions sur les terres des Boyens. Boiorix qui étoit alors leur Roi ayant avec le secours de ses deux freres fait soulever toute la nation, se campa dans un lieu découvert & de facile accès, pour faire connoître aux Romains qu'il étoit disposé à les combattre, s'ils entroient dans le pays. Le Consul ayant reconnu le nombre & l'audace des ennemis, envoya avertir son collegue de le venir joindre au plus vîte : qu'il tireroit les choses en longueur jusqu'à son arrivée. La raison qui portoit le Consul à demeurer en attendant sur la défensive, fut précisément celle qui porta le Chef des Gaulois à l'attaquer ; outre que la retenue des Romains augmentoit encore sa confiance : car le premier ne vouloit point combattre en l'absence de son Collegue ; & l'autre se hâtoit de prévenir son arrivée. Cependant les Gaulois se contenterent durant deux jours de se présenter, déterminés à combattre les Romains, s'ils sortoient de leur camp. Mais le troisieme ils s'approcherent de leurs retranchements, &

(1) T. Live a oublié les Centurions.

les attaquerent par plusieurs endroits en même temps. Le Consul ordonna aussitôt à ses soldats de prendre les armes, mais leur défendit d'avancer sur le champ pour augmenter la sotte arrogance des ennemis, & avoir le temps de faire ses dispositions & de marquer les portes par lesquelles chaque corps de troupes devoit charger les Gaulois. Deux légions eurent ordre de sortir enseignes levées par les deux portes (1) principales. Mais les Gaulois se présenterent à elles si serrés qu'ils leur en fermoient l'issue. Les uns & les autres combattirent longtemps dans ces passages étroits, ils pressoient autant de leurs boucliers & de leurs corps, qu'ils chargeoient de leurs épées & de leurs bras; les Romains vouloient se jeter hors de leur camp, & les Gaulois, y pénétrer ou au moins empêcher les ennemis d'en sortir. Les deux armées ne purent jamais s'ébranler l'une l'autre, jusqu'à ce qu'enfin Q. Victorius premier Centurion de la seconde légion, & C. Atinius Tribun militaire de la premiere, firent une action hardie, mais qu'on avoit souvent tentée

(1) On appelloit ainsi celles qui étoient l'une à la droite, & l'autre à la gauche du camp. Celle qui donnoit du côté des ennemis, se nommoit la Prétorienne; & la quatrieme qui étoit sur le derriere, & la plus éloignée d'eux, la Décumane.

avec ſuccès dans les occaſions périlleuſes. Ils jeterent les enſeignes au milieu des ennemis : alors les ſoldats de la ſeconde légion courant avec impétuoſité pour les reprendre, s'élancerent les premiers hors des portes.

Ils combattoient déja hors du rempart, la quatrieme légion étoit encore arrêtée à la porte, lorſqu'il s'éleva un autre tumulte dans la partie poſtérieure du camp. Les Gaulois avoient fait irruption par la porte (1) Queſtorienne, & tué le Queſteur L. Poſtumius ſurnommé Tympanus, M. Atinius & Pub. Sempronius Préfets des Alliés, avec environ deux cents ſoldats, qui s'étoient mis en devoir de les repouſſer. Le camp eut été pris de ce côté-là, ſans une cohorte extraordinaire (2) envoyée par le Conſul pour garder la porte Queſtorienne : elle tua ou chaſſa ceux des ennemis qui étoient déja entrés dans le camp, & repouſſa ceux qui ſe diſpoſoient à les ſuivre. Dans le même temps la quatrieme légion avec deux cohortes extraordinaires fit une ſortie vive. Par ce moyen il ſe livra à la fois trois combats

(1) On l'appelloit ainſi parce que c'étoit-là qu'étoit le Queſteur avec l'argent de l'armée.

(2) C'étoit un corps de ſoldats choiſis pour les coups de mains ; à-peu-près comme ſont aujourd'hui nos grenadiers.

autour du camp en différents endroits ; & l'attention des ſoldats étoit partagée entre les ennemis qu'ils avoient en face, & leurs compagnons dont ils entendoient les cris confus ſans ſavoir quel étoit leur ſort. Les deux partis combattirent juſqu'à midi avec des forces égales, & preſque avec les mêmes eſpérances. Mais à la fin les Gaulois d'une complexion molle & flaſque ne pouvant plus long-temps ſoutenir la fatigue, la chaleur & ſur-tout la ſoif, abandonnerent le champ de bataille, à l'exception d'un petit nombre que les Romains mirent bientôt en déroute ; & poufferent dans leur camp. Le Conſul de ſon côté ayant auſſi fait ſonner la retraite, la plupart des ſoldats obéirent. Mais les autres emportés par l'ardeur de combattre, & par l'eſpérance de s'emparer du camp des ennemis, les pourſuivirent juſqu'à leurs paliſſades. Les Gaulois voyant le petit nombre des Romains, firent ſur eux une ſortie générale ; & les Romains fuyant à leur tour dans leur camp, où ils n'avoient pas voulu rentrer par l'ordre du Conſul, furent obligés de céder à la crainte & à la terreur. Ainſi on les vit alternativement tantôt victorieux & tantôt prendre la fuite. Cependant les Gaulois perdirent autour de onze mille hommes, au lieu

qu'il n'y en eut que cinq mille de tués de la part des Romains. Les premiers ſe retirerent au fond de leur pays, & le Conſul ramena ſes légions à Plaiſance. Les uns prétendent que Scipion ayant joint ſon armée à celle de ſon Collegue, ils pouſſerent le ravage dans les terres des Boyens auſſi loin que les bois & les marais leur permirent d'avancer. Les autres aſſurent qu'ils s'en retournerent à Rome pour y tenir les Aſſemblées, ſans avoir rien fait qui mérite d'être rapporté.

Cette même année T. Quintius paſſa tout l'hiver à Elatie, où il avoit ramené ſes troupes. Il s'occupa à rendre la juſtice, & à réformer pluſieurs abus que Philippe lui-même ou ſes Lieutenants avoient introduits dans les villes, en favoriſant ceux qui tenoient ſon parti, au préjudice des droits & de la liberté des autres. Dès le commencement du printemps, il ſe rendit à Corinthe où il avoit convoqué les Etats. Là dans le diſcours qu'il fit aux Députés de tous les peuples rangés autour de lui, il inſiſta beaucoup ſur l'amitié que Rome avoit depuis long-temps contractée avec toutes les nations Grecques, ſur les ſervices que leur avoient rendus tous les Généraux Romains qui étoient venus en Macécédoine avant lui, & ſur ce qu'il avoit

fait lui-même, depuis qu'il y commandoit les armées de la République. L'Assemblée applaudit avec joie à tout ce qu'il avoit dit, excepté à l'article de Nabis ; on croyoit qu'il ne convenoit pas à un Général qui vouloit rendre la liberté à la Grece, d'y laisser dominer un Tyran non-seulement odieux à ses sujets, mais encore redoutable à tous les états voisins, & qui s'étoit fixé dans le sein de la ville la plus célebre. Quintius qui n'ignoroit pas la disposition des Grecs à cet égard, leur répondit qu'il n'auroit jamais consenti à faire la paix avec Nabis, s'il eût été possible de le détruire, & de conserver Lacédémone. Mais que voyant la ruine de l'une attachée à celle de l'autre, il avoit cru qu'il valoit encore mieux laisser subsister ce Tyran, après l'avoir affoibli jusqu'au point de ne pouvoir plus nuire à personne, que de faire périr la ville en voulant la sauver par des remedes dont elle n'étoit pas en état de supporter la violence.

Après avoir rendu compte de ce qu'il avoit déja fait ; il ajouta » que son dessein » étoit de repasser en Italie avec toute son » armée : que dans dix jours ils appren» droient que les garnisons de Chalcis » & de Démétriade avoient été retirées :

qu'il alloit dans le moment & ſous « leurs yeux évacuer (1) Acrocorinthe, « & la remettre aux Achéens, afin de « confondre publiquement les Etoliens « qui taxoient d'indiſcrétion la confiance « avec laquelle la Grece avoit remis « aux Romains le ſoin de ſa liberté ; « & qui publioient qu'en ſecouant le « joug des Macédoniens, pour ſe ſou- « mettre à celui des Romains, elle « n'avoit fait que changer de maîtres. « Mais que cette nation n'avoit jamais « montré que de la témérité & de « l'emportement dans ſes diſcours & « dans ſes actions. Qu'il avertiſſoit tous « les autres peuples de juger de leurs « amis ſur des faits & non ſur des diſ- « cours, & de diſtinguer bien ceux à « qui ils devoient ſe fier, de ceux con- « tre leſquels ils devoient être en garde. « Qu'ils uſaſſent modérément de leur « liberté. Que rien n'étoit plus ſalutaire « tant au public qu'aux particuliers, « quand on ſavoit y mettre des bornes ; « mais que ſi on la pouſſoit trop loin, « elle dégéneroit en une licence odieuſe « aux autres & funeſte à ceux-mêmes qui « s'y livroient. Que les Chefs des Ré- « publiques, les ordres entre eux, & les « peuples en commun devoient ſonger «

Excellents avis de Quintius aux Grecs.

(1) C'étoit la citadelle de Corinthe.

» à maintenir l'union & la concorde.
» Que tant qu'ils ſeroient de bonne in-
» telligence, il n'y avoit point de Roi,
» point de Tyran qui pût leur nuire;
» que les ſéditions & la diſcorde favo-
» riſoient les projets de l'ennemi, parce
» que dans une guerre civile la faction
» la plus foible aimoit mieux ſe donner
» à un maître étranger, que de ramper
» ſous un citoyen. Qu'ils conſervaſſent
» avec ſoin une liberté recouvrée par les
» armes d'un peuple généreux : & que
» par-là ils ſe montraſſent dignes de la
» faveur qu'ils en avoient reçue.

Ces avis paternels leur firent verſer à tous des larmes de ſentiment en ſi grande abondance, que Quintius lui-même en fut attendri. Ils l'interrompirent un moment, pour applaudir à ſon diſcours, & s'exhorter les uns les autres à graver profondément dans leur mémoire & dans leur cœur, des leçons qu'ils devoient reſpecter comme des oracles. Quand ils eurent fait ſilence, il les exhorta à chercher avec ſoin les Romains qui pouvoient être parmi eux dans la ſervitude, & à les lui renvoyer en Theſſalie avant deux mois. Qu'il étoit de leur honneur de ne point laiſſer en eſclavage dans un pays devenu libre, ceux à qui ils étoient redevables de cette liberté. Tous s'écrie-

rent qu'ils le remercioient de ses bienfaits, & entr'autres de la bonté qu'il avoit de les avertir d'un devoir si juste & si indispensable. En effet il existoit un grand nombre de ces prisonniers faits pendant la guerre & qu'Annibal avoit vendus comme esclaves, parce qu'on refusoit de les racheter. Ce qui prouve la multitude de ces infortunés ; c'est que Polybe a écrit qu'il en coûta pour leur rançon, cent talents aux Achéens, quoiqu'ils l'eussent fixée à cinq cents deniers pour chacun. Car sur ce pied-là il falloit qu'il y en eût douze cents dans la seule Achaie. Jugez par-là combien il devoit y en avoir dans toute la Grece.

L'Assemblée n'avoit pas encore été congédiée, lorsque regardant derriere eux, les Grecs virent la garnison qui descendoit de la citadelle, gagnoit les portes de la ville, & se retiroit, suivie du Général Romain : tous les Députés l'accompagnerent en lui prodiguant les noms de Sauveur & de Libérateur. Enfin Quintius prenant congé d'eux avec beaucoup de politesse & de civilité, les renvoya & s'en retourna à Elatie par le même chemin qu'il étoit venu. Il renvoya delà Appius Claudius son Lieutenant avec toutes ses troupes, & lui ordonna de se rendre à Orique en passant par la

Quintius évacue les villes de Grece où il y avoit garnison Romaine.

Thessalie & l'Epire, & de l'y attendre. C'étoit dans ce port qu'il avoit dessein de s'embarquer avec son armée pour repasser en Italie. En même temps il écrivit à son frere L. Quintius Commandant de la flotte, de rassembler dans le même endroit les vaisseaux de charge de toutes les côtes de la Grece. Pour lui s'étant rendu à Chalcis, il tira non-seulement de cette ville, mais encore d'Orée & d'Eretrie, les garnisons qui y étoient ; & ayant assemblé les Députés des villes de l'Eubée, il les fit souvenir de l'état où ils les avoit trouvés, leur montra celui dans lequel il les laissoit, puis les congédia. Il alla delà à Démétriade qu'il évacua, comme il avoit fait Corinthe & Chalcis, à la vue de tout le monde, il passa en Thessalie dans le dessein non-seulement de rendre la liberté aux villes de cette contrée, mais encore de les tirer de l'anarchie tumultueuse où elles étoient plongées, & de leur donner une forme supportable de gouvernement. Car ce n'étoient pas seulement les malheurs des temps, ou la tyrannie des Rois qui avoient causé ces troubles, mais encore le caractere inquiet & remuant de cette nation : depuis son origine jusqu'à nos jours le tumulte & l'esprit

Il regle les affaires de la Thessalie.

de sédition a perpétuellement été l'ame de ses comices, & de toutes ses assemblées générales & particulieres. Il se regla principalement sur le revenu des particuliers, pour choisir des Juges & en composer un Sénat ; il mit la puissance entre les mains de ceux qui par leur fortune, avoient le plus d'intérêt de maintenir la paix & la tranquillité dans la République (1).

Il s'embarque avec les troupes pour retourner en Italie

Ayant ainsi reglé les affaires de la Thessalie, il passa par l'Epire & vint à Orique où il devoit s'embarquer pour l'Italie. Toutes les troupes se rendirent de ce port dans celui de Brindes, d'où elles traverserent toute l'Italie jusqu'à Rome presqu'en triomphe, précédées de tout le butin fait sur les ennemis, lequel formoit une file aussi longue que la colonne des soldats. Le Sénat donna audience à Quintius hors de la ville, & après qu'il eut rendu un compte exact de tout ce qu'il avoit exécuté, lui décerna d'un consentement unanime le triomphe qu'il avoit si bien mérité. La cérémonie dura trois jours entiers. Le premier jour il exposa à la vue des citoyens les armes prises sur les ennemis, & les statues de

Triomphe magnifique de T. Quintius

(1) Tel fut le systême du Roi Servius Tullius dans la division des classes, heureusement imaginée par ce Prince.

marbre & de cuivre dont la plus grande partie avoient été enlevées à Philippe. Le fecond jour il fit paffer en revue l'or & l'argent tant façonné que monnoyé, ou en lingots : il y avoit (1) dix-huit mille livres pefant d'argent en barre, & deux cent foixante-dix mille livres de (2) façonné. Car on y remarquoit une grande quantité de vafes de tout ufage, la plupart enrichis de cifelure, dont quelques morceaux étoient des chef-d'œuvres, avec dix boucliers auffi d'argent : fans parler d'un nombre prodigieux de vafes de cuivre artiftement exécutés. En argent monnoyé il y avoit autour de quatre-vingt-quatre mille pieces attiques appellées tetradrachmes, chacune du poids de quatre deniers Romains à-peu-près. (3) L'or montoit à trois mille fept cent quatorze livres pefant, outre un bouclier entiérement du même métal, & quatorze mille cinq cent quatorze (4) Philippes d'or. Le troifieme jour on fit paroître aux yeux du public les couronnes d'or dont les

(1) Vingt-fept mille marcs.

(2) Par argent façonné il faut entendre la vaiffelle ou les ftatues, & autres pieces de ce métal travaillées. Or 270000 livres pefant font 405000 marcs.

(3) Cinq mille cinq cent foixante-onze marcs.

(4) Ces écus portoient l'image de Philippe, & pouvoient valoir autour de vingt fols chacun.

différents Etats avoient fait présent aux Romains, au nombre de cent quatorze: ensuite marchoient les victimes qu'on alloit immoler. On voyoit devant le char du Triomphateur les prisonniers & les ôtages les plus illustres : du nombre des derniers étoient Démétrius fils de Philippe, & Armenes fils de Nabis. Quintius venoit après porté sur son char suivi des soldats de son armée, qui étoient en grand nombre, parce qu'il n'en avoit point laissé dans la province. Il leur fit distribuer à chacun douze livres dix sols, le double aux centurions, le triple aux Chevaliers. Ceux des Romains qu'il avoit délivrés de la servitude, & qui le suivoient la tête rase, ajouterent à l'éclat de son triomphe.

Démétrius fils de Philippe, & Armenes fils de Nabis, en ôtage à Rome.

Sur la fin de cette année Q. Elius Tubéron Tribun du peuple proposa & fit passer une loi qui portoit qu'on établiroit deux colonies Latines, l'une dans le pays des Brutiens, & l'autre dans les terres des Thuriniens. Pour faire la distribution des terres de l'Abruzze, on créa trois Commissaires qui furent Q. Nevius, M. Minucius, & M. Furius Crassipes; & pour partager celles du territoire de Thurium, on en nomma trois autres, Cn. Manlius, Q. Elius, & L. Apustius. Ce fut le Préteur Cn.

Domitius qui tint dans le Capitole les deux Aſſemblées où ces Commiſſaires furent choiſis. On conſacra cette année pluſieurs chapelles, ſavoir celle de Junon Soſpite dans le marché aux herbes, que C. Cornélius avoit vouée quatre ans auparavant, dans la guerre de Gaule, & qu'il avoit fait bâtir en qualité de Conſul, comme il la dédia pour lors en qualité de Cenſeur : celle du Dieu Faune, que les Ediles C. Scribonius & Cn. Domitius avoient fait bâtir il y avoit deux ans, de l'argent des amendes, & que le dernier dédia alors étant Préteur de la ville : celle de la Fortune Primigénie, que Pub. Sempronius avoit vouée dix ans auparavant pendant la guerre de Carthage, & qu'il avoit depuis fait conſtruire dans ſa Cenſure. Ce fut Q. Marcius Ralla qui la dédia, ayant pour cet effet été créé Duomvir. Enfin le Duomvir C. Servilius fit dans l'iſle la conſécration de la chapelle de Jupiter, que le Préteur L. Furius Purpuréon avoit vouée ſix ans auparavant dans la guerre de Gaule, & qu'il avoit enſuite fait bâtir pendant ſon Conſulat.

Sur ces entrefaites Pub. Scipion revint de la Gaule ſa province à Rome, pour préſider aux aſſemblées dans leſquelles on choiſit pour Conſuls L. Cor-

nélius Mérula, & Q. Minucius Thermus. Le lendemain on éleva à la Préture L. Cornélius Scipion, M. Fulvius Nobilior, C. Scribonius, M. Valérius Meſſala, L. Porcius Licinus, & C. Flaminius. Les Ediles Curules C. Atilius Serranus, & L. Scribonius Libon, firent les premiers repréſenter les Jeux (1) Scéniques avec les Jeux Romains, ou les grands Jeux. Ce fut auſſi pour la premiere fois que le Sénat aſſiſta aux ſpectacles, ſéparé d'avec le peuple. Cette diſtinction, comme toutes les autres nouveautés, donna lieu à bien des diſcours, & fut approuvée ou blâmée à Rome, ſuivant la diverſité des intérêts. Les uns diſoient » Qu'enfin on « avoit accordé à l'Ordre le plus auguſte « de la République un privilege qui lui « étoit dû depuis long-temps. Les autres « au contraire publioient qu'on relevoit « la dignité des Sénateurs aux dépens de « la majeſté du peuple Romain. Que « toutes ces différences qu'on mettoit en- « tre les Ordres de la République étoient « également contraires à la concorde & « à la liberté. Que pendant cinq cent « cinquante-huit ans aucun citoyen n'a- « voit eu la préſéance ſur les autres dans « les ſpectacles. Quelle nouvelle raiſon « pouvoient avoir ou les Sénateurs d'évi- «

(1) Quelques Pieces de Théâtre.

» ter la compagnie des ſimples citoyens,
» ou les riches de ne vouloir plus s'aſ-
» ſeoir à côté des pauvres ? Que c'é-
» toit une innovation odieuſe dont on
» ne trouvoit point d'exemples dans les
» autres Républiques ». Enfin on ajoute que Scipion l'Africain lui-même ſe repentit d'avoir propoſé ce réglement dans ſon Conſulat. Tant il eſt vrai que dans un Etat tous les changements ſont déſapprouvés & qu'on tient toujours aux anciens uſages, à moins qu'on n'en ait évidemment reconnu l'abus.

L. Cornélius & Quin. Minucius Con an de R 559.

Tremblement de terre.

Au commencement de l'année où furent Conſuls L. Cornélius & Q. Minucius, on annonça des tremblements de terre ſi fréquents, que les citoyens étoient excédés non-ſeulement de ces prodiges, mais encore des ſacrifices expiatoires qu'ils exigeoient. On ne pouvoit ni tenir les Aſſemblées ordinaires du Sénat, ni travailler aux affaires courantes de la République, les Conſuls étant uniquement occupés du ſoin d'appaiſer la colere des Dieux. Enfin les Décemvirs ayant eu ordre de conſulter les Livres de la Sibylle, en conſéquence de leur réponſe, on ordonna des proceſſions pour trois jours conſécutifs. Tous les citoyens d'une même famille alloient faire leurs prieres dans tous les Tem-

ples, ayant des couronnes ſur leurs têtes : mais les Conſuls de l'avis du Sénat défendirent d'annoncer un nouveau tremblement de terre, le même jour deſtiné à conjurer un tremblement de terre annoncé auparavant. Les Conſuls d'abord, & après eux les Préteurs tirerent leurs provinces au ſort. Cornélius fut chargé de la Gaule, & Minucius de la Ligurie. Entre les Préteurs C. Scribonius eut la commiſſion de rendre la juſtice aux citoyens à Rome, & M. Valérius de juger les conteſtations des étrangers. L. Cornélius fut envoyé dans la Sicile, L. Porcius dans la Sardaigne, C. Flaminius dans l'Eſpagne citérieure, & M. Fulvius dans l'ultérieure.

Les Conſuls ne s'attendoient point à faire la guerre cette année, lorſqu'ils reçurent de M. Cincius Gouverneur de Piſes, des lettres par leſquelles il leur mandoit que » vingt mille Liguriens « en conſéquence d'une conjuration faite « dans l'aſſemblée générale de la nation, « avoient pris les armes ; & après avoir « ravagé les campagnes de Luna, étoient « paſſés dans celles de Piſes, d'où ils « avoient couru & déſolé toutes les cô- « tes maritimes ». En conſéquence de cette nouvelle, le Conſul Minucius à qui la Ligurie étoit échue, après avoir pris

Soulevement des Liguriens.

l'avis des Sénateurs, monta ſur la Tribune aux harangues, & delà ordonna aux deux légions de la ville qui avoient été levées l'année précédente, de ſe trouver à Arretie dans dix jours. Que pour les remplacer, il alloit enrôler deux autres légions de citoyens. En même temps il avertit par un édit tous les Magiſtrats des Alliés du nom Latin, & les Députés des autres peuples qui en vertu de leur union avec les Romains, devoient fournir des ſoldats, de ſe rendre auprès de lui dans le Capitole. Il les chargea de lui former entre eux tous, une armée de quinze mille hommes d'infanterie, & de cinq cents cavaliers, proportionnant le contingent de chaque peuple à ſes forces ; & ſur le champ leur commanda de ſortir de Rome pour retourner chez eux, & y faire en diligence les levées qu'il demandoit. On décerna aux Préteurs Fulvius & Flaminius chacun trois mille hommes d'infanterie Romaine & cent cavaliers pour recruter les armées d'Eſpagne, avec chacun cinq mille hommes d'infanterie & deux cents cavaliers des Alliés du nom Latin : & on leur ordonna à eux & aux autres Préteurs, de renvoyer les vieux ſoldats à Rome, dès qu'ils ſeroient arrivés dans leurs Provinces. Alors une

grande partie des ſoldats dont étoient composées les légions de la ville, s'adreſſerent aux Tribuns du peuple, les priant de les diſpenſer de ſervir, les uns parce qu'ils avoient fait leur temps, les autres parce que leurs infirmités les mettoient hors d'état de ſoutenir les fatigues de la guerre. Avant que les Tribuns euſſent répondu leur requête, l'affaire fut décidée par les lettres de T. Sempronius, qui apprenoient que quinze mille Liguriens étoient entrés ſur les terres de Plaiſance, & avoient mis tout le pays à feu & à ſang, juſques ſous les murailles mêmes de la colonie & ſur les rives du Pô : & qu'à leur exemple, les Boyens alloient ſe ſoulever. Ainſi le Sénat déclara que les ſuites de cette révolte étant à craindre, les Tribuns ne devoient point écouter la demande des ſoldats, ni les diſpenſer de ſe trouver au rendez-vous. Ils enjoignirent de plus aux Alliés du nom Latin, qui avoient ſervi dans les troupes de Pub. Cornélius & de T. Sempronius, mais que ces deux Généraux avoient licenciés pendant leur Conſulat, de ſe trouver dans l'Etrurie, au jour & au lieu que le Conſul L. Cornélius leur indiqueroit : & au Conſul Cornélius lui-même de lever, & d'armer autant de

ſoldats qu'il aviſeroit, dans les villes & dans les campagnes par où il lui faudroit paſſer pour ſe rendre dans ſon département, de les emmener avec lui, & de congédier ceux d'entre eux qu'il voudroit, & quand il le jugeroit à propos.

Auſſi-tôt que les Conſuls eurent achevé les levées dont on vient de parler, & qu'ils furent partis pour ſe rendre dans leurs provinces, T. Quintius pria le Sénat d'examiner les réglements qu'il avoit faits de concert avec les dix Commiſſaires qu'on avoit envoyés de Rome, & de vouloir bien, s'il le jugeoit à propos, les confirmer par ſon autorité. Que pour ſe mettre en état de le faire avec connoiſſance de cauſe, il étoit à propos qu'ils entendiſſent les diſcours & les raiſons des Députés qui étoient venus à Rome de toute la Grece, d'une grande partie de l'Aſie, & de la part des Rois intéreſſés. Ces députés ayant été introduits dans le Sénat par C. Scribonius Préteur de la ville, on leur fit à tous une réponſe obligeante. Mais comme l'affaire qui regardoit Antiochus étoit d'une plus longue diſcuſſion, elle fut renvoyée aux dix Commiſſaires dont une partie avoit été en Aſie, ou à la Cour même de ce Prince à Lyſimachie ; & on chargea T. Quintius de les aſſem-

On donne audience à Rome à tous les Députés de la Grece & de l'Aſie

bler, & conjointement avec eux, d'écouter les propofitions de fes Ambaffadeurs, & de leur répondre de la maniere la plus convenable aux intérêts & à la gloire du peuple Romain. Menippus & Hégefianax étoient les Chefs de cette ambaffade. Le premier prenant la parole dit, » Qu'il ne voyoit pas quelle difficulté pouvoit fouffrir leur commiffion, « puifqu'ils étoient venus fimplement « pour demander au peuple Romain fon « alliance & fon amitié. Que les traités « que faifoient entre eux les Républiques « & les Rois, étoient de trois efpeces. « La premiere, lorfqu'on donnoit la loi « à des ennemis vaincus par la force des « armes. Qu'en ce cas, le vainqueur devenu maître de tout par une foumiffion entiere, pouvoit à fon gré dépouiller plus ou moins le peuple fubjugué. La feconde, lorfque deux puiffances fans jamais l'avoir emporté l'une « fur l'autre dans la guerre, traitoient « d'égale à égale; qu'ici les parties contractantes faifoient réciproquement « leurs reprifes; & rentroient dans leurs « anciennes poffeffions, ou les changeoient à l'amiable. La troifieme, lorfque deux Nations qui n'avoient jamais « été ennemies, jugeoient à propos de « faire entre elles alliance; qu'alors au- «

Démêlé entre Quintius & les Ambaffadeurs d'Antiochus, qui font renvoyés fans traité.

» cune ne donnoit ni ne recevoit la loi ;
« ce qui ne peut avoir lieu qu'entre le
» vainqueur & le vaincu. Qu'Antiochus
» étoit précisément dans cette derniere
» espece, & qu'on s'étonnoit que les
» Romains se crussent autorisés à lui par-
» ler en maîtres, & à marquer entre
» les villes de l'Asie, celles qui seroient
» libres, celles qui resteroient tributai-
» res, & celles où les troupes du Roi,
» ni le Monarque lui-même ne pour-
» roient entrer. Qu'ils pouvoient en user
» ainsi avec Philippe, qu'ils venoient
» de soumettre ; mais qu'avec Antiochus
» qui n'avoit jamais été leur ennemi,
» ils ne devoient pas procéder de cette
» maniere dans un traité d'alliance.

» Puisqu'il vous plaît d'user de dis-
» tinctions, répondit Quintius, & de
» nous expliquer en détail les différentes
» especes de traités que les Puissances
» peuvent faire entre elles ; je vais à
» mon tour vous proposer deux condi-
» tions, sans lesquelles vous pouvez dé-
» clarer à votre Maître qu'il ne doit point
» se flatter d'une alliance avec les Ro-
» mains. La premiere, c'est que s'il ne
» ne veut pas que nous nous mêlions
» de ce qui regarde l'Asie, il faut qu'à
» son tour il renonce absolument à l'Eu-
» rope. La seconde, que s'il refuse de

se renfermer dans les bornes de l'Asie, «
& qu'il veuille étendre sa domination «
jusques dans l'Europe, les Romains «
soient aussi en droit de conserver les «
amis qu'ils ont déja dans l'Asie, & «
même d'en faire de nouveaux. Quelle «
indignité, s'écria alors Hégesianax ! «
Quoi ? On prétendroit ôter à Antio- «
chus les villes de Thrace & de Cher- «
sonnese que son bisaïeul Seleucus a si «
glorieusement conquises sur Lysima- «
chus après l'avoir vaincu & tué dans «
un combat ; & que le Roi Antiochus «
lui-même a ou reprises avec autant de «
gloire, sur les Thraces qui s'en étoient «
emparés ; ou rebâties & repeuplées, «
comme Lysimachie même, avec des «
soins & des dépenses infinies, après «
les avoir trouvées désertes & réduites «
en cendres ? Etoit-ce donc la même «
chose de fermer aux Romains l'entrée «
de l'Asie où ils n'avoient jamais pos- «
sédé un pouce de terre, & d'ôter à «
Antiochus tant de places qu'il possé- «
doit à si juste titre dans l'Europe ? «
Que ce Prince vouloit faire avec les «
Romains une alliance honorable, & «
non un traité flétrissant. Si nous vou- «
lons, repliqua Quintius, nous régler «
sur l'honneur, qui doit être la seule, «
du moins la principale régle du premier «

» Peuple & du plus grand Roi de la » terre, dites-moi, je vous prie, lequel » vous ſemble plus beau ou de rendre la » liberté à toutes les villes de la Grece, » en quelque lieu de l'univers qu'elles » ſoient ſituées, ou de les retenir dans » la dépendance & dans la ſervitude ? » Si Antiochus croit qu'il eſt glorieux » pour lui de remettre dans l'eſclavage » des villes que ſon biſaïeul a conqui- » ſes par les armes, mais que ſon pere » ni ſon aïeul n'ont jamais regardées » comme leur bien ; le peuple Romain » de ſon côté croit qu'il eſt de ſon » honneur, de ſa conſtance & de ſa » fidélité, de ne point abandonner les » Grecs auxquels il s'eſt engagé ſi ſo- » lemnellement de rendre la liberté. Il a » déja délivré la Grece proprement dite » de la domination de Philippe. Et main- » tenant il a deſſein de rendre le même » ſervice aux villes de l'Aſie, qui étant » compriſes ſous le nom de Villes » Grecques, ſont ſoumiſes à l'Empire » d'Antiochus. Car ſi les Grecs ont en- » voyé des Colonies dans l'Eolide & » l'Ionie, ç'a été pour multiplier, en » l'étendant dans les différentes parties » du monde, la nation la plus ancienne » de la terre ; & non pour l'abandon- » ner à la tyrannie des Rois ».

Hégeſianax

Hégesianax que ce raisonnement embarrassoit, ne pouvant nier que le parti de la liberté ne fût plus honnête que celui de la servitude : » A quoi servent tous « ces détours & toutes ces chicanes, « dit Sulpicius le plus âgé des dix Com- « missaires ? Choisissez entre les deux « conditions que vient de vous proposer « si clairement Quintius : acceptez celle « qui vous conviendra le plus, ou re- « noncez à l'amitié des Romains. Non, « reprit Menippus, nous n'avons ni la « volonté ni le pouvoir de rien conclure « qui donne atteinte à la puissance d'An- « tiochus ». Dès le lendemain Quintius introduisit dans le Sénat tous les Ambassadeurs de la Grece & de l'Asie, & afin de leur faire connoître les dispositions du peuple Romain, & celle d'Antiochus, à l'égard des villes Grecques, il leur exposa les conditions qu'il avoit proposées à ce Prince, & la réponse qu'on avoit faite de sa part ; il les chargea de dire à ceux qui les avoient envoyés, que si Antiochus ne renonçoit à l'Europe, le peuple Romain les délivreroit de sa tyrannie avec la même fidélité & le même courage, qu'il avoit déja fait paroître pour les soustraire à celle de Philippe. Alors Ménippus fit de grandes instances

à Quintius & aux Sénateurs, les conjurant, » De ne point précipiter un décret » qui alloit troubler la paix de l'univers: » qu'ils priſſent du temps pour délibérer » plus à loiſir ; & qu'ils donnaſſent à » Antiochus celui de faire ſes réflexions » ſur les conditions qu'ils lui propo- » ſoient : qu'après les avoir mûrement » examinées, ou il obtiendroit du peu- » ple Romain qu'il ſe relâchât ſur quel- » que article, ou que lui-même conſen- » tiroit à tout pour le bien de la paix ». Ainſi on ne conclut rien pour lors avec Antiochus. On envoya à ce Prince les mêmes Ambaſſadeurs qui étoient déja allés le trouver à Lyſimachie, Pub. Sulpicius, Pub. Villius, & Pub. Elius.

Antiochus prend des meſures avec Annibal pour faire utilement la guerre aux Romains.

A peine étoient-ils partis, qu'il arriva de Carthage des députés, pour annoncer au Sénat qu'Antiochus ſe préparoit à la guerre, & ſe ſervoit des conſeils & du miniſtere d'Annibal. Cette nouvelle donna de grandes inquiétudes aux Romains, & leur fit craindre que les Carthaginois ne repriſſent les armes. Annibal après avoir abandonné ſa patrie, s'étoit retiré, comme on a dit, auprès d'Antiochus. Il étoit à ſa cour dans la plus haute faveur, parce que ce Prince occupé depuis long-temps du projet de

faire la guerre aux Romains, ne trouvoit personne plus capable de lui donner des conseils dans une affaire de cette importance. Ce Général persistoit dans le sentiment où il avoit toujours été : Que c'étoit (1) en Italie qu'il falloit établir le théâtre de la guerre. « Que par ce moyen ce seroit l'Italie « elle-même qui fourniroit aux ennemis « des Romains, & des soldats & des vi- « vres. Que si on n'agissoit point de ce « côté-là, & qu'on laissât aux Romains « la liberté de porter la guerre ailleurs « avec les forces de l'Italie, il n'y avoit « point de peuple ni de Roi capables « de leur résister. Il demandoit à An- « tiochus cent vaisseaux couverts, dix « mille hommes d'infanterie & mille ca- « valiers. Il s'engageoit de descendre d'a- « bord en Afrique avec cette flotte ; & « se faisoit fort de soulever les Carthagi- « nois. Qu'au pis-aller, s'ils balançoient, « il allumeroit la guerre dans quelque « partie de l'Italie. Que le Roi avec tout « le reste de ses forces, devoit passer « en Europe, & se cantonner dans quel- «

(1) C'est en vue de ce conseil d'Annibal, que Racine a dit :

*Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,*
*Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.*

Tragédie de Mitridate.

Annibal tâche de soulever ses compatriotes contre les Romains mais en vain.

» que coin de la Grece, sans passer en Italie, mais toujours faisant mine d'y passer, ce qui suffit pour influer sur les opérations d'une campagne ». Dès que le Roi eut consenti à ce projet, Annibal crut devoir y disposer aussi l'esprit de ses compatriotes. Mais n'osant pas leur écrire à ce sujet des lettres qui pouvoient être interceptées, il se servit du ministere d'un certain Ariston de la ville de Tyr, qu'il avoit connu à Ephese, & dont il avoit déja éprouvé l'adresse dans des affaires de moindre conséquence. Il l'engagea moitié par des présents, moitié par des promesses avouées du Roi, à passer à Carthage pour y exécuter la commission dont il le chargeoit. Il lui donna les noms de ceux avec qui il devoit s'aboucher, & les signes secrets auxquels on reconnoîtroit qu'il venoit de sa part. Mais cet Ariston ayant paru à Carthage, les ennemis d'Annibal furent aussi-tôt instruits que ses partisans, des raisons qui l'y avoient amené. D'abord dans les cercles & à toutes les tables on ne parloit que de cet émissaire ; ensuite quelqu'un dit en plein Sénat : « qu'on n'avoit rien » gagné à l'exil d'Annibal, si tout absent qu'il étoit, il avoit la liberté d'intriguer, d'échauffer les esprits, & de

troubler la tranquillité de l'état. Qu'il « y avoit dans la ville un étranger, « chargé des ordres ſecrets d'Annibal « & d'Antiochus : que tous les jours « certains citoyens avoient avec lui des « conférences clandeſtines, dont le ré- « ſultat bientôt ſeroit funeſte à la Répu- « blique. Tous s'écrierent qu'il falloit ci- « ter Ariſton, lui demander ce qu'il « étoit venu faire à Carthage ; & s'il « refuſoit de le déclarer, l'envoyer à « Rome avec des Ambaſſadeurs. Qu'on « avoit payé aſſez chérement la témé- « rité d'un ſeul citoyen. Que les parti- « culiers porteroient déſormais la peine « de leurs fautes. Qu'il falloit conſerver « la république exempte non-ſeulement « de reproche, mais même de ſoupçon ». Ariſton ayant comparu devant le Sénat, répondit, avec d'autant plus d'aſſurance & de fermeté, qu'il n'avoit été chargé d'aucune lettre. Mais il ne juſtifioit pas trop bien ſa venue ; & il ſe tiroit avec peine du reproche qu'on lui faiſoit, de n'avoir eu des conférences qu'avec ceux de la faction Barcine. Le Sénat ſe trouva partagé ; les uns vouloient qu'on l'arrêtât & qu'on le mît en priſon comme un eſpion. D'autres au contraire ſoutenoient qu'il n'y avoit pas aſſez de preu-

ves contre lui ; & qu'on ne pouvoit ainſi arrêter un hôte ſur un léger ſoupçon, ſans expoſer à de fâcheuſes repréſailles les Carthaginois que leurs affaires appelloient ſouvent à Tyr, ou dans les autres villes de commerce. Ainſi l'aſſemblée ſe termina ce jour-là ſans rien conclure. Ariſton qui ne le cédoit point en ruſes aux Carthaginois parmi leſquels il ſe trouvoit, attacha le ſoir même, dans l'endroit le plus fréquenté de la ville, au-deſſus de la chaire même où le Magiſtrat venoit tous les jours s'aſſeoir, un placard, & dès la troiſieme veille de la nuit mit à la voile, & s'enfuit. Le lendemain les Suffetes ayant pris leurs places pour rendre la juſtice, apperçurent l'écrit, le détacherent & en firent lecture. Il contenoit : *Que les ordres dont on avoit chargé Ariſton ne s'adreſſoient à aucun citoyen en particulier, mais à tous les Sénateurs en général.* Comme cette déclaration tomboit ſur tout le monde, on n'informa plus contre quelques particuliers. On jugea cependant à propos d'envoyer des Ambaſſadeurs à Rome pour informer les Conſuls & le Sénat, de ce qui s'étoit paſſé ; & en même temps pour ſe plaindre de Maſiniſſa.

Contestations entre Masinissa & les Carthaginois, laissées indécises par les Commissaires envoyés de Rome

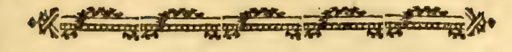
Ce Prince voyant les Carthaginois accusés de trahison, & divisés entre eux, les Grands étant suspects au Sénat à cause de leurs conférences avec Ariston, & le Sénat au peuple, depuis la déclaration publique du même Ariston, crut qu'il pouvoit les maltraiter sans conséquence : il vint ravager leurs côtes maritimes, & rançonna quelques villes tributaires de Carthage. Cette contrée qu'on appelle Emporie, voisine de la petite Syrte, est d'une grande fertilité. La seule ville de Leptis qui en fait partie, payoit aux Carthaginois un talent de tribut par jour. Masinissa ravagea alors tout ce pays, & rendit équivoques la possession & la propriété d'une partie : on ne savoit si elle étoit sous sa domination ou sous celle des Carthaginois. Et comme il savoit que ces derniers envoyoient à Rome des Ambassadeurs, pour se justifier des crimes dont on les accusoit, & pour se plaindre de ses prétendues usurpations ; il y envoya aussi les siens, non-seulement pour répondre aux reproches qu'ils lui faisoient à lui-même, mais encore pour fortifier les soupçons que les Romains avoient de leur fidélité. Les Ambassadeurs de Carthage interrogés d'abord au sujet du Tyrien, répondi-

rent de façon à faire craindre aux Romains qu'il ne leur fallût avoir guerre en même temps contre Antiochus & contre Carthage. Ce qui les confirmoit dans cette opinion, c'eſt qu'après avoir été d'avis dans leur Sénat d'arrêter cet étranger, & de l'envoyer à Rome, ils ne s'étoient aſſurés ni de ſa perſonne, ni de ſon vaiſſeau. Ils écouterent enſuite les Députés du Roi ſur l'article des terres diſputées. Les Carthaginois s'appuyoient du décret par lequel « Scipion vainqueur avoit fixé » les bornes des poſſeſſions Carthaginoi» ſes ; ils prouvoient que le territoire » dont il s'agiſſoit, s'y trouvoit ren» fermé ; de l'aveu de Maſiniſſa lui» même, qui pourſuivant un certain » Aphires échappé de ſes Etats & ré» fugié autour de Cyrenes avec une » troupe de Numides, avoit demandé » aux Carthaginois comme une grace, » la permiſſion de paſſer ſur ces terres » là même qu'il reconnoiſſoit alors leur » appartenir. Les Numides ſoutenoient » qu'il étoit faux que Scipion eût mis » aux poſſeſſions des Carthaginois les » bornes dont ils venoient de parler : » & ſi on vouloit remonter aux titres » juridiques, ils demandoient quel étoit » dans l'Afrique le territoire que les

Carthaginois eussent légitimement acquis ? Qu'ils n'étoient dans leur origine que des étrangers, à qui on avoit accordé par grace, ce qu'ils pourroient enfermer de terrein, dans le cuir d'un bœuf coupé par lanieres, pour y bâtir une ville. Que tout ce qu'ils avoient ajouté depuis à Byrsa leur premiere demeure, étoit le fruit de leur violence & de leur injustice. Qu'à l'égard du pays contesté entre eux, ils ne pouvoient prouver ni qu'ils l'eussent toujours possédé, depuis qu'ils s'en étoient emparés la premiere fois, ni qu'il eût été long-temps de suite entre leurs mains. Que suivant les différentes conjonctures, il avoit été au pouvoir tantôt des Rois Numides, tantôt des Carthaginois ; & qu'il étoit toujours devenu la proie du plus fort. Qu'au surplus, ils prioient le Sénat de le laisser sur le pied où il étoit avant que les Carthaginois fussent les ennemis du peuple Romain, & Masinissa, son Ami & son Allié ; c'est-à-dire de souffrir qu'il demeurât au plus fort. «
Le Sénat répondit aux Ambassadeurs des deux Puissances, qu'il enverroit des Commissaires en Afrique, pour terminer cette contestation sur les lieux : on choisit

Pub. Scipion l'Africain, C. Cornélius Céthegus, & M. Minucius Rufus, qui après avoir vu les lieux & entendu les raiſons de part & d'autre, s'en revinrent à Rome ſans avoir rien décidé. On ne ſait ſi ce fût d'eux-mêmes ou d'après des ordres qu'ils ſe conduiſirent ainſi. Il eſt ſûr du moins que les circonſtances demandoient qu'ils laiſſaſſent cette affaire indéciſe. Sans cela, le ſeul Scipion, ou par la connoiſſance qu'il avoit des faits, ou par l'autorité que lui donnoient ſur les deux partis, les bienfaits dont ils lui étoient redevables, auroit pu d'un mot trancher la difficulté.

*Fin du quatrieme Livre.*



# *LIVRE V.*

## SOMMAIRE.

*Pub. Scipion l'Africain envoyé en Ambaſſade vers Antiochus, a une entrevue à Epheſe avec Annibal qui s'étoit joint à ce Prince, & tâche de lui ôter la crainte & la défiance qu'il avoit du peuple Romain. Parmi pluſieurs queſtions qu'il lui fait, il lui demande qui il croit avoir été le plus grand de tous les Généraux : Annibal lui répond que c'eſt Alexandre, parce qu'avec une poignée de Macédoniens, il a défait des armées innombrables, & parcouru toujours victorieux, des pays qu'à peine tout autre pourroit eſpérer de traverſer ſans s'arrêter. Il lui demande enſuite à qui il donne le ſecond rang, & il répond que c'eſt à Pyrrhus qui avoit appris à tous les autres, l'art de bien camper une armée, de choiſir un poſte avantageux pour donner bataille, & de ranger commodément ſes troupes. Enfin qui jugez-vous digne de la troiſieme place, continue Scipion? Moi-même, dit Annibal. Et que diriez-vous donc lui répondit l'autre en riant, ſi vous m'aviez vaincu? En ce cas, reprit-il, je me mettrois au-deſſus d'Alexandre, de Pyrrhus & de tous les autres. Entre un grand nombre de prodiges qu'on annonce, on rapporte qu'un bœuf appartenant au Conſul Cn. Domitius, prononça diſtinctement ces mots,* Rome, prends garde à toi.

*Les Romains se préparent à faire la guerre contre Antiochus. Nabis, à la sollicitation des Etoliens qui animoient Philippe & Antiochus contre les Romains, se révolte aussi contre eux ; & après avoir fait la guerre contre Philopemene Préteur des Achéens, est tué par les Etoliens. Ceux-ci renoncent aussi à l'amitié du peuple Romain. Antiochus ayant fait alliance avec eux, porte la guerre dans la Grece, & s'empare de plusieurs villes, entr'autres de Chalcis & de toute l'Eubée. Le reste du Livre contient quelques expéditions dans la Ligurie, & les préparatifs que fait Antiochus pour la guerre.*

Succès heureux & malheureux en Espagne.

AU commencement de l'année où se passerent les choses que je viens de rapporter, Sex. Digitius Préteur de l'Espagne citérieure, combattit souvent contre les peuples de cette contrée dont la plupart s'étoient révoltés après le départ de M. Caton ; & quoique ces actions fussent peu considérables, cependant il y eut presque toujours la fortune si contraire, qu'à peine remit-il à son successeur la moitié des soldats qu'on lui avoit confiés. Et il est constant que toute l'Espagne se seroit soulevée, si l'autre Préteur Pub. Cornélius Scipion fils de Cn. n'eût battu les Espagnols au-delà de l'Ebre, en plusieurs rencontres, & forcé par la terreur de ses armes, plus de cinquante villes à rentrer dans le devoir.

Voilà ce qu'il fit pendant sa Préture. Et l'année suivante, le commandement lui ayant été continué, il rencontra les Lusitans qui, après avoir ravagé la province ultérieure, retournoient chez eux chargés de butin, les attaqua dans leur marche même, & les combattit depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures après midi, sans avantage décidé. Il leur étoit inférieur en nombre ; mais il les surpassoit dans tout le reste. Car ses gens frais & en ordre de bataille combattoient contre des troupes en ordre de marche, embarrassées d'une quantité prodigieuse de bétail qu'elles conduisoient, & fatiguées d'une longue traite qu'elles avoient déja faite. Car les ennemis s'étoient mis en campagne dès la troisieme veille, avoient ajouté à cette marche nocturne, trois heures de chemin depuis que le jour étoit venu, & sans avoir pris un moment de repos, s'étoient trouvés contre leur attente dans la nécessité de combattre. Ainsi au commencement de l'action, ils montrerent assez de force & de courage ; & d'abord même ils pousserent les Romains ; mais insensiblement la partie devint égale. Dans cette incertitude, le Propréteur promit à Jupiter des jeux, s'il étoit assez heureux pour défaire les ennemis & les mettre en dé-

route. Enfin les Romains firent un dernier effort qui enfonça les Lusitans, & les força de tourner entierement le dos. Le vainqueur les poursuivit, en tua douze mille, en prit cinq cent quarante la plupart cavaliers, avec cent trente-quatre étendards. Le Propréteur ne perdit en tout que soixante & treize des siens. Ce combat se donna assez près de la ville d'Ilipe. Ce fut là que Cornélius ramena son armée victorieuse, avec un butin immense qu'il fit exposer devant la ville, permettant à ceux à qui on l'avoit enlevé, de venir reconnoître leurs effets & de les reprendre. Ce qui ne trouva point de maître, fut vendu par le Questeur, & l'argent qu'on en tira, distribué aux soldats.

Le Préteur C. Flaminius n'étoit pas encore parti de Rome, lorsque ces événements se passoient en Espagne. Ainsi lui & ses amis commencerent aussi-tôt à publier avec grand bruit & ces pertes & ces heureux succès. Voyant qu'il auroit à soutenir une guerre considérable dans la province où il devoit commander, & que Digitius ne devoit lui remettre que les tristes débris d'une armée accoutumée à trembler & à fuir devant les ennemis ; il tâcha d'engager le Sénat à lui décerner une des légions de la

ville ; il demandoit à y joindre trois mille cinq cents hommes d'infanterie & trois cents cavaliers d'élite, pris dans les levées qu'il avoit faites lui-même en vertu d'un Sénatus-Consulte. Qu'il avoit besoin de cette légion, pour agir utilement dans sa province, ne comptant que foiblement sur les troupes qu'y devoit laisser Digitius. Mais les plus anciens soutinrent « qu'il ne convenoit pas au Sénat de « rendre légérement des arrêts, sur les « bruits que répandoient sans fondement « quelques particuliers, pour servir les « Commandants. Qu'on ne devoit ajou- « ter foi qu'aux lettres que les Préteurs « écrivoient eux-mêmes de leurs provin- « ces, ou au rapport qu'ils envoyoient « faire au Sénat par leurs Lieutenants. « Que si effectivement la guerre d'Es- « pagne étoit aussi dangereuse qu'on le « publioit, le Préteur devoit lever ex- « traordinairement des soldats sur les « lieux, & hors de l'Italie ». L'intention du Sénat étoit que les Préteurs fissent dans l'Espagne même, les levées dont ils auroient besoin. Valérius d'Antium écrit que C. Flaminius passa en Sicile pour y faire des levées ; & que voulant traverser de cette province en Espagne, il fut poussé par la tempête en Afrique ; & que là il enrôla les soldats de l'ar-

mée de Scipion l'Africain, qu'il trouva épars dans le pays ; & qu'à ces recrues faites en deux provinces différentes, il en ajouta une nouvelle qu'il fit en Espagne.

Guerre de Ligurie.

D'un autre côté les Liguriens se faisoient craindre de plus en plus dans l'Italie. Il s'en étoit déja assemblé autour de Pises une multitude de plus de quarante mille ; le bruit de la guerre & l'espérance du butin en attiroient tous les jours de nouvelles bandes. Le Consul Minucius ne manqua pas de se trouver à Arretie le jour même qu'il avoit ordonné à ses soldats de s'y rendre. Delà il les conduisit à Pises en bataillon quarré, (1) & entra dans cette ville que son arrivée venoit de sauver, les ennemis étant allés camper au-delà du fleuve, environ à trois milles de ses murailles. Dès le lendemain il passa lui-même le fleuve, se campa à mille pas des ennemis, & de son poste, défendoit les terres de ses Alliés, en tombant sur les troupes

(1) C'est-à-dire, qu'il marcha en bon ordre, en bataille, prêt à recevoir l'ennemi. *L'agmen quadratum* est l'opposé de *l'agmen longum*. Quand une armée n'avoit rien à craindre, elle marchoit sur une ou plusieurs colonnes, *agmine longo* ; quand elle pouvoit être attaquée dans sa route, elle se ramassoit davantage, & s'avançoit de maniere à faire face de tous côtés, *agmine quadrato*.

qu'ils envoyoient pour les ravager. Mais il évitoit de leur donner bataille avec une armée nouvellement levée, & composée de différentes especes de soldats qui ne se connoissoient pas encore assez, pour se fier les uns aux autres. Les Liguriens fiers de leur nombre se présentoient souvent en bataille, prêts à tenter l'événement décisif d'un combat ; & cependant envoyoient plusieurs détachements considérables pour piller les confins du pays ennemi en différents endroits ; quand ils avoient rassemblé une grande quantité de bétail & d'autre butin, ils l'envoyoient sous escorte dans leurs bourgs & dans leurs châteaux.

Pendant que les Liguriens arrêtoient tout le fort de la guerre aux environs de Pises, l'autre Consul L. Cornélius Merula, en passant sur les confins de la Ligurie, avoit conduit son armée dans le pays des Boyens, où il faisoit la guerre contre ces peuples, tout autrement que son collegue contre les Liguriens. C'étoit lui qui présentoit la bataille aux Boyens, & c'étoient les Boyens qui n'osoient l'accepter : les Romains voyant que personne ne paroissoit, se répandoient dans la campagne, & la pilloient impunément, les ennemis aimant mieux abandonner leurs biens, que de

s'expoſer à perdre la vie en les défendant. Le Conſul ayant déſolé tout le pays ennemi par le fer & par le feu, en ſortit ; & il marchoit vers Modene ſans trop ſe tenir ſur ſes gardes dans un pays où il croyoit n'avoir rien à appréhender. Mais les Boyens ne ſe furent pas plutôt apperçus qu'il étoit ſorti de leurs terres, qu'ils ſe mirent à le ſuivre ſans bruit, dans le deſſein de le faire tomber dans quelque piege : & pendant la nuit, ayant dépaſſé le camp du Conſul, ils s'emparerent d'un défilé par où il lui falloit néceſſairement paſſer. Ils ne le firent pas ſi ſecrétement que Cornélius n'en eût quelque ſoupçon. C'eſt pourquoi ce Général, qui avoit coutume de ſe mettre en marche au milieu de la nuit, attendit cette fois que le jour fût venu, pour éviter la confuſion & le tumulte que les ténebres ne manquoient jamais d'apporter dans une action : ce qui n'empêcha pas que par précaution, il n'envoyât un détachement de cavalerie à la découverte. Quand il ſut & le nombre des ennemis, & le poſte qu'ils occupoient, il fit dépoſer tous les équipages de l'armée dans un lieu que les Triariens entourerent d'une bonne paliſſade ; & avec le reſte de ſes troupes rangées en bataille alla aux ennemis. Les Gaulois

en firent autant, lorſqu'ils virent que leur ſtratagême étoit découvert, & qu'ils ne pouvoient éviter une action dans les formes, où ils ne devoient attendre la victoire que de leur courage. Ils en vinrent aux mains ſur les huit heures. La cavalerie des Alliés & les vétérans (1) volontaires formoient la premiere ligne, ſous le commandement de deux Lieutenants conſulaires, M. Marcellus, & Ti. Sempronius Conſul de l'année précédente. Le nouveau Conſul tantôt ſe plaçoit à la premiere ligne, tantôt contenoit à la ſeconde les légions, pour empêcher que l'ardeur de combattre ne les fît avancer avant le ſignal. Il ordonna aux deux Minucius, Quintus & Publius, Tribuns des ſoldats, de ranger les cavaliers de ces légions dans un lieu découvert, hors de la bataille, & de venir delà fondre avec eux ſur les ennemis quand il en ſeroit temps. Pendant qu'il étoit occupé de ces diſpoſitions, un courrier vint de la part de Ti. Sem-

(1) Ou les extraordinaires, *extraordinarii.* C'étoit des cavaliers ou des fantaſſins qui avoient fait leurs temps & qui ſervoient de bonne volonté. On les choiſiſſoit parmi toutes les troupes des Alliés. Ils s'appelloient *extraordinarii*, parce qu'ils campoient hors de rang devant le prétoire ou la tente du Général ; & que dans l'action ils combattoient auprès de ſa perſonne.

pronius, l'avertir que les extraordinaires ne ſoutenoient point la charge impétueuſe des Gaulois ; que la plus grande partie avoit été tué ; & que ceux qui reſtoient, épuiſés de travail, & abattus par la crainte, ne combattoient plus que foiblement; qu'il envoyât, s'il le trouvoit bon, les relever par l'une des deux légions, avant qu'ils euſſent la honte de prendre ouvertement la fuite. Le Conſul, ſuivant cet avis, envoya à la place des extraordinaires, la ſeconde légion dont les ſoldats frais & bien rangés, recommencerent le combat : & la cavalerie Romaine s'avança à la premiere ligne, au-lieu de celle des Alliés qui en fut retirée. Le ſoleil qui étoit alors dans la plus grande ardeur, incommodoit furieuſement les Gaulois incapables de réſiſter à la chaleur : cependant au moyen de leurs files ſerrées, ils ſoutenoient les efforts des Romains tantôt en s'appuyant les uns ſur les autres, tantôt en s'étayant de leurs boucliers. Le Conſul voyant la peine qu'on avoit à les ébranler, ordonna à C. Livius Salinator de ſe jeter ſur eux le plus impétueuſement qu'il pourroit, avec la cavalerie des Alliés qu'il commandoit & qu'il avoit ralliée (1),

(1) On a ici un peu commenté & paraphraſé le texte. La manœuvre dont parle Tite-Live, à s'en te-

& fit rester la cavalerie de l'autre légion à la seconde ligne avec cette infanterie qui formoit la reserve. L'attaque vigoureuse de Livius & de ses escadrons fit d'abord plier les ennemis, & mit quelque confusion dans leurs rangs ; sans cependant les obliger à tourner entierement le dos. Leurs Officiers les retenoient ; frappant à coups de javelines ceux que la peur entraînoit hors des rangs, ils les obligeoient d'y rentrer ; mais la cavalerie des Alliés s'élançant au milieu d'eux, les empêchoit de se rallier. Le Consul exhorte ses soldats, & les conjure « de faire un dernier « effort ; que la victoire est à eux, « pour peu qu'ils pressent l'ennemi déja « ébranlé & prêt à se débander : que « s'ils lui donnent le temps de se re- « mettre, & de revenir à la charge, il « leur faudra recommencer un nouveau « combat dont le succès étoit incertain ». Il ordonne en même temps aux enseignes d'avancer ; cette impulsion générale acheva la déroute des ennemis. Dès que le Consul vit qu'ils tournoient le dos, & se dispersoient de côté & d'autre, il commanda aux cavaliers légionnaires de

nir à ses termes, ne paroît pas intelligible. C'est dans ces sortes d'occasions qu'on s'apperçoit, qu'il n'étoit point, comme Polybe, homme de guerre.

Défaite des Boyens.

les pourſuivre. Il fut tué ce jour-là quatorze mille Boyens : les vainqueurs en prirent en vie mille quatre-vingt-douze, ſept cent vingt-un cavaliers, trois de leurs chefs, deux cent douze étendards, & ſoixante-trois chars. Les Romains acheterent aſſez cher cette victoire. Car ils laiſſerent ſur la place cinq mille hommes tant de leurs citoyens, que de leurs Alliés, vingt-trois Centurions, quatre Préfets des Alliés, & deux Tribuns militaires de la ſeconde légion, Marcus Génucius, & M. Marcius.

A-peu-près dans le même temps on reçut les lettres que les deux Conſuls écrivoient, Cornélius au ſujet de la bataille qu'il avoit gagnée auprès de Modene ; & Minucius ſur la ſituation dans laquelle il ſe trouvoit à Piſes. Le dernier convenoit « que c'étoit à lui à tenir les Aſſemblées conſulaires : mais » que les affaires de la Ligurie étoient » dans un état ſi critique, qu'il ne pouvoit s'en éloigner, ſans expoſer les » Alliés à une ruine totale, & mettre » la République même en danger. Que » ſi les Sénateurs le vouloient bien, ils » envoyaſſent ordre à ſon Collegue, qui » avoit terminé la guerre de ſon côté, » de revenir à Rome tenir les Aſſem- » blées : que s'il ſe prêtoit avec peine à

une opération dont le sort ne l'avoit « pas chargé, il étoit prêt, quant à lui, « à faire tout ce que le Sénat vou- « droit : mais qu'il considérât s'il n'é- « toit pas plus avantageux pour le bien « de la République, d'avoir recours à « l'Interregne, que de le tirer de sa pro- « vince, dans les conjonctures présentes ». Le Sénat chargea L. Scribonius d'envoyer deux Députés tirés de l'Ordre des Sénateurs, au Consul L. Cornélius, pour lui montrer les lettres de son Collegue, & l'avertir que s'il ne jugeoit pas à propos de venir à Rome, pour y tenir les Assemblées, le Sénat se serviroit du ministere des Interrois pour la création des nouveaux Magistrats, plutôt que de retirer Minucius d'une province où la guerre étoit encore entierement allumée. Les Députés étant venus trouver Cornélius, manderent au Sénat que ce Consul prenoit le parti de venir à Rome pour présider aux Assemblées. Les lettres par lesquelles il avoit donné avis au Sénat de la victoire remportée auprès de Modene contre les Boyens, exciterent une dispute dans l'Assemblée, par la comparaison qu'on en fit avec celles que M. Marcellus l'un de ses Lieutenants, avoit écrites à un grand nombre de Sénateurs, dans lesquelles il leur faisoit entendre

que si on avoit eu l'avantage dans le combat de Modene, c'étoit à la fortune du peuple Romain, & à la valeur des soldats, qu'on en étoit redevable; & que si on avoit perdu tant de soldats, sans exterminer entierement les ennemis, comme on le pouvoit aisément, c'étoit au Consul qu'il falloit s'en prendre. Qu'il auroit sauvé la plupart de ceux qui avoient été tués, s'il n'eût point attendu si tard à faire marcher le corps de réserve à leur secours: que l'ennemi avoit échappé parce qu'on n'avoit pas permis plutôt à la cavalerie des légions de les poursuivre.

Cette affaire paroissant trop importante pour être décidée sur le champ, on remit à en délibérer dans une Assemblée générale. Il s'agissoit d'ailleurs d'en terminer une autre dont les conséquences n'étoient pas moins dangereuses. L'usure avoit multiplié à l'infini les dettes des citoyens. On avoit fait des loix en différents temps pour en arrêter la violence. Mais l'avarice avoit trouvé le secret de les éluder, en forçant ceux qui avoient besoin d'argent, de passer les obligations des sommes qu'on leur prêtoit, au profit des Alliés qui n'étoient pas soumis aux loix de Rome. L'usure devenue libre par cette fraude accabloit impunément les débiteurs. Pour arrêter la

On réprime la violence des usuriers.

la ſource du mal, on crut qu'il falloit ordonner aux Alliés qui avoient prêté de l'argent, de ſe préſenter, & de déclarer les ſommes dont ils étoient créanciers ; & à compter de la fête des Dieux Manes, on leur défendit d'en exiger d'autres intérêts que ceux qui étoient permis à Rome, & d'en pourſuivre le payement par d'autres voies que celles qui y étoient uſitées. Ces déclarations ayant fait connoître à quel excès la fraude avoit porté les dettes du peuple Romain, le Tribun du peuple M. Sempronius, avec l'autorité des Sénateurs, propoſa & fit recevoir une loi, qui ordonnoit aux Alliés de ſe conformer en matiere d'emprunt, à la juriſprudence qui ſe pratiquoit à Rome entre les citoyens mêmes. Voilà ce qui ſe paſſa en Italie tant dans les armées que dans Rome. A l'égard de l'Eſpagne, la guerre y fut beaucoup moins conſidérable qu'on ne l'avoit publié. C. Flaminius prit en-deçà de l'Ebre la ville d'Ilucia dans le pays des Oretans, & mena ſes ſoldats dans les quartiers d'hiver. Pendant cette ſaiſon, il livra pluſieurs combats peu mémorables, plutôt contre des brigands qui couroient le pays pour piller, que contre des ennemis qui faiſoient la guerre dans les regles ; mais ils ne

Affaires d'Eſpagne.

laisserent pas de lui disputer souvent la victoire, & de lui tuer un bon nombre de soldats. Les expéditions de Fulvius furent plus considérables. Il donna bataille auprès de Tolete contre les Vaccéens, les Vectons & les Celtibériens réunis, les défit, les mit en déroute, & prit en vie leur Roi Hilermus.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, le temps des Assemblées approchoit; le Consul L. Cornélius laissant son Lieutenant M. Claudius à la tête de son armée, revint à Rome. Il commença par rendre compte au Sénat de ce qu'il avoit fait, & de l'état où il avoit laissé sa province; & se plaignit de ce qu'ayant terminé par un seul combat, une guerre si importante, on n'avoit pas rendu aux Dieux immortels les actions de graces qui leur étoient dues. Il finit en demandant qu'on ordonnât des prieres publiques, & qu'on lui décernât le triomphe. Mais avant qu'on délibérât sur sa demande, Q. Métellus qui avoit été Consul & Dictateur, représenta « que » la plupart des Sénateurs avoient reçu » de Claudius Marcellus des lettres qui » ne s'accordoient point avec celles que » le Consul avoit écrites au Sénat sur » le même sujet; qu'en conséquence » on vouloit qu'ils fussent tous deux de

retour à Rome, pour diſcuter ces lettres en leur préſence. Qu'on s'étoit attendu que le Conſul ſachant ce que ſon Lieutenant avoit écrit contre lui, ne manqueroit pas de l'amener à Rome où il étoit obligé de venir lui-même ; qu'il étoit naturel de laiſſer l'armée à T. Sempronius revêtu du commandement, plutôt qu'à un Lieutenant ſubalterne. Mais qu'il étoit aiſé de voir que Cornélius avoit à deſſein écarté celui qui pouvoit ſoutenir en perſonne ce qu'il avoit écrit de la province, répondre aux objections que le Conſul lui feroit, & mettre les Sénateurs en état de reconnoître la vérité. Qu'ainſi ſon avis étoit qu'on ne décidât rien actuellement ſur les propoſitions du Conſul ». Cornélius perſiſta, malgré l'oppoſition de Métellus, à demander qu'on décernât des actions de graces aux Dieux, & qu'on lui permît d'entrer dans Rome en triomphe. Alors les deux Tribuns du peuple Marcus & Caius Titinnius déclarerent que ſi le Sénat rendoit un arrêt à ce ſujet, ils s'oppoſeroient à ſon exécution.

Sext. Ælius Pœtus & C. Cornélius Céthégus étoient les Cenſeurs créés l'année précédente. Cornélius ferma le luſtre. On compta dans ce dénombrement cent

(1) quarante-trois mille ſept cent quatre têtes de citoyens. Les eaux furent groſſes cette année ; le Tibre inonda les quartiers de Rome les plus bas ; pluſieurs édifices même autour de la porte Flumentane s'écroulerent. La foudre tomba ſur la porte Celimontane & ſur la muraille voiſine en pluſieurs endroits. Il plut des pierres à Aricie, à Lanuvie, & ſur le mont Aventin. On apprit qu'à Capoue un grand eſſain de guêpes avoit volé juſques dans la place publique, & delà étoit allé s'abattre ſur le Temple de Mars. Qu'on les avoit ramaſſées avec ſoin, & jetées au feu. A l'occaſion de ces prodiges, les Décemvirs eurent ordre de conſulter les livres de la Sibylle, & ſur leur rapport, on fit une neuvaine, & des proceſſions publiques, & on pu-

(1) Il eſt vraiſemblable que ce nombre n'eſt pas exact. Il eſt trop grand, ſi par *capita civium* on entend ſeulement les chefs de familles ; il eſt trop petit, ſi l'on entend par cette expreſſion, chaque citoyen pris individuellement. Il y a une grande différence entre ſuppoſer dans une ville cent mille ames, ou cent mille feux. Or ici ces deux ſuppoſitions paroiſſent exagérées. Le nombre des chefs de familles ne pouvoit être alors auſſi conſidérable à Rome ; & celui des citoyens devoit monter beaucoup plus haut. C'eſt pourquoi M. Rollin dans ſon hiſtoire Romaine ſoupçonne qu'on pourroit lire 200 au lieu de 100 mille. L'éditeur admettroit plutôt cette conjecture, que la traduction de M. Guerin qui rendoit *capita civium* par *chefs de familles*.

rifia la ville. Ces mêmes jours M. Porcius Caton consacra la petite chapelle de la victoire *Vierge* qu'il avoit vouée deux ans auparavant, auprès du Temple que la Victoire avoit déja à Rome. La même année les Triumvirs Cn. Manlius Vulso, L. Apustius Fullo, & Q. Elius Tuberon allerent établir une colonie de Latins dans le territoire de Thurie, en vertu de la loi que le dernier des trois avoit portée. Elle étoit composée de trois mille hommes d'infanterie, & de trois cents cavaliers, nombre peu considérable pour l'étendue d'un pays qui pouvoit fournir trente arpents de terre à chaque fantassin, & soixante à chaque cavalier. Aussi par le conseil d'Apustius on en retrancha le tiers, pour y envoyer dans la suite, si on le vouloit, de nouveaux habitants; & on ne donna que vingt arpents à chaque homme de pied, & quarante à chaque cavalier.

Dispute remarquable pour le Consulat entre Scipion surnommé Nasica, & L. Quintius, fre-

L'année étoit près de finir, & la brigue s'alluma plus fort que jamais entre les Candidats qui aspiroient au Consulat. Les personnages les plus distingués & les plus puissants dans les deux Ordres s'étoient mis sur les rangs. On voyoit du côté des Patriciens Pub. Cornélius Scipion fils de ce Cn. qui arrivoit d'Espagne depuis peu, après s'être cou-

re du fameux T. Quintius Flamininus.

vert de gloire ; L. Quintius Flamininus qui avoit commandé la flotte dans la Grece, & M. Manlius Vulſo : on remarquoit entre les Plébéiens C. Lelius, Cn. Domitius, C. Livius Salinator, & Manius Acilius. Mais ceux qui attiroient le plus l'attention des citoyens, étoient Quintius & Cornélius. Car ils demandoient tous deux la même place aux mêmes titres : ils étoient également recommandables par leur naiſſance, & par la gloire qu'ils avoient acquiſe récemment dans la guerre. Mais ce qui partageoit le plus les ſuffrages entre eux, c'étoit le crédit & la faveur de leurs (1) freres les deux plus grands Généraux de leur temps. Scipion l'Africain avoit plus de célébrité, mais par la même raiſon plus de jaloux. L'illuſtration de T. Quintius étoit encore fraîche & récente. Il avoit triomphé cette même année. On peut ajouter que le premier avoit toujours été ſous les yeux des citoyens depuis dix ans ; l'habitude de voir les grands hommes les fait moins reſpecter. On l'a-

(1) Scipion l'Africain n'étoit que couſin germain du Candidat ; au lieu que T. Quintius étoit le propre frere de L. Quintius ſon compétiteur. Mais T. Live emploie également le nom de *frater* pour l'un & pour l'autre, parce qu'en latin les couſins germains enfants des deux freres ſont appellés *fratres patrueles*, & les vrais & propres freres, *fratres germani*.

voit nommé Conſul une ſeconde fois après la défaite d'Annibal, & enſuite Cenſeur. Quintius débutoit ; & c'étoit un titre à la faveur. Depuis ſon triomphe il n'avoit rien demandé au peuple, & n'en avoit rien obtenu. Il lui faiſoit remarquer qu'il ſollicitoit non pour un couſin, mais pour un frere, qui avoit été ſon Lieutenant & ſon ſecond dans la guerre ; qu'il l'avoit faite ſur mer & ſon frere ſur terre. Ces motifs firent donner à celui-ci la préférence ſur un Candidat qui étoit préſenté par Scipion l'Africain ſon frere, par toute la famille des Scipions, dans une aſſemblée tenue par un Scipion ; & qui d'ailleurs avoit pour lui le préjugé le plus glorieux : le Sénat, en le chargeant de recevoir la mere Idée dans la ville, l'avoit déclaré le plus vertueux citoyen qu'il y eût dans la République. On nomma Conſuls L. Quintius, & Cn. Domitius Enobarbus ; car Scipion l'Africain n'eut pas même aſſez de crédit pour faire donner la place du Conſul Plébéien à Lelius ſon ami. Le lendemain on créa Préteurs L. Scribonius Libo, M. Fulvius Centumalus, A. Atilius Serranus, M. Bebius Tamphilus, L. Valérius Tappus, & Q. Salonius Sarra. Cette année M. Emilius Lepidus & L. Emilius Paulus ſe diſtinguerent dans

les fonctions de l'édilité. Ils mirent à l'amende plusieurs Fermiers des pâturages publics, & de l'argent qu'ils en tirerent firent faire des boucliers dorés qu'ils suspendirent aux voûtes du Temple de Jupiter. Ils éleverent deux (1) portiques, l'un hors le fauxbourg des trois portes, en allant au nouveau marché établi au bord du Tibre, & l'autre depuis la porte des fontaines, jusqu'à l'autel de Mars, près de laquelle on passoit pour se rendre au champ de même nom.

Le Consul Minucius se laisse enfermer dans un défilé étroit par les Liguriens.

Il y avoit long-temps qu'il n'étoit rien arrivé de mémorable dans la Ligurie, lorsque sur la fin de l'année, les troupes de la République s'y virent deux fois exposées à un grand danger. Car premiérement les ennemis attaquerent le camp des Romains, & furent sur le point de s'en rendre maîtres : & peu de jours après, lorsque le Consul conduisoit son armée dans un défilé, les Liguriens s'emparerent des gorges par lesquelles il étoit forcé de déboucher. Le Consul voyant la sortie fermée, se mit en devoir de retourner sur ses pas : mais une partie des troupes ennemies s'étoit saisie des passages par où il étoit entré ; le souvenir des fourches caudi-

(1) Espece de galeries sous lesquelles on marchoit à couvert du soleil & de la pluie.

nes se retraçoit non-seulement à son esprit, mais presque à ses yeux. Minucius avoit parmi les troupes auxiliaires de son armée, environ huit cents Numides. Celui qui les commandoit offrit « de s'ouvrir un passage à travers les « ennemis : Qu'il lui fît seulement con- « noître quelle étoit la partie de leur « pays la plus peuplée. Que c'étoit de « ce côté-là qu'il se jeteroit, & met- « troit sur le champ le feu à leurs bourgs « & à leurs châteaux ; & que par-là il « les forceroit d'abandonner le poste « dont ils s'étoient emparés, pour voler « au secours de leurs possessions ». Le Consul le combla de louanges, & lui promit de bien récompenser un service si important. Aussi-tôt les Numides monterent à cheval, & se mirent à caracoler jusqu'aux postes avancés des Liguriens, sans attaquer aucun d'eux. Au premier coup d'œil, rien n'étoit plus méprisable que cette troupe. Elle étoit composée d'hommes & de chevaux, petits & grêles. Les cavaliers n'étoient point habillés, & n'avoient pour armes que de simples javelots ; les chevaux sans mors, couroient sans grace, avec l'encolure roide, & la tête allongée. Pour augmenter le mépris qu'ils inspiroient, ils tomboient à dessein de leurs

chevaux, se donnant en spectacle, & s'exposant à la risée de l'ennemi. Les Liguriens qui d'abord se tenoient dans leurs postes, prêts à recevoir l'ennemi, s'ils étoient attaqués, quitterent la plupart leurs armes, & se mirent à considérer les bras croisés, une manœuvre qui leur paroissoit ridicule. Cependant les Numides avançoient en caracolant, puis s'enfuyoient; mais peu-à-peu se laissoient emporter plus près du défilé comme malgré eux, & comme s'ils n'eussent pu retenir leurs chevaux : enfin piquant des deux, ils forcerent les Liguriens de s'ouvrir & de les laisser passer. D'abord ils brûlerent le premier bourg qu'ils trouverent sur leur route, & delà s'étendant dans la plaine, mirent tout à feu & à sang. Les Liguriens apperçurent d'abord la fumée de ces incendies; bientôt ils entendirent les cris des malheureux qu'on brûloit & qu'on massacroit dans les villages; & enfin les vieillards & les enfants qui avoient pu échapper à la fureur des Numides, vinrent jeter l'alarme & l'épouvante dans tout le camp. Alors sans prendre conseil, sans attendre l'ordre de personne, chacun courut de son côté, pour défendre les biens & les personnes qui lui appartenoient; en

Il est délivré par le courage & la ruse de huit cents Numides qui servoient dans son armée.

peu d'heures leur camp ſe trouva abandonné ; & le Conſul délivré du péril, continua ſon chemin, & arriva où il avoit deſſein de ſe rendre.

Les Etoliens dans leur aſſemblée dépêchent des Ambaſſadeurs à Nabis, à Philippe & à Antiochus, pour les engager à prendre les armes contre les Romains.

Mais ni les Boyens, ni les Eſpagnols, auxquels on fit la guerre cette année, ne témoignerent contre les Romains une haine ſi implacable que les Etoliens. Dès qu'ils avoient vu les armées de la République hors de la Grece, ils avoient compté qu'Antiochus ſe jeteroit dans l'Europe dégarnie de troupes, & que Philippe & Nabis ne manqueroient pas de reprendre les armes. Quand ils virent que perſonne ne remuoit, ils craignirent que le reſſentiment de ces Princes ne s'éteignît avec le temps, & que par-là ils ne viſſent eux-mêmes échouer leurs projets. C'eſt pourquoi ſe perſuadant que c'étoit à eux à rallumer le feu de la guerre, ils indiquerent une aſſemblée à Naupacte. Là Thoas leur préteur, après s'être plaint de l'injuſtice des Romains, & de la triſte condition des Etoliens, qui de tous les Grecs, avoient été les moins récompenſés après une victoire dont ils étoient la cauſe principale, fut d'avis qu'on envoyât des Ambaſſadeurs aux Rois dont on vient de parler, non-ſeulement pour ſonder leurs diſpoſitions, mais encore pour re-

préſenter à chacun d'eux, les raiſons particulieres qu'ils avoient de prendre les armes contre les Romains. Auſſi-tôt ils dépêcherent Damocrite à Nabis, Nicandre à Philippe, & Dicearque frere de Thoas, à Antiochus. Le premier repréſenta à Nabis, « Que les Romains, » en lui ôtant ſes villes maritimes, d'où » il tiroit ſes ſoldats, ſes vaiſſeaux & » ſes rameurs, l'avoient mis hors d'état » de vivre & d'agir en Souverain. Qu'en- » fermé dans les murs de Lacédémone, » il voyoit les Achéens dominer dans » le Péloponneſe. Que s'il laiſſoit échap- » per l'occaſion qui s'offroit de recou- » vrer ce qu'il avoit perdu, il n'en re- » trouveroit jamais une ſi favorable. Que » les Romains n'avoient point d'armée » dans la Grece; & que Gythion & quel- » ques autres places de la Laconie ne leur » paroîtroient jamais aſſez importantes » pour mériter qu'ils y fiſſent paſſer de » nouvelles légions ». Par ces raiſons les Etoliens tâchoient d'engager ce Tyran à faire quelque entrepriſe contre les Alliés du peuple Romain, afin de le mettre dans la néceſſité de ſe joindre à Antiochus, quand il ſeroit paſſé dans la Grece. Nicandre employoit à-peu-près les mêmes raiſons pour animer Philippe; comme ce Prince étoit tombé de plus

haut & qu'il avoit souffert des pertes bien plus considérables, cette différence fournissoit encore une matiere plus ample aux discours artificieux de ce Député. « Il lui remettoit devant les yeux l'ancienne gloire des Rois de Macédoine, « & tout l'univers rempli des triomphes « de cette nation. Il ajoutoit qu'il lui pro- « posoit un projet également sûr dans « son principe, & dans sa fin. Qu'il ne « lui conseilloit pas de faire aucun mou- « vement, qu'il ne vît Antiochus dans « la Grece à la tête d'une armée. Que « les Romains ne pourroient jamais ré- « sister aux forces combinées d'Antio- « chus, des Macédoniens & des Eto- « liens, puisque Philippe, sans ce Prince, « avoit soutenu si long-temps la guerre « contre les Romains réunis aux Eto- « liens alors encore plus redoutables ? « Il ajoutoit à toutes ces ressources l'ex- « périence d'Annibal, ennemi né des « Romains, & qui leur avoit tué plus » de Généraux & de soldats qu'il ne « leur en restoit ». Tandis que Nicandre parloit ainsi à Philippe, Dicéarque tenoit d'autres discours au Roi Antiochus. Il lui faisoit entendre sur-tout, « Que « les Romains avoient profité des dé- « pouilles de Philippe ; mais que l'hon- « neur de la victoire appartenoit aux «

» Etoliens. Que c'étoient eux qui avoient » ouvert les portes de la Grece aux Ro» mains, & leur avoient fourni les » moyens de vaincre ». Ensuite il lui faisoit le détail des troupes de terre & de mer qu'ils étoient prêts à lui fournir, ainsi que des postes & ports qu'elles devoient occuper. A l'égard de Philippe & de Nabis, il osoit avancer hardiment, « Qu'ils étoient sur le point de » se soulever, & de saisir la premiere » occasion qui se présenteroit de recou» vrer ce qu'ils avoient perdu dans la » guerre précédente ». Mais quelques efforts que fissent les Etoliens pour susciter des ennemis aux Romains dans toutes les parties de l'univers, les deux Rois demeurerent cependant en repos, ou du moins ne se souleverent que longtemps après.

Mais Nabis envoya sans différer dans toutes les places maritimes des émissaires pour y exciter le peuple à la révolte. Il attira avec de l'argent quelques-uns des chefs dans son parti, & fit périr ceux qui resterent constamment attachés aux Romains. D'un autre côté les Achéens à qui T. Quintius avoit confié le soin de garder toutes les côtes de la Laconie, envoyerent sur le champ des Députés à ce Tyran pour le faire souvenir

du traité qu'il avoit fait avec les Romains, & l'avertir de ne point violer une paix qu'il avoit ſi ardemment deſirée : & en même temps ils firent partir des troupes pour défendre Gythion que Nabis attaquoit déja, & des Ambaſſadeurs pour aller donner avis aux Romains de ce qui ſe paſſoit dans la Grece. Pendant cet hiver, le Roi Antiochus, après avoir marié ſa fille à Ptolemée Roi d'Egypte dans ſa ville de Raphie en Phénicie, ſe retira à Antioche, d'où ayant paſſé le mont Taurus par la Cilicie, il arriva à Epheſe ſur la fin de cette ſaiſon : & dès le commencement du printemps, il envoya delà ſon fils en Syrie, pour garder les parties de ſon Royaume les plus éloignées, & empêcher les troubles qui pouvoient s'exciter derriere lui pendant ſon abſence. Enſuite avec toutes ſes troupes de terre, il alla ſoumettre les Piſides qui habitent aux environs de Sida. Ce fut en ce temps-là que les Ambaſſadeurs Romains Pub. Sulpicius & Pub. Villius, envoyés, comme on a dit ci-deſſus, vers Antiochus, vinrent à Elée, & delà ſe rendirent à Pergame, où Eumenes tenoit ſa cour ; car ils avoient ordre de voir ce Prince avant d'arriver chez Antiochus. Eumenes ſouhaitoit paſſionnément que les

Romains fiſſent la guerre à Antiochus, » regardant comme un voiſin dangereux » pour lui, ſi la paix ſubſiſtoit, un Roi » dont la puiſſance étoit ſi fort au-deſſus » de la ſienne ; il ſe flattoit qu'il ſuc» comberoit comme Philippe à celle des » Romains, qu'il ſeroit abſolument dé» pouillé de ſes Etats, ou que ſi après » ſa défaite il obtenoit la paix, on lui » retrancheroit une grande partie de » ſes poſſeſſions, dont on l'enrichiroit » lui-même ; en ſorte que dans la ſuite » il ſeroit en état de ſe défendre contre » lui ſans le ſecours des Romains. Qu'en » tout cas, ſi la fortune en décidoit au» trement, il valoit mieux ſouffrir tout » avec des Alliés comme les Romains, » que de demeurer ſeul, obligé de re» connoître l'empire d'Antiochus, ou, » de céder, s'il refuſoit, à la force des » armes ». Ces conſidérations lui faiſoient employer tout ſon crédit & toute ſon adreſſe pour animer les Romains à la guerre. Sulpicius tomba malade à Pergame & y reſta, tandis que Villius continua ſon voyage.

Comme il apprit que le Roi étoit occupé à la guerre de Piſidie, il s'arrêta quelques jours à Epheſe, où il s'étoit rendu de Pergame. Pendant le ſéjour qu'il y fit, il eut pluſieurs conférences

avec Annibal qui s'y trouvoit par hasard, pour sonder, s'il étoit possible, ses dispositions, & lui faire entendre qu'il n'avoit rien à craindre de la part des Romains. L'effet que produisirent ces entrevues, qui d'ailleurs n'aboutirent à rien, fut de rendre dans la suite Annibal suspect à Antiochus, & de lui faire perdre l'estime de ce Prince, quoique Villius n'en eût point formé le projet. Claudius, d'après les mémoires grecs d'Acilius, prétend que Scipion l'Africain étoit de cette Ambassade, & que ce fut lui qui conféra avec Annibal. Il rapporte même un propos de ce dernier. Scipion lui ayant demandé, quel étoit celui qu'il regardoit comme le plus grand des Généraux, il lui répondit « que c'étoit Alexandre Roi de Macédoine, « parce qu'avec un petit nombre de « troupes il avoit défait des armées innombrables, & avoit parcouru en vainqueur les extrêmités de l'univers qu'on « ne pouvoit pas même espérer de découvrir. Qui mettez-vous après Alexandre, continua Scipion : Pyrrhus, dit « Annibal : c'est lui qui le premier a « enseigné l'art de bien camper une armée, de la poster & de la disposer « avantageusement : d'ailleurs jamais « homme n'eut tant de dextérité que «

Conversation de Scipion & d'Annibal au sujet des plus grands Généraux.

» ce Prince pour se concilier les es-
» prits ; & il posséda ce talent dans un
» dégré si parfait, que tout étranger
» qu'il étoit, les nations de l'Italie au-
» roient mieux aimé lui obéir, qu'au
» peuple Romain, qui y dominoit de-
» puis si long-temps. Enfin, ajouta Sci-
» pion, je voudrois savoir à qui vous
» donnez la troisieme place : je la prends
» pour moi-même, reprit Annibal sans
» balancer. Vous, repliqua Scipion en
» souriant ! Et que diriez-vous donc,
» si vous m'aviez vaincu ! En ce cas,
» répondit Annibal, je me mettrois har-
» diment au-dessus & d'Alexandre & de
» Pyrrhus, & de tout ce que nous con-
» noissons de grands Capitaines ». Sci-
pion fut frappé de cette réponse adroite, assaisonnée d'une louange fine à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Car il sembloit qu'Annibal le préféroit à tous les autres, en le mettant à part comme un Général avec qui nul autre ne devoit entrer en comparaison (1).

(1) Plutarque dans la vie de Pyrrhus rapporte autrement cette conversation. Il ne fait aucune mention d'Alexandre entre les grands Généraux. C'est à Pyrrhus qu'Annibal donne la premiere place, & la seconde à Scipion : il ne prend lui-même que la troisieme.

Pyrrhus est ici faussement regardé comme l'inventeur de la castramétation, & injustement préféré

Villius alla d'Ephese à Apamée, où Antiochus le vint trouver dès qu'il eut appris son arrivée. Leur conférence rouloit dans cette ville, sur la même matiere que Quintius avoit déja traitée à Rome, avec les Ambassadeurs de ce Prince, lorsqu'elle fut interrompue par la mort du jeune Antiochus que son pere avoit envoyé depuis peu en Syrie, comme je l'ai dit. La Cour fut plongée dans l'affliction par la perte de ce jeune Prince universellement regretté. En effet il avoit déja donné de lui l'idée la plus avantageuse: il paroissoit que, s'il eût vêcu plus longtemps, il seroit devenu un grand Roi. Plus il étoit chéri & estimé de tous les peuples du Royaume, plus sa mort parut suspecte. On étoit persuadé que son pere le regardant comme un successeur impatient de regner, l'avoit fait empoisonner par quelques-uns de ces eunuques, favoris des Rois qui se servent de leur ministere pour de pareilles exécutions. On ajoutoit qu'une nouvelle

Entrevue d'Antiochus & de Villius à Apamée.

Mort du jeune Antiochus, & son éloge.

aux Romains, dans l'art du gouvernement. Suivant M. Rollin & M. Crevier, toute cette prétendue conversation pourroit bien n'être qu'un conte fait à plaisir. Mais on ne doit pas, comme le prétend le dernier, l'attribuer à une plume romaine. Elle n'auroit pas ainsi loué le Roi d'Epire aux dépens de Rome : d'où on juge que le passage a été inséré ici par une main étrangere.

raiſon qui l'avoit porté à cet attentat clandeſtin, c'eſt qu'ayant donné Lyſimachie à ſon fils Seleucus, il n'avoit point de ville de cette conſidération, où il pût auſſi tenir Antiochus dans un exil honorable. Cependant il donna pendant pluſieurs jours les témoignages extérieurs de l'affliction la plus ſenſible ; en ſorte que l'Ambaſſadeur Romain s'en alla à Pergame, pour ne pas ſe préſenter aux yeux de ce Prince dans des conjonctures où il ne pouvoit que lui être incommode. Antiochus s'en retourna à Epheſe, renonçant à la guerre dont il avoit commencé les préparatifs. Là s'enfermant dans ſa cour, ſous prétexte de s'abandonner à ſa douleur, il délibéra en ſecret, avec Minion le plus intime de ſes confidents. Minion qui n'avoit qu'une foible connoiſſance des puiſſances étrangeres, & qui jugeoit de celle de ſon maître par les avantages qu'il avoit remportés ſur ſes ennemis, tant en Aſie qu'en Syrie, ne doutoit nullement qu'Antiochus, à qui les Romains ne propoſoient que des conditions injuſtes, n'eût autant de ſupériorité ſur eux par la force de ſes armes, qu'il en avoit par la bonté de ſa cauſe. Le Roi évitoit de s'aboucher avec les Ambaſſadeurs des Romains, ſoit parce qu'il l'avoit fait juſques-là inutilement,

ſoit parce que ſa douleur le mettoit hors d'état de paroître : mais Minion ſe chargeant de plaider ſa cauſe, lui perſuada de faire venir les Ambaſſadeurs de Pergame à Epheſe.

Comme Sulpicius avoit recouvré ſa ſanté, il ſe rendit à Epheſe avec Villius. Là Minion leur ayant apporté les raiſons qui empêchoient le Roi de paroître en public, commença à entrer en conférence avec eux, en l'abſence de ce Prince. Il avoit préparé ce qu'il avoit à dire ; c'eſt pourquoi prenant la parole avec aſſurance, « Romains, dit-il, le deſſein de rendre la liberté aux villes Grecques n'eſt qu'un prétexte ſpécieux dont vous couvrez votre ambition ; mais vos actions ne s'accordent point avec vos diſcours, lorſque vous impoſez à Antiochus des loix que vous n'obſervez pas vous-mêmes. Car enfin ceux de Smyrne & de Lampſaque ſont-ils plus Grecs, que ceux de Naples & de Tarente à qui vous faites payer tribut, & que vous obligez de vous fournir des vaiſſeaux ? Pourquoi envoyez-vous tous les ans un Préteur avec les haches & les faiſceaux à Syracuſe & dans les autres villes Grecques de Sicile, pour y rendre la juſtice en votre nom ? Tout ce «

Conférence des Ambaſſadeurs Romains avec Minion plénipotentiaire d'Antiochus.

» que vous pouvez dire pour juſtifier » votre conduite, c'eſt que vous avez » vaincu ces peuples par la force de » vos armes, & que vous uſez ſur eux » du droit de conquête. Mais Antiochus » vous répond la même choſe à l'égard » des villes de Smyrne & de Lamp» ſaque, & de celles de l'Eolide & » de l'Ionie, dont il exige le tribut & » l'obéiſſance que ſes ancêtres leur ont » impoſés, après les avoir ſoumiſes à » leur Empire. Voilà à quoi je vous » prie de répondre, ſi vous vous piquez » de juſtice, & ſi vous ne cherchez pas » un prétexte pour nous faire la guerre. Sulpicius répondit ainſi : » Au moins » Antiochus montre-t-il un reſte de pu» deur, en n'oſant produire lui-même » en perſonne de pareilles défenſes. Car » quelle comparaiſon y a-t-il entre les » villes dont vous nous venez d'oppoſer » la dépendance, & celles qu'Antio» chus retient ſous ſa puiſſance ? De» puis que ceux de Rhege, de Naples » & de Tarente, ont été réduits ſous » notre Empire, ils n'en ſont jamais » ſortis : ils nous ont toujours payé le » tribut, & rendu l'obéiſſance à laquelle » nous les avions d'abord aſſujétis, ſans » que notre droit ait été révoqué en doute, » ni qu'il ait ſouffert aucune interruption.

Pouvez-vous ſoutenir qu'il en ſoit de « même des villes de l'Aſie à l'égard des « ancêtres d'Antiochus ? Pouvez-vous « nier qu'elles n'ayent ſouvent changé de « domination, & que les unes n'ayent été » ſoumiſes à Philippe, les autres à Pto- « lémée ; & que quelques-unes d'entre « elles n'ayent joui pendant un grand « nombre d'années, d'une indépendance « que perſonne ne leur a conteſtée ? Si « la ſervitude à laquelle le malheur des « temps les a réduites, vous met en droit « de leur ôter aujourd'hui cette liberté « dont elles ſont en poſſeſſion depuis « tant d'années ; qu'avons-nous gagné « en délivrant la Grece de la tyrannie « de Philippe ; puiſque ſuivant le même « raiſonnement, ſes deſcendants pourront « faire revivre les droits qu'ils préten- « dront avoir ſur Corinthe, Chalcis, « Démétriade, & ſur tous les peuples « de la Theſſalie ? Mais qu'eſt-il beſoin « que je plaide la cauſe de ces villes, « pendant que leurs députés ſont ici ? « nous devons les entendre eux-mêmes ; « & il convient que le Prince en per- « ſonne leur ménage une audience ».

Là-deſſus il fit appeller les Députés des villes intéreſſées, à qui Eumenes avoit eu ſoin de faire la leçon, dans l'eſpé-rance que les Romains ajouteroient à ſes

Etats, tout ce qu'ils démembreroient de ceux d'Antiochus. Tandis que les uns forment leurs plaintes, que les autres exposent leurs prétentions, & que personne ne se renferme dans les bornes étroites de la justice & de la vérité, cet examen qui devoit être paisible, dégénéra en une altercation tumultueuse : en sorte que les Ambassadeurs s'en retournerent à Rome aussi incertains qu'ils étoient venus, ne s'étant relâchés sur aucun article, & le Roi n'ayant rien voulu céder.

Antiochus tient conseil sur la guerre des Romains.

Quand ils furent partis, ce Prince tint conseil sur la guerre qu'il s'agissoit de commencer. Tout le monde à l'envi opina avec morgue, chacun espérant mériter les bonnes graces du Roi, à proportion de l'animosité qu'il témoigneroit contre les Romains. On s'élevoit avec force contre des conditions despotiques qui n'avoient pas été imposées à Nabis après sa défaite, & qui étoient audacieusement présentées au plus grand Roi de l'Asie. " On reprochoit aux Romains „ de laisser ce même Nabis Maître & „ Souverain dans Lacédémone sa patrie, „ tandis qu'il leur paroissoit indigne que „ Smyrne & Lampsaque obéissent à An- „ tiochus. D'autres avouoient que ces „ villes étoient pour un si grand Mo- „ narque, un objet peu important, &

méritoient

méritoient à peine qu'il prît les armes «
pour les conserver. Mais que l'injusti- «
ce affectoit d'être modeste dans le «
commencement ; à moins qu'on ne «
s'imaginât que les Perses eussent be- «
soin d'une motte de terre ou d'un verre «
d'eau, quand ils avoient sommé les «
Lacédémoniens de leur fournir l'un & «
l'autre. Qu'à leur exemple, les Ro- «
mains ne parloient actuellement que «
de deux villes ; mais qu'elles n'au- «
roient pas plutôt secoué le joug, que «
les autres invoqueroient aussi les libé- «
rateurs des nations. Que quand la li- «
berté ne seroit pas préférable à la «
servitude, cependant on aime à ris- «
quer sa situation présente pour se li- «
vrer aux charmes de la nouveauté, «
& à la douce espérance d'améliorer «
son sort „.

Un des principaux de l'Acarnanie nommé Alexandre étoit de ce Conseil. Il avoit autrefois été attaché à Philippe : mais l'ayant quitté avec la fortune, il s'étoit retiré à la cour d'Antiochus qui lui parut plus brillante. Comme il connoissoit la Grece, & les Romains, ce Prince l'avoit admis au nombre de ses intimes amis, & de ses confidents les plus secrets. Alexandre persuadé qu'il étoit moins question d'examiner si on

devoit entreprendre la guerre, que de déterminer la maniere dont on la devoit faire, & les lieux qui en feroient le théâtre, promettoit au Roi une victoire assurée, pourvu qu'il prît le parti de passer en Europe, & de s'établir avec ses troupes dans quelque partie de la Grece. " Que d'abord il trouveroit les
„ Etoliens sous les armes dans le cœur
„ du pays : que ces peuples belliqueux
„ feroient toujours les premiers à mar-
„ cher aux attaques les plus périlleuses.
„ Qu'aux deux flancs de la Grece,
„ d'un côté Nabis dans le Pélopon-
„ nese souleveroit tout & chercheroit
„ à reprendre Argos & les villes ma-
„ ritimes dont les Romains l'avoient
„ dépouillé, pour le renfermer dans les
„ murs de Lacédémone : & de l'autre
„ dans la Macédoine, Philippe n'atten-
„ doit que le premier coup de trom-
„ pette, pour reprendre les armes. Qu'il
„ connoissoit la fierté & le courage de
„ ce Prince, que semblable à ces animaux
„ qu'on tient enfermés ou enchaînés, il
„ ne respiroit depuis long-temps que la
„ vengeance ; qu'il se rappelloit dans la
„ guerre de lui avoir entendu demander
„ souvent un Allié comme Antiochus.
„ Pouvoit-on douter que s'il voyoit ses
„ vœux exaucés, il ne rompît aussi-tôt

une paix qu'il n'avoit acceptée que mal-« gré lui ? Qu'il n'étoit queſtion que de « prendre les devants, de choiſir des « poſtes avantageux, & de prévenir les « eſprits des Alliés. Mais qu'il ne falloit « pas manquer d'envoyer Annibal en « Afrique, pour y donner de l'occupa- « tion aux Romains, & les affoiblir en « les partageant „.

L'entretien d'Annibal avec Villius, l'avoit rendu ſi ſuſpect au Roi, que depuis ce jour il ne lui témoignoit plus aucune confiance, & ne l'admettoit point dans ſon conſeil. D'abord le Carthaginois ſouffrit ce mépris ſans ſe plaindre : mais après quelques réflexions, il crut qu'il feroit mieux de s'adreſſer au Roi lui-même pour ſavoir la cauſe de cette indifférence, & de ce réfroidiſſement ſi ſubit. Ayant donc trouvé le moment de lui parler en particulier, il lui demanda naïvement en quoi il avoit pu l'offenſer ; & Antiochus lui ayant répondu avec la même franchiſe ; « Seigneur, reprit « Annibal, je n'étois encore qu'un en- « fant, lorſque mon pere Amilcar m'ayant « fait approcher des Autels ſur leſquels « il offroit un ſacrifice aux Dieux, me « fit jurer que je ne ſerois jamais ami du « peuple Romain. C'eſt en vertu de ce « ſerment que je lui ai fait la guerre pen- «

Annibal s'éclaircit avec Antiochus ſur les ſoupçons qu'il avoit conçus de ſa fidélité, & regagne ſon eſtime & ſa confiance.

» dant trente-ſix ans avec la conſtance » & l'acharnement que vous connoiſſez : » c'eſt ce ſerment qui m'a banni de ma » patrie, depuis que les Carthaginois » ont fait la paix avec lui. C'eſt ce ſer» ment qui m'a conduit à votre cour » pour y trouver un aſyle contre ſa per» ſécution. Et ſi vous trompez les eſ» pérances que j'ai conçues de vous, » guidé par ce même ſerment, j'irai » dans toutes les parties de l'univers où » je ſaurai qu'il y a des hommes & » des armes, pour y ſuſciter des enne» mis aux Romains. C'eſt pourquoi je » conſeille à ceux qui vous font leur » cour à mes dépens, de chercher quel» qu'autre matiere à leurs calomnies. Je » hais les Romains, & ſuis haï d'eux. » J'en prends à témoins les manes de » mon pere Amilcar & les Dieux. Ainſi » quand vous ſongerez à faire la guerre » au peuple Romain, mettez-moi au nom» bre de ceux qui peuvent vous donner » ſur ce projet des conſeils utiles. Mais » ſi vous aviez quelques raiſons d'incli» ner à la paix, ce n'eſt pas moi que » vous devez conſulter ſur un pareil deſ» ſein ». Un diſcours ſi franc diſſipa les ſoupçons d'Antiochus, & rendit à Annibal toute la confiance de ce Prince : ils ne ſe ſéparerent qu'après avoir réſolu la guerre.

Toutes les conversations des Romains rouloient dans la ville sur la guerre qu'ils s'attendoient d'avoir contre Antiochus. Mais ils n'avoient encore rien de préparé pour une entreprise de cette conséquence, que leurs courages. On décerna l'Italie pour province aux deux Consuls, & on leur ordonna de tirer au sort, pour savoir auquel des deux écherroit le soin de présider aux assemblées de cette année ; afin que celui qui se trouveroit exempt de cette commission, se tînt prêt à conduire les légions hors de l'Italie, s'il en étoit besoin. On permit à ce dernier de lever deux nouvelles légions, & vingt mille hommes d'infanterie avec neuf cents cavaliers, parmi les Alliés du nom Latin. On laissa à son Collegue les deux légions qu'avoit commandées L. Cornélius Consul de l'année précédente, avec quinze mille hommes d'infanterie, & cinq cents cavaliers des Alliés du nom Latin, de la même armée. On prorogea à Q. Minucius le commandement des troupes qu'il avoit dans la Ligurie ; & pour les recruter, on ordonna une levée de quatre mille fantassins & de cent cinquante cavaliers Romains ; & on exigea des Alliés cinq mille fantassins & deux cent cinquante cavaliers. Le sort donna à Domitius la province que le

L. Quintius & Cn. Domitius Con. an. de R. 560.

Distribution des provinces.

Sénat lui indiqueroit hors de l'Italie, & à L. Quintius l'Italie avec la commission de présider aux assemblées. Les Préteurs ayant aussi tiré au sort, M. Fulvius Centumalus se trouva chargé de rendre la justice aux citoyens, & L. Scribonius aux étrangers : L. Valérius Tappus eut le gouvernement de la Sicile, Q. Salonius Sarra celui de la Sardaigne : M. Bebius Tamphilus fut envoyé dans l'Espagne citérieure, & A. Atilius Serranus dans l'ultérieure. Mais ces deux derniers changeant ensuite de département en vertu d'un arrêt du Sénat suivi d'un décret du peuple, Atilius eut la commission de conduire en Macédoine, une flotte de cinquante quinquiremes qu'il auroit soin de faire construire, de tirer des arsenaux & des ports les vieux vaisseaux qui seroient encore en état de servir, & de lever les rameurs & les matelots dont il auroit besoin. On commanda au Consul de lui fournir deux mille Alliés du nom Latin, & mille soldats Romains. Bebius fut envoyé dans l'Abruzze avec les deux légions qui étoient restées l'année précédente à Rome pour la garde de la ville, auxquelles les Alliés eurent ordre de joindre quinze mille hommes d'infanterie, & cinq cents cavaliers. On disoit que ces deux Préteurs avec

Les Romains équipent une flotte.

ces deux armées de terre & de mer, étoient destinés à repousser les efforts de Nabis qui attaquoit déja ouvertement les Alliés du peuple Romain. A l'égard des Espagnes, on en continua le gouvernement à Flaminius & à Fulvius Préteurs de l'année précédente. Mais on attendoit les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés à Antiochus : & le Sénat avoit défendu au Consul Domitius de sortir de la ville avant leur retour.

Les Préteurs Fulvius & Scribonius chargés, comme on a dit, de rendre la justice à Rome, eurent ordre de faire équiper cent galeres à cinq rangs, outre la flotte que devoit commander Atilius. Avant que le Consul & les Préteurs partissent pour se rendre dans leurs départements, on fit des sacrifices à Rome pour l'expiation des prodiges. On apprenoit que dans le Picentin une chevre avoit fait six petits d'une seule portée. Qu'à Arretie il étoit né un enfant qui n'avoit qu'un bras : qu'à Amiterne il avoit plu de la terre : qu'à Formies la porte & le mur de la ville avoient été frappés du tonnere : &, ce qui effrayoit davantage les citoyens, qu'un bœuf des étables du Consul Domitius avoit prononcé distinctement ces mots, *Rome, prends garde à toi*. On décerna des processions

publiques pour les autres prodiges. Mais les Aruſpices ordonnerent que le bœuf fût gardé & nourri ſoigneuſement. Le Tibre ſe débordant dans la ville avec encore plus de violence que l'année précédente, renverſa deux ponts & un grand nombre d'édifices, ſur-tout aux environs de la porte Flumentane. Une pierre d'une grandeur énorme ayant été détachée du Capitole où par l'abondance des pluies, ou par quelque tremblement de terre dont on ne s'apperçut point ailleurs, tomba dans la rue aux Jougs, & écraſa un grand nombre de perſonnes. Et dans les campagnes en pluſieurs cantons différents, les troupeaux furent emportés, & les maiſons abattues par l'impétuoſité des eaux. Avant que le Conſul L. Quintius arrivât dans ſa province, Q. Minucius combattit les Liguriens aux environs de Piſes, leur tua neuf mille hommes, & força le reſte de ſe ſauver en déſordre dans leur camp, qu'il attaqua vigoureuſement juſqu'à la nuit : mais ils s'y défendirent bravement, & ſe retirerent à la faveur des ténebres. Quand le jour fut venu, les Romains s'emparerent du camp abandonné, mais ils y trouverent peu de butin, parce que les ennemis avoient ſoin de l'envoyer dans leur pays, à meſure qu'ils l'enlevoient dans les campa-

gnes. Depuis cette journée, Minucius ne leur donna point de relâche. Etant passé du territoire de Pises dans la Ligurie, il mit tout à feu & à sang dans leurs forts & dans leurs bourgs ; & les soldats Romains s'enrichirent des dépouilles de la Toscanne que ces pillards avoient fait porter dans leurs maisons.

Ce fut en ce temps-là que revinrent à Rome les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés aux Rois. On ne jugea pas sur leur rapport, qu'il y eût encore assez de sujet d'armer, si ce n'est contre Nabis Tyran de Lacédémone : les Ambassadeurs des Achéens étoient venus se plaindre à Rome de ce qu'au mépris du traité il attaquoit toutes les villes maritimes de la Laconie. On se contenta donc de faire partir le Préteur Atilius avec la flottte, pour aller défendre les Alliés des Romains dans la Grece. Mais comme Antiochus ne s'étoit point encore déclaré, les deux Consuls eurent ordre de partir pour leurs provinces. Domitius se rendit par Rimini, en suivant le chemin le plus court, dans le pays des Boyens où son Collegue le vint trouver en traversant la Ligurie. Alors prenant chacun de leur côté avec leurs armées, ils ravagerent les terres des ennemis dans toute leur étendue. D'abord un petit nombre de

Atilius conduit une flotte en Grece pour s'opposer à Nabis.

cavaliers avec ceux qui les commandoient, ensuite tout leur Sénat avec ceux du pays qui étoient distingués par leur fortune ou par leurs dignités, passerent dans l'armée des Consuls, & se rendirent à eux. Les Romains ne furent pas moins heureux cette année dans l'Espagne. Car C. Flaminius se rendit maître, après un siege dans les formes, de la ville de Litabre une des plus fortes & des plus opulentes du pays, & prit en vie le Roi Corribilon : & M. Fulvius défit deux armées ennemies, prit de force les villes de (1) Vescelie & d'Holon, & plusieurs châteaux, sans compter les places qui se rendirent à lui volontairement. Alors s'étant avancé jusques dans le pays des Orétans, il y prit aussi les deux villes de Noliba & de Cusibi, & continua sa route jusqu'aux rives du Tage. Il y avoit dans cette contrée une ville plus considérable par ses fortifications que par sa grandeur, nommée Tolete. Pendant qu'il l'assiégeoit, les Vectons vinrent avec une grande armée pour la secourir. Fulvius leur donna bataille, les mit en déroute, acheva les travaux du siege & prit la place.

Mais les guerres qui occupoient alors les armes de la République, donnoient

(1) Ces villes & celles dont il est parlé plus bas, sont peu connues des Géographes.

moins d'inquiétude aux Sénateurs, que celle dont elle étoit menacée de la part d'Antiochus : car quoiqu'on lui envoyât de temps en temps des Ambaſſadeurs pour épier toutes ſes démarches, cependant on ne répandoit ſur ſon compte que des bruits vagues, mêlés de quelques circonſtances vraies & de beaucoup de particularités fauſſes. Entr'autres on publioit qu'auſſi-tôt qu'Antiochus ſeroit arrivé dans l'Etolie, il paſſeroit en Sicile avec ſa flotte. Ainſi quoique le Sénat eût déja envoyé le Préteur Atilius en Grece avec une flotte ; cependant comme, pour retenir les Alliés dans le devoir, il étoit bon de joindre la perſuaſion à la force, il fit partir quatre Ambaſſadeurs pour la Grece, ſavoir T. Quintius, C. Octavius, Cn. Servilius, & Pub. Villius : il ordonna à M. Bébius, de s'avancer avec ſes légions de l'Abruzze vers Tarente & vers Brindes, pour être en état de paſſer delà dans la Macédoine, s'il en étoit beſoin : & au Préteur M. Fulvius d'envoyer une flotte de trente vaiſſeaux pour défendre la côte de Sicile, en donnant l'autorité de Commandant à celui à qui il en confieroit la conduite : ce fut L. Oppius Salinator, qui avoit été Edile Plébéien l'année précédente : le même Préteur eut ordre d'écrire à Valérius ſon Collegue, que

Inquiétude du Sénat au ſujet des bruits qui coururent des préparatifs d'Antiochus.

comme la flotte du Roi Antiochus menaçoit de passer de l'Etolie dans la Sicile, le Sénat jugeoit à propos qu'il levât à la hâte dans la province, un corps de douze mille hommes d'infanterie & de quatre cents cavaliers, pour les joindre à l'armée qu'il avoit déja ; afin qu'il fût en état de défendre les côtes maritimes de sa province contre les efforts qu'on pourroit faire du côté de la Grece. Le Préteur Valérius leva ces troupes tant dans la Sicile même, que dans les Isles adjacentes, & s'en servit pour renforcer les garnisons de toutes les places maritimes voisines de la Grece. Les bruits de guerre qui se répandoient furent encore augmentés par l'arrivée d'Attalus frere d'Eumenes, qui assuroit qu'Antiochus étoit passé dans l'Hellespont avec une flotte, & que les Etoliens se disposoient à prendre les armes, dès qu'ils le verroient dans le pays. On remercia Attalus & Eumenes de leur attention & de leur zele. On fournit au premier, un logement & des vivres aux dépens de la République. On lui fit présent de deux chevaux richement équipés, avec l'armure complete de deux cavaliers, cent cinquante marcs de vaisselle d'argent, & trente de vaisselle d'or.

Attalus frere du Roi Eumenes, vient à Rome.

Comme on recevoit successivement

des courriers qui tous annonçoient la guerre, on jugea à propos de créer incessamment des Consuls. Ainsi les Sénateurs rendirent un arrêt en conséquence duquel le Préteur M. Fulvius écrivit sur le champ au Consul, pour lui ordonner de la part du Sénat de laisser le commandement de l'armée à ses Lieutenants, de partir promptement pour Rome, & d'adresser d'avance en route l'édit de convocation pour les comices où devoient être créés les nouveaux Consuls. La brigue ne fut pas moins forte cette année que la précédente. Trois Patriciens demandoient une dignité qu'un seul pouvoit obtenir, Pub. Cornélius Scipion fils de Cn. qui s'étoit déja présenté un an auparavant, L. Cornélius Scipion, & Cn. Manlius Vulson. On préféra le premier à ses deux Compétiteurs, pour faire voir qu'on avoit différé, & non refusé de lui accorder cet honneur. On lui donna pour Collegue Manius Acilius Glabrion de l'ordre du peuple. Le lendemain on nomma Préteurs L. Emilius Paulus, M. Emilius Lepidus, M. Junius Brutus, A. Cornelius Mammula, C. Livius, & L. Oppius. Ces deux derniers portoient le surnom de Salinator. Cet Oppius étoit celui qui avoit conduit dans la Grece

une flotte de trente vaiſſeaux. En attendant que ces nouveaux Magiſtrats tiraſſent leurs provinces au ſort, M. Bébius eut ordre de paſſer de Brindes en Epire avec toutes ſes troupes, & de s'arrêter aux environs d'Apollonie ; & le Préteur de la ville M. Fulvius, de faire conſtruire cinquante nouvelles quinquiremes.

Nabis aſſiege Gythion

Telles étoient les précautions que prenoït le peuple Romain contre tous les efforts d'Antiochus. Mais Nabis plus ardent que ce Monarque, attaquoit déja Gythion avec toutes ſes forces ; & irrité contre les Achéens de ce qu'ils avoient envoyé du ſecours aux aſſiégés, il ravageoit leurs campagnes pour s'en venger. Les Achéens qui n'avoient pas oſé prendre les armes, juſqu'à ce qu'ils euſſent appris l'intention du Sénat par les Députés qu'ils avoient envoyés à Rome, ne les virent pas plutôt de retour, qu'ils indiquerent une aſſemblée de la nation à Sicyone, & dépêcherent des Ambaſſadeurs à T. Quintius pour lui demander ſon avis. Dans l'aſſemblée toutes les voix opinoient à commencer promptement la guerre. Mais la réponſe de Quintius apporta quelqu'embarras ; il vouloit qu'on attendît l'arrivée du Préteur Romain & de ſa flotte. Les ſentiments des principaux

de l'assemblée, se trouverent partagés. Les uns s'en tenoient à leur premiere décision : les autres vouloient qu'on suivît le conseil de Quintius, puisqu'on l'avoit consulté. La multitude attendoit pour se déterminer que Philopemen eût dit son avis. Il étoit alors Préteur des Achéens, & les éclipsoit tous par la réputation de sagesse qu'il s'étoit acquise & par la haute considération dont il jouissoit. Après leur avoir fait observer que suivant un usage qui lui paroissoit fort bon, » le Préteur des Achéens ne disoit « point son sentiment quand il consul- « toit la nation sur la guerre ; il les « exhorta à déclarer au plutôt eux-mê- « mes ce qu'ils souhaitoient ; leur pro- « mettant que le Préteur exécuteroit « leur décret avec autant de fidélité « que d'exactitude, & feroit tout ce « qu'on peut attendre de la prudence « humaine, pour leur obtenir soit « dans la paix, soit dans la guerre, » tous les avantages qu'ils avoient lieu « d'espérer ». Par un discours si modéré, il les anima à la guerre, beaucoup plus que si, en la conseillant ouvertement, il eût fait connoître l'ambition qu'il avoit de commander. C'est pourquoi d'un consentement unanime la guerre fut arrêtée. A l'égard du temps

Les Achéens se déterminent à lui faire la guerre.

où on la commenceroit, & de la maniere dont on devoit s'y prendre, ils laisserent le tout à la discrétion du Préteur. Philopemen jugeoit bien lui-même que, suivant le conseil de Quintius, il eût été bon d'attendre que la flotte Romaine fût arrivée pour secourir Gythion par mer : mais comme les assiégés étoient extrêmement pressés, & qu'il étoit à craindre qu'en différant, on ne perdît non-seulement la ville, mais encore les troupes qu'on avoit envoyées pour la défendre, il mit les vaisseaux des Achéens en mer.

Nabis avoit équipé une petite flotte, pour empêcher les secours qui pouvoient venir aux assiégés par mer, & l'avoit composée de trois vaisseaux couverts, & de quelques brigantins & autres bâtiments légers. Afin d'éprouver la vîtesse de cette flotte d'une nouvelle espece, & être en état de s'en servir pour combattre ses ennemis en cas de nécessité, il exerçoit tous les jours en pleine mer les soldats & les rameurs qui la montoient, & leur faisoit représenter le simulacre d'une bataille navale, persuadé que la prise de Gythion dépendoit de l'attention qu'il auroit à lui ôter tous les secours de la mer. Le Préteur des Achéens égaloit les plus grands Généraux de son

temps par ſon habileté & ſon expérience dans les combats ſur terre ; mais il étoit tout-à-fait novice dans la marine. Né dans l'Arcadie au milieu d'une province éloignée de la mer, il ne connoiſſoit même des nations étrangeres, que ce qu'il en avoit pu apprendre pendant qu'il commandoit dans la Crete un corps de troupes auxiliaires. Une vieille quadrireme avoit été priſe par les Grecs il y avoit autour de quatre-vingts ans, dans le temps qu'elle portoit de Naupacte à Corinthe Nicée femme de (1) Cratérus. Comme il avoit ouï dire que ce vaiſſeau avoit été autrefois un des plus célebres de la flotte des Rois, il ordonna qu'on l'amenât d'Egion, ſans ſonger que les bois en étoient pourris & tomboient de vétuſté. Il en fit le vaiſſeau Amiral de ſa flotte. Tiſon de la ville de Patras, la commandoit, & montoit ce vaiſſeau qui précédoit tous les autres, lorſqu'il rencontra ceux des Lacédémoniens qui venoient de Gythion au-devant de lui. Comme il faiſoit eau de toutes parts, le premier choc qu'il reçut d'une galere ennemie qui étoit neuve & ſolide, le

Philopemen eſt vaincu ſur mer.

(1) Il y a apparence que ce Cratérus étoit fils de Démétrius ſurnommé Poliorcetes, c'eſt-à-dire, preneur de villes, & frere d'Antiochus Roi de Macédoine.

mit en pieces, & tous ceux qui étoient dessus furent faits prisonniers. Tous les autres bâtiments voyant le vaisseau Amiral perdu, firent force de rames & de voiles pour se sauver. Philopemen lui-même s'enfuit dans un esquif, & ne s'arrêta point qu'il ne fût arrivé à Patras. Ce Général qui savoit la guerre, & avoit déja éprouvé d'autres revers, ne perdit point courage pour ce premier échec. Au contraire, celui qu'il venoit de recevoir dans un genre de combat où il n'entendoit rien, étoit une raison pour lui d'espérer qu'il auroit bientôt sa revanche dans une espece de guerre qu'il connoissoit à fond; & il assuroit que le Tyran ne se réjouiroit pas long-temps de ce léger avantage.

Cependant Nabis enflé de cet heureux succès qui l'empêchoit de rien craindre du côté de la mer, entreprit de fermer aussi les passages du côté de la terre. Ainsi retirant du siege le tiers de l'armée, il vint camper auprès de Bée, place qui domine au-dessus de Leuces & d'Acries, par où il lui paroissoit que les ennemis devoient venir au secours de Gythion; comme il avoit peu de tentes, la plupart des soldats avoient bâti des cabannes de roseaux, couvertes de feuilles, Philopemen qui s'étoit mis

en chemin, résolut, avant de se montrer à lui, de le surprendre par un stratagême auquel il ne s'attendoit pas. Il ramassa quelques petits bâtiments dans une rade cachée du territoire d'Argos. Il y plaça des soldats alertes, la plupart armés de boucliers, de frondes, de fleches, & autres traits aisés à lancer à cause de leur légéreté. Ensuite lorsqu'en côtoyant le rivage, il fut arrivé à un promontoire voisin du camp des ennemis, il passa par des sentiers qui lui étoient connus, & vint de nuit à Bée; & pendant que les sentinelles étoient endormies, parce qu'on croyoit n'avoir rien à craindre, il fit mettre le feu aux cabannes dans toutes les parties du camp. Plusieurs furent dévorés par les flammes avant de s'appercevoir de l'arrivée des ennemis, & sans pouvoir être secourus de ceux qui s'en étoient apperçus. Le fer & le feu ravagea tout; quelques soldats seulement se réfugierent dans le grand camp auprès de Gythion. Philopemen ayant ainsi déconcerté les desseins des ennemis, passa sans perdre de temps, dans le canton de la Laconie appellé Tripolis, où il ravagea tout le pays, jusques aux confins de Megalopolis: & après en avoir enlevé une grande multitude d'hommes & d'animaux, se retira

Philopemen brûle le camp de Nabis près de Bée.

avant que Nabis envoyât des troupes pour s'oppoſer à ſes ravages. Il ramaſſa enſuite toutes ſes forces auprès de Tegée ; il convoqua dans cette ville l'aſſemblée des Achéens & de leurs Alliés, il y invita les principaux des Epirotes & des Acarnaniens ; il leur fit entendre que ſes derniers avantages ayant ſuffiſamment relevé le courage des ſiens abattus par la perte du combat naval, & jeté la conſternation parmi les ennemis, il avoit réſolu d'aller attaquer Lacédémone, convaincu que c'étoit le ſeul moyen d'obliger les ennemis à lever le ſiege de Gythion. Il alla d'abord camper auprès de Caryes ſur les terres des ennemis ; & ce jour-là même Gythion

Nabis prend Gythion

fut emportée. Mais Philopemen qui l'ignoroit, alla camper auprès du mont Barboſthene, à dix milles de Lacédémone. Nabis ne fut pas plutôt maître de la place, qu'il en partit avec un gros détachement, & ayant paſſé rapidement au-delà de Lacédémone, alla s'emparer d'un lieu appellé le camp de Pyrrhus, ne doutant point que le deſſein de Philopemen ne fût de venir occuper ce poſte. Delà il alla au-devant des ennemis. Ils formoient une colonne longue de cinq mille pas, à cauſe des défilés étroits par où il leur falloit paſſer.

La cavalerie & une grande partie des troupes auxiliaires fermoient la marche, parce que Philopemen jugeoit que le Tyran ne manqueroit pas de faire attaquer ſon arriere-garde par ſes ſoldats mercenaires, en qui il avoit le plus de confiance. Deux inconvénients que Philopemen n'avoit pas prévus, rompirent d'abord les meſures qu'il avoit priſes. Car il avoit trouvé le poſte dont il vouloit s'emparer, ſaiſi par les ennemis : & il ſe voyoit attaqué de front dans un chemin étroit & raboteux, où il lui étoit impoſſible d'avancer, ſans le ſecours des ſoldats armés à la légere.

Mais ſes talents, & ſon expérience l'avoient rendu le Général de ſon temps le plus habile à conduire une armée, & à lui choiſir des poſtes avantageux. Et ce n'étoit pas ſeulement en temps de guerre, mais encore pendant la paix, qu'il s'appliquoit à perfectionner cette ſcience. Quand il marchoit ſeul, & qu'il rencontroit un paſſage difficile & dangereux, il en examinoit ſoigneuſement toutes les parties, ſe repréſentant alternativement & les périls qu'on y pouvoit courir, & les moyens de s'en tirer. S'il étoit accompagné, il demandoit à ceux de ſa ſuite ; » Si nous ren- «

Eloge de Philopemen habile à conduire une armée & à la bien poſter, plus qu'aucun Général de ſon temps.

» contrions ici l'ennemi, & qu'il nous » attaquât soit de front, soit en flanc, » soit en queue, quel parti pensez-vous » qu'il nous fallût prendre ? Il pourroit » se faire qu'il vînt droit à nous rangé » en bataille, ou qu'il marchât sans » précaution, n'ayant d'autre dessein » que de faire sa route. Dans tous ces » différents cas il marquoit d'après ses » propres réflexions, ou d'après les ré- » ponses qu'il avoit tirées des autres, » la disposition qu'il prendroit : com- » bien de soldats, & quelles armes sur- » tout il faudroit opposer à l'ennemi : » dans quel lieu il placeroit les baga- » ges & ceux qui n'étoient pas propres » à combattre ; combien il emploieroit » de troupes pour les garder : s'il feroit » mieux de continuer sa route, ou de re- » tourner sur ses pas ; dans quel lieu il » conviendroit de camper, quelle éten- » due il donneroit à ses retranchements ; » d'où il tireroit l'eau, le bois, & les » fourrages ; enfin comment le lende- » main il assureroit sa retraite, formeroit » ses divisions & disposeroit sa marche ». Dès son enfance il s'étoit tellement occupé de ces pensées, qu'il ne lui arrivoit rien qu'il n'eût prévu : comme il le montra bien en cette occasion. Car

d'abord il fit faire alte à ſon armée : enſuite il envoya à l'avant-garde les troupes auxiliaires de Crete, & les cavaliers appellés Tarentins, qui menoient chacun deux chevaux : & ordonnant à ſa cavalerie de le ſuivre, il alla s'emparer d'un rocher au-deſſus d'un torrent qui pouvoit le fournir d'eau : après y avoir retiré tous les bagages & les valets de l'armée, il les couvrit par un détachement, & ſe campa autant bien que la nature du lieu le pouvoit permettre. Car il étoit difficile de dreſſer des tentes dans un terrein ſi inégal & ſi raboteux. Les ennemis n'étoient éloignés que de cinq cents pas. Les deux partis allerent à l'eau dans le même courant ſous l'eſcorte de leurs ſoldats armés à la légere ; & la nuit vint avant qu'il s'engageât entre eux aucune de ces eſcarmouches que la proximité des camps a coutume d'occaſionner. Mais il étoit aiſé de juger que le lendemain, en retournant à la riviere, on en viendroit aux mains ſur ſes bords. Ainſi Philopemen pendant la nuit cacha dans un vallon dont la vue étoit dérobée aux ennemis, autant de ſoldats armés de boucliers & de javelots, que le lieu en pouvoit contenir.

**Combat entre Philopemen & Nabis.**

Dès que le jour parut, les Crétois & les cavaliers Tarentins de Philopemen

commandés, les premiers par Latemneſte leur compatriote, & les autres par Lycortas de Megalopolis, engagerent près du torrent le combat contre les Crétois & les cavaliers Tarentins de Nabis, (car ces troupes ſervoient également dans les deux partis.) La victoire fut long-temps douteuſe entre des troupes de même eſpece, & qui ſe ſervoient des mêmes armes. A la fin celles du Tyran eurent l'avantage, non-ſeulement parce qu'elles étoient en plus grand nombre, mais encore parce que Philopemen avoit ordonné aux Officiers de faire retraite, après une foible réſiſtance, & d'attirer les ennemis juſqu'à ſon embuſcade. Les gens de Nabis pourſuivant chaudement ceux de Philopemen à travers la vallée, furent la plupart bleſſés ou tués, avant même d'appercevoir les troupes qu'on avoit cachées : celles-ci avoient laiſſé entre les rangs, autant que la largeur du vallon le permettoit, des intervalles ſuffiſants pour recevoir & laiſſer paſſer leurs compagnons qui fuyoient. Enſuite elles parurent tout d'un coup ; elles étoient fraîches & en bon ordre ; & fondirent ſur les ennemis rompus, diſperſés, ſurtout épuiſés de fatigue, & la plupart couverts de bleſſures. La victoire ne tarda pas à ſe déclarer. Les ſoldats du Tyran tournerent

tournerent le dos dans le moment, & s'enfuirent dans leur camp avec encore plus de précipitation qu'il n'en avoit mis dans la pourſuite. Mais avant qu'ils y arrivaſſent, il en fut tué ou pris un grand nombre : & ils auroient peut-être eu de la peine à ſe défendre, ſi Philopemen n'eût fait ſonner la retraite, craignant beaucoup plus les chemins eſcarpés & dangereux, que la réſiſtance des ennemis. Mais ne doutant point que le ſuccès de cette journée n'eût jeté la terreur dans l'eſprit de Nabis, il engagea un ſoldat des troupes auxiliaires, à paſſer comme déſerteur dans le camp du Tyran, pour l'aſſurer que les Achéens devoient dès le lendemain s'avancer juſques ſur les bords de l'Eurotas qui paſſe le long des murs de Lacédémone ; que leur deſſein étoit de lui fermer le chemin de cette ville, d'empêcher qu'on n'en tranſportât des proviſions dans ſon camp ; & en même temps d'engager les habitants à ſe ſoulever. Nabis ne comptoit que foiblement ſur la ſincérité du transfuge. Mais dans la frayeur dont il avoit l'ame atteinte, cet avis lui fournit une raiſon plauſible d'abandonner ſon camp. Le lendemain il ordonna à Pythagore d'en garder les retranchements avec les troupes auxiliaires & la cavalerie. Pour lui

en étant ſorti avec le gros de ſon armée, comme pour ſe mettre en bataille, il prit ſur le champ le chemin de Lacédémone.

Nabis abandonne ſon camp. Philopemen voyant que le Tyran marchoit à la hâte dans une route étroite & difficile, ordonna à toute ſa cavalerie & aux Crétois, d'aller fondre ſur la garde du camp ennemi. Dès qu'elle vit que les Achéens venoient à elle, & que Nabis l'avoit abandonnée, ſon premier mouvement fut de ſe renfermer dans les retranchements. Mais s'appercevant que les ennemis s'avançoient en ordre de bataille, pour ne point être priſe avec le camp même, elle ſe détermina à ſuivre Nabis, quelqu'avance qu'il eût déja. Auſſi-tôt une partie des Achéens ſe jeta dans le camp, tandis que les autres coururent à la pourſuite de l'ennemi : il étoit engagé dans un chemin dont à peine auroit-il pu ſe tirer, quand il n'auroit pas été pourſuivi. Son armée eſt miſe en déroute. Mais ſi-tôt que les Achéens attaquerent l'arriere-garde, & que les cris des bleſſés & des mourants ſe firent entendre juſqu'aux premiers rangs, alors jetant leurs armes par terre, les Lacédémoniens ſe diſperſerent dans les forêts d'alentour ; & en un moment le chemin ſe trouva couvert d'un amas confus de toutes ſortes d'armes,

ſur tout de piques, qui tombant la plupart la pointe la premiere, s'enfonçoient dans la terre, & formoient une eſpece de paliſſade qui bouchoit le paſſage. Philopemen ayant ordonné aux troupes auxiliaires de pourſuivre les fuyards le plus promptement qu'elles pourroient, car il n'étoit pas aiſé à la cavalerie d'échapper, ſe mit lui-même à la tête des troupes peſamment armées, & les conduiſit par des routes plus larges juſques ſur les bords de l'Eurotas : il y campa vers le coucher du ſoleil, en attendant les ſoldats armés à la légere qu'il avoit chargés de pourſuivre les ennemis. Lorſqu'ils furent revenus à la premiere veille de la nuit, & qu'il eut appris d'eux que le Tyran avoit pénétré dans la ville avec un petit nombre de gens ; mais que le reſte de ſes ſoldats erroient ſans armes à travers les bois ; alors il ordonna de manger & de ſe repoſer. Pour lui il tira du nombre des autres ſoldats, qui étant arrivés au camp les premiers, avoient eu le temps de ſe délaſſer & de prendre de la nourriture, les plus braves & les plus diſpos, & ne leur faiſant prendre que leurs armes, il alla les poſter vis-à-vis des portes qui menent à Pheres & à Barboſthene, perſuadé que les fuyards ſe préſenteroient par-là pour rentrer dans la ville. Il ne s'étoit

pas trompé. Car les Lacédémoniens suivirent des routes inconnues & détournées tant que le jour dura. A l'entrée de la nuit, appercevant les feux que les ennemis avoient allumés dans leur camp, ils continuerent à marcher par des sentiers cachés tant qu'ils furent vis-à-vis d'eux. Mais si-tôt qu'ils eurent passé au-delà de leur camp, croyant n'avoir plus rien à craindre, ils descendirent dans les plaines & tomberent entre les mains des soldats embusqués qui en prirent & en tuerent un si grand nombre, qu'à peine resta-t-il au Tyran la quatrieme partie de son armée. Philopemen voyant qu'il se tenoit renfermé dans sa ville, passa les trente jours suivants à ravager les campagnes de la Laconie ; & après avoir presqu'entiérement ruiné les forces de Nabis, il se retira chez lui comblé de gloire. Les Achéens ne faisoient pas difficulté de l'égaler au Général Romain, & même d'élever l'expédition de Lacédémone au-dessus des exploits du premier.

Les Ambassadeurs Romains parcourent la Grece, pour en

Pendant que les Achéens étoient occupés à faire la guerre au Tyran, les Ambassadeurs des Romains parcouroient les villes des Alliés, craignant que les Etoliens n'en débauchassent quelques-uns, & ne les entraînassent dans le parti

d'Antiochus. Ils ne firent pas de grands efforts pour retenir les Achéens dans leur alliance. La haine que ceux-ci portoient à Nabis les assuroit de la fidélité de cette nation. Mais ils allerent premiérement à Athenes, puis à Chalcis, & delà dans la Thessalie ; & après avoir rassuré les peuples de cette province par les discours qu'ils firent dans leur assemblée générale, ils tournerent vers Démétriade, où ils assemblerent les Magnesiens. Ce fut là qu'il leur fallut déployer toute leur éloquence, pour gagner ces peuples dont les chefs la plupart contraires aux Romains, s'étoient entiérement tournés du côté d'Antiochus & des Etoliens. Ce qui avoit causé leur changement, c'est qu'ils avoient oüi dire que les Romains renvoyoient à Philippe, son fils donné pour ôtage, & le déchargeoient du tribut qu'ils lui avoient imposé ; & on ajoutoit à ces bruits qui couroient sans fondement, qu'ils alloient aussi lui rendre Démétriade. Plutôt que de souffrir cette restitution prétendue, Eurylochus le plus considérable des Magnesiens, & quelques uns de sa faction, aimoient mieux changer toute la face des affaires de la Grece, en s'unissant avec Antiochus & les Etoliens. Or il falloit en traitant avec eux, dissiper leurs

contenir les peuples dans le devoir.

Eurylochus chef des Magnésiens parle indiscrétement contre les Romains.

vaines frayeurs, ſans détruire les eſpérances dont on flattoit Philippe. Car l'amitié de ce Prince étoit à tous égards beaucoup plus utile aux Romains que celle des Magneſiens. Ils ſe contenterent donc de leur repréſenter « que s'il y » avoit quelque ville dans la Grece qui » eût obligation à Rome de ſa liberté, » c'étoit ſur-tout Démétriade ; puiſque » Philippe y avoit non-ſeulement établi » une garniſon ; mais encore bâti un Pa- » lais d'où il montroit continuellement » aux habitants le maître qu'ils étoient » obligés de ſervir. Mais que cette fa- » veur deviendroit inutile, ſi les Eto- » liens y introduiſoient Antiochus en la » place de Philippe, & qu'au lieu d'un » Roi dont ils avoient déja éprouvé le » gouvernement, il leur fallût obéir à » un étranger & un inconnu «. Alors Eurylochus qui étoit cette année le Magnétarque, ( c'eſt ainſi qu'ils appellent le premier Magiſtrat de la nation ) prenant la parole dit : » Que ni lui ni les Ma- » gnéſiens ne pouvoient diſſimuler, « qu'ayant appris le deſſein qu'avoient » les Romains de rendre Démétriade à » Philippe, il n'y avoit point d'extrêmi- » té à laquelle ils ne fuſſent prêts à ſe » porter pour l'empêcher « : & dans la chaleur du diſcours il eut l'indiſcrétion

d'ajouter », qu'alors même Démétriade « n'avoit qu'une vaine apparence de li- « berté ; mais que dans le fond il ne s'y « faisoit rien qui n'eût été ordonné d'a- « vance par les Romains «. Ce mot échappé témérairement excita les murmures de la multitude partagée en divers sentiments, les uns approuvant la liberté dont avoit usé le Magnétarque, & les autres étant indignés de son audace. Mais Quintius fut transporté d'une si violente colere, que tendant les mains vers le ciel, il invoqua les Dieux témoins & vengeurs de l'ingratitude & de la perfidie des Magnésiens. Le courroux menaçant de Quintius ayant jeté l'effroi dans tous les esprits, Zénon l'un des principaux, à qui la délicatesse de sa conduite, & l'amitié des Romains, dont il avoit toujours été partisan non équivoque, donnoient beaucoup de poids & d'autorité, conjura Quintius & les autres Ambassadeurs, les larmes aux yeux, « de ne point « imputer à toute la République, l'ex- « travagance d'un seul citoyen. Que « chacun devoit porter la peine de sa « témérité : que les Magnésiens en gé- « néral reconnoissoient que c'étoit à « Quintius & au peuple Romain, qu'ils « étoient redevables de la liberté & de « tous les avantages précieux aux hom- «

» mes. Qu'on ne pouvoit demander aux
» Dieux immortels, aucune faveur,
» qu'ils n'eussent reçue des Romains,
» & qu'ils s'arracheroient plutôt la vie
» de leurs propres mains, que de re-
» noncer à l'amitié d'un peuple si gé-
» néreux & si bienfaisant ».

Tout le peuple joignit ses prieres à celles de Zenon. Eurylochus se voyant abandonné de tout le monde, quitta l'assemblée, & s'étant rendu à la porte de la ville par des rues détournées, s'enfuit sans s'arrêter, jusqu'en Etolie. Car les peuples de cette contrée découvroient tous les jours de plus en plus leur inconstance & leur perfidie : & par hazard dans le même temps (1) Thoas l'un de leurs chefs, qu'ils avoient envoyé vers Antiochus, étoit revenu, & avoit ramené avec lui Menippe Ambassadeur du Roi. L'un & l'autre, avant qu'on leur donnât audience dans l'assemblée du peuple, avoient déja publié avec affectation les troupes de terre & de mer dont Antiochus alloit couvrir l'un & l'autre élément. Il faisoit venir, disoient-ils un grand nombre de fantassins & de cava-

Les Etoliens ne cachent plus leur révolte.

(1) T. Live a dit plus haut que c'étoit Dicearque frere de Thoas alors Préteur, qui avoit été envoyé vers Antiochus. Ou il a manqué de mémoire, ou Thoas au sortir de sa Magistrature, étoit allé joindre son frere à la cour d'Antiochus.

liers avec des éléphants tirés du fond de l'Inde ; & à toutes ces exagérations, ils ajoutoient un trait plus capable qu'aucun autre, de faire impression sur l'esprit de la multitude, « c'est que ce « Prince apportoit avec lui une si pro- « digieuse quantité d'or & d'argent, qu'il « étoit en état d'acheter les Romains « eux-mêmes ». Quintius prévoyoit bien l'effet que de pareils discours produiroient dans l'assemblée des Etoliens : car il étoit informé de l'arrivée de ces deux Députés, & de toutes leurs démarches : & quoiqu'il espérât peu de réussir, il crut cependant qu'il étoit à propos d'y faire paroître quelques Députés des Alliés, qui fussent assez hardis pour représenter aux Etoliens leur alliance avec les Romains, & s'élever contre les entreprises d'Antiochus. Il n'y eut personne à qui cette commission parut convenir davantage qu'aux Athéniens, tant à cause de la dignité de leur République, que des traités qui les unissoient depuis long-temps aux Etoliens. Ainsi Quintius les engagea à envoyer leurs Députés dans l'Assemblée (1) Panétolique. Thoas commença par y rendre compte de son ambassade. Menippe qu'on introduisit après lui, « dit qu'il auroit été bien avantageux «

Assemblée générale des Etoliens.

(1) C'est-à-dire, de tous les Etoliens.

» à tous ceux qui habitoient la Grece &
» l'Aſie, qu'Antiochus ſe fût uni avec
» Philippe avant ſes revers. Que chacun
» auroit conſervé ce qui lui appartenoit,
» & que tout n'eût pas dépendu de la
» volonté d'un peuple ambitieux. Et
» maintenant même, ajouta-t-il, ſi vous
» perſévérez conſtamment dans les ré-
» ſolutions que vous avez formées, il
» ne ſera pas difficile à Antiochus,
» avec la protection des Dieux, & le
» ſecours des Etoliens, de rendre à la
» Grece abattue ſon ancienne ſplendeur :
» il faut pour cet effet qu'elle ſoit en-
» tiérement libre, & qu'elle ne dépende
» point d'une puiſſance étrangere ». Les
Athéniens, à qui on donna audience
immédiatement après l'Ambaſſadeur d'Antiochus, ſans dire un ſeul mot de ce
Prince, ſe contenterent de faire ſouvenir les Etoliens de leur alliance avec les
Romains, & des bienfaits que toute la
Grece avoit reçus de T. Quintius. « Qu'ils
» ne s'expoſaſſent pas à perdre tant
» d'avantages, en formant témérairement
» de nouveaux engagements, avant d'en
» avoir bien peſé toutes les ſuites. Que
» les projets artificieux & hardis ſédui-
» ſoient au premier coup d'œil : mais
» que l'exécution en étoit difficile, &
» l'iſſue preſque toujours funeſte. Que

les Ambassadeurs de Rome, au nom- «
bre desquels étoit T. Quintius, n'é- «
toient pas éloignés. Qu'avant de pren- «
dre leur parti, ils s'expliquassent avec «
eux sur les prétentions qu'ils pouvoient «
avoir, plutôt que de jeter l'Europe «
& l'Asie dans une guerre dont l'évé- «
nement ne pouvoit être que déplorable ».

La multitude toujours avide de la nouveauté, étoit entiérement déclarée pour Antiochus, & ne vouloit pas même qu'on admît les Romains dans l'assemblée. Mais les principaux, sur-tout les anciens, obtinrent par leur crédit, qu'on les écoutât. T. Quintius, en conséquence de ce décret dont les Athéniens lui avoient donné connoissance, jugea à propos d'aller en Etolie ; il comptoit ou opérer une révolution, ou prouver à toute la Grece qu'il ne falloit accuser de la guerre que les Etoliens ; & que c'étoient eux qui mettoient les Romains dans la juste nécessité de prendre les armes. Lorsqu'il fut arrivé dans l'Assemblée, il commença par faire souvenir les Etoliens de leur premiere alliance avec les Romains, & des atteintes tant de fois données à la foi des traités. Ensuite après avoir parlé en peu de mots de ce qui faisoit le sujet de leurs contestations, il ajouta, « qu'après «

Quintius parle en vain dans l'Assemblée des Etoliens

» tout, s'ils croyoient être fondés dans
» leurs demandes, il étoit bien plus juste
» & plus raisonnable qu'ils envoyassent
» des Ambassadeurs à Rome, soit pour
» y discuter leurs droits, soit pour prier
» le Sénat de leur être favorable ; que
» d'imiter les Chefs des Gladiateurs, en
» armant le peuple Romain contre An-
» tiochus, & les jetant dans une guerre
» qui alloit ébranler tout l'univers, qui
» ne se termineroit que par la ruine to-
» tale de la Grece, & dont les auteurs
» éprouveroient les premiers toutes les
» calamités ». Après que Quintius eut fait inutilement ces remontrances, & cette prédiction dont l'événement ne justifia que trop la vérité, Thoas & tous ceux qui étoient de la même faction furent écoutés avec l'applaudissement de tous les assistants, & obtinrent que sur le champ, & sans appeller les Romains, on fît un décret, pour inviter Antiochus à venir délivrer la Grece, & décider de la querelle des Etoliens & des Romains. A un décret si superbe, Damocrite leur Préteur ajouta de son chef un trait des plus insolents. Car Quintius l'ayant sommé de lui donner communication de ce décret, sans aucun égard pour un personnage si respectable, « Nous
» avons, lui dit-il, à présent des affai-

res plus pressées. Mais ayez patience, « je vous donnerai bientôt le décret & « ma réponse en Italie, & sur les bords « mêmes du Tibre ». Telle étoit la fureur qui possédoit alors toute la nation Etolienne & ses Magistrats.

Quintius & les autres Ambassadeurs s'en allerent à Corinthe. Depuis leur retraite, les Etoliens trop fiers pour laisser croire qu'ils mettoient toute leur espérance dans la protection d'Antiochus, & qu'ils attendoient l'arrivée de ce Prince, sans faire aucune démarche d'eux-mêmes, & en demeurant, comme on dit, les bras croisés, ne tinrent à la vérité aucune Assemblée générale de la nation ; mais par le moyen d'un conseil secret composé des plus considérables d'entre leurs Chefs, ils prenoient toutes les mesures possibles, pour changer la situation présente de la Grece. Tout le monde convenoit que dans chaque République, les principaux étoient attachés aux Romains, & se tenoient heureux de leur être alliés ; mais que la multitude, & ceux qui n'étoient pas contents de leur fortune, soupiroient après le changement. Les Etoliens un jour conçurent le projet non-seulement hardi, mais encore impudent, de s'emparer en même temps de Démé-

triade, de Chalcis & de Lacédémone. Pour cet effet ils envoyerent trois de leurs Chefs, Thoas contre Chalcis, Alexamene contre Lacédémone, & Diocles contre Démétriade. Ce dernier fut secondé dans la commission dont il étoit chargé, par Eurylochus qui ne voyoit point d'autre moyen de rentrer dans sa patrie dont il étoit exilé, comme nous l'avons dit plus haut. Eurylochus écrivit donc aux parents & aux amis qu'il avoit à Démétriade, & à ceux des citoyens qui étoient de sa faction, de présenter sa femme & ses enfants en habits & dans la posture de suppliants, à la premiere Assemblée qui se tiendroit dans la ville, afin qu'ils conjurassent chaque habitant en particulier, & tout le peuple en général, de ne pas laisser périr en exil un citoyen innocent contre qui on n'avoit prononcé aucune condamnation. Les gens simples & les séditieux, les uns par un sentiment de commisération, les autres par l'espérance d'exciter dans la ville les troubles qui regnoient déja dans l'Etolie, s'écrierent à l'envi qu'il falloit rappeller Eurylochus. Après ces préparatifs, Diocles partit avec toute la cavalerie des Etoliens qu'il commandoit alors, sous prétexte de remener dans sa patrie cet exilé à qui ils avoient donné l'hospi-

talité : ayant marché jour & nuit sans relâche, & fait une grande partie du chemin, quand il fut à six milles de la ville, il prit les devants avec trois brigades seulement, ordonnant au reste de sa troupe de le suivre au petit pas. Arrivé près de la porte, il fit mettre pied à terre à ses gens, leur recommandant de mener leurs chevaux par la bride, comme de simples voyageurs, sans garder aucun rang, afin de faire juger qu'ils accompagnoient plutôt qu'ils n'escortoient leur Commandant. Il laissa une de ses brigades à la porte, pour empêcher qu'on ne la fermât aux cavaliers qui devoient arriver les derniers ; & avec les deux autres passa par le milieu de la ville & de la place publique, & reconduisit chez lui Eurylochus qu'il tenoit par la main, & que tout le monde félicitoit de son heureux retour. Un moment après la ville se trouva remplie de cavaliers qui s'étant emparés de tous les postes, se répandirent ensuite dans les maisons pour égorger les principaux de la faction opposée. C'est ainsi que Démétriade tomba sous la puissance des Etoliens.

Alexamene qu'on avoit dépêché à Lacédémone, étoit moins chargé d'employer la force contre la ville, que la ruse contre le Tyran. Les Romains l'a-

voient dépouillé de ſes places maritimes, & les Achéens le tenoient alors reſſerré dans les murailles de Lacédémone. Dans cette ſituation, quiconque lui ôteroit la vie, ne pouvoit manquer de s'en faire un mérite auprès des Lacédémoniens. Le prétexte que prirent les Etoliens d'envoyer vers lui, fut le ſecours qu'il demandoit ſans ceſſe, puiſque ce n'étoit qu'à leur ſollicitation qu'il s'étoit révolté contre les Romains. On donna donc à Alexamene mille fantaſſins, & trente cavaliers des plus braves de la jeuneſſe Etolienne. Le Préteur Damocrite dont on a parlé ci-deſſus, déclara à ces derniers dans le conſeil ſecret de la nation, « Qu'ils ne » devoient pas croire qu'on les en» voyât pour faire la guerre contre les » Achéens, ni pour telle autre entre» priſe qu'ils pourroient s'imaginer. Qu'ils » ſe tinſſent prêts à exécuter ſur le champ » les ordres que leur donneroit leur » Commandant, quelque étonnants, » quelque téméraires & quelque auda» cieux qu'ils leur paruſſent ; que cette » opération quelconque étoit l'unique » objet de leur miſſion ». Après ces préliminaires, Alexamene vint trouver le Tyran, & le remplit d'abord des eſpérances les plus flatteuſes. Il l'aſſura

« Qu'Antiochus étoit déja arrivé en « Europe, & qu'il feroit bientôt dans « la Grece. Qu'il alloit couvrir toutes « les terres & toutes les mers de fes flot- « tes & de fes armées. Qu'il feroit diffi- « cile de faire le dénombrement de fes « vaiffeaux, de fes chevaux & de fes fol- « dats. Que la feule vue de fes éléphants « mettroit les ennemis en fuite, & ter- « mineroit la guerre. Que les Romains « avoueroient qu'ils avoient à faire à un « Monarque bien différent de Philippe. « Que les Etoliens étoient difpofés à ve- « nir fecourir Lacédémone avec toute « leurs troupes dès qu'ils en feroient re- « quis : mais qu'auparavant ils avoient « voulu les faire paroître fous les armes « aux yeux d'Antiochus à fon arrivée. « Que Nabis à leur exemple, ne devoit « pas laiffer ce qu'il pouvoit avoir de « foldats s'amollir dans l'ombre & dans « l'inaction ; mais qu'il falloit les faire « fortir hors des murailles, & les exer- « cer aux différentes manœuvres de la « guerre, pour fortifier tout à la fois « leurs corps & leurs courages : que « l'habitude rendoit infenfiblement le « travail plus léger ; que la bonté & « l'affabilité du Chef pouvoient même le « rendre agréable ». Depuis ce jour-là Nabis mit fouvent fes troupes en bataille

Alexamene amufe Nabis par de belles paroles & de vaines efpérances.

devant les murailles de la ville, dans la plaine le long de laquelle coule l'Eurotas. Les ſatellites de ce Tyran étoient ordinairement dans le centre. Pour lui accompagné ſeulement de trois cavaliers, auxquels ſe joignoit aſſez ſouvent Alexamene, il paſſoit devant la ligne & ſe portoit alternativement aux deux aîles. Les Etoliens étoient à la droite, tant ceux qui ſervoient auparavant parmi ſes troupes auxiliaires, que les mille fantaſſins qu'Alexamene avoit amenés avec lui. Ce Commandant étoit dans l'uſage tantôt de viſiter les rangs à la ſuite de Nabis avec un petit nombre d'Officiers, prenant la liberté de lui donner les avis qu'il jugeoit convenables; tantôt de pouſſer ſon cheval juſqu'à l'aîle droite où étoient ſes compatriotes, puis de venir rejoindre le Prince, comme ayant donné des ordres relatifs aux circonſtances. Le jour qu'il avoit réſolu de faire ſon coup, après avoir quelque temps à la vue des troupes accompagné le Tyran, il pouſſa à ſon ordinaire, juſqu'aux Etoliens, & s'adreſſant aux cavaliers qui lui étoient dévoués; « C'eſt maintenant, leur dit-il, » brave jeuneſſe, qu'il vous faut exé- » cuter le deſſein pour lequel on vous » a fait venir ici avec moi. Préparez » vos courages & vos bras à me ſecon-

der. Faites ce que vous me verrez faire. « Que celui qui balancera, ou qui s'op- « posera à mes efforts, sache qu'il ne « reverra jamais ses Dieux Pénates ». A cette proposition tous furent saisis d'horreur : ils se souvenoient des ordres qu'on leur avoit donnés en partant. Le Tyran s'avançoit de la gauche vers la droite. Alors Alexamene ordonna à ses cavaliers de tenir leurs lances en arrêt, & d'avoir les yeux fixés sur lui : il rassemble lui-même toutes les forces de son ame effrayée à l'approche du dénouement étrange qu'il méditoit. Aussi-tôt comme Nabis avançoit, il fond sur lui, perce son cheval, & renverse le Tyran. Celui-ci étendu par terre est accablé sur le champ par les cavaliers d'Alexamene. On lui porte inutilement plusieurs coups ; mais enfin on le frappe au défaut de sa cuirasse, & il expire avant d'être secouru par ses gardes placés au centre.

Alexamene tue Nabis, & pille son Palais, & toute la ville.

Alexamene courut au plus vîte avec tous ses Etoliens pour s'emparer du Palais de ce Prince. Ses Gardes que la frayeur avoit saisis à la vue du meurtre, s'assemblerent autour du cadavre de leur maître, après que les Etoliens se furent retirés ; & eux qui auroient dû défendre sa vie, ou venger sa mort, se contenterent d'être les spectateurs d'une si

ſanglante tragédie. Aucun citoyen n'auroit oſé remuer, ſi Alexamene retenant les Etoliens ſous les armes, ſans cependant faire de mal à perſonne, eût ſur le champ aſſemblé les Lacédémoniens, & leur eût parlé d'une maniere convenable aux circonſtances. Mais il étoit juſte que les Auteurs d'une pareille trahiſon précipitaſſent eux-mêmes leur perte. Alexamene enfermé dans le palais du Tyran, paſſa un jour & une nuit à fouiller par tout pour trouver ſes tréſors; & les Etoliens ſe répandirent de toutes parts pour piller une ville dont ils vouloient être regardés comme les libérateurs. Les Lacédémoniens outrés de ſe voir traités avec tant d'indignité & de mépris, eurent le courage de ſe réunir. Les uns s'écrierent qu'il falloit chaſſer les Etoliens, & rendre à Lacédémone la liberté qu'elle avoit perdue, au moment où elle ſembloit la recouvrer. Les autres crurent que pour commencer, ils devoient prendre le prétexte d'élever en la place de Nabis, quelqu'un de la race royale. Il y en avoit alors dans la ville un jeune rejeton, que Nabis avoit fait élever parmi ſes enfants. Ils le placent ſur un cheval, l'accompagnent les armes à la main & tuent les Etoliens répandus par la ville. Delà ils courent au Palais, où ils égor-

Les Lacédémoniens s'arment contre Alexamene & les Etoliens, tuent le premier, & taillent en pieces, ou mettent en fuite tous ſes gens.

gent Alexamene qui avec un petit nombre de gens, s'étoit mis inutilement en défense. Les Etoliens qui s'étoient rassemblés autour du Temple d'airain de Minerve, y furent investis & taillés en pieces. Un très-petit nombre jetant leurs armes, s'enfuirent les uns à Tégée, les autres à Mégalopolis. Les Magistrats de ces villes les ayant fait arrêter, les vendirent comme esclaves. Philopemen n'eut pas plutôt appris la mort du Tyran, qu'il se rendit à Lacédémone : après avoir assemblé les premiers de la ville, & leur avoir parlé comme auroit du faire Alexamene, il les engagea avec tout le peuple, à s'unir aux Achéens. Ce qui lui fut d'autant moins difficile, que par hazard dans le même temps, A. Atilius s'approcha de Gythion avec une flotte de vingt-quatre quinquiremes.

Cependant Thoas tâcha de surprendre Chalcis, avec le secours d'Euthymidas l'un des principaux de cette ville : la faction des Romains en avoit chassé ce dernier, après l'arrivée de T. Quintius & des Ambassadeurs, mais il y avoit laissé un grand nombre de partisans avec lesquels il étoit d'intelligence. Thoas avoit fait entrer dans ce complot un certain Hérodorus de Ciane, qui quoique simple Négociant, jouissoit d'un crédit infini

dans la ville, à cause de ses grandes richesses. Mais il n'eut pas à Chalcis, par le moyen de ces deux complices, le même succès que Diocles avoit eu à Démétriade, par le moyen d'Eurylochus. Euthymidas vint d'abord d'Athènes où il avoit établi sa demeure depuis son exil, à Thébes, & delà à Salganée ; tandis qu'Hérodorus s'avança du côté de Thronion. Thoas avoit non loin delà, dans le golfe de Maliac, deux mille hommes d'infanterie & deux cents cavaliers, avec environ trente barques légeres ; il ordonna à Hérodorus de conduire celles-ci à l'isle d'Atalante, afin que, quand il se seroit apperçu que les troupes de terre s'approchoient de l'Aulide & de l'Euripe, il fît voile aussi-tôt vers Chalcis. Pour lui il menoit le reste de ses troupes vers cette ville, en marchant de nuit avec toute la diligence possible.

Mixtion & Xénoclide qui étoient les maîtres à Chalcis, depuis qu'on en avoit chassé Euthymidas, ayant découvert cette conspiration, furent d'abord si consternés, qu'ils crurent que le seul moyen de se sauver étoit d'abandonner la ville. Mais s'étant remis de leur premiere frayeur, & comprenant que par leur fuite, ils trahissoient & leur patrie, & l'alliance des Romains, ils prirent, pour

ſauver l'un & l'autre, le parti que je vais expoſer. Par hazard on célébroit alors à Erétrie, une fête ſolemnelle à l'honneur de Diane (1) d'Amarynthe, à laquelle aſſiſtoient ordinairement non-ſeulement les habitants d'Erétrie, mais encore ceux de Caryſtie. Ils y envoyerent des Députés pour conjurer ces deux peuples d'avoir compaſſion de ceux de Chalcis « nés comme eux, dans l'iſle d'Eubée, « & de ſe ſouvenir de l'alliance qu'ils « avoient tous contractée avec les Ro- « mains : de ne pas permettre que les « Etoliens s'emparaſſent de Chalcis, dont « ils ne ſeroient pas plutôt les maîtres, « qu'ils réduiroient toute l'Eubée. Que « s'ils n'avoient ſouffert qu'avec peine la « domination des Macédoniens, ils de- « voient s'attendre que les Etoliens leur « impoſeroient un joug encore plus « peſant & plus inſupportable ». Ce qui toucha le plus ces deux peuples, fut leur reſpect pour les Romains, dont ils avoient admiré la valeur dans la guerre, la juſtice & la modération dans la victoire. Ainſi ils firent ſur le champ prendre les armes aux jeunes gens les plus braves qu'il y eût dans les deux villes, & les envoyerent au ſecours de

(1) Ainſi nommée à cauſe d'un Temple qu'elle avoit dans Amarynthe ville de l'Eubée.

Chalcis. Les habitants leur ayant confié la garde de leurs murailles, en sortirent avec toutes leurs troupes, & ayant passé l'Euripe, camperent auprès de Salganée. Delà ils envoyerent aux Etoliens d'abord un héraut, puis des Députés, avec ordre de leur demander quelle injure ils avoient reçue des Chalcidiens leurs amis & leurs alliés, pour venir les attaquer jusques dans leurs murailles. « Thoas » répondit qu'il étoit venu non pour » leur faire violence, mais pour les dé- » livrer de la domination des Romains. » Que les chaînes dont ces étrangers les » avoient chargés, étoient à la vérité » plus brillantes, mais en même temps » plus lourdes que celles qu'ils portoient » quand les Macédoniens avoient une » garnison dans leur citadelle. Les Chal- » cidiens repliquerent qu'ils n'étoient les » esclaves d'aucune puissance, & que » par conséquent ils n'avoient besoin du » secours de personne ». Après cet entretien, les Députés de Chalcis s'en retournerent vers ceux qui les avoient envoyés. Thoas & les Etoliens qui n'avoient compté faire réussir leur projet, qu'autant qu'ils surprendroient les Chalcidiens, s'en retournerent comme ils étoient venus, n'ayant pas des forces suffisantes pour former un siege dans les regles,

regles, & pour réduire une ville également fortifiée du côté de la terre & de la mer. Euthymidas ayant appris que ses compatriotes campoient à Salganée, & que les Etoliens s'étoient retirés, il retourna aussi de Thebes à Athenes. Hérodorus ayant inutilement attendu pendant plusieurs jours, le signal qu'on devoit lui donner pour qu'il sortît d'Atalente, envoya par un esquif demander à Thoas la cause de son retardement ; & ayant su que ses complices avoient renoncé à leur entreprise, il reprit le chemin de Thronion, d'où il étoit parti.

Quintius ayant appris ces nouvelles sur les vaisseaux avec lesquels il étoit parti de Corinthe, alla joindre le Roi Eumenes dans l'Euripe de Chalcis. Il convint avec ce Prince qu'il laisseroit cinq cents hommes à Chalcis pour en renforcer la garnison, & qu'il s'en iroit delà à Athenes. Quant à lui il continua sa route vers Démétriade, où il avoit dessein de se rendre, se flattant que l'exemple des Chalcidiens pourroit engager les Magnésiens à rentrer dans l'alliance des Romains. Et pour relever le courage de ceux de sa faction, il écrivit à Eunomus Préteur des Thessaliens, d'armer la jeunesse de son pays, & envoya Vil-

Quintius fait des tentatives inutiles pour retenir les Magnésiens.

lius devant lui à Démétriade pour sonder la disposition des habitants, n'ayant dessein de s'engager dans cette entreprise, qu'à proportion qu'il trouveroit les esprits portés à revenir à l'alliance des Romains. Villius vint sur une quinquireme jusqu'à l'embouchure du port : & les citoyens étant accourus en foule, Villius leur demanda en quelle qualité ils paroissoient devant lui, comme amis, ou comme ennemis. « Nous nous re» gardons comme vos amis, dit Eury» lochus leur Magnétarque ; mais à con» dition que vous n'entrerez point dans » notre port, que vous ne troublerez » point la concorde & la liberté des » Magnésiens, & que vous ne sollicite» rez point la multitude, sous prétexte » de vouloir conférer avec nous ». On en vint bientôt aux reproches amers, Villius traitant les Magnésiens d'ingrats, & leur annonçant les calamités qui les menaçoient ; tandis que le peuple en tumulte accusoit tantôt Quintius, tantôt le Sénat entier. Ainsi Villius alla retrouver Quintius sans avoir rien gagné : & Quintius ayant mandé au Préteur de remmener ses troupes, retourna à Corinthe par mer.

Je me suis un peu écarté de mon sujet, pour parler des affaires de la Grece que j'aurois pu passer sous silence, &

que je n'ai rapportées qu'à cause de la liaison qu'elles ont avec celles des Romains, & de l'occasion qu'elles donnerent à la guerre d'Antiochus. Lorsque les nouveaux Consuls eurent été désignés, (car c'est-là où a commencé ma digression) (1) les Consuls L. Quintius & Cn. Domitius partirent pour leurs provinces. Le premier alla dans la Ligurie, & l'autre marcha contre les Boyens. Les Boyens se tinrent en repos; & même les chefs de la nation avec leurs enfants, & la cavalerie avec ceux qui la commandoient, le tout au nombre de quinze cents hommes, vinrent se rendre au Consul. Quintius désola les terres des Liguriens, leur prit plusieurs châteaux, & non-seulement en enleva un butin considérable de toute espece, mais encore retira de leurs mains un grand nombre de citoyens & d'Alliés qu'ils avoient faits prisonniers. La même année, en vertu d'un arrêt du Sénat & d'un décret du peuple, on établit une colonie à Vibo : on y conduisit 3700 hommes de pied & trois cents cavaliers, aux-

(1) T. Live a manqué ici ou de mémoire ou d'attention : car aux ch. 22 & 24. il fait partir les deux Consuls pour leurs provinces avant la désignation de leurs successeurs, & fait ensuite revenir Quintius à Rome, pour présider aux Assemblées. Au reste la différence n'est pas importante.

quels les Triumvirs Q. Nevius, M. Minucius, & M. Furius Craſſipes qu'on avoit chargés de cette commiſſion, diſtribuerent aux gens de pied chacun quinze arpents de terre, & le double aux cavaliers. Ce territoire avoit été poſſédé en dernier lieu par les Brutiens qui l'avoient ôté aux Grecs. Dans le même temps il arriva à Rome deux accidents qui alarmerent beaucoup les citoyens : le premier dura long-temps ſans cependant cauſer beaucoup de dommage : ce fut un tremblement de terre qui tint toute la ville dans une grande inquiétude & dans une inaction continuelle pendant trente-huit jours. On en conſacra trois à cette occaſion à faire des proceſſions publiques. Le ſecond accident ne cauſa pas ſeulement une vaine frayeur, mais ruina effectivement un grand nombre de citoyens. Le feu ayant pris dans le marché aux bœufs, ſe communiqua aux maiſons qui étoient le long du Tibre, en conſuma pendant un jour & une nuit la plus grande partie, & brûla toutes les boutiques, avec les riches marchandiſes dont elles étoient remplies.

L'année étoit près d'expirer, & le bruit de la guerre d'Antiochus augmentoit de jour en jour, auſſi-bien que l'in-

quiétude qu'elle donnoit aux Sénateurs. Ainsi on commença à penser aux départements des Magistrats qui alloient entrer en charge, pour les occuper de bonne heure de leurs obligations. Le Sénat déclara que les deux Consuls auroient pour province l'Italie, & tout autre lieu où l'on jugeroit à propos de les employer : car personne ne doutoit plus de la guerre d'Antiochus. On décerna à celui qui en seroit chargé par le sort, quatre mille hommes de pied & trois cents cavaliers, tous citoyens Romains, avec six mille fantassins & quatre cents cavaliers Latins. Le Consul L. Quintius eut ordre de faire ces levées, afin que rien n'empêchât le nouveau Consul de partir sans délai pour se rendre où le Sénat l'enverroit. Les Préteurs tirerent aussi leurs emplois au sort. Le premier consistoit à rendre la justice à Rome, tant aux citoyens qu'aux étrangers : le second dans le gouvernement de l'Abruzze : le troisieme dans le commandement de la flotte qui navigeroit où le Sénat l'ordonneroit : le quatrieme lot étoit la province de Sicile : le cinquieme celle de Sardaigne, & le sixieme l'Espagne ultérieure. On ordonna de plus au Consul L. Quintius de lever deux nouvelles légions de

citoyens Romains, vingt mille hommes de pied & huit cents cavaliers parmi les Alliés du nom Latin. Cette armée fut destinée au Préteur à qui le sort auroit fait écheoir l'Abruzze. Cette année Q. Marcius Ralla fit la dédicace de deux chapelles bâties dans le Capitole à l'honneur de Jupiter : c'étoit L. Furius Purpureo qui les avoit vouées, la premiere dans la guerre de Gaule, pendant sa Préture, & la seconde pendant son Consulat. Enfin cette même année les Ediles Curules M. Tuccius & Pub. Junius Brutus appellerent en jugement plusieurs usuriers, & les firent condamner à de grosses amendes qu'on exigea à la rigueur, & dont on fit faire des chars dorés à quatre chevaux, qui furent mis dans la chapelle de Jupiter au Capitole, au-dessus de la châsse, & douze boucliers dorés. Ces mêmes Ediles firent bâtir un portique au-delà des trois portes, dans le lieu appellé les *Bûcherons*.

Si les Romains donnoient toute leur attention à la nouvelle guerre qu'ils alloient avoir sur les bras, Antiochus de son côté ne s'endormoit pas. Trois villes occupoient actuellement son esprit & ses troupes, Smyrne, Alexandrie dans la Troade, & Lampsaque. Car

jusques-là il n'avoit pu ni les réduire par la force, ni les gagner par la voie de la négociation ; & d'ailleurs il ne vouloit pas les laisser derriere lui en Asie, tandis qu'il passoit en Europe. Il ne se trouva pas moins embarrassé à prendre son parti sur la maniere dont il en devoit user à l'égard d'Annibal. Premiérement les vaisseaux découverts qu'il avoit résolu de lui donner pour passer en Afrique, ne se trouverent pas si-tôt prêts. Ensuite il pensa même ne pas le faire partir du tout. Celui qui le jeta dans cette irrésolution, fut entr'autres Thoas l'Etolien. Il assuroit à ce Prince que toute la Grece se déclaroit, & que Démétriade étoit au pouvoir des Etoliens : & après avoir séduit & ébloui la plupart des Grecs, par les hyperboles extravagantes dont il avoit usé en parlant des forces d'Antiochus, il employoit les mêmes artifices & les mêmes mensonges pour enfler les espérances & le courage du Roi, en lui faisant entendre, « Qu'il étoit appellé « dans la Grece par les vœux de tous « ses peuples ; & que du plus loin « qu'ils appercevroient sa flotte en mer, « ils courroient tous avec empressement « sur le rivage pour le recevoir ». Il eut donc l'audace de combattre le dessein

Thoas l'Etolien presse Antiochus de passer en Grece, & lui inspire de la défiance pour Annibal.

auquel le Roi paroiſſoit déterminé, d'envoyer Annibal en Afrique, & de lui donner toute ſa confiance. Car il ne lui conſeilla pas de diviſer ſa flotte ; ajoutant, « Que quand il en voudroit » détacher une partie, pour l'envoyer » ailleurs, Annibal étoit l'homme du » monde à qui il en devoit le moins » confier le commandement. Que c'é» toit un exilé, un Carthaginois, à qui » le mauvais état de ſes affaires, & ſon » caractere double & inquiet, ſuggé» roient chaque jour mille nouveaux » deſſeins. Qu'après tout cette réputa» tion qu'il avoit acquiſe dans la guer» re, & qu'il offroit comme une dot à » tous ceux qui voudroient épouſer ſa » fortune, étoit trop éclatante pour un » ſimple Lieutenant. Que c'étoit ſur le » Roi que tous les yeux devoient s'at» tacher : que le Roi étoit le ſeul » Chef, le ſeul Général, le ſeul qui » devoit attirer les reſpects de l'armée. » Que ſi Annibal venoit à être battu ſur » mer ou ſur terre, la perte de la ba» taille ne ſeroit pas moins triſte, que » ſi elle étoit arrivée ſous le comman» dement d'un autre. Que ſi au con» traire il remportoit quelque avantage, » ce ſeroit à lui & non à Antiochus » qu'on en attribueroit toute la gloire.

Et si Antiochus étoit assez heureux « pour terminer la guerre par la ruine « de la République Romaine, pouvoit- « il espérer qu'Annibal se résoudroit à « vivre soumis à un Prince étranger, lui « qui avoit voulu assujettir sa patrie, « dont il ne pouvoit supporter les loix ? « Qu'ayant conçu dès sa jeunesse le des- « sein ambitieux de soumettre tout l'uni- « vers, il n'y avoit guere d'apparen- « ce qu'il voulût souffrir un maître dans « sa vieillesse. Que le Roi pouvoit ad- « mettre Annibal dans son conseil, & « lui demander ses avis comme aux au- « tres : mais qu'il devoit bien se garder « de lui donner le commandement de « ses armées. Qu'en mettant des bornes « à l'autorité qu'il lui confieroit, il en « pouvoit tirer quelques avantages, sans « s'exposer à aucun péril : mais que de « l'élever trop haut, c'étoit le mettre en « danger de se précipiter lui & ceux qui « l'auroient élevé «.

Antiochus renonce au dessein d'envoyer Annibal en Afrique.

Les hommes les plus susceptibles de jalousie, sont ceux dont les sentiments n'égalent ni la naissance, ni la fortune. Ils haïssent la vertu dans les autres, parce qu'ils sentent que c'est un bien auquel ils ne peuvent prétendre. On abandonna aussi-tôt le projet de faire passer Annibal dans la Grece, le seul projet

utile qu'on eût conçu dans le commencement de la guerre. Antiochus enflé sur-tout par le soulevement des Magnésiens & la prise de Démétriade, résolut de passer dans la Grece sans plus différer. Mais avant de se mettre en mer, il monta à Ilion pour y offrir un sacrifice à Minerve : ensuite retournant à sa flotte, il s'embarqua avec quarante vaisseaux couverts, soixante qui ne l'étoient pas, & deux cents barques chargées de toutes sortes de provisions & de machines de guerre. Il s'arrêta en passant dans l'isle d'Imbros, passa delà à Sciathe, où ayant recueilli les bâtiments qui s'étoient écartés du gros de la flotte, il aborda à Ptelée, la premiere place du continent. Ce fut là que le Magnétarque Eurylochus, & les principaux des Magnésiens vinrent de Démétriade pour le recevoir, & lui faire leur cour. Ravi de se voir si bien accompagné, il entra le lendemain dans le port de la ville avec sa flotte. Il débarqua ses troupes assez près des remparts. Elles consistoient en dix mille hommes de pied, cinq cents cavaliers, & six éléphants ; ces forces étoient à peine suffisantes pour s'emparer de la Grece désarmée, bien-loin de pouvoir soutenir le choc de la puissance Romaine. Les

Antiochus passe en Europe.

Etoliens ſachant qu'Antiochus étoit arrivé à Démétriade, aſſemblerent la nation, & firent un décret par lequel ils l'invitoient à venir chez eux. Le Roi qui s'y attendoit, étoit déja parti de Démétriade, & avoit fait voile juſqu'à Phalere dans le Golfe Maliac. Ce fut là qu'on lui préſenta le décret; après quoi il vint à Lamia, où il fut reçu par la multitude qui rempliſſoit l'air de ſes cris, battoit des mains, & ſe livroit à tous les tranſports par leſquels le peuple a coutume de témoigner l'excès de ſa joie.

Il eut bien de la peine à traverſer la foule, pour ſe rendre à l'aſſemblée, où il fut conduit par le Préteur Phénéas, & les principaux de la Nation. » Il commença par s'excuſer de ce qu'il étoit « venu avec des forces ſi inférieures à « celles qu'ils avoient eſpérées. Il ajouta « que la plus grande preuve qu'il avoit « pu leur donner de ſon affection & de « ſon zele, étoit de s'être mis en mer « avant d'avoir fait tous les préparatifs « néceſſaires pour la guerre, & dans une « ſaiſon peu propre à la navigation, afin de « répondre à l'empreſſement de leurs Ambaſſadeurs; bien perſuadé que quand « les Etoliens le verroient, ſa préſence « ſeule les raſſureroit contre tous les dan- «

Diſcours d'Antiochus dans l'Aſſemblée des Etoliens.

» gers qu'ils pouvoient craindre. Qu'à » l'égard de ceux qui se croyoient » trompés pour le présent dans leurs » espérances, il les satisferoit aussi » avant qu'il fût peu. Qu'aussi-tôt que » la mer seroit navigable, il rempli- » roit la Grece d'hommes, de chevaux » & d'armes, & couvriroit toutes les » côtes maritimes de ses flottes. Qu'il » n'épargneroit ni sa peine ni son ar- » gent; & qu'il n'y avoit point de pé- » rils auxquels il ne fût prêt à s'expo- » ser, jusqu'à ce qu'il eût véritablement » délivré la Grece de la domination » des Romains, & rendu les Etoliens » le premier peuple de cette contrée. » Qu'il auroit soin de faire aussi venir » de l'Asie avec ses armées les vivres » & toutes les autres provisions qui leur » seroient nécessaires. Qu'en attendant » c'étoit aux Etoliens de faire en sorte » que les troupes qu'il avoit déja ame- » nées, ne manquassent pas de pain, » & trouvassent les autres denrées à un » prix supportable. »

Le Roi ayant parlé avec l'applaudissement général de toute l'assemblée, se retira. Alors le Préteur Phénéas & Thoas opinerent, mais furent partagés dans leurs opinions. « Le premier étoit d'avis » que les Etoliens employassent Antio-

chus comme médiateur de la paix, “
& comme arbitre des différents qu'ils “
avoient avec les Romains, plutôt “
que comme Généraliſſime des troupes “
qu'on leur oppoſeroit. Que la préſence “
& la majeſté d'un ſi grand Monarque “
feroient plus d'impreſſion ſur eux, pour “
les amener à un accommodement rai- “
ſonnable, que la force des armes. Que “
pour éviter la guerre, on ſe relâ- “
choit ſouvent de bonne volonté, ſur “
des articles que la violence n'auroit “
jamais arrachés. Thoas répondoit que “
ce n'étoit pas l'amour de la paix “
qui faiſoit agir & parler Phénéas: “
mais que ſon but étoit de rendre “
inutiles les préparatifs qu'on avoit “
faits, de rallentir l'ardeur & le zele “
du Roi par des délais affectés, & de “
donner aux Romains le temps de ſe “
préparer à la guerre. N'avoit-on pas “
aſſez éprouvé par tant d'Ambaſſades “
envoyées inutilement à Rome, tant “
de conférences tenues ſans fruit avec “
Quintius, qu'on ne pouvoit rien ob- “
tenir des Romains, qui fût juſte & “
raiſonnable? N'avoit-on pas attendu “
à implorer la protection d'Antiochus “
qu'il n'y eût plus d'eſpérance d'ail- “
leurs? Que ce Prince étant venu à “
leur ſecours plutôt qu'ils ne l'avoient “

„ eſpéré, ils ne devoient point perdre „ de temps; & puiſqu'il avoit déja fait la „ démarche la plus eſſentielle, celle de „ paroître en perſonne pour délivrer les „ Grecs, il falloit le conjurer d'amener „ inceſſamment toutes ſes forces terreſtres „ & maritimes. Que les Romains ſe „ mettroient à la raiſon, quand ils le „ verroient puiſſamment armé : qu'au-„ trement ils traiteroient à la rigueur „ non-ſeulement les Etoliens, mais le „ Roi lui-même, & ne ſe relâcheroient „ jamais ſur aucun article „. Ce dernier ſentiment l'emporta. Tous furent d'avis qu'on devoit déférer à Antiochus le titre de Généraliſſime ; & ils choiſirent trente des principaux de la nation pour lui tenir lieu de conſeil. Après cette déciſion, les peuples ſe retirerent chacun chez eux.

Dès le lendemain le Roi délibera avec le conſeil ſecret ſur la maniere dont il étoit à propos d'entamer la guerre : on conclut qu'il falloit commencer par le ſiege de Chalcis que les Etoliens avoient inutilement attaquée il y avoit quelques jours : que pour réduire cette place, il n'étoit pas beſoin de faire de grands préparatifs ni de grands efforts : qu'il ſuffiſoit de mettre de la célérité dans l'opération. Le Roi

partit donc avec mille hommes de pied qu'il avoit amenés de Démétriade, & paſſa par la Phocide ; tandis que les premiers des Etoliens, avec un petit nombre de jeunes gens, prirent un autre chemin & le vinrent joindre auprès de Cheronée, d'où ils le ſuivirent avec dix vaiſſeaux couverts. Antiochus ayant campé ſes troupes près de Salganée, traverſa lui-même l'Euripe avec les Chefs des Etoliens, & s'étant préſenté aſſez près de Chalcis, il trouva les Magiſtrats & les premiers de cette ville devant les portes. Il ſe détacha de chaque côté quelques officiers pour conférer. Les Etoliens commencerent à exhorter fortement les Chalcidiens « à recevoir Antiochus comme Ami & comme « Allié, ſans cependant renoncer à l'a- « mitié des Romains. Que ce Prince « étoit paſſé en Europe, non pour y « porter la guerre, mais pour rendre à « la Grece une liberté réelle & effec- « tive, & non une liberté apparente & « ſimulée, comme avoient fait les Ro- « mains. Que rien n'étoit plus ſalu- « taire à tous les Etats de la Grece, « que de s'attacher en même temps à « ces deux Puiſſances, dont l'une les « défendroit toujours contre les entre- « priſes de l'autre. Que s'ils refuſoient «

» de recevoir le Roi, ils alloient aussi-
» tôt s'exposer aux plus grands dangers ;
» que les Romains étoient trop éloignés
» pour les secourir, tandis qu'Antiochus
» les armes à la main se présentoit à
» leurs portes, avec des forces auxquel-
» les ils n'étoient pas en état de résis-
» ter. Miction l'un des premiers de Chal-
» cis, répondit qu'il étoit étonné qu'An-
» tiochus eût quitté son Royaume, &
» fût passé dans l'Europe pour rendre la
» liberté aux Grecs. De quels Grecs
» s'agissoit-il ? qu'il ne connoissoit pas
» une seule ville dans toute la Grece
» qui eût une garnison étrangere, qui
» payât tribut aux Romains, ou qui
» enchaînée par un traité injuste fût
» soumise à des loix qu'elle détestoit.
» Qu'ainsi les Chalcidiens n'avoient be-
» soin ni de libérateur, ni de secours,
» puisque par le bienfait des Romains,
» ils jouissoient & de la paix & de la
» liberté. Qu'ils accepteroient de bon
» cœur l'amitié du Roi, & même celle
» des Etoliens. Mais qu'ils ne pouvoient
» leur donner un témoignage plus cer-
» tain de cette amitié que de sortir de
» leur Isle & de se retirer. Que pour
» eux ils étoient déterminés non-seule-
» ment à ne les point recevoir dans
» leurs murailles, mais encore à ne

faire aucune alliance que du consen- «
tement des Romains ».

Le Roi qui étoit resté sur la flotte ayant appris cette réponse jugea à propos de retourner alors à Démétriade, n'ayant pas amené avec lui des troupes assez considérables pour forcer la ville. Là il examina avec les Etoliens ce qu'il convenoit de faire, après avoir si mal réussi dans leur premiere tentative. Ils résolurent de sonder les Achéens, & Amynander Roi des Athamanes. Ils croyoient les Béotiens ennemis des Romains depuis la mort de Brachyllas, & les suites qu'elle avoit eues. Ils jugeoient que Philopemen Chef des Achéens, haïssoit Quintius comme son rival dans la guerre de Laconie. Amynander avoit épousé Apamie fille d'un Alexandre de la ville de Mégalopolis. Cet homme qui se disoit descendu d'Alexandre le Grand, avoit donné à ses deux fils les noms de Philippe & d'Alexandre, & à sa fille celui d'Apamie. Comme elle avoit eu l'honneur d'épouser Amynander, Philippe, l'aîné de ses freres, l'avoit suivie dans l'Athamanie; & il étoit alors à la cour du Roi son beau-frere. Ce Philippe étoit d'un caractere vain & ambitieux : Antiochus & les Etoliens l'avoient flatté de l'espérance

de monter sur le trône de Macédoine, puisqu'il étoit véritablement de la race de ses Rois, s'il pouvoit engager Amynander & les Athamanes à se joindre à Antiochus. Et Amynander lui-même se laissa prendre à l'appât de ces vaines promesses.

Les Achéens donnerent audience aux Ambassadeurs d'Antiochus & des Etoliens, à Egie où ils étoient assemblés. Celui du Roi parla le premier. Il étoit comme presque tous ceux qui sont aux gages des Monarques, plein d'emphase & de jactance dans ses discours. « Ainsi » à l'entendre, les terres & les mers » étoient couvertes des flottes & des ar- » mées de son maître. Une multitude » innombrable de cavaliers traversoient » l'Hellespont pour venir en Europe, » les uns armés de cuirasses, & appellés » *Cataphractes* : les autres à cheval faisant » usage de fleches, & portant, sur-tout » quand ils fuyoient, des coups inévitables. » Cette nuée de cavaliers suffisoit, selon » lui, pour accabler toutes les forces de » l'Europe réunies ». Il faisoit ensuite le dénombrement des diverses nations dont étoit composée l'infanterie d'Antiochus, & dont il croyoit que les noms à peine connus effrayeroient ses auditeurs : entr'autres il nommoit les Dahes, les Me-

des, les Elyméens, les Cadusiens. “ Il soutenoit qu'il n'y avoit point de ports dans la Grece qui pussent contenir ses forces navales ; que les Sidoniens & les Tyriens formoient la droite ; les Arasiens & les Sidetes de la Pamphilie, la gauche ; que ces peuples étoient les plus expérimentés dans la navigation, & les plus braves dans les combats de mer. Qu'il étoit inutile de parler des trésors & des munitions qui suivoient l'armée ; que les Grecs savoient eux-mêmes combien les Royaumes de l'Asie étoient opulents. Qu'ainsi les Romains n'auroient affaire ni à Annibal chef d'une seule République, ni à Philippe maître d'un petit état tel que la Macédoine ; mais au puissant Monarque de toute l'Asie & d'une partie de l'Europe. Qu'au reste, quoiqu'il fût venu des extrémités de l'orient pour délivrer la Grece, il ne demandoit rien aux Achéens qui fût contraire à la fidélité qu'ils devoient aux Romains leurs premiers Alliés. Qu'il n'exigeoit pas qu'ils prissent les armes pour lui contre eux, mais qu'ils demeurassent neutres, & souhaitassent la paix aux deux partis, comme il convenoit à des amis communs, sans entrer dans cette guerre. Archidamus

„ Ambaſſadeur des Etoliens, leur parla „ à peu près dans les mêmes termes. „ Il les exhorta à prendre le parti le „ plus aiſé & le plus ſûr, celui de ſe „ tenir en repos, d'être ſimplement ſpec- „ tateurs de la guerre, & d'attendre à „ l'abri de l'orage, l'événement d'une „ révolution étrangere. A la fin ne gar- „ dant plus aucune diſcrétion il en vint „ aux invectives ; il ſe déchaîna tantôt „ en général contre les Romains qu'il „ traitoit d'ingrats ; tantôt contre Quin- „ tius en particulier, lui reprochant „ non-ſeulement qu'il avoit vaincu Phi- „ lippe par la valeur des Etoliens, „ mais encore que c'étoit à eux qu'il „ étoit redevable de ſon ſalut & de ce- „ lui de ſon armée. Quand avoit-il ja- „ mais fait les fonctions de Général ? „ Qu'on l'avoit vu pendant la bataille „ conſulter les Auſpices, immoler des „ victimes, & faire des vœux, comme „ un Prêtre & un Aruſpice ; tandis „ que lui qui parloit, oppoſoit ſon corps „ aux traits de l'ennemi, & couvroit le „ timide Général „.

Quintius réfute plaiſamment la vanité ridicule des Am-

Quintius répondit qu'Archidamus ſongeoit plutôt devant qui, que chez qui il parloit. " Que les Achéens connoiſſoient „ très-bien les Etoliens pour être plus „ braves de paroles que d'effet, dans les

assemblées que dans les combats. Que
" par cette raison, ils se mettoient peu
" en peine du jugement que porteroit
" d'eux une nation dont ils étoient con-
" nus ; mais qu'ils avoient voulu se fai-
" re valoir devant les Ambassadeurs
" d'Antiochus, & par leur moyen de-
" vant ce Prince lui-même quoiqu'ab-
" sent. Que si jusqu'à ce jour on avoit
" ignoré la cause de l'union du Roi de
" Syrie & des Etoliens, on avoit pu
" l'apprendre par le discours de leurs
" Ambassadeurs. Qu'à force de mentir,
" & de vanter des forces qu'ils n'a-
" voient point, ils s'étoient enflés réci-
" proquement par de vaines espérances;
" les Etoliens en faisant entendre au
" Roi que c'étoit leur courage qui
" avoit vaincu Philippe, & protégé les
" Romains ; que vous & tous les au-
" tres peuples de la Grece êtes prêts
" à nous abandonner, sans parler des
" autres mensonges que vous venez d'en-
" tendre : & le Roi de son côté en
" annonçant aux Etoliens des nuées de
" fantassins & de cavaliers, & des flot-
" tes qui couvriront toutes les mers. En
" quoi leur manœuvre me paroît assez
" semblable à un repas que me don-
" noit mon hôte de Chalcis, homme
" de bien, & d'un commerce fort agréa-

bassadeurs du Roi & des Etoliens.

„ ble. Etant à table dans sa maison, „ où il m'avoit reçu avec toute la „ politesse possible moi & ceux qui „ m'accompagnoient, comme nous „ étions étonnés de la quantité & de „ la variété des mets que la chasse pa- „ roissoit lui avoir fournis pendant les „ plus grandes chaleurs de l'été ; ce „ bon homme qui n'a pas à beaucoup „ près tant de vanité que ces gens-ci, „ se prit à rire, & nous avoua fran- „ chement que la variété qui nous sur- „ prenoit, venoit de l'assaisonnement ; „ que ce dernier avoit donné un goût „ de venaison à la chair d'un porc „ domestique. Qu'on pouvoit dire la „ même chose de toutes ces nations „ que venoit de vanter l'Ambassadeur „ du Roi. Que ces diverses especes „ d'armes, ces peuples dont les noms „ sont à peine connus, ces Dahes, ces „ Medes, ces Cadusiens, ces Ely- „ méens, n'étoient au bout du compte „ que des Syriens, beaucoup plus di- „ gnes du nom d'Esclaves à cause de „ la bassesse de leurs sentiments, que „ de celui de soldats. Et plût aux Dieux, „ Achéens, que je pusse vous repré- „ senter les mouvements que s'est don- „ nés cet invincible Monarque, ses cour- „ ses de Démétriade à Lamia dans l'as-

ſemblée des Etoliens, & delà à Chalcis où il s'eſt allé montrer. Vous verriez à peine dans ſon camp aſſez de ſoldats pour en compoſer deux médiocres légions. Vous verriez ce Prince tantôt mendier aux Etoliens des vivres pour nourrir ſes troupes ; tantôt emprunter de l'argent à intérêt pour les payer ; tantôt ſe préſenter aux portes de Chalcis, puis chaſſé par les habitants de cette ville, s'en retourner confus dans l'Etolie, après avoir conſidéré l'Aulide & l'Euripe, pour tout fruit de cette belle expédition. Antiochus a compté mal-à-propos ſur les vaines promeſſes des Etoliens ; & ceux-ci ſe ſont laiſſés éblouir à leur tour par les forfanteries d'Antiochus & de ſes miniſtres. C'eſt une raiſon pour vous, Achéens, de ne vous point laiſſer ſurprendre à leurs artifices, mais de compter ſur l'amitié des Romains dont vous avez éprouvé la bonne foi & la ſincérité. Car quand ils diſent que le meilleur parti que vous puiſſiez prendre, eſt de ne vous point engager dans cette guerre, il n'y a rien qui ſoit plus contraire à vos intérêts. Car la neutralité à laquelle ils vous exhortent, vous rendra ſans mérite & ſans gloire la proie du vainqueur „.

Tout le monde trouva que Quintius avoit réfuté les Ambaſſadeurs avec ſolidité: ſon diſcours fut d'autant mieux goûté, que l'aſſemblée étoit pour l'orateur. Ainſi ſans aucun délai, ſans aucun partage, les Achéens d'une commune voix, reconnurent pour leurs amis & pour leurs ennemis, tous ceux qui l'étoient & le ſeroient des Romains ; & envoyerent déclarer la guerre à Antiochus & aux Etoliens. Ils firent même partir ſur le champ, ſuivant le conſeil de Quintius, cinq cents hommes de troupes auxiliaires pour Chalcis, & autant pour le Pirée. Car ceux qu'Antiochus avoit gagnés, étoient ſur le point d'exciter une ſédition à Athenes, en tâchant d'engager la multitude dans le parti de ce Prince, par les récompenſes qu'ils lui promettoient de ſa part. Mais Quintius y ayant été appellé par les Amis des Romains, Apollodorus auteur de la révolte fut accuſé par un certain Léon, & ſur le champ condamné au banniſſement. Antiochus apprit par ſon Ambaſſadeur le mauvais ſuccès qu'il avoit eu dans l'aſſemblée des Achéens. Les Béotiens, ſans rien répondre de poſitif, dirent que quand Antiochus ſeroit arrivé dans la Béotie, ils verroient ce qu'ils auroient à faire. Le Roi ayant appris que les

les Achéens & le Roi Eumenes avoient fait partir des secours pour Chalcis, crut qu'il n'avoit point de temps à perdre, s'il vouloit les prévenir, ou les surprendre. Ainsi il y envoya Menippus par terre avec environ trois mille hommes, & Polixenidas par mer avec toute sa flotte. Et peu de jours après il les suivit lui-même à la tête de six mille des siens, & d'un petit nombre d'Etoliens qu'il avoit ramassés à Lamia. Comme les troupes du Roi n'avoient pas encore fermé les chemins, les cinq cents Achéens dont nous avons parlé, & le petit corps de troupes d'Eumenes, passerent l'Euripe sans inquiétude & entrerent dans Chalchis, sous la conduite de Xenoclide l'un des principaux de cette ville. Mais environ cinq cents Romains, qui alloient aussi à Chalcis, trouverent Menippus déja campé devant Salganée, près d'Hermée, par où il faut passer pour aller de la Béotie dans l'Eubée. C'est pourquoi Miction qui avoit été envoyé de Chalcis vers Quintius pour lui demander ses troupes, & qui s'en retournoit avec elles, trouvant les chemins fermés par les ennemis, quitta le chemin de l'Aulide & vint à Délion, comptant passer delà dans l'Eubée.

Délion est un temple d'Apollon bâti sur une hauteur qui donne sur la mer, à

cinq milles du Tanagre. De ce fleuve jusqu'aux premieres terres de l'Eubée, il n'y a pas quatre milles de trajet par mer. Comme les Romains se croyoient en sûreté près de ces lieux sacrés & inviolables qu'on appelle dans la Grece des *asyles* ; & que d'ailleurs on n'avoit point encore tiré l'épée, ni versé de sang dans une guerre à peine déclarée, ils ne se tenoient point sur la défensive, mais s'étoient dispersés sans armes, les uns pour visiter le Temple & les bosquets dont il est environné, les autres pour se promener sur le rivage, la plûpart pour aller au bois & au fourrage dans la campagne voisine. Mais Ménippus étant tout d'un coup venu fondre sur eux, dans le temps qu'ils étoient ainsi épars de côté & d'autre, en tua la plus grande partie, & en fit cinquante prisonniers. Miction se sauva sur une petite barque, avec le peu qu'il put ramasser. Cette perte qui affligea Quintius & les Romains, leur fournit une nouvelle raison de faire la guerre à Antiochus. Cependant le Roi ayant fait approcher son armée de l'Aulide, envoya d'abord ses Députés & ceux des Etoliens à Chalcis pour sommer les habitants de le recevoir, avec des menaces encore plus fortes que la premiere fois ; & malgré la résistance de Miction & de Xénoclide,

il obtint enfin qu'on lui ouvrît les portes de la ville. Avant qu'il y entrât, les partisans des Romains en sortirent. Eumenes & les Achéens tenoient Salganée, & les Romains occupoient dans l'Euripe un fort où ils se retranchoient. Ménippus alla attaquer Salganée, & le Roi lui-même, le fort de l'Euripe. Les soldats d'Eumenes & les Achéens se rendirent les premiers à condition qu'ils auroient liberté entiere de se retirer où ils voudroient. Les Romains défendoient leur poste avec plus d'opiniâtreté. Mais comme ils étoient investis par mer & par terre, voyant qu'on faisoit déja avancer les machines pour battre la place en brêche, ils capitulerent aussi. La principale ville de l'Eubée engagea toutes les autres à suivre son exemple. Le Roi s'applaudissoit de cet heureux commencement de guerre, qui lui soumettoit une île si considérable, & tant de villes à sa bienséance.

*Fin du premier Volume de la quatrieme Décade.*







